

EUGÈNE FROMENTIN

# Correspondance

ET

# Fragments inédits

BIOGRAPHIE ET NOTES

PAR

PIERRE BLANCHON
(JACQUES-ANDRÉ MÉRYS)

*Avec un portrait*

**Quatrième édition**




PARIS

LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1912

*Il a été tiré de cet ouvrage 20 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés 1 à 20.*

# CORRESPONDANCE

ET

# FRAGMENTS INÉDITS

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

**Les Maîtres d'autrefois** : Belgique-Hollande. 21e édition. Un volume in-18 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 4 fr.

**Un Été dans le Sahara.** 23e édition. Un vol. in-18. 3 fr. 50

**Une Année dans le Sahel.** 13e édition. Un volume in-18. Prix. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

**Sahara et Sahel**. Édition illustrée de 12 eaux-fortes, une héliogravure et 4 gravures en relief, d'après les dessins d'E. Fromentin. Un beau volume grand in-8° colombier. Broché, 20 fr.; relié, demi-chagrin, tranches dorées, 25 fr.; reliure amateur. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 27 fr.

**Dominique.** 38e édition, recomposée en caractères neufs. Un volume in-16 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

**Eugène Fromentin** (1820-1876). Plaquette in-8° illustrée. Prix . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 fr.

**Lettres de jeunesse.** Biographie et notes par Pierre Blanchon (Jacques-André Mérys). 4e édition. Un volume in-16. . 4 fr.

---

**Ouvrages de PIERRE BLANCHON :**

Mérys (Jacques-André et Michel). — **Premiers vers,** poésies. Librairie Léon Vanier, éditeur. — 1 vol. Dessins de Ed. Henry-Baudot. 1898.

Mérys (Jacques-André). — **Solitude,** poésies. Même librairie. — 1 vol. 1904.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 16317



EUGÈNE FROMENTIN

EUGÈNE FROMENTIN

# Correspondance

ET

# Fragments inédits

BIOGRAPHIE ET NOTES

PAR

PIERRE BLANCHON
(JACQUES-ANDRÉ MÉRYS)

*Avec un portrait*

**Quatrième édition**




PARIS

LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1912

# AVERTISSEMENT

Un premier volume, où les lettres de jeunesse sont reliées entre elles par un commentaire biographique, a montré la formation d'Eugène Fromentin, d'abord poète, écrivain, en proie au romantisme sentimental dont vécut sa génération, puis s'en évadant peu à peu pour s'absorber dans l'art de peindre (1). Deux courts séjours en Algérie, en 1846 et en 1847-1848, lui ont révélé l'Orient ; il a trouvé sa voie. L'année 1848 s'écoule, de mai à octobre, dans les environs de La Rochelle, à Saint-Maurice et à Lafond. Là, les troubles politiques, les entraves mises par la famille au développement de la vocation artistique ont déterminé chez le jeune homme une crise de sensibilité qui a failli faire sombrer au port son talent méconnu. Mais la famille a cédé. Fromentin rentre à Paris, porteur d'une admirable floraison de dessins algériens, riche de souvenirs lumineux que le temps va lentement polir et

(1) Eugène Fromentin, *Lettres de jeunesse. — Biographie et notes par Pierre Blanchon.* — Librairie Plon-Nourrit et C[ie], 1909.

qui fourniront la matière du *Sahara* et du *Sahel.*

C'est à ce tournant de sa vie que nous le retrouvons. Le nouveau recueil que voici contiendra des notes biographiques un peu moins étendues que le premier, plus de lacunes assurément. Le peintre écrivain va conquérir la célébrité. Sa vie, sauf deux ou trois mois chaque année, se passe à Paris. Ses amis l'entourent. Armand du Mesnil, noble esprit et grand cœur, l'encourage, exerce sur sa production intellectuelle l'influence la plus clairvoyante et la plus heureuse. Fromentin s'abandonne aux joies du foyer. Dès lors, le temps est passé pour lui d'écrire ces lettres intimes, toutes d'analyse psychologique et de sentiment, qu'échangent entre eux les jeunes gens à l'âme profonde. Ses idées artistiques, il les mûrit solitairement, il les jette au vent des causeries familières, en attendant le jour où il lui sera donné d'en formuler l'essentiel dans les *Maîtres d'autrefois.*

Que ne possédons-nous, même par fragments, ces conversations d'atelier où Eugène Fromentin donnait la réplique à Gustave Moreau, le créateur original et subtil aux côtés duquel, vingt-cinq années durant, il travailla dans une communion féconde ! Combien il est regrettable aussi qu'aucun des élèves du peintre de l'Algérie ne nous ait conservé la trace écrite du haut enseignement qu'il savait donner aux jeunes gens de son entourage !

Quelques notes d'art, de courts fragments des

carnets de voyage, des impressions cristallisées toutes fraîches en marge d'un catalogue de musée devant le tableau qui les fit naître, montreront dans Eugène Fromentin la sensibilité aux prises avec la pensée critique et la science du métier. Il n'est spectacle, semble-t-il, d'un attrait plus vif au regard des artistes et des curieux de psychologie.

Rien de piquant, rien d'instructif encore comme de relire un demi-siècle plus tard les jugements portés à l'origine sur des œuvres de valeur. Les comptes rendus annuels des Salons de Fromentin dans les principales publications du temps ont donc fait ici l'objet d'extraits ou de brèves analyses.

Un dernier chapitre, laissant de côté l'écrivain, qu'on ne saurait aborder en si peu d'espace, tente de définir en quelques mots le peintre dans sa dernière manière et de préciser l'influence qu'il exerça sur les artistes de son temps, enfin d'ébaucher un portrait de l'homme tel que l'ont connu, en ses jours de célébrité, ses familiers et ses admirateurs.

Une bibliographie assez étendue, sans prétendre à être complète, est placée à la fin du volume. Elle sera de quelque secours à ceux qui, abordant l'étude du maître, auront le dessein de la pousser plus à fond.

En définitive, s'il pénètre moins avant dans l'intimité de l'auteur de *Dominique*, d'année en année plus jalousement interdite aux profanes, ce nouveau volume de correspondance et d'extraits suit néan-

moins pas à pas le développement de l'artiste, en même temps qu'il vient marquer d'un trait plus vigoureux la figure naguère esquissée au cours du premier.

De cette double publication, ni l'homme, ni le peintre, ni l'écrivain ne sortira diminué. Ses fidèles sauront mieux ce qu'ils aiment en lui, ce qui le grandit à leurs yeux. Tel fut, en mettant au jour ces documents, l'ardent souci du commentateur (1).

P. B.

(1) Aux personnes que j'étais heureux de remercier en tête des *Lettres de jeunesse*, et tout d'abord à Mme Alexandre Billotte, fille d'Eugène Fromentin, dont le concours a assuré cette publication tout entière, qu'il me soit permis d'ajouter quelques-uns des collaborateurs auxquels je dois plus particulièrement la matière de ce dernier volume : M. René Billotte, le neveu de l'artiste et le gardien scrupuleux de sa mémoire, a bien voulu me communiquer les lettres reçues par lui de Fromentin en 1870-1871 et m'autoriser à faire état des vivants souvenirs de son intimité avec le maître. — Mme Aurore Lauth-Sand a consenti à livrer au public, en 1909, dans la *Revue de Paris*, aujourd'hui dans les pages qui suivent, la correspondance entre son illustre aïeule et le peintre de l'Algérie. — Mme Charles Busson et Mme Sautai, sa fille, Mlle Jeanne Bida, Mme Hamman, née Protais, ont mis de fort bonne grâce à ma disposition les lettres adressées à MM. Charles Busson, Alexandre Bida et Alexandre Protais avec lesquels Fromentin entretenait dans les dernières années de sa vie les relations les plus cordiales. — L'obligeante communication faite par M. Gaston Périer de la correspondance de son grand-père, M. Gaston Romieux, me permet d'offrir aux admirateurs de *Dominique* les seules pages où l'auteur ait causé avec un entier abandon du roman cher à tous les esprits délicats.

A ceux que je viens de nommer, à ceux aussi que j'ai dû me contenter de mentionner au cours de la correspondance et de nouveau à Mlle Lilia Beltrémieux et à Mme Ralph Wilson, née Bataillard, dont la contribution à ce dernier volume demeure inappréciable, j'adresse ici l'expression de ma très vive gratitude.

# CORRESPONDANCE

ET

# FRAGMENTS INÉDITS

---

## CHAPITRE PREMIER

(1849-1860)

LE SUCCÈS. — MARIAGE D'EUGÈNE FROMENTIN. — SON SÉJOUR EN PROVENCE. — TROISIÈME VOYAGE EN ALGÉRIE. — UN ÉTÉ DANS LE SAHARA. — UNE ANNÉE DANS LE SAHEL.

De retour à Paris, après une année d'absence, Eugène Fromentin reprend avec joie, dans le « phalanstère » de la cité Rogron (1), les habitudes d'intimité qui lui sont un besoin. Calmé, réconforté, il n'est plus occupé que de reproduire sur la toile les visions algériennes qui le hantent.

*A Narcisse Berchère* (2).

25 janvier 1849.

« MON AMI,

« Je ne suis pas le dernier à m'intéresser à votre beau voyage, à votre travail dont je sens trop bien les vives

(1) Voyez Eugène FROMENTIN, *Lettres de jeunesse*, p. 183.

(2) Peintre orientaliste, élève de Renoux et Rémond (1819-1891), Berchère faisait alors son premier voyage en Égypte. Il résidait à

jouissances si mêlées d'angoisses, et à vous suivre pas à pas dans ce magnifique itinéraire que je me suis tracé d'avance pour des jours éloignés encore mais qui viendront, Nisch Allah ! Nous attendions ces nouvelles datées du Caire avec une impatience égale, et nous avons été bien heureux de vous lire, quoique chacun de façons bien diverses. Pour ma part, mon ami, je n'ai pu écouter cette lecture sans un douloureux frisson d'envie. J'ai tant rêvé aussi, moi, de ce pays que vous habitez ; je l'ai si souvent visité en compagnie des voyageurs qui l'ont décrit ; j'en ai, d'ailleurs, par mon récent voyage, un si délicieux avant-goût que j'en ai eu pour vingt-quatre heures à déraisonner tout seul en pensant à vous et aux lieux où vous êtes. Courage, mon ami, courage ! Je suis persuadé, comme vous pouvez l'être, — je m'en suis convaincu sur nature et dans un pays qui, m'a-t-on dit, rappelle assez fidèlement les villages de la Haute-Égypte, — que Marilhat est un incomparable maître ; mais j'estime aussi comme vous qu'il y a quelque chose encore à faire après lui. Je sens surtout que ce qui manque aux peintres voyageurs, c'est cette double qualité, rare apparemment, de patience et de sincérité devant la nature. Vous avez le temps d'être patient, et vous avez déjà prouvé que vous savez rester naïf sans vous abdiquer pourtant devant le modèle...

« Paris est tranquille ; mais la situation, vous en jugez peut-être par les journaux de France, si vous les recevez, est grave (1). Comment en sortirons-nous ?

« Il y a deux portes ouvertes par lesquelles on voudrait

Alexandrie. Quelques années plus tard (1863), il dédiera à Fromentin son *Désert de Suez*, récit de voyage sous forme épistolaire. Le texte de la lettre qu'on va lire a été obligeamment communiqué par Mme Manen, née Berchère.

(1) Louis-Napoléon venait d'être élu président de la République.

bien nous pousser : la monarchie d'Henri V, la république socialiste. J'ai peur que nous ne soyons obligés de passer par l'une ou par l'autre, peut-être et successivement par l'une et par l'autre. Mais ce ne sera pas sans des déchirements et le pays n'y passera que partagé.

« Adieu...

« Bonne santé, mon ami, bon courage. Je ne veux pas trop penser à vous pour ne pas me dégoûter de moi-même et de mon travail. Il y a des noms que je ne puis prononcer sans une commotion d'esprit ; le Caire est de ceux-là.

« Adieu encore, je vous embrasse.

« Eugène FROMENTIN. »

L'hiver se passe dans un labeur continu.

Dès les premiers jours de juin, Fromentin, qui étudiait le paysage dans les environs de Paris, rentre pour soigner un de ses camarades atteint du choléra.

Depuis le mois de janvier, la situation intérieure de la France s'est encore tendue. La Constituante vient de se séparer le 27 mai pour faire place à l'Assemblée législative, au milieu de l'effervescence causée par le dissentiment entre le président Louis-Napoléon et la fraction républicaine de l'Assemblée au sujet de l'intervention de nos troupes dans les affaires d'Italie. Le général Oudinot ayant pris l'offensive contre la République romaine, Ledru-Rollin dépose le 11 juin un acte d'accusation contre le ministère Odilon Barrot. Le soir du 13, soutenus par l'artillerie de la garde mobile, les républicains appellent le peuple aux armes, mais ils se heurtent aux soldats du général Changarnier, tandis que l'Assemblée vient de suspendre les

clubs, de supprimer des journaux, de dissoudre des légions de la garde nationale et de décréter d'accusation trente-trois représentants du peuple. Ce jour même, avant de connaître les événements qui précèdent, et tandis que l'Assemblée délibère, Eugène Fromentin s'efforce de rassurer les siens, inquiets de le savoir au milieu de ces troubles :

*A Madame Fromentin mère.*

Paris, lundi 5 h. et demie [13 juin 1849].

« Ma mère chérie,

« ..... Peut-être les journaux de ces trois derniers jours vous auront-ils donné des inquiétudes pour cette journée-ci qui menaçait, en effet, d'être fort grave. Cette lettre, que je finirai et qui partira demain, te rassurera, j'espère, tout à fait, au moins sur mon propre compte.

« Je commence par te répéter, ce que tu sais, que toujours étranger à la politique et retenu par mon travail dans un ordre d'idées et d'habitudes toutes personnelles, je ne m'étais guère aperçu, jusqu'à ce matin, que Paris fût décidément agité.

« J'avais une course à faire aujourd'hui..... J'ai passé l'eau, et je rentre avec Armand. Il n'y a rien.

« La position est sérieuse. La question qui s'agite, à l'heure où je t'écris, dans l'intérieur de la Chambre, peut ce soir changer la face de tout Paris. On est dans l'attente. Pour le moment, toute la ville est calme, mais occupée militairement. La Chambre, en particulier, les quais et tous les quartiers avoisinants, jusqu'à la Madeleine sont barrés, couverts, gardés par des forces

énormes. Le reste de Paris est couvert de petits postes de ligne ou de garde nationale et de sentinelles. Nous en avons jusqu'à notre porte.

« Que craint-on? Que veut-on? Contre qui sont faits ces préparatifs formidables? Est-ce pour défendre l'Assemblée contre une attaque venue des faubourgs? Est-ce pour l'isoler de Paris, la comprimer et lui arracher par l'intimidation un vote qu'elle semble résolue à refuser au ministère? En un mot, est-ce une légitime défense? Est-ce un attentat contre la Constitution et la République?

« Personne n'en sait rien et ne peut y répondre, bien que tout le monde se pose cette question, la même, sous toutes les formes?

« Tu dois être au courant de la question capitale qui s'agite, se discute et se résout peut-être en ce moment ; ainsi tu me comprendras. Tu sais aussi que cette question, déjà bien grave, puisqu'elle est posée de la façon la plus provocante et la plus nette entre le ministère et la Chambre, se complique depuis trois jours de circonstances toutes propres à diviser encore les partis, à les exaspérer, à partager enfin en deux camps l'armée et la garde mobile.

« Tu sais maintenant la proposition de loi sur les clubs, la demande de mise en accusation de Proudhon, la demande de mise en accusation du ministère déposée par Ledru-Rollin et soutenue par tous les journaux démocrates ; l'impopularité croissante du ministère, qu'on disait d'abord en hostilité même avec le Président, qui, maintenant, dit-on, l'appuie ; l'affaire entre le général Changarnier et les commandants de la mobile, et, comme accessoires, le renvoi des accusés de mai devant la cour de Bourges et l'affaire L'Herminier au Collège de France. Il est certain que jamais les esprits n'ont été allumés par tant de bouts différents.

« On a battu le rappel toute la journée ; mais la garde nationale n'est sortie qu'à peine.

« Chacun, bien que le véritable secret de tout cela soit encore ignoré, semble comprendre que le danger réel ne vient point du peuple, et qu'il vaut mieux attendre le *coup d'Etat*, s'il s'en prépare un, et sortir alors, que d'aider à le consommer.

« Il est certain aussi, je te le répète, que jamais on n'a été à la fois plus inquiet et plus incertain.

« Pour moi, je t'ai dit que tu n'avais pas à craindre que je prisse un rôle actif dans ces démêlés que je suis des derniers à comprendre. L'acte d'un citoyen qui descend en armes dans la rue est trop sérieux pour qu'on s'y résolve à la légère, et j'ai trop horreur du tumulte pour m'y jeter par plaisir ou par curiosité.

« N'aie donc, je le répète, aucune inquiétude. Je retourne demain à mon travail, à moins d'événements extrêmes, qui, je l'espère bien en ce moment, ne se présenteront pas... »

Au milieu de ces troubles sociaux qui l'affectent plus qu'il n'ose le confesser, Eugène Fromentin éprouve comme artiste de vives satisfactions.

Il avait préparé de longue main son Salon de 1849. Le moment était décisif. Après le premier succès de l'année précédente, il fallait frapper un grand coup. Le peintre envoya cinq toiles, toutes d'Algérie (1). Non sans rappeler encore en quelque mesure les procédés de Marilhat, ces tableaux apportent déjà une note originale d'observation et de poésie. Ils font pressentir

(1) *Les Tentes de la smala de Si-Hamed-bel Hadj*, épisode du séjour à Biskra (voir les *Lettres de jeunesse* de FROMENTIN, p. 317); *la Smala passant l'Oued-Biraz, les Baraques du faubourg Bab-Azoun, Une rue à Constantine* et *la Place de la Brèche* de la même ville.

l'Orient intime et personnel que le peintre révélera peu à peu, dégagé de toute formule d'école, dans les années qui vont suivre.

Le Salon de 1849, mettant Eugène Fromentin en pleine lumière, fut pour lui une victoire. Il obtint une deuxième médaille. En même temps que ses efforts étaient récompensés, il voyait se fortifier sa situation vis-à-vis de ses parents.

*A Mademoiselle Lilia Beltrémieux* (1).

Chailly, 17 septembre 1849, lundi.

« Mademoiselle Lilia,

« Vous savez maintenant tout ce qui m'est arrivé d'heureux depuis quelque temps ; c'est beaucoup plus que je n'attendais ; je dirai même en toute sincérité de modestie que je n'espérais pas le moindre des petits succès qu'on m'a faits. J'en suis plus heureux pour mes amis et pour ma famille que pour moi-même, car j'ai le sentiment net et effrayant de ce qui me reste à faire pour atteindre, non pas seulement au succès, mais à la véritable estime de ce qu'on a trop tôt peut-être appelé *mon talent.* Songez qu'avec vous je parle à cœur ouvert, et que si je ne m'exalte pas, je ne m'amoindris pas non plus. Il m'est prouvé que je puis faire quelque chose. Il m'est prouvé, de plus, que je puis, sans même y sacrifier le moindre de mes scrupules d'esprit, faire de la peinture plaisante et me créer par là une source

(1) De la forêt de Fontainebleau, où Fromentin est allé passer, à Chailly, une partie du mois de septembre. — Mlle Lilia, sœur de l'ami que l'artiste avait perdu en 1847, était professeur de peinture à la Rochelle.

de revenus suffisants. De ce côté-là, je suis donc à l'abri de certaines inquiétudes, et je serai dégagé bientôt vis-à-vis de mon père d'une part très lourde de responsabilité. Mais la place honorable qu'on m'a donnée à côté d'hommes très éminents, d'une longue expérience, d'un grand savoir, m'impose aujourd'hui des obligations fort sérieuses. J'en apprécie l'étendue sans exagération, sans illusion, mais je constate que la tâche est rude, car il faut me maintenir solidement, et par des travaux consistants, au rang où j'ai été porté par je ne sais quelle surprise heureuse.

« Bref, et ceci entre nous, car je m'étendrais avec tout autre moins complaisamment sur mes propres affaires, voici le bilan de ma petite fortune : j'ai vendu mes tableaux, les journaux ont donné tous, avec plus ou moins d'éloges, quelque publicité à mon nom. J'ai une médaille, une commande du gouvernement pour l'année prochaine et des relations ouvertes de pair à pair avec la plupart des peintres qui, il y a trois mois, ne me connaissaient pas. J'aurai, de novembre dernier à novembre prochain, gagné de quoi boucher quelques dettes ; et j'ai la presque assurance de vendre à l'avenir une bonne partie de mes tableaux. Enfin, ma médaille me donne le droit d'exposer à l'avenir sans passer devant le jury d'examen. Ces résultats acquis, je vais reprendre ma besogne à deux mains, à peu près comme si, pour la première fois de ma vie, j'entrais dans cette laborieuse lutte avec la palette. Jusqu'à présent, j'ai un peu escamoté la peinture, et sauvé mon ignorance par une certaine verve de brosse : il est temps de *peindre en peintre*. C'est ce que je veux apprendre d'ici le Salon prochain.

« Et vous, mademoiselle Lilia, que faites-vous? Je n'oublie pas que nous avons commencé presque ensemble

la peinture, et que plus d'une toile que vous gardez chez vous aura été témoin de nos communes douleurs.

« Il serait dommage, grand dommage de ne pas travailler quand même et de ne pas faire de la peinture dans la mesure où cela vous est permis. C'est bien douloureux, mais c'est si bon aussi !...

« A vous, votre ami dévoué.

« EUGÈNE. »

*A la même.*

Paris, 5 décembre 1849, mercredi soir.

« MADEMOISELLE LILIA,

« Vous ne doutez point du plaisir que me font vos lettres et de celui que j'ai à me rapprocher de vous, et à causer comme au vieux temps où vous avez consolé tous mes exils...

« Je suis heureux du choix que j'ai fait (1), puisqu'il vous a plu et qu'il est du goût de vos amis et de Mme Babut (2) ; je crois comme vous (c'est dans cette idée que je l'ai prise) que cette étude vous servira. Ce n'est point de la peinture très naïve, elle a sa manière aussi, mais elle a du charme, elle est franche d'exécution et d'une couleur étrangère, je crois, à vos *traditions d'atelier*.

« Vous savez mon opinion là-dessus. Je ne me rappelle pas précisément le ton bleu dont vous parlez, mais ce que vous m'en dites, et ce que je sais de l'habitude du peintre me font croire qu'il ne faut point chercher ce

(1) Cette lettre suivait l'envoi d'une étude du peintre Müller que Mlle Beltrémieux devait copier (*Jeune fille au tambourin*). — Louis Muller, né en 1815, élève de Gros et de Coignet, entra à l'Institut en 1864.

(2) Élève d'Eugène Delacroix, Mme Babut, fixée à la Rochelle, avait formé à la peinture Mlle Beltrémieux.

bleu-là dans la pâte et que vous pouvez l'obtenir par des glacis. Décomposez-le, et voyez si ce n'est pas du vert glacé de bleu avec un élément quelconque comme des laques ou du brun pour en rompre la crudité, ou au contraire du bleu glacé d'un ton verdâtre. En tout cas, je crois qu'avec les bleus que vous avez, *Prusse* et *cobalt*, en les *superposant* à l'état dur sur une pâte solide quelconque, grise, ou rose, ou blanche, et en vous réservant au besoin de la glacer de laque jaune ou de la salir de légers tons opaques dans les parties grises, vous pouvez vous procurer tous les tons désirables. Il est possible que, n'ayant point le modèle très présent à la mémoire, les indications que je vous donne ne soient que du radotage. Pourtant voyez-y, et, en principe, pour certains tons indéfinissables, que la pâte se refuse décidément à copier, essayez de ce système qui est solide, et dont les ressources sont incalculables : une pâte solide en dessous, de manière à recevoir un glacis coloré ; agissez sur cette pâte par des glacis ou frottis légers, ou par des demi-pâtes transparentes. Vous remarquerez dans la peinture moderne, surtout celle de l'école *Couture* et *Müller*, l'usage très piquant du procédé que je vous indique. Je ne crois pas me tromper en affirmant que, soit dans la draperie en question, soit dans la partie sacrifiée du tableau, dans l'ombre du tambour de basque ou ailleurs, vous en trouverez au moins une explication.

« Je suis heureux de vous voir en veine de courage. Mon opinion sur vous vous est connue : j'estime que, même dans les conditions qui vous sont faites, conditions mauvaises, il faut le dire, mais qu'il faut subir, vous pouvez faire de très bonne peinture. Il vous manque deux choses : d'en voir et d'en faire d'après nature ; on s'habitue, vous le savez trop, à peindre

avec sa palette, — je me trompe, avec la palette du maître, — et le jour où l'on se met en face de la nature, de deux choses l'une : ou l'on a le triste courage de la faire aveuglément passer par sa palette factice et empruntée, et de l'assaisonner de tons extraordinaires, ou bien, on a la sincérité de la regarder d'un œil naïf, et, comme elle contredit toutes vos habitudes, qu'elle déroute toute votre expérience, qu'elle ne s'accommode en rien des tons que vous lui prêtez de confiance, il arrive qu'on ne sait que choisir des traditions ou de la vérité, et qu'on hésite entre les deux partis, dans un embarras bien funeste au travail. Je crois que c'est là ce qui vous arrive : d'autres auraient fait bon marché du témoignage de leurs propres yeux et se seraient obstinés dans leur manière de voir. Vous avez un sentiment vrai, simple et précis des choses, qui vous sauve de l'égarement des routines, à la condition que vous pourrez devenir vous-même.

« Un excellent moyen de passer d'une manière extra-nature à la nature, c'est d'étudier comme intermédiaire certaines peintures qui s'en rapprochent davantage. Dans ce sens, car je reviens par là à l'étude en question, je crois que cette peinture de Müller peut vous révéler, à l'endroit du vrai, des choses que vous ignorez.

« Si l'occasion s'en présente et que vous ayez besoin un jour de quelque autre chose à copier, je tâcherai de vous envoyer, à défaut d'un Meissonier, chose introuvable dans le commerce et d'ailleurs d'un loyer trop élevé, un Fauvelet ou un Guillemin. C'est de la peinture d'intérieur, fine, exécutée de près, propre à délier la main, à donner du soin et de la propreté d'exécution, et qui en général procède assez droit de la nature.

« Je vous plains d'être seule, j'apprécierais pour vous

le voisinage et la société assidue de vos amies de Notre-Dame ; je me reporte avec bonheur au temps où j'étais des vôtres.

« Je n'étais pas toujours gai, et il me semble que, dans les dispositions meilleures où je suis depuis quelques mois, vous auriez un hôte un peu moins soucieux.

« Vous vous hâtez beaucoup trop, mon amie, de m'appeler d'un nom pour lequel il n'est pas trop de toute ma vie d'homme et que peut-être, en toute justice, je ne m'accorderai jamais. Je suis peintre de fait, et voilà tout. J'aime passionnément la peinture ; je crois, le travail, la santé et le temps aidant, pouvoir, dans une très petite mesure, faire quelque chose qui pourra s'appeler peinture, et qui ne ressemblera pas à celle de tout le monde.

« Mais il faut attendre, attendre, se torturer beaucoup, s'expatrier encore, revoir encore le soleil, et vivre dans les lieux où mes souvenirs incomplets ont déjà de la peine à me transporter.

« Je vous en prie, ne vous flattez pas, dans votre amitié pour moi, d'un succès qui n'est rien, sur mon honneur, et que je refuserais s'il avait toute la signification qu'on lui prête, car alors il serait démesurément injuste.

« Quoi qu'il en soit, permettez-moi de ne point oublier ce que vous avez été pour moi dans mes mauvaises journées. Vous me prenez ce soir dans une heure de recueillement et de retour sur moi-même, dispositions trop rares au milieu du gaspillage que je fais et qu'on fait de ma vie. L'absorption du travail est telle, que, le jour, je perds la notion du temps et le sentiment de mon existence. Je suis une machine à peindre, triste machine quand elle ne produit rien qui l'ennoblisse. Le soir, depuis deux mois bientôt, nous avons une sur-

charge de dérangements de toute espèce, et nos veillées ont été dépensées de la façon la plus insipide et la plus odieuse pour des êtres intelligents.

« Dieu merci, nous voici réduits à nous seuls, rentrés dans nos habitudes anciennes, et j'éprouve depuis hier un bonheur indicible à me retrouver sensible aux rêveries du coin du feu.

« Je ne vous parlerai de mon travail que lorsqu'il en sera temps, c'est-à-dire quand tout sera fait et quand je pourrai vous dire : « Voici. » — C'est difficile, peut-être au-dessus de mes forces, on m'en tiendra compte...

« Qu'il vous suffise de savoir qu'on me soutient, qu'on m'estime et que, dans mes accès d'ennui et mes jours de noir, je consulte l'opinion de mes amis pour me consoler.

« Je vais employer toutes mes soirées d'hiver à dessiner. Il est bien temps que je fasse mon éducation. Pour un peu, je me remettrais aux ovales, aux yeux et aux bouches. Il faut une fois pourtant, avoir le courage de se dire qu'on ne sait rien et se mettre à l'apprendre avant qu'il soit trop tard.

« Le monde est si loin de nous ! Nous ne voyons personne : je deviendrai tout à fait *ours* à ce métier-là. Mais j'y gagnerai peut-être de quoi me faire pardonner mon ignorance de ce qu'on appelle le *savoir-vivre* fort improprement.....

« Donc, on a peur, à ce qu'il paraît, mademoiselle Lilia, que la saison d'hiver ne soit pas très gaie à La Rochelle. Heureuses gens, que ceux dont un bal de plus ou de moins fait le bonheur ou la peine ! Heureuses jeunes filles, que celles dont un violon met le cœur en joie !...

« A vous, qui n'êtes pas de celles-là, — et je ne saurais vous plaindre de ce privilège de nature, quoi qu'il ait ses duretés, — je vous souhaite un bon travail et des

joies intérieures et les vives jouissances de l'esprit.

« Puisque nous sommes autres que les autres (disons-le sans orgueil comme sans regret), profitons d'un bien qu'on ignore, qu'on ne saurait nous envier : la solitude.

« Adieu et courage, je déraisonne. Il y a si longtemps qu'il ne m'est arrivé de causer avec moi-même et avec vous, que je m'y oublierais.

« Je vous quitte pour achever un livre superbe, mais d'une exaltation dangereuse : les *Lettres de Gœthe et de Mme Bettina d'Arnim...*

« Il faut que je vous dise qu'hier soir, pour la première fois peut-être depuis la saison des veillées, je me suis donné cette fête de m'installer seul (Armand absent), au coin de mon feu, dans mon fauteuil, et de lire, jusqu'assez avant dans la nuit, un volume de cette correspondance ardente. C'était, à la fois, le début de mes veillées sérieuses et un essai que je voulais faire. L'essai a réussi ; j'ai été fier et heureux de me sentir les fibres sensibles comme aux meilleurs jours de ma jeunesse, et de constater que le travail pratique et exclusif n'a pas encore endurci chez moi les fines enveloppes du cœur.

« Il est bon de temps en temps, dès qu'on en doute, d'éprouver les qualités que l'âge et les occupations diverses pourraient bien altérer...

« A bientôt... parlez-moi de votre travail à vous.

« Votre bien dévoué.

« EUGÈNE. »

L'hiver 1849-1850 est courageusement employé par Fromentin. Sa signature est connue. Il a vendu quatre des cinq toiles par lui exposées au Salon de 1849.

*A Madame Fromentin mère.*

11 mars 1850, mardi soir 10 heures.

« MA MÈRE CHÉRIE,

« Nous sommes au plus fort des élections (1). Paris est ce soir dans une extrême anxiété ; car le vote d'hier est on ne peut plus significatif, et c'est une vraie bataille rangée en même temps qu'un dénombrement. Jusqu'à présent (dix heures et demie), l'avantage est aux républicains. Il est possible que le reste des votes à connaître fasse arriver les deux premiers de la liste de l'Union électorale, car il n'y a plus qu'une très petite différence entre eux et les deux derniers de *la nôtre*. — Nous sommes à peu près sûrs de garder Carnot, qui a une avance de six mille et quelques cents voix. Ce sera déjà beaucoup. Paris est très calme, quoique très ému. La police a fait ce matin une nouvelle tentative à la place de la Bastille, qui n'a pas plus réussi que celle des arbres de la Liberté (2), grâce au bon sens et à la prudence devenue très grande du peuple des faubourgs. Il est bien évident que personne à présent de ceux qui veulent le maintien de la République ne songe à descendre dans la rue, et que si quelqu'un pousse à l'insurrection, c'est le Gouvernement, qui a besoin d'un prétexte pour se transformer. L'occasion ne lui en sera pas fournie. Il est probable qu'il trouvera

(1) Les élections partielles qui eurent lieu à Paris pour remplacer les députés condamnés par la haute cour de Bourges après le 13 juin 1849.

(2) Le préfet de police Carlier avait fait abattre les arbres de la Liberté plantés sur les places de Paris après la Révolution de février.

quelque odieux moyen d'en faire naître une. Mais alors il sera bien constaté que les républicains sont, en dépit de toutes les calomnies, les vrais défenseurs de l'ordre, et que les ennemis du gouvernement républicain sont les vrais insurgés. Quoi qu'il en soit, les choses se précipitent, et nous touchons, j'en ai peur, à une crise qui sera violente.

« Mais en voilà assez sur la politique. Tu pourras t'apercevoir que, depuis trois jours, je respire l'air électrique des rues de Paris, et que je suis, pour un moment, sorti des paisibles rêveries de mon atelier.....

« Adieu, chère mère aimée... je t'embrasse mille et mille fois.

« EUGÈNE. »

*A Monsieur Fromentin père.*

12 mars 1850.

« J'entre dans une série d'études sérieuses, et je compte enfin bientôt faire de la peinture digne de ce nom. Mon grand tableau (1) est en assez bon chemin. Je t'ai déjà dit, je crois, que le sujet est une caravane, ou plutôt une tribu émigrant, hommes et bêtes de somme, chevaux, chameaux, mulets, avec armes et bagages. Les figures sont fort petites, mais la masse en est grande, et l'effet, très simple, demande une très grande justesse. Car, au lieu d'être concentré, il se trouve, par la nécessité même du sujet composé en grande longueur, distribué avec une presque égale intensité de lumière sur huit pieds de toile, entre un ciel uniformé-

(1) Il s'agit probablement des *Arabes nomades levant leur camp* qui seront exposés au Salon de 1850.

ment bleu, et l'horizon sans accidents du désert. C'est une impression originale dont la nouveauté même sauvera peut-être la bizarrerie.

« J'ai beaucoup d'autres choses en train dont deux autres sont finies, mais je n'expose ou ne distrais rien de tout cela pour ne pas déflorer un ensemble qui doit avoir un sens... »

« L'hiver — écrit une autre fois Eugène à sa mère (13 avril 1850) — paralyse toute une partie de moi-même, la partie inventive. Excepté deux ou trois petits tableaux, enlevés par surprise et dans un moment de verve particulière, le reste ne vaut pas grand'chose. »

Et à lamême, deux mois après : « Je suis dans un de ces moments où ce que j'ai fait me paraît si détestable qu'il me semble que je suis encore au point de départ. Ce n'est pas sans de grandes et fréquentes oscillations que le progrès se fait ; il ne suit pas un mouvement continu, du moins chez moi. »

*A Madame Fromentin mère.*

**Paris, 17 juin 1850, lundi soir.**

« Les deux tableaux que je destine à l'exposition de la Rochelle, et qui sont prêts depuis une dizaine de jours, sont exposés, en attendant leur départ, chez un marchand de la rue Laffitte. Ils ont assez de succès et m'ont déjà valu pas mal de compliments. Je n'ose espérer qu'ils répondront à la trop haute idée qu'on se fait là-bas de mon talent, d'après ce que tu me dis. Je crains surtout qu'ils ne contrarient beaucoup d'idées faites sur la peinture et sur l'Orient. Je crois pourtant qu'il y a quelque chose là-dedans qui m'appartient

sans doute, mais qui n'en est pas plus méprisable. Je souhaite qu'ils vous plaisent... »

### *A Madame Fromentin mère.*

[2 août 1850] vendredi soir.

« Je suis contrarié pour mon père et pour toi, plus que pour moi, du *peu de succès* de mes tableaux, mais je n'en suis point surpris. J'avais prévu cela, je l'ai fait par égard, par devoir, à mes risques et périls.

« Il est de principe, dans toute entreprise de ce genre, de ne jamais sortir du terrain sur lequel on agit. Dans quelques années, une fois connu, accepté et parfaitement classé parmi les peintres, j'aurais pu sans aucun inconvénient me présenter devant mes concitoyens. Ils auraient été forcés quand même de m'accepter pour ce que l'opinion m'aurait fait ici. Aujourd'hui je leur donne le droit de me juger, et c'est un droit dont ils usent.

« Je regrette aussi, et particulièrement, que ma peinture ne soit pas du goût de mon père. Il y a entre nous des différences de temps et d'école qui doivent nécessairement nous diviser profondément sur toute question de peinture.

« Il faut bien penser cependant que je ne travaille pas pour moi seul et pour mes amis, et que le public fort étendu qui sera mon juge ne se montre point trop effarouché de ce genre peut-être un peu bizarre...

« Tout n'est pas rose dans les débuts, il faut s'attendre à tout, mais la volonté opiniâtre est un grand maître et un fier levier pour soulever les obstacles.

« Je t'embrasse, chère mère aimée, mille et mille fois tendrement... »

*A Monsieur Fromentin père.*

Paris, lundi matin [août 1850].

« CHER PÈRE,

« En écrivant à ma mère, je lui disais déjà que j'avais prévu d'avance l'effet que produirait ma peinture, et je n'osais pas trop me flatter non plus qu'elle serait absolument de ton goût.

« Si, au moment de l'envoi, j'avais eu la liberté du choix, j'aurais envoyé quelque chose de plus saisissable à première vue et dont le parti pris eût été moins personnel ; car j'aurai, je crois, dans mon exposition, des choses très variées et de quoi répondre aux objections diverses de ceux qui pourraient m'accuser de voir toujours de telle ou telle manière.

« Il y a dans tes observations une partie de critique très fondée et que j'accepte. Je sais parfaitement qu'il y a dans mon Camp *excès de pâte* un peu partout ; ce tableau a été fait sur un tableau manqué, enlevé d'abord en pochade, c'est-à-dire en pleine pâte, puis retravaillé et fini sans aucune précaution de faire disparaître les rugosités du travail. J'avoue que, ne travaillant pas pour la postérité dans ce moment, je m'occupe assez peu des soins matériels de la peinture, pourvu que mon impression soit rendue, et que je cherche mon but sans trop me préoccuper des moyens.

« Du reste, le petit tableau, qui est fait dans un système tout contraire, doit te prouver que ce n'est point une recherche chez moi que cette exécution massive, mais un accident de mon travail. Je sais très bien aussi que tout n'est point arrêté, précisé comme le pourrait

exiger l'œil curieux de détails de l'observateur ; cependant je crois que, devant un tel sujet, on ne se préoccupe pas assez de l'ensemble et qu'on ne se rend pas compte de ceci : qu'il y a dans une confusion pareille une mesure de laisser aller et d'imprévu qu'il faut garder sous peine de tuer la vie, de pétrifier le mouvement et d'isoler chaque objet dans une exécution trop rendue ; ceci n'est point une étude de nature morte.

« Quant à la *localité grise*, j'y tiens pour la raison que je l'ai cherchée et que j'ai senti deux tableaux dans ce ton et sous ce soleil blanc.

« On se fait une très fausse idée de la lumière, et je crois que communément *on la voit jaune*, ce qui est une erreur. La lumière pure du milieu du jour, quand elle n'est colorée ni par aucun nuage, ni par le brouillard, est blanche ; loin de colorer, elle a le propre de décolorer les objets. C'est dans le Midi surtout qu'on se rend compte de cette propriété de la lumière intense ; je m'attache depuis un an à poursuivre cet effet-là. On m'a su gré l'année dernière des intentions et des essais que j'ai faits en dehors des habitudes trop ordinaires ; j'y persiste.

« Du reste, ceci n'aura de sens et de valeur qu'à la condition d'être fortifié par un ou deux exemples où, changeant d'heure, j'aurai donné à mes tableaux toutes les colorations possibles du soir. Bref, il faudra voir mon exposition dans son ensemble ; chaque chose sera fort discutable. Je ne suis pas arrivé, et je ne donne en rien dans ces petits essais la mesure d'un talent qui s'engendre petit à petit. Mais l'ensemble prouvera du moins une certaine dose de fécondité, de souplesse et d'audace. Elle prouvera surtout, et toutes les critiques autant que les éloges, que je ne ressemble pas à tout

le monde, ce qui est déjà, au point où j'en suis, une qualité acquise.

« Je cours à l'atelier, où m'attend un modèle. Adieu !...

« EUGÈNE. »

*Au même.*

30 octobre 1850.

« CHER PÈRE,

« Ma lettre ne t'arrivera qu'après ta fête, elle te prouvera du moins que je me suis associé de loin à tous ceux qui te chérissent, et que je n'ai pas manqué, moi non plus, de penser à toi, à cette heure marquée dans nos habitudes de famille. Après les vœux que je ne cesse de former pour ta santé, mon vœu personnel est de te donner enfin la satisfaction de moi et même d'y joindre un peu d'orgueil, si mes ambitions ne me trompent pas.

« Je te l'ai dit souvent et c'est une occasion sérieuse de te le répéter : après le contentement qui viendra de mon propre travail et de la certitude que j'ai fait quelque chose de fort, je n'en rêve et n'en prévois pas de plus grand que de vous savoir heureux et fiers à propos de moi... »

*A Mademoiselle Lilia Beltrémieux.*

Paris, lundi [17 décembre 1850].

« MADEMOISELLE LILIA,

« Nous sommes au 17, tous les tableaux doivent être envoyés lundi, le 25, délai de rigueur. Les miens le seront dimanche.

« C'est fini ou à peu près. C'est-à-dire que si j'avais trois mois encore, je mettrais tout cela de côté et j'en ferais autant ; mais il faut livrer cette fournée telle qu'elle est ; la prochaine sera peut-être mieux réussie.

« J'ai dix ou onze tableaux, à peu près du format de ceux que vous connaissez. Depuis deux ans, j'en ai bien fait cinquante et je les ai détruits : ce sont les débris de cette immense destruction. Ils ont échappé, je ne sais pourquoi, non point qu'ils soient meilleurs, mais sans doute parce qu'on me les a ôtés des mains, et que je me suis trouvé par hasard dans mes jours de complaisance pour moi-même. Je traite mes tableaux comme Saturne traitait ses enfants.

« Est-ce un tort ? Je suis d'avis que, pour faire un bon tableau, il faut en manquer, et par conséquent en crever vingt. Quoi qu'il en soit, c'est toujours la même chose, et je n'apprends rien de neuf, j'insiste sur mon exposition de l'année dernière, voilà tout.

« Il y a de tout : du chaud, du froid, du soir, du matin, des bonshommes, des palmiers, de la montagne et du désert.

« Cet ensemble avait un sens pour moi ; il ne résumait point, mais il embrassait le pays dans un grand nombre de ses aspects. Sera-t-il compris ?

« L'exposition sera *très forte,* je puis vous le garantir. Il y a des années qu'on n'aura vu une pareille réunion, il y manquera peu de monde.

« J'avais *deux grands tableaux,* ah ! oui, mais j'ai eu peur et je les réserve pour l'année prochaine. La mêlée sera rude cette année-ci, et j'aime mieux et je crois plus prudent d'y paraître avec mes imperceptibles, que de m'aventurer sur deux tableaux de six et de huit pieds dont on se fût inévitablement servi pour écraser tous

les autres et pour m'ensevelir dessous, ce qui eût été facile, car on veut bien me prendre au sérieux, et je donne prise à tout ce qu'on peut dire.

« Assez de moi. Bien que je sois bien changé, et que je n'aie plus ces violents accès de désespoir qui me rendaient si larmoyant, bien que très calme aujourd'hui, patient et fortement résolu à attendre l'effet naturel du travail, de l'étude et de la volonté persévérante, je n'ai qu'un médiocre plaisir encore à parler de moi, surtout dans la forme officielle d'une lettre.

« Mais j'ai de grands projets (*silence!*) vous les saurez *seule, sans doute,* lors de mon voyage à la Rochelle et je demande qu'on attende encore deux ou trois ans...

« Adieu, adieu... je vous serre la main et suis bien à vous...

« EUGÈNE. »

Son Salon de 1850 fut pour Fromentin l'occasion d'un nouveau succès (1). Le compte rendu qu'en donnèrent certains journaux est le témoignage que la critique comptait déjà avec le jeune peintre (2).

Ainsi encouragé, il travaille avec acharnement, à la fois de souvenir et d'après le modèle... Il continue de produire un grand nombre de dessins sincères d'accent et justes de trait qui sont dignes de sa signature.

(1) Il avait exposé onze tableaux : *Arabes nomades levant leur camp; Femmes revenant de puiser de l'eau; Douar de Sahari, effet du soir; Biskra, village des Zibans; Foukhala, printemps; Biskra, un enterrement; Marabout dans l'oasis; Tolga, village des Zibans; Plaine de En-Furchi; Route de Constantinople à Bathna; Douar sédentaire, effet du matin; Douar sédentaire, effet du soir.*

(2) *L'Artiste*, de Théophile GAUTIER, après un éloge étendu, ajoute que si la touche de Fromentin a quelquefois la délicatesse de celle de Marilhat, il ne lui a pas dérobé le secret de sa lumière intense, et qu'il obscurcit trop souvent ses tableaux de tons gris d'ardoise assez peu compréhensibles dans un pays brûlé de soleil.

Il va passer à la Rochelle les mois de janvier et de février 1851...

*A Paul Bataillard* (1).

[La Rochelle] 21 février 1851.

« MON CHER PAUL,

« Je suis heureux de ce petit voyage. le premier que j'aie fait depuis des années sans troubles, sans discussions, sans ennuis de famille. Depuis deux ans, les dispositions de mon père ont changé dans la mesure où a changé ma position elle-même. Et s'il n'y avait plus, pour le justement préoccuper, la question de produit et de revenus, question qui n'est pas, tu le sais, encore éclaircie, je crois qu'il n'aurait presque plus de regret que j'aie pris une carrière qui, en définitive, promet de satisfaire un des petits côtés de son ambition paternelle.

« Tous les miens vont bien. Charles est celui que tu connais, inaltérable en ses habitudes ; bon, dévoué, un peu méticuleux par le fait de la vie de province.

« Les amis vont bien ; ils sont toujours pour moi d'excellents camarades et j'ai du plaisir à les voir.

« Bref, ce voyage ne m'aura été que très doux parce qu'il aura été court. Mais, à l'heure qu'il est, il me serait aussi impossible d'habiter ma pauvre province que de faire vivre un poisson de mer dans l'eau douce. On le sent, et ceux qui m'aiment, comme ma pauvre mère, s'en attristent et en souffrent...

« EUGÈNE. »

Vers la même époque, Fromentin, dans un moment de découragement, exprimait à un autre ami la tristesse

(1) Sur Paul Bataillard, voyez *Lettres de jeunesse*, p. 45.

de se sentir, au foyer paternel où son cœur demeurait tendrement fixé, un étranger par les préoccupations et les besoins de l'esprit. Il ne se consolera jamais de cette lutte fatale des puissances affectives contre les aspirations intellectuelles.

### *A Armand du Mesnil* (1).

Lafond [février 1851], mardi soir.

« Cher ami,

« J'ai reçu ta lettre... J'ai aussi, moi, un grand besoin de causer avec toi, non point pour t'apprendre rien de neuf : de ce que je suis, de ce que je fais, pense, rêve, espère ou délibère, tu n'ignores rien, tu sais tout. Et en vérité, à l'heure qu'il est, je serais près de toi que je ne ferais sans doute qu'écouter, n'ayant rien à dire que je n'aie dit ou répété cent fois. Mais j'ai besoin de me sentir près de toi, et de me rapprocher encore, et de t'embrasser de plus près, cher vieux, en t'écrivant...

« Chaque jour qui passe — et, malgré tout, ils passent vite — me ramène à toi.

« Encore une semaine ou deux, au plus, et j'aurai repris ma place au foyer commun, ma place dans ta chambre, ma place dans toutes vos habitudes où, depuis des années (nous comptons déjà par années), vous me l'avez marquée au milieu de vous. Ah ! on m'aime bien ici, on m'entoure, on me soigne, on m'enveloppe de tendresses. Je les sens, je les apprécie, je les savoure avec des larmes en dedans, des larmes amères que je ne trahis pas. Quand je me dépouille,

(1) Sur Armand du Mesnil, voyez *Lettres de jeunesse*, p. 62.

et quand je reçois avec le cœur ce qui vient du cœur de ces êtres aimants et bien-aimés, je n'ai point à souffrir ni d'eux ni de moi, et je me sens bien véritablement au niveau de leur tendresse.

« Mais..., mais l'esprit a des besoins, mais il a pris des habitudes, mais les idées à répandre et qui ne trouvent que résistance, et les idées à recevoir, d'où viennent-elles et quelles sont-elles? — Oh ! l'incomparable bonheur que tu as eu, cher ami, d'entraîner ta mère avec toi dans ton milieu, de la mêler à ta vie, de la confondre dans tes amitiés, de la rendre témoin, complice en quelque sorte, de ta vie bonne ou mauvaise! Vous n'avez pas chacun vos joies et chacun vos souffrances. Vous ne faites pas deux et trois et quatre comme nous faisons, nous. Et, n'est-ce point assez qu'il y ait entre nos pères et nous les différences qui viennent de l'âge, du caractère et des tempéraments, sans que des hasards de position, des conjonctures extérieures, des convenances seulement quelquefois, créent encore entre nous des séparations si profondes, et jusqu'à des antipathies ! Il y a longtemps que j'en souffre et je puis dire avec certitude, aujourd'hui, que les divisions qui se sont produites entre nous à l'époque de mon émancipation et à propos de mes idées, quand j'ai voulu les affranchir, n'ont pas eu d'autre cause. Elles sont l'effet du milieu différent, du point de vue opposé.

« Je ne me sais aucun gré de la générosité de certains sentiments que je me connais ; de la simplicité que je veux mettre en pratique dans ma vie ; d'une certaine indépendance de caractère ou d'opinions qui, traitée d'étourderie par ici, est une réelle qualité quand elle s'applique avec réflexion dans les actes. J'en suis redevable moins à ma nature, qui est commune à bien d'autres, qu'aux conditions propices dans lesquelles il

m'a été donné par le hasard de me développer et de vivre. Aussi, en vérité, je n'accuse personne, et je ne me glorifie point de me sentir, en quelque manière et par les côtés vraiment estimables de l'esprit, supérieur à d'autres que je vois ; mais, ne pouvant mettre ce prix à notre réconciliation, à notre union complète, de m'ensevelir avec eux dans leur existence, je regrette avec désespoir de ne pouvoir les faire entrer dans la nôtre.

« Rien de nouveau, d'ailleurs, et ceci est le résumé de mes impressions, plutôt que le résultat de faits produits. Ma pauvre mère est bien malheureuse, elle sent tout cela, elle se l'explique, elle en souffre ; ceci fait précisément, encore plus que l'absence, le réel et secret tourment de sa vie. Qu'y faire ?

« Je l'aurais avec moi, qu'il me faudrait bien peu de temps pour l'initier tout à fait et l'amener à moi — mais ?... Ne nous marions point en province, nous risquerions trop de tomber sur un esprit déjà contrefait. Il y a des conformités dont il ne faut point s'écarter. Je ne conseillerais pas davantage à un jeune homme de province d'épouser une femme de Paris qu'on n'aurait point emmaillotée dès l'enfance dans les préjugés étroits de la petite ville.

« Je t'écrirai demain, je suis resté seul ce soir après le départ du salon de ma mère, de mon père et de Charles qui dîne et couche ici le mardi. Et tout en fumant une cigarette au coin du feu, j'ai voulu causer, ne fût-ce qu'une demi-heure. Il fait depuis deux jours un vrai temps d'hiver, sec, magnifique et froid. Je ne suis pas fâché, étant venu dans cette saison, d'en avoir au moins les véritables sensations. J'ai passé ce soir, ayant sur le bras mon très inutile fusil, une heure au coucher du soleil dans les grands espaces, coupés de potagers, de prés, de vignes et d'allées d'ormeaux

qui entourent les clôtures, cherchant les abris contre l'air du nord et m'épanouissant aux derniers rayons tièdes du couchant. Je me suis retrouvé sensible, ému, gonflé comme autrefois ; je n'ai rien perdu de mon expérience de campagnard. J'ai été particulièrement heureux de me trouver l'oreille aussi délicate, aussi prompte à reconnaître les bruits ; c'est incalculable ce qui se perçoit d'émotions par l'oreille dans ce grand silence de la campagne, surtout en hiver. — Autrefois je me disais : Ah ! si j'étais poète ! C'est une bêtise et je ne me le dis plus. J'ai appris depuis que ces menues impressions ne sont point faites pour être converties en hémistiches ou en tableaux.

« Mais je n'ai plus de papier sous la main, bonne nuit, *chers*, et à demain.

« Eugène. »

En quittant la Rochelle, Eugène rapporte à la veuve d'Émile Beltrémieux, remariée en septembre 1849 à Paul Bataillard, trois petites violettes prises au bouquet qu'il a déposé lui-même sur la tombe d'Émile. Il a fait au cimetière une triste et chère visite ; il y a cueilli deux brins d'un églantier planté sur la tombe. Le souvenir de l'ami persiste toujours vivace au fond de son cœur (1).

La saison d'été trouve Fromentin au Tremblay, près Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise), où, en compagnie de du Mesnil et de sa famille, il travaille d'après nature. Il y passe quatre mois et, s'il ne rapporte pas à Paris de bonnes études, il espère puiser dans ce pays des renseignements nouveaux et une certaine hardiesse que ne donne pas le travail routinier de l'atelier (2).

(1) Lettre à Mme Paul Bataillard, 26 février 1851.
(2) A Paul Bataillard, 26 juillet 1851.

Il fait expédier de là en Hollande, par l'intermédiaire d'Arthur Stevens, une réplique de ses *Arabes nomades levant leur camp*, vendue à un marchand de Rotterdam (1). « J'espère, écrit-il au destinataire, n'avoir pas manqué le but que je me proposais en recommençant ce tableau, et qui était de faire quelque chose de plus sérieux, de plus rendu, de plus conforme aux conditions que j'avais à remplir. Vous vous apercevrez sans doute que, suivant votre désir, je n'ai pas oublié que je travaillais pour la Hollande et pour vous. J'y ai peut-être fait quelques concessions que je ne regrette point, surtout si le résultat vous satisfait (2). »

Le peintre joignait à son envoi le tableau original, désirant, par une rare conscience, qu'on pût comparer l'un à l'autre.

Eugène Fromentin, commençant à tirer de sa peinture quelques ressources, se décide à réaliser un projet de mariage que, depuis plusieurs années, élaboraient ensemble son cœur et sa raison.

L'aveu d'une mutuelle affection l'avait uni, dès le commencement du printemps 1851, à la nièce d'Armand du Mesnil. Durant leur commun séjour au Tremblay, au mois d'août, Eugène écrivait à son ami demeuré à Paris : « Ta nièce est certainement beaucoup mieux; jamais je ne l'avais vue si gaie, si libre et si communicative d'esprit. J'avais pressenti et deviné tout ce qu'elle me découvre aujourd'hui, et je puis dire qu'elle réalise de point en point tout ce que j'avais fermement préjugé d'elle. »

Maintes fois, depuis cette époque, Eugène a failli

(1) Mille francs.
(2) Lettre à M. Jacobson, de Rotterdam, 13 juin 1851, communiquée par Mme Hamman, née Protais.

s'ouvrir de ce projet à ses parents ; il a voulu attendre encore et mûrir son bonheur ; mais enfin le moment est venu. Il confesse longuement, à sa mère d'abord, le secret qu'il ne peut ni ne doit plus garder.

*A Madame Fromentin mère.*

**Paris, 10 octobre 1851, vendredi.**

« Ma mère chérie,

« Cette lettre te sera remise par Charles ; elle n'est confidentielle que si tu crois meilleur de n'en point donner communication à mon père ; quand tu l'auras lue, tu seras entièrement juge de l'opportunité de cette ouverture.

« Je te fais cette confidence à toi la première, parce que je te la dois, et que j'ai besoin enfin de me soulager le cœur d'un secret que je n'y puis garder, et de te parler de projets qui doivent, s'ils se réalisent, assurer le bonheur de ma vie.

« Il y a un an tout à l'heure que, pendant mon séjour à la Rochelle, j'ai essayé vingt fois de m'ouvrir à toi. J'ai hésité et j'ai reculé, je ne pouvais répondre que de moi, et les choses n'étaient point encore venues à ce point que je pusse en parler avec certitude et résolution.

« Mme du Mesnil a une petite-fille, Mlle Marie de Beaumont. J'ai toujours évité de te parler d'elle, précisément parce que je n'en pouvais parler d'une façon indifférente ; j'ai même diminué son âge, amoindri son importance dans la maison ; je l'ai toujours, devant toi, traitée en petite fille, toujours pour les mêmes raisons, afin d'éviter chez toi des soupçons anticipés, me réservant le jour où je pourrais avouer l'affection que j'ai

pour elle, de lui restituer, à cette chère enfant, son caractère, ses qualités rares et ses vingt et un ans.

« Je dois te dire tout de suite, chère mère bien-aimée, que, de tout temps, j'ai eu beaucoup de tendresse pour elle. Elle était encore bien véritablement une enfant que, malgré une complète disproportion d'âge et des préoccupations bien diverses, je me sentais attiré vers elle par une attention et des sympathies qui n'ont fait que s'accroître et devenir un sentiment plus fort, plus solide et plus durable, le jour où j'ai pu la connaître, l'étudier et l'apprécier.

« Tu sais peut-être qu'en sortant de pension, elle est allée passer deux ans à Rouen, précisément les deux années de 1848-1849 pendant lesquelles j'ai fait moi même une absence de quatorze mois (1). Dès ce temps-là et pendant mon voyage d'Afrique, je méditais à l'état vague et comme une chose possible seulement, un projet d'union qui me donnerait un titre de plus à l'affection d'Armand, et me fixerait dans une famille à laquelle je suis si fortement attaché. Ces hypothèses devaient devenir plus sérieuses, mes sentiments devaient, en se prolongeant, me donner à moi-même des garanties définitives et je devais rencontrer enfin beaucoup plus tard, mais à une époque où mon parti était déjà pris secrètement, des sentiments que j'étais bien loin d'espérer, car ils étaient déjà bien anciens et avaient, pendant des années, fait le tourment et le supplice de cette pauvre enfant bien-aimée.

« Ici, je dois te raconter les choses, ma mère aimée, car l'histoire qui commence et qui, je l'espère et j'y compte, finira par une union bienheureuse, a une longue préface que tu dois connaître puisqu'il ne m'a pas été permis

(1) La jeune fille avait passé ces deux années chez Mlles Cléry de Gaillard, petites-filles du dévoué valet de chambre de Louis XVI.

plus tôt de t'introduire dans le secret de mon cœur.

« En revenant de Rouen, Mme du Mesnil a dû, ne prévoyant pas d'établissement pour sa petite-fille dont la fortune est nulle, songer à lui assurer un petit avenir indépendant par son propre travail ; et c'est en vue de cette perspective, — que j'ai toujours, moi, regardée comme chimérique, indépendamment même de mes projets qui devaient un jour détruire toutes ces combinaisons, — c'est en vue de cet avenir qu'on la fit entrer comme sous-maîtresse dans un pensionnat et qu'on la fit se préparer à des examens pour l'instruction primaire. Quelque déplaisir que j'eusse déjà à me sentir toujours séparé par des nécessités imaginaires d'une enfant qu'il m'était si intéressant d'étudier, de connaître, de voir de près et de surveiller dans tous les replis de son caractère et de son cœur, je souffrais surtout d'abord de la voir visiblement malheureuse, comprimée, inquiète au dernier point de sa position présente et de son avenir que n'embellissait point cette perspective de devenir même maîtresse d'institution ; je souffrais aussi de penser que son éducation ne serait que spéciale, c'est-à-dire prodigieusement insuffisante pour faire ce que je souhaitais qu'elle pût devenir : une femme de ménage d'abord, ensuite une femme sociable, enfin un esprit suffisamment lettré. Aussi, avec trente-six raisons pour déguiser les véritables, j'ai pesé fortement dans les décisions de la maison, et j'ai enfin contribué à faire résoudre par Mme du Mesnil qu'elle la retirerait de pension et la garderait chez elle...

« Si tu la connaissais, tu comprendrais à quel point elle a dû souffrir pendant ce long exil, et quelle force, quelle rage de volonté elle a dû déployer pour s'y maintenir au prix de son sommeil, de son appétit, je dirais aujourd'hui au prix de sa vie, si heureusement nous

n'avions deviné les uns et les autres qu'il ne fallait pas attendre qu'elle demandât son rappel ; elle ne l'eût jamais demandé.

« Elle avait deux raisons pour rester loin opiniâtrément, obstinément, et pour se cramponner comme elle le faisait à toute idée extrême et définitive de se faire sous-maîtresse, sinon religieuse. La première, je la savais et j'en souffrais cruellement sans pouvoir l'en blâmer, c'était de n'être point à la charge de son oncle et de sa grand'mère. La seconde, la véritable, la plus redoutable, je devais l'apprendre plus tard : c'était d'échapper à ce supplice de se trouver en tête à tête avec moi. Elle m'aimait. Je n'écris ce mot-là, qui est le secret d'une femme, qu'avec une extrême confusion, mais je n'en puis trouver d'autre. Elle m'aimait depuis des années, de près, de loin, toujours et toujours, sans que personne, pas même une amie intime, ait jamais entrevu même l'apparence de son secret. Elle n'espérait point, m'a-t-elle dit depuis, que jamais je pusse avoir pour elle autre chose que de l'intérêt. Elle s'était juré à elle-même de ne jamais épouser personne autre que moi. Devant des impossibilités ainsi posées, elle avait pris le parti qui lui semblait le plus doux, celui de me fuir. Les attentions que j'avais pour elle — et j'avais soin d'ailleurs de ne leur point donner d'autre sens — ne lui avaient jamais paru que la complaisance d'un bon cœur à lui être agréable, à lui adoucir un peu la vie.

« C'est quelques jours après sa rentrée dans la maison que, la voyant décidément malade, et sentant alors, pour la première fois, quelque chose de particulier d'elle à moi, je provoquai une explication.

« J'avais depuis longtemps calculé, réfléchi, j'avais pesé ce qu'il y avait de définitif dans mes sentiments pour elle, je m'étais assuré qu'il n'y entrait ni compas-

sion, ni intérêt, ni aucun sentiment qui n'aurait point été accepté. Je m'étais assuré en outre que ce n'était point mon affection pour Armand et pour sa mère qui se reportait sur leur enfant sous de fausses apparences. Depuis longtemps, je m'étais assez éprouvé pour me sentir tout à fait à elle. J'avais fait avec intention mon voyage de la Rochelle au moment des soirées ; c'est avec cette même intention que je m'étais réintroduit dans le petit monde de jeunes filles où peut-être, si j'avais eu le cœur libre, j'aurais pu trouver à m'attacher. J'avais, j'ai toujours eu, tu le sais, le plus vif désir de me marier ; par principe et par tempérament de cœur, je condamne et déplore le célibat... Ma plus grande ambition, en même temps que de réussir dans mon travail, a toujours été de trouver un être bon, un être aimant, un être sûr à qui je pusse, en échange de toute mon affection, demander l'immense bienfait de me rendre heureux par son amour.

« Enfin, jamais quand j'ai, depuis que j'y songe et que j'y aspire, pensé au mariage, jamais, non seulement mes sentiments, mais mes réflexions ne s'étaient portés sur une autre que Mlle Marie, si bien qu'elle était inséparable pour moi de cette idée et qu'il me semblait que, le jour où je serais libre de me marier, je ne pourrais épouser une autre femme qu'elle.

« C'est avec cette longue habitude de l'associer dans ma pensée la plus chère à ce besoin de plus en plus pressant de me marier ; c'est après ces petites épreuves très diverses auxquelles je me suis soumis ; c'est avec la certitude de pouvoir un jour, si je ne l'y trouvais point contraire, lui offrir ma main, que, certains incidents m'en ayant ménagé l'occasion, je crus pouvoir non lui parler, je ne le voulais point, mais la faire un peu m'ouvrir un côté tout à fait impénétrable de son esprit.

« Je voulais, quant à moi, et je me l'étais promis, ne pas faire la moindre ouverture avant d'être en droit de la pouvoir faire.

« Je redoutais pour elle, et les lui voulais épargner, les lenteurs d'une attente nécessairement un peu longue, les incertitudes.

« Il m'était doux de penser que mon premier aveu serait bientôt suivi d'effet. J'étais sûr que d'ici là, par mes soins, mon intimité plus grande, et les épreuves mêmes de mon affection, je pourrais me faire aimer, car loin que nous nous fussions antipathiques, il y avait de grandes sympathies naturelles entre nous.

« Mais l'événement m'a surpris, et dans cette explication, qui fut un spasme nerveux chez cette pauvre enfant, je compris par des sanglots ce qu'elle avait à me dire et je lui fis comprendre d'un mot que nous étions exaucés, elle et moi....

« Je ne te dirai rien d'elle, ma mère aimée ; mes jugements peut-être ne feraient que te prouver davantage que je l'aime ; je voudrais qu'un autre que moi pût rendre témoignage à ses rares qualités de cœur et d'esprit.

« C'est une enfant par certains côtés : son ignorance des choses, son ingénuité, sa candeur, qu'une éducation parfaite a merveilleusement conservée. C'est une femme par le haut sentiment qu'elle a de ses devoirs, la résolution déjà mûre, et le dévouement réfléchi.

« Il serait absurde à moi de la dire et de la supposer parfaite, mais je ne lui connais pas de défaut essentiel, et je n'ai jamais découvert en elle l'ombre d'un ridicule. Une vertu prime en elle toutes les autres qualités et, pour ainsi dire, fait le fond de sa nature et de son tempérament, c'est la vertu de la femme par excellence, le dévouement. La fidélité aveugle à l'objet aimé est

chez elle à l'état d'instinct, à l'état de sentiment et aussi à l'état de principe. Ni coquetterie, ni faux amour-propre, une admirable simplicité d'esprit, une parfaite droiture de conscience qui se traduit par ses actes, par ses paroles, par son maintien, et la porte à avouer tous ses sentiments par cela seul qu'ils sont tous honnêtes.

« Les nécessités et les privations de tout genre l'ont prise au berceau, et lui ont, pour le reste de sa vie, fait une habitude de l'économie, l'ont instruite à se priver de tout et ont, pour ainsi dire, détruit dans leurs racines les besoins de tout genre auxquels les femmes ont tant de plaisir à satisfaire, et tant de peine à commander.

« Tu ne saurais avoir une idée de l'extrême sobriété de ses désirs qu'en la voyant vivre ; et j'en suis bon juge, moi qui depuis des années ne la perds pas de vue et connais tous les petits secrets de sa toilette et de sa garde-robe. Tout cela, ce sont des garanties pour la femme de ménage ; quant aux garanties pour l'épouse elles sont, je le répète, incomparables, et je t'en parle sans exaltation, mais avec la joie profonde d'avoir trouvé ce que je respecte, ce que j'estime, ce que j'enviais le plus dans une femme...

« Je suis assuré qu'avec la petite dot que me donnera mon père, les quelques petites rentes que pourra avoir Mlle Marie et le revenu de mon travail, nous pourrons vivre modestement, ne changeant point de manière d'être, modifiant aussi peu que possible nos habitudes, qui nous sont chères, et conservant, elle et moi, après notre mariage, les goûts modestes et les besoins si simples dans lesquels nous avons toujours vécu. — Que nous manquera-t-il donc pour être heureux?

« Je ne désire rien au delà : faire le bonheur de cette chère enfant, à qui *je suis indispensable,* je le dis avec certitude ; lui remettre le soin de faire à tout jamais

le mien; travailler comme je le fais avec ce nouvel aiguillon; vivre paisible, loin du monde que je ne puis voir, et dans une solitude remplie par le seul bonheur enviable et avouable que puisse souhaiter un homme; ceci n'est point un rêve, quoi de plus simple, de plus possible, de plus certain !...

« Je ne suis plus un enfant; mes trente et un ans qui vont sonner, et beaucoup d'autres signes m'en avertissent trop sérieusement. Vous m'avez souvent accusé de quelque désordre, mais voilà tout. La vérité, c'est que j'ai toujours eu, par le fait de ma peinture, des dépenses en disproportion fixe avec mes revenus, mais, en somme, il me fallait quelques centaines de francs de plus pour me mettre au pair, et cette différence couverte par mon travail, rien ne sera plus régulier et mieux ordonné que ma vie. Tu sais, bien que tu n'en aies jamais été témoin, que je ne dépense pas un sou pour mon plaisir; depuis longtemps, d'ailleurs, je n'en connais point d'autre que de vivre le soir en famille ici, après avoir travaillé tout le jour.

« Je puis donc affirmer — et ceci avec la certitude de n'être démenti par personne — qu'il n'y a pas beaucoup de jeunes gens dont la vie soit aussi exemplairement réglée, et je le dis, aussi peu exigeante que la mienne. Depuis un an, j'ai de l'ordre, et je n'avais pas, si tu veux, d'économie, mais je n'avais aucun besoin, ce qui est une économie naturelle. Je pourrais entrer dans des détails, mais j'ai mieux à faire...

« Mais en voilà bien long, chère mère aimée; cette lettre ne sera point la dernière, je désire qu'elle ne te cause aucun tourment. Je suis sûr, ou je ne te connaîtrais pas, qu'elle te remplirait de joie, s'il ne te restait quelques légitimes inquiétudes; mais je me charge de les faire disparaître. Elle répondra à des idées, à des

principes, à des sentiments que tu m'as transmis, ma mère chérie, et dont je ne saurais trop te remercier, parce qu'ils m'ont certainement rendu meilleur et qu'ils ont fait le fonds de désintéressement et d'honnêteté de ma vie. Aussi je suis sûr, je te le répète, de trouver chez toi le contre-coup de tous mes sentiments et le juste écho de mon nouveau bonheur...

« Adieu, adieu, que ne suis-je auprès de toi ! cela vaudrait mieux que d'écrire. Tu comprendras malgré tout, tu me devineras, tu me sentiras. — Encore adieu.

« Je vous embrasse tous mille et mille fois.

« EUGÈNE. »

Eugène Fromentin ne se proposait donc pas de faire un mariage brillant aux yeux du monde et la situation de fortune de Mlle de Beaumont ne le préoccupait aucunement. « Je n'ai jamais été d'avis de prendre une femme pour ce qu'elle a, mais pour ce qu'elle vaut (1). » Il reconnaissait cependant qu'il faut, en se mariant, pouvoir suffire aux besoins communs : le bonheur des époux et la dignité morale du mariage sont à ce prix.

Du reste, le sentiment qu'il ressent pour Mlle de Beaumont est ancien, raisonnable, désintéressé. « Je pourrais faire, en admettant un oubli de moi-même, un coup de tête qui n'engagerait que mon bonheur ; je n'en ferai jamais qui pût compromettre l'existence et engager le bien-être d'une personne qui m'est chère à ce point. »

En avouant le secret de sa vie présente, Eugène s'écrie : « Je crois sentir et juger en homme sage, en même temps qu'en honnête homme. Quant à des ambitions, j'ai les miennes aussi ; je les ai mises dans mon

(1) Même lettre à Mme Fromentin mère, du 10 octobre 1851, ainsi que ce qui suit.

travail, et c'est de mes propres mains que je veux bâtir ma fortune (1). »

Mme Fromentin a communiqué à son mari la lettre qui lui était adressée. Elle répond en leur nom à tous les deux.

On devine leurs objections, qui tournent principalement, presque uniquement, autour de la question d'argent. Ils demandent à leur fils d'attendre, de patienter jusqu'à ce qu'il soit parvenu à une situation solide.

Leur tendresse et leur bonne volonté touchent profondément Eugène. — Pourquoi attendre? proteste-t-il, à quoi bon perdre pour le bonheur les meilleures années de sa jeunesse? La vie à deux, la vie de famille n'est-elle pas la seule digne de l'homme? Et puisqu'ils sont disposés à se contenter de peu, pourquoi les deux jeunes gens retarderaient-ils leur entrée en ménage? Si sa mère pouvait venir à Paris faire la connaissance de la jeune fille, elle serait pleinement rassurée sur ses qualités de dévouement, de sagesse et d'économie. « Songez, écrit-il à ses parents, que vous tenez entre vos mains le bonheur de tous les jours que j'ai à vivre (2). »

Le jeune homme donne à son père, qui lui a écrit de son côté, des détails précis sur la famille dans laquelle il se propose d'entrer (3).

Mme du Mesnil appartient à une famille noble et riche dont une partie a émigré et perdu sa fortune. Son père, lieutenant du roi à l'île d'Oléron vit disparaître, avec la Révolution, toutes ses ressources ; son mari mourut jeune et lorsqu'elle vint, en 1830, s'installer à

(1) A Charles Fromentin, en lui envoyant, le 10 octobre, la lettre destinée à leur mère.

(2) A Mme Fromentin mère, 24 octobre, ainsi que les lignes qui précèdent.

(3) Lettre à son père, 29 octobre 1851, ainsi que le passage qui suit.

Paris, elle y dut vivre de très modestes revenus. Armand, son fils, ne gagne encore, au Ministère de l'Instruction publique, que dix-huit cents francs par an. Mais l'avenir sera meilleur.

Mme du Mesnil avait une fille qui épousa M. Cavellet de Beaumont, de vieille noblesse aussi, chirurgien major de l'armée, médecin adjoint à l'hôpital de Saragosse lors de la campagne espagnole. Sa santé le força, en 1830, à quitter le service.

Il perdit sa femme. Atteint d'une paralysie incurable, sans fortune du reste, M. de Beaumont se retira dans sa famille à Laval, gardant auprès de lui son fils ; il confia à Mme du Mesnil sa fille Marie qui, élevée dans un pensionnat de Paris, ne quittera plus sa grand'mère que pour se marier...

« ... J'arrive, cher père, à la personne, en effet, que je veux vous rendre chère, et qui vous le sera dès que j'aurai le bonheur d'être son mari. Je ne vous ai pas parlé de ses avantages extérieurs parce qu'ils sont secondaires pour moi, et que je préfère être discret sur ce point que d'exhiber et d'exalter, suivant un usage trop commun, des agréments que vous saurez bien reconnaître. Elle vous deviendra aimable en tous points dès que vous l'aimerez comme le méritent ses rares qualités morales.

« Si vous voulez un portrait, voici, autant qu'un signalement peut être un portrait : elle est petite et frêle comme on vous l'a dit ; elle est brune naturellement et constamment pâle sans être souffrante. Le nez de la famille, un peu fort ; les cheveux très bruns ; les yeux bruns, la bouche mobile avec des dents charmantes ; de charmantes petites mains et un ensemble de personne parfaitement distinguée. Enfant et très digne en même temps, très réservée et très ouverte ; très froide et très

caressante. C'est un caractère volontaire que l'affection rend docile et soumis à toutes les volontés de ceux qu'elle aime. Elle a de sa mère, qui était une personne rare, beaucoup de la vivacité et toute la fidélité et l'entêtement dans ses devoirs. On peut la trouver insignifiante ou charmante suivant qu'elle veut être l'une ou l'autre, mais il est impossible que ceux qui la font heureuse ou qui assistent de près à son bonheur ne jouissent pas de ses véritables dons de franchise, de grâce et de gentillesse qu'elle réserve pour ses privilégiés...

« Marie de Beaumont est nerveuse ; les secousses morales agissent sur elle fortement. Inquiète, elle sera languissante ; heureuse, *elle est d'une inaltérable santé.* »

*Au même.*

14 novembre 1851, vendredi soir.

« Mon bon père,

« Je ne saurais, en te remerciant de ta lettre, te dire à toi toute la satisfaction profonde qu'elle m'a causée ; elle est dictée tout entière par un tel esprit de bienveillance et de sollicitude, elle me témoigne, en même temps que tes paternelles et justes inquiétudes, un tel désir de me savoir heureux et de pourvoir à mon bonheur, que je n'osais point l'espérer ni plus tendre, ni meilleure. Je t'en remercie bien de tout mon cœur...

« Tu sais, me connaissant, je vous l'ai déjà dit, que j'ai deux ambitions très fortes, mais voilà tout : l'une, d'être heureux par ma femme et de la rendre heureuse, l'autre, d'être heureux par ma peinture, de la faire bonne et de la rendre productive. L'argent ne m'est point indifférent, mais la fortune — j'entends ce qui excède l'aisance,

— ne me coûtera jamais le moindre sacrifice, ni d'une conviction, ni d'un sentiment.

« Mlle de Beaumont aurait de la fortune que nous serions, elle et moi, fort satisfaits, parce qu'elle ne nous empêcherait point de nous aimer comme nous nous aimons étant pauvres ; elle n'en a pas, il faut donc tâcher de nous en passer, et c'est à moi de tâcher de gagner sa dot.

« Je n'abandonne point du tout l'Afrique, au contraire. Envisageant les choses autrement, plus par la figure isolée que par la figure en grand nombre, resserrant mes sujets, les rapprochant de l'œil de manière à les étudier davantage sur un plus petit espace, il m'est permis de renouveler, en quelque sorte, ma veine sans avoir renouvelé mes matériaux, et de tirer de mes souvenirs une nouvelle série d'impressions et de tableaux.

« C'est là *la véritable transformation* que j'ai tâché depuis quelque temps et que je m'occuperai désormais d'introduire dans ma peinture.

« J'entre ainsi dans un ordre d'idées plus simples et plus élevées ; je n'y perds aucune des qualités que je pouvais avoir : je les développe. Je suis amené à la fois à m'occuper beaucoup plus du dessin et beaucoup plus de la coloration.

« Il va sans dire aussi que mon exécution a dû s'élargir, se corriger, s'épurer dans la même mesure. Enfin, je suis, à l'heure qu'il est, dans les voies sérieuses de la peinture...

« Je crois qu'on me saura gré de cette tentative courageuse faite en avant. Je suis sûr en outre de conserver, dans cette nouvelle manière, le caractère personnel et la façon originale qui m'ont fait distinguer ; je n'en serai pas moins *moi*, pour être un peu moins bizarre. Il y aura surtout place pour l'idée dans des tableaux qui

devront être expressifs, et dont l'intérêt ne sera plus dispersé sur une infinité de corpuscules humains, mais résumé dans deux ou trois figures ayant leur physionomie et leurs gestes bien indiqués...

« J'ai confiance : je me sens intelligent, inventif, fécond ; j'ai *de la distinction*, je sais à peu près mon métier de peintre. Il me reste à savoir articuler proprement une figure. Je te réponds donc que je ne dévierai plus de la ligne droite ; mon chemin, je le répète, est tracé, *mon but est unique* et déterminé...

« Remarque bien que je vise haut, j'en ai le droit, soit dit sans aucune présomption, non par ce que j'ai fait, qui est bien peu, mais par ce que je sens valoir.

« Je me sens, il faut bien le dire, bien supérieur comme homme à une foule de peintres, qui n'ont sur moi qu'une avance de temps, et *je suis peintre*, je le sens, je le sais.

« Donc, si je me désole quelquefois et si je suis impatient, c'est que je devance toujours mon savoir-faire, qu'il me manque les éléments, les premières notions du dessin, toutes choses qui s'apprennent, que j'apprends, et que je vais savoir un de ces jours, toutes choses sans lesquelles on n'est point un peintre, mais qui ne font le peintre qu'à le condition d'être au service d'un tempérament et d'un esprit constitués pour la peinture.

« Rassure-toi, je te jure que mes projets de mariage, si sérieux, si précieux, si pressants qu'ils soient, n'influeront en rien sur mon avenir.

« Ils m'excitent à travailler, ils me montrent le prix du temps et de l'argent, mais quant à détourner mon talent de sa voie naturelle, et je dirai involontaire, quant à me faire galvauder, disperser ma force en des œuvres de bas étage, quant à me faire tomber dans le commerce, jamais !

« Il y a deux parts faciles à faire, que je fais et que je

ferai tant que je n'aurai pas le droit de m'imposer dans l'intégrité tout entière de mes qualités et de mes défauts : la part du public et la part de mon esprit. Il est certain que je ferai pour moi des tableaux plus entiers que ceux que je livrerai à la vente ; mais, comme je suis convaincu que le meilleur moyen, en somme, de faire de l'argent, c'est de faire d'abord de la bonne peinture, je n'aurai besoin ni de m'amoindrir sensiblement, ni surtout de me gâter...

« Je sais que certaines gens prétendent qu'un artiste ne doit pas se marier, ou ne doit se marier que tard. Je l'entends dire souvent autour de moi et mettre en avant comme un principe. Ce principe est faux en tant que règle générale ; exceptionnellement, il peut correspondre à certaines natures et convenir à certains caractères. Encore faut-il dire, pour la condamnation de leur système, que bien peu de ces partisans du célibat se condamnent à l'adopter rigoureusement : ils ont des maîtresses au lieu de femmes, c'est-à-dire qu'ils n'ont du mariage que les charges et qu'ils n'en ont ni le bénéfice moral, ni la dignité, ni tout ce qui donne à l'homme sa consistance et sa véritable assiette dans le monde.

« Quant à moi, je suis d'un avis tout contraire, et c'est pourquoi j'ai vécu seul jusqu'au jour où il devait m'être donné de m'accorder les joies et l'appui moral du mariage. Je n'ai supporté jusqu'à présent la solitude à laquelle je m'étais condamné par devoir que dans l'intérêt même de mon bonheur futur, afin d'y employer temps, forces et courage, et pour être plus tôt maître d'en fixer le moment. Je trouverai dans le mariage, accompli sous les garanties qui me sont si heureusement données par une jeune fille aimante et dévouée à toutes épreuves, des consolations pour tous mes moments d'ennui, un appui contre tous mes découragements, un

obstacle à tout oubli de mes devoirs, une continuelle recommandation de travailler, d'utiliser, et, si je puis, d'honorer ma vie... »

Pour répondre à une question précise, et toute naturelle, de son père, Eugène Fromentin fait le compte de ce que lui a rapporté sa peinture depuis un an et demi qu'il commence à la vendre. D'octobre 1850 à juin 1851, en sept mois seulement, on lui a acheté huit tableaux payés de cent à mille francs, avec un prix moyen de trois cents francs environ, formant un total de deux mille neuf cent cinquante francs. Étant données les circonstances défavorables de ces années de troubles politiques, il estime pouvoir gagner actuellement au moins quatre mille francs par an. Or, six mille francs suffiront au jeune ménage pour vivre modestement, les premiers temps du moins (1).

Le docteur Fromentin et sa femme, après deux mois et demi de pourparlers, se décident enfin à donner leur consentement au bonheur de leur fils. Eugène les en remercie avec effusion (2). Mais il ne s'explique pas qu'ils persistent à reculer la cérémonie jusqu'en mai, au lieu de la fixer au mois de mars, comme il le demande lui-même instamment.

Il y a bien des raisons pratiques qui militent en faveur de mars ; Eugène les expose et y insiste. Ce retard lui créera une foule d'embarras de travail, de logement, d'organisation.

Le père et la mère d'Eugène, comme la plupart des

(1) Eugène esquisse alors le projet de budget de son entrée en ménage à Paris. Le loyer y figure pour neuf cents francs, les vêtements pour mille francs et il n'est compté que mille francs de frais de peinture, le tout totalisé à six mille francs par an ! On sourirait aisément de la naïve confiance du jeune homme si elle n'étalait une candeur et une bonne volonté réconfortantes.

(2) Lettre à sa mère, 23 décembre 1851.

parents, ne comprennent pas que leur fils affirme encore une fois, et dans des circonstances graves, son indépendance. Ils s'effraient de ce mariage comme naguère encore de la vocation du peintre. Ils redoutent quelque entreprise de la famille du Mesnil ; ils se demandent si on ne les a pas consultés seulement pour la forme. Leurs lettres trahissent cet état d'esprit. Eugène en est violemment ému. Son premier mouvement est tout de souffrance et d'indignation.

*A Monsieur Fromentin père.*

29 décembre 1851.

« Mon cher père,

« Tu ne seras pas étonné d'apprendre que ta lettre de ce matin m'a profondément affecté. Je ne parle pas de la résistance que vous apportez à mon projet de mariage en mars ; vous avez apparemment de sérieuses raisons pour préférer le mois de mai, et Mme du Mesnil et moi nous arrangerons pour concilier en effet *vos intérêts* et *les nôtres,* puisqu'ils sont, *il paraît, séparés et contraires.* Mais je parle de l'esprit même de ta lettre et des inspirations de défiance et on dirait de rancune sous lesquelles elle est visiblement écrite.

« Cette lettre, délibérée sans doute en famille, est l'expression affaiblie *sans doute,* à coup sûr sincère, de vos dispositions et de vos idées. J'y vois, cher père, ou je crains d'y voir, permets-moi de te le dire, du dépit, encore plus que des conseils, et il me semble y sentir moins de tendresse que de réprimande.

« En conscience, dites-le franchement, voudriez-vous me punir pendant toute ma vie d'avoir fait de la peinture? Voudriez-vous me punir d'avoir eu un jour l'am-

bition d'être quelque chose, de développer des dons que la naissance a mis en moi et d'attacher un certain lustre à mon nom? Voudriez-vous me punir d'avoir prétendu vivre du travail indépendant de mon esprit, le plus respectable, le plus honorable, le plus douloureux en même temps de tous? Voudriez-vous me punir enfin, après cette première et légitime émancipation de mon esprit, d'avoir voulu, de vouloir faire un mariage de mon choix? Vous m'en voulez, dites-le franchement, de m'être attaché à une jeune fille sans fortune. Vous aviez rêvé pour moi un autre parti, une dot et des espérances, du brillant...

« Voudrais-tu, mon bon père, me punir encore de cette nouvelle résolution d'honnête homme, d'homme prudent, d'homme sensible, d'homme de cœur, — oubliant que tu m'as toi-même donné en exemple ton propre bonheur et le nôtre?

« Qu'avez-vous à me reprocher? Citez-moi une seule faute dans ma vie qui ait mérité votre censure...

« En dernier lieu, je me trouve vivre auprès d'une jeune fille de laquelle j'ai, depuis longtemps, et alors dans un avenir éloigné, pensé, désiré faire un jour ma femme ; et avant que je ne me crusse en mesure d'en faire la moindre ouverture, je découvre que, depuis longtemps déjà, elle avait pour moi un sentiment égal au mien. Que faire? — Ce que j'ai fait...

« Mon parti était pris ; j'aimais Mlle Marie et je la voulais pour femme : je n'avais point à vous consulter sur la convenance d'un pareil sentiment ; j'avais à vous dire : « Je l'aime ; consentez-vous à me la laisser prendre pour femme ? nous aurons pour dot, à nous deux, ma dot et mon travail, cela nous suffira. »

« Sur quoi portent donc vos reproches?

« Sur ce que je me suis cru le droit d'aimer Mlle Marie

comme si Mlle Marie avait été riche... Elle serait riche, tout serait changé : vous ne m'abandonneriez pas, comme vous le faites, à la destinée de ma vie, *heureuse ou malheureuse*, comme ma mère me l'écrivait...

« Ce que je ne puis comprendre et ce qui me remplit de larmes, c'est que cet hiver, où un intérêt si puissant vous y appelle, où j'ai besoin de ma mère, *ma mère* n'ait pas besoin de venir passer avant mon mariage quelque temps ici, qu'elle me laisse épouser une jeune fille qu'elle n'aura pas vue, que je ne puisse la lui faire aimer, qu'elle lui refuse, à celle qui sera ma femme, le moyen de se faire aimer d'elle ; qu'enfin, ce qui jamais n'a lieu, ma mère ne soit pas heureuse de m'aider dans mes préparatifs, de me diriger dans mes achats, de m'assister enfin dans ce moment où, soit bonheur, soit besoin, on ne peut guère se passer de sa mère.

« Quoique mon travail en souffre, quelque dérangement que cette combinaison puisse apporter dans nos intérêts, je ne prendrai pas *le moyen que tu me proposes d'en finir*. Je désire *n'avoir point à me passer de vous.*

« Quant à la menace que tu me fais de vous abstenir, dans le cas où nous persisterions dans l'idée de partir le jour même, je la crois écrite un peu légèrement, et ne veux pas la prendre au sérieux, quelque mal qu'elle m'ait fait d'ailleurs...

« Mais je ne suis guère en train de parler d'affaires, j'ai le cœur trop remué et j'ai hâte de fermer une lettre où j'ai tant répandu d'émotions contenues depuis longtemps ; elles avaient besoin de déborder et j'aime mieux une fois pour toutes, à votre exemple, ne rien garder de douteux sur le cœur.

« Adieu, si ma lettre vous fait du mal, Dieu m'est

témoin que j'aurais voulu l'épargner, mais je ne puis plus longtemps me laisser accuser de torts imaginaires sans me défendre. J'ai beaucoup souffert aujourd'hui, vous le comprendrez, vous le sentirez en me lisant. Peut-être regretterez-vous d'en avoir été cause, car j'affirme que je suis innocent et du mal que vous me faites et de celui que je vous fais.

« Je t'embrasse, mon cher père, avec ma mère et Charles bien tristement, bien tendrement ; je sais que vous m'aimez. Quand vous persuaderai-je enfin que je vous aime assez pour mériter votre confiance et votre estime, en même temps que votre affection?

« EUGÈNE. »

*A Monsieur et à Madame Fromentin.*

Mercredi 31 décembre 1851.

« Ma mère chérie, mon bon père, je ne veux pas attendre la nouvelle année qui commence demain sous l'impression douloureuse et de la lettre que j'ai reçue de vous et de celle que je vous ai écrite.

« Je voudrais, si j'étais près de vous ce soir, me jeter dans vos bras avec tout ce que j'ai de tendresse et d'émotion dans le fond du cœur, et vous supplier de tout oublier. Je voudrais effacer tout ce passé où, je ne sais pourquoi, se sont accumulés contre moi des griefs qui m'ont tant affligé.

« Je vous en conjure, au nom de mon bonheur, au nom de ma destinée tout entière que je vais remettre entre les mains d'une enfant chérie, si digne et si capable de la remplir et de la compléter, au nom de votre tendresse

de père et de mère, tendresse que j'ai pu alarmer, mais que je n'ai jamais ni méconnue, ni trahie, ni négligée, prenez soin du bonheur que je vous confie, croyez-y, car il est assuré, partagez-le, car je n'ai plus qu'un souhait désormais, c'est qu'il fasse aussi le vôtre...

« Ne lui faites pas, à cette enfant qui sera votre fille et que vous aimerez, je vous en réponds, ne lui faites pas porter la peine, assez longtemps subie, des malheurs du hasard et des adversités de sa naissance...

« Encore une fois, cher père, encore une fois, ma mère chérie, dites-moi, car vous ne me l'avez pas dit, que vous êtes heureux de me savoir heureux. Montrez-moi votre contentement, et il ne dépendra pas de moi que notre union de famille soit dorénavant troublée, et je ne ferai plus, si je me sens enfin chaudement appuyé, aidé, assisté par vous, je ne ferai plus passer ces ombres cruelles sur notre affection.

« Je vous demande en grâce que cette année soit une année de bonheur pour tous. Je me recueille, avec un profond regret de ce qui s'est passé entre nous et un ardent désir de vous trouver prêts à tout pardonner, pour vous adresser tous mes vœux ; si j'osais et si j'étais sûr qu'ils seraient accueillis du même cœur qu'elle vous les envoie, j'y joindrais les vœux de celle à qui vous avez permis de se croire déjà presque un peu votre enfant. Recevez-les, je vous en conjure ; un peu plus tard, ils vous deviendront chers et vous paraîtront précieux, ils ne cesseront pas désormais d'être unis aux miens. Et mon dernier vœu, c'est que l'année prochaine elle ait le droit de vous les adresser de sa main.

« Adieu, cher père, adieu, ma mère chérie, adieu, Charles, je vous embrasse tous tendrement mille et mille fois.

« Votre fils.

« Eugène. »

*A Monsieur et à Madame Fromentin.*

Mardi 6 janvier 1852, 5 heures du soir.

« Chère mère,

« Chère bien-aimée mère, je rentre de mon atelier; c'est véritablement les yeux en larmes et le cœur plein de tendresse, de reconnaissance, que j'achève ta lettre qu'on vient de me remettre à l'instant.

« Je ne veux pas rester une seule minute sans te remercier; si je pouvais me jeter dans vos bras, tu ne douterais plus jamais, chère tendre mère, de ma tendresse filiale et tu pardonnerais tous mes torts dans le passé. Apparemment que la véritable souffrance que j'ai éprouvée m'a fait des fantômes de rien et m'avait rempli le cerveau de douloureuses chimères. N'en parlons plus! Merci de la promesse que vous m'en faites; oublions tout pour ne penser qu'au bonheur de nous aimer.

« Il me semble, chère mère aimée, que vous m'êtes rendus; je ne sais pourquoi, mais jamais je n'avais mieux vu que dans ces lettres, même dans celle où, pauvre amie, tu te justifies plutôt que tu ne me condamnes, à quel point vous êtes ma mère et mon père!

« Je suis honteux, je souffre encore, comme si cette triste lettre devait vous faire une blessure durable ou y rester comme un poison après vous l'avoir faite.

« Merci, merci, merci de tout; je ne suis ni assez calme, ni assez libre autour de moi pour continuer. J'avais besoin de vous sauter au cou tout de suite, à la seconde même. — Oh! si vous pouviez avoir senti mon étreinte et les si tendres, si ardents baisers que je vous donne!

J'ai souffert, tu comprends certaines susceptibilités ; il y a des sentiments particulièrement sensibles et certaines pudeurs sont irritables. Vous avez deviné, compris tout cela. Il me semblait sentir sur moi une montagne de réprobation ; je voyais toutes mes intentions méconnues. Il me semblait me sentir accusé d'ingratitude ou de désaffection, et je croyais sentir en même temps votre tendresse se retirer de moi et faire un grand vide autour de mon pauvre bonheur. Que te dirai-je encore ? Ma lettre n'était qu'un cri de souffrance et qu'une plainte...

« Je ne suis pourtant pas *caché;* c'est un besoin pour moi de m'ouvrir avec les miens quand j'y suis convié. D'où viennent donc, d'où ont pu naître ces malentendus si cruels ?

« Vous embrassez ma chère petite amie, vous l'embrassez d'avance en père et en mère ; si vous saviez le bien que vous me faites ! Je ne demandais que cela ; je n'attendais que cela !

« Elle a beaucoup pleuré, cette chère enfant ; tes lettres l'ont profondément remuée ; elle vous remercie ; elle vous *embrasse*, elle se répète, avec une joie que vous comprenez, qu'elle est maintenant un peu votre enfant. Elle y croit, elle le sent, je lui en donne des preuves : je lui fais relire ce paragraphe de ta lettre. Il n'y a plus maintenant entre nous cette vague inquiétude de difficultés qu'elle devinait et que je ne pouvais suffisamment lui cacher. Elle pouvait se croire mal accueillie, repoussée peut-être ; elle sent, elle voit maintenant le contraire, et c'est avec certitude que je puis aujourd'hui lui promettre l'affection de mon père et de ma mère qui deviendront les siens.

« Comme ce seul mot m'a soulagé d'une énorme anxiété !

•

« Ah ! ma pauvre mère chérie, que je te remercie, et que je vous embrasse tous tendrement !...

« EUGÈNE. »

Comme gage de sa réconciliation avec ses parents, Eugène a cédé sur la date du mariage. Il aura lieu en mai.

Mme Fromentin se décidera-t-elle maintenant à faire le voyage de Paris pour répondre aux appels passionnés de son fils, pour faire connaissance avec Mlle de Beaumont et Mme du Mesnil? — Elle y consent. On la trouve à Paris, durant une partie du mois de février, et la correspondance nous montrera dorénavant, entre elle et la famille du Mesnil, des liens de sympathie, puis d'affection, qui iront toujours se resserrant.

Les émotions de cet hiver et les préparatifs de son mariage n'empêchent pas Fromentin de travailler. S'il s'abstient d'exposer au Salon de 1852, ce n'est pas que les tableaux manquent dans son atelier, mais il préfère sauter ce pas intermédiaire entre sa peinture de l'an passé et celle de l'année suivante, ne pas montrer la transition pour frapper le public par une nouveauté plus originale (1).

Le mariage d'Eugène Fromentin avec Mlle Marie Cavellet de Beaumont eut lieu, à Paris, le 18 mai 1852.

Les jeunes gens partirent le soir même pour Fontainebleau et gagnèrent de là le littoral de la Méditerranée. Ils s'y fixèrent à Saint-Raphaël, qui n'était alors qu'un village de pêcheurs modeste et peu connu.

(1) Lettre à M. Edouard et à Mlle Lilia Beltrémieux, mars 1852.

*A Madame du Mesnil, à Armand du Mesnil.*

Saint-Raphaël, dimanche 30 mai 1852.

« Chers bons amis,

« Comme vous le dit Marie, nous n'avons à nous plaindre ni de notre intérieur, qui pour un intérieur d'auberge, pour un pays perdu comme ce petit trou de Saint-Raphaël, est propre, gai et habitable, ni de notre ordinaire qui est abondant et plus varié que je ne l'avais espéré d'après ce qu'on nous écrivait de la rareté des vivres, ni de nos hôtes, qui seraient de braves gens dans tous les pays, et qui, pour des Provençaux, sont d'une rare bonhomie.

« Ma chère enfant a l'air d'envisager sans trop d'alarme la perspective d'un séjour de quelques mois dans cette presque absolue solitude. Quant à moi, je ne suis pas mécontent du pays. Il est un peu trop italien pour ce que je cherchais, trop riant peut-être. J'y puis cependant trouver, car il est très varié, de très bons renseignements de ton, même pour ma peinture arabe, et je suis certain d'y faire, outre de bonnes études locales, des tableaux intéressants. Il s'agit de trouver le côté propre dans la physionomie très diverse de ce pays, moitié riant, moitié sévère, moitié fertile et moitié sablonneux.

« Nous sommes à l'extrémité d'une plaine qui commence à Fréjus et s'étend en se resserrant jusqu'à la pointe orientale des rochers de la côte auprès desquels Saint-Raphaël est bâti. Le village forme un demi-cercle au fond de la baie qui se trouve encadrée, à gauche, par des collines en pente semées de bouquets de pins

et entièrement couvertes de buissons de myrte, et à droite, par les montagnes élevées dont la chaîne remonte jusqu'à Toulon. Un large quai sablonneux sépare seul la mer des maisons ; c'est plutôt une plage qu'un quai.

« Il y a là de jolis motifs, pas très originaux, mais que je tâcherai pourtant de renouveler, en donnant plus d'importance aux figures qu'elles n'en ont dans les marines d'Isabey, de Roqueplan, de Courdaran, etc., etc. De longues rangées de barques noires, tirées et amarrées sur le sable, — les filets bruns étendus tout le jour, — les câbles roulés en paquets noirs, — une ou deux voiles triangulaires, blanches ou brunies par le soleil, séchant le long des mâts inclinés, — et de jolies figures de femmes raccommodant les filets pendant que les pêcheurs, rentrés du matin, dorment à plat ventre sur le sable, ou que des troupes de gamins basanés, aux dents blanches, toujours riant de ce rire ouvert des Italiens, les pantalons retroussés au-dessus des genoux, s'y vautrent, s'y pelotonnent, s'y poursuivent ou s'amusent jusqu'à mi-corps dans l'eau. Pour fond, soit qu'on regarde le midi ou le nord, la mer de ce beau bleu que tu connais, ou de larges ondulations de terrain couronnées à une certaine distance de forêts de pins parasols et terminées par l'horizon des montagnes de l'Esterel.

« C'est là surtout que je veux travailler ; j'ai déjà commencé hier. Je trouve que la physionomie provençale et maritime du pays peut se résumer très bien dans un tableau bien entendu de ces scènes paisibles du rivage. Je ferai, pour mon plaisir, quelques études de pins plantés sur de beaux terrains rocheux, un tableau certainement du village qui, pris d'un certain côté, est très beau, très sévère de tournure et de ton ; peut-être une étude de laveuses sous un pont, motif que, dès le

premier jour, j'ai vu et bien conçu ; mais je vous enverrai certainement de préférence quelque chose de maritime. En attendant mes bagages, je fais un peu d'aquarelle, je n'en avais jamais fait, je crois que j'y réussirai.

« Bref, mon travail est déjà presque engagé...

« Adieu, chère mère, adieu, frère bien-aimé, à bientôt. Je vous embrasse, je vous aime de toute la tendresse d'un cœur qui ne vous a jamais mieux appartenu.

« EUGÈNE. »

Mais les éternels soucis d'argent viennent assombrir les premiers jours de la vie commune. Fromentin charge du Mesnil de porter chez le marchand de tableaux ses deux toiles de *Glaneuses* et d'en tirer en tout cinq cents francs au moins.

*A Armand du Mesnil.*

[Saint-Raphaël]
jeudi soir, 9 heures [juin 1852] (1).

« CHER AMI, CHER FRÈRE,

« J'allonge mes journées autant qu'on peut les étendre, en prenant juste ce qu'il faut de repos et de sommeil, et je les trouve encore trop courtes. Elles passent sans que je puisse faire autre chose que de travailler et tomber après de fatigue ; je me lève maintenant à cinq heures ; à six heures, je suis dehors au travail ;

(1) Publiée par M. Ph. Burty, dans le texte qui accompagne les *Vingt-cinq dessins d'Eugène Fromentin*, gravés par Montefiore. Paris, 1877. Librairie de l'Art.

je rentre à midi déjeuner ; nous causons une heure encore après le repas, pendant que je refais ma palette pour le travail du soir, et nous ressortons, Marie et moi, pour ne rentrer qu'à huit heures. Tu sais dans quel état d'idiotisme je suis après des journées pareilles. J'ai tout juste la force de profiter, pour causer un peu avec ma chère femme, des derniers moments de repos forcé qui terminent ces longues journées, et nous nous couchons de bonne heure.

« Ne m'en veuille donc pas. Si je t'écrivais chaque fois que je pense à toi, que je m'entretiens avec toi, je t'écrirais à chaque heure du jour.

« Je te parlerai de mon travail quand il y aura quelque chose de résolu. Il n'y a qu'une douzaine de jours que j'ai reçu mes bagages et que je peins ; j'ai bien employé mon temps ; ta lettre m'a fait grand bien ; je n'oublie rien de ce que tu me dis, mais j'ai besoin, et cela me fait du bien, que tu me le répètes. J'ai tout à faire. Je m'aperçois trop, avec la nature sous les yeux, que je pèche par toutes les bases : dessin, couleur, exactitude, franchise de tons, et je suis dans un pays, heureusement, qui me donne à la fois toutes ces leçons ; je ne le quitterai pas sans en avoir profité.

« Mais l'étude n'est pas le tableau, et le besoin de renseignements, cette curiosité récente chez moi de surprendre, de saisir la chose exacte et de l'exprimer, s'ils me font faire de bonnes études, ne me feront pas faire de bons tableaux. Je sens plus que jamais la distance qu'il y a entre l'étude d'après nature et les tableaux ; aussi, comme tu me le dis, rien ne sortira que quand tout cela sera suffisamment élaboré. Je fais en ce moment des études applicables à tout, accidentellement, et pendant qu'elles se coupent, j'ai mis en train de grandes études de moisson. Il y a progrès, quoique

ce soit bien peu de chose. Car j'entends que ce que je rapporterai *soit*. Je ne veux plus d'à peu près, je veux une étude qui soit indiscutable. J'étudie et j'étudierai de préférence les heures claires et le soleil tombant au milieu du jour ; les heures du soir, infiniment plus douces et plus indécises, sont faites pour la rêverie, celles-là sont faites pour l'observation.

« La chaleur commence à être très forte et les journées, comme les nuits, sont admirables ; cependant on peut encore travailler, même en plein midi, et je passe, comme tu vois, huit ou neuf heures de soleil sous l'ombre étroite de mon parasol. Je ne vais pas loin ; d'abord les approches du village sont fort belles : soit qu'on regarde la mer ou les montagnes, le village lui-même, d'un très sévère aspect, domine toute la campagne et s'arrange accessoirement dans tous les fonds. Je ne pourrais aller loin avec mon sac fort pesant et, d'ailleurs, les quelques courses que j'ai faites de plus longues distances m'ont modérément intéressé. Pauvre cher ami, que je voudrais enfin t'envoyer quelque chose qui te fît dire : *c'est bien !*

« Ma chère Marie est partout avec moi ; elle se lève maintenant à six heures ; toujours de bonne humeur, la pauvre enfant, elle me suit avec un bagage fort compliqué : un livre, quelquefois deux, son travail d'aiguille, du papier, un tabouret et la bouteille d'*abondance*. Rien n'est comique comme de voir Marie, ainsi chargée, se traîner dans les chemins de sable, ou passer les fossés ou les lits de rivière.

« Courage ! Il n'y a plus que le travail, mon pauvre frère chéri, qui puisse te rendre le bonheur que tu as perdu et compléter celui que vous m'avez donné !

« Je commencerai demain ou après-demain ma première lettre-journal. Ce sera le seul moyen de vivre

près de toi, de t'avertir heure par heure de mes impressions et de te faire savoir, cher ami, à quel point tu assistes à mon travail. J'ai un besoin immense de te contenter, car je suis convaincu que tu ne te tromperas pas le jour où tu jugeras que ce que j'ai fait est bien. Dis-moi au juste où en est ton travail...

« Adieu, cher bien-aimé, je t'aime, je te regrette, je te désire, je te voudrais heureux ; tu m'es bien cher.

« Je t'embrasse.

« A toi.

« EUGÈNE. »

*Au même.*

Saint-Raphaël, juillet 1852, jeudi matin.

« Que dois-tu croire et penser, cher frère aimé ? Te laisser si longtemps sans lettres, quand tu es seul, et que tu as si grand besoin de sentir les tiens près de toi ?

« ... Je travaille, comme tu penses, mais rien n'est lent comme mon travail d'après nature...

« Je vais aller passer une journée tout entière à un endroit où j'ai deux études commencées, une le matin et une étude le soir : celle-ci très avancée...

« Elles m'apprendront, pour n'y plus revenir, les deux plus beaux arbres et les plus nombreux de ce pays, le chêne-liège et le pin...

« *Au soir.* — J'ai travaillé. La journée n'a pas été mauvaise, j'ai remis du soleil un peu partout ; mais c'est sec et cassant... Il est difficile de faire vibrer un ton, et de découper crûment une silhouette sur ce ciel de Provence, en laissant l'enveloppe aérienne...

« Demain, nous partons à six heures et demie, pour

ne rentrer qu'à huit heures ; quel bain de soleil et d'air brûlant ! Voici, en pareil cas, comment je m'organise :

« En vue de la mer, je plante ma pique, mon parasol dessus et, au moyen d'un drap jeté dessus et attaché, aux quatre angles, par des ficelles à quatre grosses pierres, je fais une tente à peu près commode, sous laquelle nous déjeunons et nous faisons la sieste de deux heures. La tente qui reçoit la brise de mer, fait en outre éventail autour de nous... »

### *Au même.*

[Saint-Raphaël, août 1852.]

« Nous déjeunons, Marie sur son tabouret, moi sur mon pliant ; mon carton, posé sur ses genoux et sur les miens, nous sert de table ; je t'assure que nous sommes fort bien. C'est là comme partout, cher bien-aimé, que nous te regrettons ! « Si Armand... pauvre Armand !... si seulement il nous voyait !... » Tu es mêlé à tout ce que nous faisons ; je t'appelle, je t'invoque, je te devine, je te désire à toute heure du jour et du soir.

« Il y a dans cette nature, même aux heures les plus ardentes, le côté grave, l'esprit sérieux des pays à grandes lignes dans un cadre de belles montagnes. Rien ne peut donner une idée de la limpidité de l'air en ce moment ; l'extrême horizon, dans le nord, est fermé par de hautes montagnes crayeuses, limitrophes, je crois, du Piémont ; elles sont à quinze lieues, on en compte les veines et les nervures et le ton en est distinct comme à quatre lieues dans un pays du nord.

« Il y a un apprentissage à faire : chaque journée

d'étude amène comme un peu plus de soleil et d'éclat sur mes toiles ; ce qui me rassure, c'est qu'après avoir une fois fait lumineux, je partirai de là pour faire de plus en plus ardent. Quand on est soutenu par la résolution de poursuivre un but, et celui-là en est un, on ne redescend plus dans l'échelle des tons, on ne fait que monter du clair au lumineux, du jour au soleil.

« Te voilà seul, bien seul, et comment, avec quelles ressources et dans quel isolement de cœur? et dans quels tourments d'esprit? Si je pouvais au moins le savoir au juste !...

« Adieu, adieu, cher, adieu, cher bien-aimé frère ; sens-tu que je t'aime? sens-tu que tu m'inquiètes? sens-tu que tu m'occupes et que tu remplis... à toi... à toi ! »

A travers son travail et ses préoccupations personnelles, Eugène Fromentin ne cesse d'encourager du Mesnil, de l'exhorter à l'effort, de lui prédire le succès : « Nous sommes condamnés, nous autres, à ce genre de culture, nous portons la peine et nous avons les tourments de cette destinée. Nous sommes de ceux pour qui la stérilité est un supplice, c'est un signe assuré que nous sommes nés pour produire. »

Cependant, les ressources du jeune ménage s'épuisent. Fromentin, déçu, sentant qu'il ne tirera décidément pas grand profit de la Provence, forme le projet de retourner encore une fois en Afrique. Là seulement, l'inspiration reviendra, l'artiste pourra se renouveler, là seulement il retrouvera ce qui, aux yeux prévenus du public, fait le prix de sa signature : la vie arabe. Mais où trouver les fonds nécessaires à un pareil voyage, entrepris à deux?

*A Paul Bataillard.*

Saint-Raphaël, samedi, 11 septembre 1852.

» Cher ami,

« Je viens d'écrire à Armand une longue lettre, que tu verras sans doute, et qui t'apprendra dans quelles tristes dispositions je suis et dans quels véritables embarras.

« J'ai traîné le plus que j'ai pu, ne voulant pas sans cesse ennuyer les autres de mon ennui, et dans l'espoir aussi de m'en tirer tout seul. Mais il n'y a plus moyen, et tout déguisement ou tout ajournement ne ferait qu'aggraver encore les choses ; car il n'y a plus qu'un remède à tout cela : c'est de me mettre sans retard en état de travailler utilement...

« J'aimerais à avoir du moins gaiement dépensé ces premiers mois de mariage que j'ai presque refusés à ma pauvre femme pour les engloutir dans un travail maladif, maladroit et sans fruit. Mais, ma chère Marie n'en aura pas plus profité que moi, et je lui ai imposé, jusqu'à présent bien en pure perte, la dureté d'un voyage inutile, parce qu'il a été apparemment mal dirigé...

« Je n'ai pas vu Cannes, mais à part les Arabes de Sainte-Marguerite, je n'augure pas bien de ce pays, qui ressemble, je le sens, absolument à celui que j'habite.

« Un paysagiste italien y trouverait des études ; malheureusement, je n'ai plus le temps de faire desé tudes ; il faut passer au fait et, sous peine de me faire oublier d'abord, sous peine aussi de rester sans pain, il faut produire et vendre. Je ne puis produire que dans le

milieu qui me convient ; je ne puis vendre que ce qu'on est habitué à voir et à acheter de moi.

« Les essais que j'ai faits de peinture française ne m'ont point réussi ; c'est une leçon. Il faut, coûte que coûte, reprendre mes Arabes au point où je les ai laissés, développer, se renouveler, insister sur des points que j'ai à peine indiqués. Je suis ainsi fait que je ne puis rester sur une chose acquise et m'y borner, ni refaire une chose faite en me proposant de la mieux faire. Il y a des gens patients et bornés qui, dix ans de suite, recommencent le même tableau ou à peu près, avec plus d'adresse, plus de talent, mais avec la même donnée et la même inspiration ; je ne puis faire comme eux. J'ai rapporté de mon premier voyage des aperçus, des aspects, des fonds, des fourmis en fait de figures : je ne saurais répéter cela. Il faut que j'aille plus loin, que je resserre mes cadres et que, dans ces multitudes de points animés, je choisisse et exprime une action simple par des figures étudiées. Je suis arrivé, par un progrès régulier, à exprimer à peu près le geste ; il faut dorénavant qu'à ces têtes je mette des yeux, à ces jambes des rotules et des chevilles, à ces figures des physionomies. Le paysage y disparaîtra, et c'est un bonheur, car je tourne à la figure, et c'est une loi démontrée pour moi, de m'abandonner au penchant qui me détourne du paysage pur pour m'entraîner vers la figure humaine.

« Mais à quoi bon tout cela ? c'est ce qui reste à prouver. Il faut que je donne la preuve. En attendant, tout le monde, et moi tout le premier, peut me condamner au néant.

« Adieu, pauvre cher ami, écris-moi... Je te supplie de ne pas m'en vouloir, car je t'aime quand même.

« A toi.

« EUGÈNE. »

*A Madame Fromentin mère.*

[Saint-Raphaël] mercredi 22 septembre 1852.

« Quand j'ai quitté Paris, je laissais derrière moi des matériaux épuisés ; les derniers tableaux que j'ai faits en étaient la preuve ; ils n'étaient plus que des redites et l'exploitation quand même de souvenirs très affaiblis. Le parti le plus sage, et qu'il me répugnait de prendre au moment de mon mariage, eût été de retourner tout droit en Afrique.

« C'est ce pays qui m'a fait ce que je suis et vous devez avouer que mon voyage n'a pas été perdu. J'ai appris depuis. Mes derniers tableaux, que mon père a vus, marquent certainement un progrès, mais ils ont certainement moins d'accent que les premiers. Je ne puis me répéter indéfiniment et il m'était impossible de renouveler mes souvenirs sans consulter la nature...

« J'étais sûr de trouver dans le pays que j'habite toutes les commodités du climat et, de ce côté, nous n'avons point à nous plaindre. J'étais sûr d'y trouver des horizons, des fonds de montagnes, la limpidité du ciel et tous les renseignements de nature extérieure dont j'ai besoin pour encadrer mes sujets. J'ai fait dans ce sens-là beaucoup d'études, et, si elles ne sont pas très bonnes, elles m'ont appris du moins un peu ce que je cherche, et certainement elles me seront utiles. Du côté des études, j'ai donc appris à peu près ce que je voulais en venant ici ; mais les études ne sont point assez et c'est là précisément qu'est l'embarras.

« Ce pays est bien le Midi, mais évidemment ce n'est point l'Afrique ; il y a des beautés générales communes :

ce sont celles du ciel et du soleil que je me suis acharné à étudier ; mais le trait caractéristique, la physionomie, manque complètement à ce pays qui ressemble trop à l'Italie et qui, s'il est plus habitable, est moins africain que la Provence de Marseille que je connaissais. Puis le sujet manque et j'ai une peine infinie à tirer mes souvenirs de mon cerveau où ils sont enfouis sous des impressions plus nouvelles...

« J'ai donc essayé deux ou trois tableaux de ce pays-ci, car, je le répète, il ne m'est pas permis d'oublier un seul jour que j'ai des tableaux à faire et que des études ne sont que le moyen et pas le but.

« Les tableaux dont je parle ont tout d'abord ce grand tort d'être insignifiants et de manquer de nouveauté ; ç'a été une leçon pour moi qui m'a fait réfléchir.

« Il y a quelque chose à faire, ici même, de local, mais je me suis demandé si c'était bien sage à moi de l'entreprendre. Ce serait une route nouvelle, une tentative à essayer, une invention encore, quand ma route est tracée, quand on semble non seulement ne plus me demander de nouveautés, mais m'imposer le devoir de suivre ma route et de garder ma position. Alors quels matériaux rapporterai-je de ce voyage? J'en reviendrai certainement plus fort, avec des études nombreuses et des renseignements, mais tout cela n'est pas matière à tableaux. Ces réflexions faites mûrement, sans dépit, car, je le répète encore, comme études, ce séjour m'a été utile et je ne saurais me repentir de ce voyage quand bien même il ne m'aurait été qu'une halte ; toutes ces réflexions, dis-je, m'ont amené à penser à l'Afrique...

« Armand vous dit peut-être tout ce qu'il fait pour moi, le cher ami, il frappe à toutes les portes ; je viens

de lui envoyer une lettre pour le général Canrobert et je commence à avoir quelque espoir (1).

« Quant aux craintes que vous avez de me voir quitter Marie pour courir le pays à la suite de Charles (2), c'est connaître bien peu mes habitudes en voyage. Je suis trop heureux d'être casé quelque part, et partout où je plante mon chevalet, ne fût-ce qu'aux champs, j'en fais mon domicile et n'en sors guère. A Mustapha, j'aurai mes modèles, les montagnes à ma fenêtre, les aloès à ma porte et toute l'Afrique autour de la maison.

« En voilà bien long, mes bons amis, je ne vous dis pas le chagrin que j'ai de vous savoir inquiets tous par moi et pour moi, je voudrais tant vous épargner ces éternels soucis !

« EUGÈNE. »

La commande du gouvernement n'arrivant pas, Fromentin était fort embarrassé, car il comptait sur cette garantie pour emprunter les fonds nécessaires à son voyage. Il s'en ouvre à sa mère et lui demande conseil, dans le secret espoir sans doute qu'on lui trouvera des subsides à la Rochelle (3).

Mais voici qu'après des semaines de négociations et d'angoisse, du Mesnil sauve la situation en obtenant la commande du ministère. Il faudra seulement fournir une esquisse du tableau demandé. Peut-être Armand a-t-il même procuré quelque argent emprunté à des amis communs.

(1) Il s'agissait d'obtenir une commande de l'État ; le passage gratuit pour l'Algérie venait d'être accordé.

(2) Charles Labbé, peintre ami de Fromentin, et dont la famille habitait l'Algérie.

(3) Lettre du commencement d'octobre 1852.

Quoi qu'il en soit, le dernier obstacle est levé. Fromentin et sa femme ne se sentent plus de joie et d'émotion.

*A Armand du Mesnil.*

Saint-Raphaël, 8 octobre 1852.

« CHER AMI,

« Je viens de prendre dans mes bras Marie, ma chère Marie, ma femme bien-aimée, tout ce qui te représente ici près de moi, et nous nous sommes embrassés avec des larmes.

« Cher, cher, cher frère, ah ! être chéri, je n'ai pas besoin de ça pour te chérir, mais tu me confonds, créature bien-aimée ! Va, ton frère te garde une fière dette, je le dis à ce cher être qui jouit aujourd'hui sans partage de toutes mes tendresses ; cette dette, il faut que je m'en acquitte envers elle.

« Adieu, adieu, je t'enverrai avant quinze jours, une esquisse qui, si elle n'est pas pour le ministère, sera pour M. de Najac, avec un tableau pour Petit.

« Ta lettre, l'autre d'avant-hier, m'a retourné l'estomac... je me suis pris la tête à deux mains ; j'ai fait toute la soirée des croquis et, avant-hier et hier, je suis accouché d'un tableau arabe. Il est en bon train, je le laisse reposer cinq ou six jours, et je l'achève.

« C'est un chef arabe, entrant, suivi de cavaliers, dans une tribu et salué à coups de fusil par des cavaliers qui vont à sa rencontre.

« Adieu, adieu, je ne sais ce que je dis et ce que j'écris.

« Je t'embrasse, et quant à regarder de ton côté, va, j'y suis !

« Ton frère. « EUGÈNE. »

Le 5 novembre, Eugène et sa femme s'embarquent pour Alger.

Nous ne possédons pas les premières lettres écrites au cours de ce troisième et dernier séjour de Fromentin en Algérie. Le peintre s'est installé avec sa femme dans une maisonnette, à Mustapha d'Alger. Il dessine, il peint toute la journée, entassant cette moisson de documents qu'il ne cessera de mettre en œuvre jusqu'à la fin de sa vie (1).

Le printemps le trouve encore démuni de ressources, menacé de ne pouvoir continuer ces études africaines sur lesquelles il fonde de si belles espérances. Heureusement ses amis veillent. Au commencement de mai 1853, du Mesnil débarque tout à coup à Alger, porteur d'une somme dont le dévoué Bataillard fait l'avance (2).

Ces six mois de solitude et de travail à Mustapha vont être suivis d'une pointe poussée dans le désert jusqu'à Laghouat et Aïn-Mahdy, origine de l'*Eté dans le Sahara.*

Parti le 14 mai d'Alger, en compagnie de sa femme et d'Armand du Mesnil, Eugène traverse Blidah et Médéah. Tandis que Mme Fromentin rentre avec son oncle du Mesnil à Blidah, où elle résidera dans la famille de Charles Labbé, le peintre poursuit sa route vers Laghouat (3). La séparation est pénible, mais le voyageur s'attend à des choses neuves. C'est un devoir sérieux pour lui d'étudier ce pays du soleil et des sables.

(1) « Je rejoignis Fromentin à Alger, dans l'hiver de 1853, écrit le critique Charles Clément, et je le vois encore dans cette cour infecte où les Arabes mettent leurs chameaux en entrant dans la ville. Au milieu du brouhaha, et sans se soucier des morsures et des ruades de ces méchantes bêtes, il travaillait avec acharnement de l'aube à la nuit, refaisant vingt fois la même étude avec une ardeur et une ténacité que l'on n'aurait pas soupçonnées chez un homme si nerveux et d'une apparence si délicate. » (Charles CLÉMENT, *Journal des Débats*, 26 janvier 1877.)

(2) Lettre à Bataillard, Mustapha, 10 mai 1853.

(3) Lettre à Bataillard, Médéah, 17 mai, ainsi que ce qui suit.

Il faut que l'Algérie n'ait plus de secrets pour son art afin qu'on ne lui conteste pas le droit de peindre l'Afrique même dans sa saison chaude et ses régions calcinées. « J'aurai huit jours à peu près — soixante-quinze ou soixante-dix-huit lieues de désert, sables, dunes, plaines pierreuses — entre le Tell et moi ; je pourrai parler sciemment des choses et des gens du désert, et je crois que, pour les esprits complets, cette solitude a sa poésie. »

Fromentin part donc en plein mois de mai avec un officier, chef du bureau arabe de Laghouat, une escorte et un convoi de Mzab (Arabes du fond du désert) (1).

*A Madame Eugène Fromentin.*

Laghouat, 8 juin 1853.

« ... Tu recevras un croquis de notre maison, cela vaudra mieux que des descriptions qui ne pourraient te la faire comprendre (2). Ce qu'il faut que tu saches seulement, c'est qu'il n'y a ni porte extérieure, ni porte aux chambres. Nous avons simplement une couverture en manière de portière à la nôtre. Nous sommes à l'étage, car toutes les maisons de Laghouat en ont un, même assez élevé. On y monte par un escalier de pierre ou de boue, vrai casse-cou qu'il faut beaucoup de précautions pour escalader ou descendre sans danger. Notre chambre, par extraordinaire, est blanchie, mais le plancher est de boue, tantôt en poussière comme une

(1) Ce voyage d'aller à Laghouat est la matière des pages 1 à 103 de *l'Eté dans le Sahara* (2ᵉ édit.).

(2) *Eté dans le Sahara*, p. 115 et suiv., même édit.

route, tantôt en boue liquide ; aux heures où l'on peut abattre la poussière, nous y vidons un bidon d'eau. Il y a un châssis à la fenêtre, tendu d'une toile d'emballage qui n'amortit pas assez le jour, mais qui, du moins, laisse jour et nuit circuler un peu d'air. Je dis toujours *notre*, car M. Casins, le peintre, partage ma chambre..... M. Bellemare en occupe une pareille sur la terrasse et porte à porte. M. Casins couche sur deux tréteaux, moi sur mon lit de cantine, sans matelas, bien entendu, mais sur la toile du fond on m'a prêté deux petits draps ; j'ai ma couverture de cheval pliée en deux, moitié dessous moitié dessus, je suis sérieusement très bien...

« Notre maison, qui se trouve être celle attribuée aux étrangers et qu'on a fait disposer et réparer exprès, doit d'ailleurs prochainement être convertie en bureau arabe. Le châssis de notre fenêtre, qui est scellé dans le mur, nous laisse apercevoir à travers la toile la grande place de Laghouat avec la maison du commandant en face et l'église un peu à gauche ; l'une est un ancien bain maure, l'autre est une ancienne mosquée. De notre terrasse, nous dominons d'abord un fouillis de têtes de palmiers et par-dessus tout le sommet de la ville du côté de l'est.

« Je t'ai dit nos habitudes ; elles sont réglées sur les habitudes du climat. A quatre heures et demie, je m'éveille à la diane, Martin fait le café maure ; le café pris, nous partons. Nous déjeunons à l'heure où sonne la retraite ; à deux heures, sonne de nouveau la diane du milieu du jour ; mais je suis déjà au travail à ce moment-là. Seulement il faut suivre l'ombre étroite des petites rues ; au surplus, la chaleur est jusqu'à présent tolérable et ne dépasse guère nos étés de France. Les soirées sont fraîches, les matinées le sont aussi. Tu me

reconnaîtras, si je te dis que je n'ai pas cessé de sortir jusqu'à dix heures avec mon paletot ouaté et mon pantalon de drap.

« J'ai chaud, mais ne souffre pas. La moindre impression de froid m'est plus désagréable qu'un excès de chaleur.

« *Au soir.* — Je ne te reviens que pour un moment, car nous avons dîné tard, je tombe de besoin de dormir. La soirée est fraîche, excepté dans nos chambres. Du vent, mais une nuit sans nuage, jamais je n'ai vu tant d'étoiles. Les palmiers font autour de la maison le bruit de la mer, bruit qu'accompagnent toute la nuit les innombrables murmures des grillons et des grenouilles. Le désert est ce que je l'ai vu, peut-être un peu plus fauve, un peu plus morne ; passant du gris au brun clair, et terminé à l'extrême limite par une ligne à peine discernable de couleur violette. Les montagnes, de forme bizarre, sont d'un ton superbe. La terre est nue ; les arbres y poussent, on le sent, dans un sol ingrat ou négligé ; ce qu'il y a d'orge est trop maigre et trop pauvre pour s'appeler des moissons. La ville est belle et admirablement située. Elle s'enveloppe de l'est à l'ouest entre deux rochers qu'elle couronne à ses deux extrémités de tours et de remparts. Les fortifications du couchant, battues en brèche par notre artillerie, ont été depuis abattues et remplacées déjà par des travaux de défense française. La casbah Dar Ofâh, « maison du rocher », est bâtie sur un rocher blanc, blanche elle-même, c'est le seul monument qui soit crépi et blanchi à la chaux. Le reste est en terre grise uniformément, rose le matin, dorée le soir, noirâtre à midi, suivant qu'elle est frappée par le soleil levant, par le soleil couchant, ou éclairée par-dessus par le soleil perpendiculaire.

« A cette dernière heure, le terrain, gris comme les murs, mais semé partout à fleur de terre, de saillies blanches du rocher sur lequel est bâtie la ville, le terrain étincelle de soleil dans les étroits corridors des rues.

« Du sommet de la ville, l'horizon du sud est immense, sans ondulations, très distinct jusqu'à ses limites et je l'ai toujours vu tranché crûment, comme une raie violette, sur le fond couleur d'argent du ciel. A l'est, à l'ouest et au nord, la vue s'arrête à des montagnes rocheuses, tantôt roses, tantôt fauves, rayées dans leur hauteur de larges bandes de sable jaunâtre apporté sur les pentes par le vent du sud. Tout cela est très grave, plein de grandeur, et d'une forme et d'un aspect qui ne permettent pas d'oublier qu'on touche au pays de la soif et qu'on est sur la limite du grand désert. On parle ici des *Chambas* et des *Touareg*, comme on parle à Alger des Sahariens, nos voisins. Nous avions avec nous dans notre suite le *Chambi* qui a fourni à M. Daumas les renseignements pour son livre, celui-là même dans la bouche duquel il a mis le récit du voyage. (1)

« Il n'y a que très peu de haïks de couleur, encore sur le dos des petites juives et en loques. Les Ouled-Nayls elles-mêmes, qui forment en partie la population féminine de Laghouat, portent le haïk et le voile blancs, c'est-à-dire exactement couleur de boue, avec des parties graisseuses et couleur de suie qui les rendent à peine aussi clairs que les terrains. Il y a des petites filles charmantes de tournure, même au milieu de leur indigence. Jusqu'à présent, je n'ai fait que des dessins du pays même, je l'aurai sous toutes ses faces, et avec une exactitude qui peut avoir son double intérêt. Demain nous aurons enfin, je crois, après de nom-

(1) Le général Daumas a publié le *Sahara Algérien* et le *Grand Désert.*

breuses recherches, l'occasion de dessiner des figures.

« *Jeudi soir* 9 *juin.* — Il est neuf heures, je n'ai pu te revenir plus tôt, et encore nous avons une visite ; je t'écris sur mon genou, tout en soutenant la conversation.

« Il fait un temps admirable, la journée a été une des plus belles peut-être que j'aie vues en Afrique. Je voudrais avoir quarante bras et des journées sans nuit et un cerveau à l'épreuve de toute fatigue. C'est décidément bien beau !... »

*A Armand de Mesnil* (1).

Laghouat, juin 1853.

« Tout va bien, je voudrais seulement être très savant, très robuste, très grand peintre, avoir une journée sans fin ; alors je pourrais montrer au *monde étonné* ce que c'est qu'un beau pays. Ce qui me navre, c'est de penser d'avance au peu que je rapporterai de cette immense mine où tout est à prendre...

« Je ne me sais aucun gré des qualités acquises et ne suis frappé que des qualités absentes. Voilà le dernier mot et le plus juste de mon opinion sur ma peinture...

« C'est inouï que, depuis les premiers jours, on veuille, malgré tout et malgré moi, me faire un peintre avant le temps. Ce que tu attends de moi est plus effrayant encore, car à toi je voudrais ne pas manquer, et, il faut le dire, tu es presque aussi sévère que moi pour moi, mais de beaucoup plus ambitieux ; du moins je n'en sais rien : je ne sais pas où je vais ; quelque chose

(1) Publiée par M. Gonse, ouvrage cité, p. 57. L'original a disparu.

d'aussi vague qu'un instinct, mais d'aussi violent que la plus forte passion, me pousse au fond d'un sillon dont je ne vois, dont je ne regarde pas le bout, et je ne sais où il me mène...

« Ce n'est pas de la joie que j'éprouve ici, ni du bonheur. Il me serait difficile de t'expliquer cela. Je n'ai jamais éprouvé un tel détachement de lieu, malgré le vigoureux désir d'en tirer parti. Je visite ce pays comme on examine une proie, avidement, avec curiosité, satisfaction, mais sans amour, et je sens que le jour où je pourrai le quitter sans trop laisser derrière moi, où j'en aurai extrait ce que je suis venu y chercher, sera certes le plus joyeux jour de mon voyage...

« Je crains bien de n'avoir pas été très clair dans la description sommaire que j'ai essayé de te faire de Laghouat. C'est difficile, en tout cas, surtout pour moi, qui ne sais nullement décrire d'après nature, et dont les impressions ne s'expriment aisément que par le souvenir...

« Il fait très chaud, nous avons maintenant une moyenne de 40 degrés à l'ombre et de 60 degrés au soleil. Il y a deux jours, nous avons eu 42 degrés et 64 degrés. J'aurai mis toute ma bonne volonté dans ce voyage. On s'étonnerait moins peut-être du peu que j'en rapporterai, si l'on savait dans quelles conditions de température et de vie matérielle on travaille à Laghouat en plein été. Tout ce qui vit ici dort les trois quarts de la journée. Si je restais plus longtemps, je sens que le climat m'entraînerait aussi et que le travail ne tiendrait pas contre le sommeil. »

De Laghouat, Fromentin pousse une pointe extrême jusqu'à Tadjemoût et Aïn-Mahdy.

De retour à Blidah, il s'empresse de rassurer sa

pauvre mère, inquiète de n'avoir pas eu de lettre par le dernier courrier d'Afrique. Il envoie à du Mesnil les notes relatives à la première partie de son voyage. Si elles lui paraissent dignes de voir le jour, du Mesnil s'efforcera de les faire publier par un journal : « Tout cela ne peut passer dans ma peinture, écrit Eugène, je serais heureux, très heureux, d'en tirer, et par un double moyen, tout le parti possible (1). »

*A Madame Fromentin mère.*

Blidah, jeudi 4 août [1853].

« Cette course à Aïn-Mahdy ne m'a pris que cinq jours, mais je tenais vivement à la faire. Aïn-Mahdy n'est point à nous, et, chose précieuse pour sa physionomie, nous n'y avons jamais eu garnison. De plus, c'est une des villes les plus célèbres de cette partie du désert ; elle est peu connue et assurément n'avait jamais vu de peintre.

« Ce que j'en rapporte est peu de chose, mais peut-être que mes notes écrites offriront quelque intérêt. Quand elles n'en auraient que pour ceux qui m'entourent, ce serait déjà une grande satisfaction de leur faire partager mes souvenirs de voyage...

« Je suis habitué au bivouac et me trouve luxueusement installé. Mais quoique habitué à la chaleur, je ne nie pas qu'il ne fasse ici très chaud, même en venant de Laghouat où nous avions à pareil jour huit ou dix degrés de plus. La chaleur de Blidah, plus désagréable que partout, est une chaleur moite d'étuve. Somme

(1) Lettre à sa mère, 4 août.

toute, je supporte l'une et l'autre, la sèche et l'humide, encore plus volontiers que le froid.

« Nous allons bien ; Marie n'a pas maigri ; elle vous paraîtra très engraissée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne l'ai jamais trouvée meilleure, et que je l'aime encore mieux, si c'est possible, que le lendemain de mon mariage. Je la bouscule bien un peu, mais, comme je le lui dis, *elle est un bon cheval de trompette.* Si tu savais comme je suis heureux de sentir que vous l'aimez vraiment comme un enfant de plus !

« Si, par hasard, Armand pouvait faire faire une copie de mes notes, il pourrait vous en communiquer un exemplaire. Je n'ai point eu le temps de les recopier moi-même. Marie a eu le courage, elle, d'en faire un double que je garde en cas de perte. D'ailleurs, si cela pouvait paraître, j'aimerais bien mieux que cela ne vous arrivât qu'imprimé, mais ce n'est pas assez amusant, ni assez substantiel, je le crains.

« Eugène. »

### *A Armand du Mesnil.*

Blidah, mercredi soir (même jour).

« Ma mère vient de nous écrire deux petits billets d'une tendresse et d'une joie de me savoir ici, à nous arracher le cœur. Quelles créatures nous avons là dans ces deux femmes de mères, mon vieux chéri ! Laisse un peu encore et nous allons les serrer là dans nos bras !

« Je ne voulais pas te le dire, mais, en somme, il faut que tu le saches : si je ne m'abuse, mes dessins et mes études de Laghouat, tout cela sent la sueur et l'épui-

sement et est du dernier faible. C'est fichu ! il faut avoir la tête en état quand on veut s'en servir et travailler sous 70 degrés de soleil (le chiffre est exact), au moins. C'est d'un entêté. J'ai bien fait ce que j'ai pu, c'est certain, mais je ne pouvais plus assez.

« Tu verras que mes souvenirs valent mieux et, en somme, c'est toujours avec mes souvenirs beaucoup plus qu'avec mes notes que j'ai produit. Et d'ailleurs, si faible que ce soit, il y a du positif. Mais c'est laid, je t'en réponds. Le travail de plume que je fais résume tout cela et me prépare à en tirer un autre parti.

« J'ai commencé aujourd'hui à coller quelques dessins. J'ai mon esquisse en tête, et mes notes, et le reste, — et le temps fuit, et l'argent, et tout.

« Si tu savais dans quel désarroi d'emménagement de logement, nous avons été, et si tu nous voyais campés sur quatre planches assemblées au beau milieu d'une chambre où il n'y avait rien que des punaises, avec quatre chaises et deux tables prêtées par les Fournier ! Il n'y a que nous pour vivre ainsi sur un pied. On dirait que Marie a passé toute sa vie au bivouac.

« Bonne nuit, cher. L'important, c'est que nous nous, portions bien, et que nous vous chérissions. Bonne nuit, ma mère bien-aimée, mille tendres baisers pour vous deux. A demain.

« EUGÈNE. »

A Bataillard, qu'il engage à lire ses notes de voyage aux mains d'Armand du Mesnil, Fromentin écrit le 5 août 1853 :

« Tu me reprocheras, j'en suis sûr, d'être encore là, comme ailleurs, trop peintre et d'une sensibilité trop exclusivement de sensation. Pourtant j'espère que tu

y trouveras certains côtés de coup d'œil qui peut-être te feront rêver. »

*A Armand du Mesnil.*

Blidah, 29 août 1853.

« Cher bien-aimé frère, voici non pas la suite, mais le commencement logique des *notes;* je viens de les mettre à la poste et tu les recevras en même temps que cette lettre que je n'ai pu faire à temps pour l'enfermer dedans. Elles s'arrêtent à moitié de D'jelfa (1). Je m'étais dit qu'elles partiraient par le courrier du 30, et, malgré un travail forcé depuis neuf jours, je n'ai pu faire plus, et je te les envoie inachevées. D'jelfa aura une deuxième lettre ; la première se terminera après le repas et la très courte histoire du fou (2). La suivante, *datée du soir*, parlera de D'jelfa, centre des Ouled-Nayls, de Si Chériff, de l'aspect du Bordj, etc. L'article finira par une deuxième lettre, datée de Laghouat à l'arrivée, parlera de Ham'ra, de Sidi Makhelouf, dernières étapes (3) ; aspect de bivouac : un mot du *Chambi*, un de nos cavaliers, le même qui a fourni au général Daumas les renseignements du grand désert et dans la bouche duquel est mis le récit, drôle de personnage, qui depuis a figuré à l'hippodrome et a dansé à Mabille ; un mot de *Hia'-ia*, le plus efféminé des garçons que j'aie rencontrés dans le sud et qui voyageait avec nous, étrange et douteuse figure qui est tout un côté du pays. Enfin, arrivée et entrée à Laghouat, première apparition du Falad (4).

(1) *Un Eté dans le Sahara*, p. 36 et suiv.
(2) *Ibid.*, p. 68.
(3) *Ibid.*, p. 83 et suiv., p. 98 et suiv.
(4) *Ibid.*, p. 105 et suiv.

« Il y aurait trois parties : 1° de Médéah à Laghouat ; 2° Laghouat ; 3° et, comme accessoire, Aïn-Mahdy. Aïn-Madhy tout seul ne signifie rien, il nécessite pour l'intelligence des choses une foule de détails qui ne sont bien placés qu'au début ; venant ap·ès, il peut se simplifier beaucoup et gagner par là (1). D'ailleurs, c'est à faire, il faut attaquer cela avec plus d'entrain. Appuyé sur autre chose, il y a le contraste à faire mieux saillir, c'est glacé.

« Je crois que tu seras plus content de ceci ; je sens tout ce qu'il y manque, mais pour le moment, je n'ai pu faire mieux. C'est un peu trop coupé par tableaux. Venant de moi, je n'ai pas craint de trahir cette intention réelle de procéder en peintre. Il y a, je crois, pourtant, un peu plus d'enveloppe, et surtout une ardeur de plus. Je désire que certaines parties te remuent un tout petit peu le cœur, comme elles me l'ont fait à moi en l'écrivant.

« Tu verras s'il n'y a pas trop *je :* j'ai pourtant veillé à ce que le *moi* ne fût pas embêtant : si quelquefois il n'y a pas un peu de flon-flon : j'ai une peur affreuse *de la fanfare* à propos de trop peu, comme des gens qui parlent trop haut ; si enfin le début de Médéah ne fait pas hors-d'œuvre ; je ne crois pourtant pas, à cause de l'à-propos.

« Je t'abandonne enfin les fautes de français, les *répétitions* de mots, etc. Nettoie cela du mieux possible. Je voudrais que tu n'eusses montré Aïn-Mahdy à personne avant que je l'aie recommencé.

« Tu verras, en tout cas, que la partie que je t'envoie, devant inévitablement et dans tous les cas paraître la première, s'il y a chance que cela

(1) Ce plan du *Sahara* n'a pas été remanié. Ce sont bien là les divisions du livre.

paraisse, il y a beaucoup de choses qui deviennent double emploi dans Aïn-Mahdy et qu'il faudrait supprimer.

« Je ne réponds point à ta lettre, tendre ami, elle m'a prouvé que tu étais triste, laisse-moi voir les causes... je sais ce que j'en tirerai. Tu vois que je travaille, et ceci nulle part ailleurs je ne le pourrais faire dans des conditions pareilles de repos.

« J'ai suspendu mes dessins pour faire cette partie de mes notes ; j'ai la tête un peu fatiguée. Demain je me mets à mon esquisse. Aussitôt après, et en même temps le soir, j'achève l'*itinéraire* et je te l'envoie. Nous verrons après pour Laghouat, qui est important.

« Je suis plus sévère que toi, à moins que tu n'appelles un *beau sobre* une chose qui, à la *relecture*, m'est démontrée froide et indigente.

« Adieu, cher, adieu, tendre, adieu, mon frère bien-aimé ; patience encore, je ne dors pas, mais je te le répète : à Paris, à la Rochelle d'abord, je tombe dans un tourbillon ; laisse-moi achever ici dans le repos ces notes, mon esquisse, *mes dessins de voyage*, que je ne ferais jamais ailleurs, je le sais, je le sens, de la même manière et avec la complète possession de moi. Laisse-moi voir les courses, la seule occasion que j'aie de voir un spectacle brillant après tant de choses mornes, et nous irons aussitôt après prendre enfin nos vacances avec vous.

« Je suis crevé de fatigue. Adieu, adieu, chère et tendre mère, il fait chaud, il fait beau. Si je n'étais pas si bête, je mettrais un peu dans ce que je produis de la flamme qui me brûle le ventre. Adieu, vous deux que nous chérissons, je vous embrasse mille, mille, trois mille fois.

« EUGÈNE. »

*Au même.*

Blidah, 9 septembre soir [1853].

« Cher ami, tu as maintenant mes notes et dans trois jours j'aurai ta réponse. Une fois pour toutes, je n'ai ni avis, ni ordre à te donner : fais-en, nous en ferons ce que tu pourras, ce que tu voudras, si, cette seconde partie te plaisant mieux que l'autre, tu m'engages à la continuer...

« J'ai fait deux ou trois dessins, une course avec Marie aux *Hadjoutes*. Je me sens entraîné dans le tourbillon de la province où je vais pour un temps perdre toute gaieté, tout esprit, tout repos, tout entrain. Je ne reprendrai pied qu'auprès de toi, je le sens bien. Il est entendu que, dans tous les cas, nous partons du 5 au 10 octobre. — Pour où ? C'est ce que nous allons apprendre de ma mère, si enfin elle s'explique. Je commence à faire à ce paisible pays des adieux déchirants. Dieu sait pourtant si j'ai envie de vous deux ! Mais tu comprends tout cela.

« Adieu, cher tendre frère, je te donne de fiers ennuis. Moi qui reproche aux autres de manger ta vie, j'en aurai avalé ma bonne part ! Que ferai-je donc pour te la rendre? Si je pouvais m'acquitter jamais envers notre mère et envers ma chère créature de femme?

« Adieu encore... Je vous embrasse tous deux mille fois du plus fort, du meilleur de mon cœur.

« EUGÈNE. »

Eugène Fromentin rentre en France au commencement d'octobre.

Durant son séjour en Algérie, il avait exposé au Salon de 1853 un unique tableau, son *Enterrement maure*, dont l'allure générale et la composition furent remarquées, malgré l'exécution encore lourde et le coloris papillotant (1).

« Les années 1852-1853 sont, dit M. Gonse, la genèse de la virilité d'Eugène Fromentin comme peintre et comme écrivain... » Elles voient éclore d'innombrables dessins, fiévreusement jetés sur le papier en France ou en Algérie avec une intelligence et une sûreté merveilleuses. Après cet effort surhumain, le maître est épuisé, il se fait une longue éclipse dans sa production artistique.

Du reste, nous le perdons de vue de l'été 1853 à l'été 1856. Ce sont des années de lutte pour imposer une signature encore discutée. A mesure que le nom acquiert de la notoriété, les jalousies s'affirment.

Et puis, malgré la joie apportée à leur foyer par la naissance de leur fille Marguerite, survenue en juillet 1854, l'artiste et sa femme sont contraints par des nécessités pécuniaires de vivre dans une dépendance étroite et pénible vis-à-vis des parents d'Eugène. Les tableaux du peintre, vendus à des intermédiaires pour en tirer des ressources immédiates, sont payés des prix insignifiants (2).

(1) M. Louis Gonse (ouvr. cité, p. 53) y voit l'influence passagère et pas très heureuse de Diaz.

(2) Le *Goum*, 350 francs; les *Fauconniers*, 300 francs, etc. (Lettre à Mme Eugène Fromentin, non datée.) « J'ai fait cette semaine trois petits tableaux nouveaux : un à 150 francs, deux autres à 100 francs pour Beugnet. Il fournit les cadres. Il les a vus ; il est enchanté. Il gagnera dessus 200 pour 100, mais n'importe ! C'a été l'affaire d'une forte journée de travail. Ils sèchent, lundi je les termine et les signe. » (Même lettre.) — En septembre 1856, la *Chasse au Faucon* sera vendue quatre cents francs. (Lettre inédite à M. Gabriel Admirault, du 26 septembre 1856.)

Fromentin et sa femme passent donc à la Rochelle, une grande partie de l'année 1854, sans prévoir le moment où il leur sera permis de s'installer à Paris.

Eugène, d'ailleurs, souffrant des yeux, retombe dans une de ces crises de découragement qui annihilent ses efforts. Du Mesnil, comme de coutume, le réconforte et le conseille :

« Ne te tourne plus contre toi-même ; use de toutes tes forces à ton profit, apprends à te conduire au physique et au moral, et tout ira (1). »

(1) L'ami clairvoyant, l'ami dévoué qu'aucun scrupule n'arrête dans la tâche qu'il s'est imposée, se fait alors, avec une rude franchise, en exagérant même sa critique pour la rendre plus efficace, le porte-parole de ceux qui s'intéressent à Fromentin et suivent son évolution. Il nous ouvre ainsi, dans une fine analyse, un jour curieux sur l'état d'esprit du peintre durant l'été 1854. (Lettre à Fromentin non datée, septembre 1854.) « Dans ces derniers temps surtout, ton état physique et moral m'a très fortement préoccupé. J'ai été inquiet de ta santé et plus encore peut-être du singulier trouble de ton esprit. Depuis un an, depuis ton retour d'Afrique, tu t'es donné une peine infinie pour *anéantir chez toi toute initiative.* Toi, l'être prime-sautier par excellence, tu as pris à tâche, sous prétexte de te compléter, de cesser d'être, et parce que tu changeais de place une fois par semaine, tu as cru parfois que tu te transformais. L'histoire de ces incarnations serait curieuse à étudier. A tes débuts, tu as été amoureux de Diaz, de Cabat, de Decamps ou de Delacroix (peu importent les noms). Ces gens-là ont passé. Aujourd'hui, c'est le tour du Louvre et de Gustave Moreau. Tu prétends n'étudier que les procédés ; mais, comme tu es sans mesure dans tes sympathies, il arrivera qu'au lieu de t'approprier ce que les anciens ont de beau, d'ingénieux, de charmant, tu en viendras sans y prendre garde à ne copier *que leur métier.....* Ton but est de *faire de la bonne peinture,* cela n'est pas douteux ; mais sais-tu, en réalité, quel genre tu veux adopter? As-tu une conviction résolue? Et, même dans les choses de pure impression, as-tu une certaine continuité? Non. Tu vois un tableau vert, jaune, bleu, gris le dimanche ; le mercredi tout a changé, et je ne parle pas seulement des figures, mais du ciel, des terrains, des premiers plans, et tu varies sur le *fond* et sur les *moyens.* — D'où vient cela? Tu es aussi convaincu, aussi ému que qui que ce soit ; tu es, il est vrai, comme toutes les créatures sensibles, sujet à des fièvres d'ardeur et à des défaillances ; mais *si tu savais te garder, et partir de toi,* le mal serait moins grand

La crise passée, l'artiste s'efforce, plus que jamais, d'affirmer sa personnalité et d'arriver coûte que coûte.

Sa peinture ne recevant plus auprès du public

qu'il n'est. Extraordinairement têtu par places, tu es un des êtres les plus *inconsistants* que je sache dans la fonction capitale de ta vie. Un jour viendra sans doute où le premier sot venu n'aura pas le talent de t'émouvoir; mais encore aujourd'hui (et Dieu sait après quelles expériences !) tu acceptes ou tu te crées des théories diamétralement opposées à celles que tu professais la veille, et, qui plus est, est-il possible d'admettre, par exemple, qu'après avoir fait tes petits chevaux ou tel autre de tes tableaux dans les gammes que tu possèdes très bien (et que tu méprises à toi tout seul contre l'assentiment unanime), tu ailles subitement peindre le dernier tableau que tu nous as laissé?

« Qu'il y ait à prendre dans les fonds du Poussin, soit; que Gustave Moreau fasse de certains tons (pour certains essais) l'emploi qu'il lui plaira, soit; *mais ce n'est pas là ton affaire.* Va voir André del Sarto et Léonard et Titien, etc. Juge-les en homme intelligent; mais, ensuite, reviens à *tes moutons...*

« Considère, je te prie, que tous les efforts que tu as dépensés ont moins tendu, je le répète, à donner plus d'accent à tes qualités, à les développer, à les compléter, qu'à en acquérir de nouvelles, qui trop souvent étaient la négation des tiennes propres. Ce que tu as dépensé en *imaginations de tableaux* est prodigieux; tu *t'es évaporé* pour ainsi dire dans tes rêveries, dans tes contemplations; mais la patience t'a manqué pour fixer tes pensées.

« Parmi tant de gens qui ont d'eux-mêmes une si magnifique opinion, tu offres ce spectacle étourdissant d'un homme qui, avec une conscience assez ferme de sa valeur, semble avoir pour lui en même temps le plus profond mépris. Il faudrait se prononcer cependant; ou tu sais quelque chose, ou décidément la tâche que tu as entreprise est trop lourde. Résigne-toi à vivre *en paix* ou à t'estimer *un peu...* Ne sois pas esclave *du ton.* Tu m'as dit autrefois que j'étais trop exigeant pour la peinture et qu'un artiste n'était pas un *instrument* mais avant tout un être sensible; eh bien! laisse-toi sentir; un moment d'abandon, je t'en prie; oublie, au nom de Dieu, toutes ces discussions oiseuses par où nous avons passé; vis, respire, fais vivre, fait respirer; fais songer, sinon penser. Tu en sais autant qu'il en faut pour atteindre *ce but;* n'en ambitionne pas d'autre et reviens-nous guéri de ton mal d'yeux et de l'horrible manie du dénigrement de toi-même.

« En résumé, tu pèches moins par ignorance que par incohérence. Tu manques de fixité, quoi que tu en dises, et avec toutes les qualités d'un homme fait, et bien fait, tu acceptes trop facilement toutes

l'accueil qu'il était en droit d'en espérer après ses premiers succès, il se tourne, sans cesser de peindre, vers un autre horizon. Il prépare, durant l'été 1856,

les influences. Il y a là-dedans beaucoup de complaisance et pas mal de paresse d'esprit. Tu es arrivé cependant à un âge où, tout en admettant le progrès continu, tu devrais conclure et ne plus te contenter seulement d'affirmer tes volontés par des paroles. Il faut produire ou jeter là ton fagot...

« J'ai vu tes tailleurs, tes petits chevaux au piquet, même tes palefreniers et j'affirme qu'avec toutes leurs incorrections il y a dans ces petites toiles plus que des promesses. Il ne faudrait, pour les rendre excellentes, qu'un peu *de soin* en plus...

« Sur trois cents tableaux que tu as commencés, il n'en est pas dix dont tu aies été mécontent le premier jour ; même tu y as travaillé parfois paisiblement pendant une semaine ; puis tu les as détruits souvent : pourquoi ? Bien moins, sois-en certain, parce que la *science* te manquait que par lassitude simple et par fantaisie de changer. Ton premier élan est *presque toujours* bon, sois-en convaincu. Telle toile a beaucoup gagné avec le temps, je ne le nie pas, mais c'est quand tu ne t'es pas écarté de l'impression première.

« Puis n'est-il pas incroyable de procéder comme tu procèdes ? Qu'un peintre d'histoire soumette tout son tableau à une figure principale qui est l'*idée* même de sa composition, qu'il sacrifie beaucoup pour mettre cette figure en lumière, je l'admets ; mais encore ces sacrifices sont-ils *voulus*. Toi *tu veux* parfois, il est vrai, soumettre aussi tes toiles à une note dominante, mais fréquemment cette note est de *hasard*. C'est une trouvaille, et tu détruis ce que tu as fait parce que tu as rencontré une croupe, une veste, une touffe d'herbe d'un *beau ton* : « Moi aussi, me dites-vous, j'en ren-« contre des tons ; mais je n'ai ni esprit, ni âme. » Là sont les vraies valeurs de l'artiste. Tu as assez de couleur comme cela, crois-moi.

« Enfin, par quoi ont péri Cabat, Dupré et tant d'autres ? Leur nieras-tu le mérite à ceux-là ? Non. Diras-tu qu'ils se sont toujours trompés ? Non. Il fut un temps, le temps où ils ne savaient autre chose *qu'aimer et sentir*, où ils se sont fait un nom qui restera à travers leurs égarements. Depuis, s'ils sont tombés, c'est qu'ils ont trop écouté la critique et les avis, c'est qu'ils ont voulu, de propos délibéré, cesser d'être eux-mêmes.

« Voilà mes conclusions : *sois toi; n'apprends plus, produis*. Quand tu sens la fatigue, c'est que tu es hors de ta voie assurément, *car il est dans ta nature de produire facilement*, maintenant comme autre fois, comme dans les commencements, comme pour écrire.....

« Ce qu'il importe de discerner (car, dans cette confusion que tu as faite dans ton cerveau et dans ton travail, il est assez difficile de

la publication de son premier volume, *Un été dans le Sahara.* Il espère par là à la fois regagner un peu de publicité et se tirer en même temps de la servitude où il se trouve vis-à-vis de sa famille (1).

*Le Sahara* paraît à la fin de 1856, dans la *Revue de Paris.* Il a du succès. En décembre, il va être publié en volume chez l'éditeur Michel Lévy. Fromentin a passé la plus grande partie de l'année à La Rochelle, il y est encore. Du Mesnil, demeuré à Paris, s'est chargé de toutes les démarches utiles pour la publication du livre.

*A Armand du Mesnil.*

[Saint-Maurice, décembre 1856].

« Cher vieux, j'ai ta lettre depuis ce soir; merci des deux bonnes nouvelles. A Paris, je jouirais sans doute beaucoup plus qu'ici de la publication de mon livre; ici je suis trop loin, et j'en profiterai peut-être sans le savoir.

« *Fais toutes les dédicaces* que tu croiras devoir faire; elles seront mieux calculées que par moi; voilà pourquoi je t'ai laissé ce soin... Dans ce cas, je tiendrais à *Pelletan,* à T. Delaborde, au *Siècle.* Dans tous les cas, si tu le crois bon, j'aimerais, soit directement, soit par Gleyre, à en faire remettre un à *Planche...*

« Va pour Lamartine et Sand, avec *hommage respectueux.*

savoir ce que tu veux au juste), ce qu'il importe de discerner dans tes penchants, ce sont ceux qui t'appartiennent en propre. Je compte sur la nature et sur la solitude pour te rendre *sincère...* »

(1) Lettre à Bataillard, 2 septembre 1856.

« *Important :* dans les dédicaces que tu écriras en signant pour moi, ne crois-tu pas bon de *dater de Saint-Maurice.* Il pourrait se faire que j'eusse à recevoir une lettre de remerciements. Et où l'adresser?...

« Et Gautier? Ne dois-je pas joindre à l'exemplaire un mot et *la Cible?* Ne serait-ce pas l'occasion?... Si tu crois bon, fais prendre le tableau chez Gustave [Moreau] et fais-le porter avec l'exemplaire. Ci-joint un mot pour lui ; si tu l'approuves, envoie-le avec le tableau.

« ... Je suis éreinté, abruti... »

Le livre paraît en janvier 1857, quelques mois avant *Madame Bovary* qui lui succédera dans la même *Revue de Paris* et dont Fromentin sera très frappé (1).

A peine édité, *le Sahara* est distingué par la critique, il se lit, il se vend. La *Revue des Deux Mondes* fait une démarche auprès de l'auteur pour s'assurer la publication d'un second volume, s'il en écrit un (2).

*A Armand du Mesnil, puis à Madame du Mesnil mère.*

Saint-Maurice [janvier 1857, mardi soir].

« ... *Oui, je suis content,* ou je serais bien ingrat envers la Fortune qui, évidemment, me sourit en ce moment. — Mais heureux dans le sens où je le serais près de vous, non ; ni Marie ni moi ne pouvons l'être ici. Ce que nous appelons notre bonheur entre nous, se forme d'épanchements, s'alimente, il faut le dire, de notre amitié, se traduit en des formes un peu vives qui ne

(1) *Un Eté dans le Sahara* a atteint en 1911 sa 23e édition en France, non compris les tirages de luxe.

(2) Lettre à Armand du Mesnil, sans date.

sont pas de mise ici. Je sens que tout va bien, je suis content que ce livre paraisse, mais je n'en ai pas la joie ; je puis même dire que ta joie jusqu'à présent fait la mienne, — et la plus forte raison que j'aie d'être heureux, c'est toi qui me la donnes en me montrant si vivement que tu l'es.

« Quant au plaisir direct de me voir publié, de savoir qu'on me lit, que peut-être on me goûte, que mon nom entre dans quelques oreilles et que j'occupe un peu l'attention de quelques gens que j'estime, je n'en sais rien, je n'en saurai rien, et tout ce petit enjolivement, et ces petites flatteries pour l'amour-propre, j'en serai privé...

« En résumé, tes lettres, où ta joie se montre à chaque ligne, voilà mon unique et vrai bonheur ; tu le rends à peu près quotidien depuis une semaine, et franchement tu m'as fait passer des moments délicieux.

« Ah ! la lettre de notre mère ! voilà une bonne et digne et tendre femme ! Je vais lui dire, pas comme je l'ai senti, ce que sa lettre m'a fait de plaisir...

« *Pour notre mère.* — Je m'étais bien flatté que vous me liriez aussitôt que vous auriez mon livre, chère tendre mère, et nous riions, Marie et moi, ces jours-ci, en vous revoyant, comme autrefois, mon livre d'une main, votre bougie de l'autre, et méditant la prose encore inconnue de votre troisième enfant. J'ai reçu votre lettre hier soir, elle m'a fait un tel plaisir que tout de suite je voulais y répondre ; mais la fatigue est venue trop vite et j'ai dû attendre à ce soir. Si mon livre a des succès qui me soient utiles, il n'en aura pas qui me soient plus chers que le succès que vous me faites à vous deux, vous et Armand.

« Vous m'avouerez que cent dédicaces ne seraient pas trop pour une affection comme la sienne et ne diraient

jamais le bonheur que j'ai à me déclarer son frère et son ami. Quant à vous, ma chère mère, je suis assez fier de ce que vous me dites et des tardives satisfactions que je vous donne. Si Dieu nous prête vie à tous, j'ai l'ambition, bien ancienne déjà, de vous en donner d'autres. Le pourrai-je?

« Longtemps j'ai eu cette ressource commode d'accuser la mauvaise chance; maintenant que la chance est pour moi, tout dépend de moi, et je ne pourrai plus accuser que moi, ce qui m'inquiète horriblement.

« Moi aussi, je voudrais bien écrire un autre livre; pour la raison qu'un livre tout seul est ridicule, et que s'arrêter là quand on attend quelque autre chose de vous, c'est donner à penser qu'on n'est pas riche. Et mieux peut-être eût valu ne rien écrire que de montrer qu'on est stérile. Nous verrons. En attendant je pioche, et ceci est peut-être plus positif...

« Adieu, chère mère, et merci. Comme je le dis à Armand, de pareilles lettres font toute ma joie. Vous connaissez ma famille, chacun a sa manière d'être content; moi, j'aime mieux la vôtre. J'y trouve un encouragement dont mon travail profite et dont ma tendresse filiale est pénétrée.

« J'excepte ma mère qui, véritablement, me témoigne un contentement qui m'enchante.

« Adieu encore, je vous embrasse mille fois, et vous chéris en fils.

« EUGÈNE. »

« Adieu, toi, je travaille à mon troisième panneau, qui prend figure.

« Je t'aime, vieux chéri, et t'embrasse.

« EUG. »

*A Théophile Gautier* (1).

Saint-Maurice, près la Rochelle,
vendredi, 23 janvier [1857].

« MONSIEUR ET AMI,

« Je vous fais remettre un exemplaire de mon livre qui paraît, moi absent, avec le regret de ne pouvoir vous le porter moi-même. Il vous doit d'avoir enfin vu le jour ; il vous devra assurément ce qu'il aura de succès, s'il en a ; c'est à ce titre et à bien d'autres que je vous l'offre, comme un mince témoignage de toute ma gratitude.

« J'y fais joindre un exemplaire, trop modeste aussi, de ma peinture (2). Celui-ci ne vaut pas mon livre, à votre avis comme au mien ; mais, toute question de mérite à part, je vous prie de l'accepter, en attendant mieux, comme une carte de visite qui me représentera pendant mon absence.

« En vous faisant à peu près souvenir que je suis peintre, il vous rappellera, d'ailleurs, si vous le permettez, toutes les occasions que vous avez eues de vous montrer bienveillant pour moi et toutes les raisons que j'ai depuis longtemps déjà de me croire sincèrement et de cœur votre obligé.

« Recevez, monsieur et ami, avec mes mille remerciements pour vos sympathies, vos encouragements et vos services, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.

« Eugène FROMENTIN. »

(1) Lettre obligeamment communiquée par le vicomte Spœlberch de Lovenjoul, ainsi que les lettres postérieures adressées au même.
(2) Le tableau de la *Cible*.

A Paul Bataillard, Fromentin déclare le 3 février :

« ... Apparemment que je suis de ceux à qui le succès ne vient que lentement et que, pour être enfin heureux, je dois être plus patient que d'autres et aussi plus persévérant. Mon livre aidera, j'espère, ma peinture, qui déjà marche assez bien... J'ai l'ambition de faire un petit livre pour l'année prochaine, et je m'en occupe, en dehors, bien entendu, de mes heures de peinture, c'est-à-dire le soir. »

Il s'agit ici d'*Une année dans le Sahel*, qui ne paraîtra que deux ans plus tard.

Théophile Gautier, dans l'*Artiste* du 22 février et du 1er mars, fait du *Sahara* un éloge sans réserve. Fromentin, qu'il a souvent loué dans sa peinture, vient de se révéler comme un écrivain de premier ordre. Son livre est un chef-d'œuvre de style que les plus illustres seraient fiers de signer. Il est singulier et charmant, d'une nouveauté absolue. Il peint avec un rare bonheur des choses qu'on n'avait jamais encore songé à rendre et des effets qui ne semblent pas appartenir au domaine de la littérature.

*A Théophile Gautier.*

Saint-Maurice, près la Rochelle,
23 février [1857].

« Monsieur et ami,

« Je reçois à l'instant le numéro de l'*Artiste* d'hier, et je lis avec confusion le magnifique article que vous me consacrez. Je m'attendais à une mention de vous ; je la souhaitais ; je n'aurais jamais osé prétendre à un panégyrique aussi complet. Vos éloges ne me troubleront pas la tête et je tiens à vous le dire, car je demeure profon-

dément humilié devant le but que je poursuis sans l'atteindre autrement que par échappées.

« D'ailleurs, au milieu de tant de bonne volonté, je ne puis m'empêcher de faire la part exacte du critique et de l'ami. Je dis l'*ami*, en vous demandant la permission de vous donner ce titre ; car je ne puis expliquer autrement que par un peu d'amitié préventive la bienveillance singulière dont vous encouragez chacun de mes essais.

« Merci donc et mille fois merci. Éloges, sympathie, bienveillance, tout cela dans un témoignage public, signé de votre nom et portant la marque de votre talent, voilà plus qu'il n'en faut pour m'atteindre de toutes les manières et pour me rendre à tout jamais reconnaissant.

« Je travaille ici, avec le désir impatient de vous faire penser un jour de ma peinture ce que vous écrivez aujourd'hui de mon livre. Si quelque chose oblige, c'est la notoriété que vous donnez à mon nom ; et, toute reconnaissance à part, je me sens trop profondément obligé envers votre opinion pour ne pas sentir amèrement aussi tout ce qui manque au talent de peintre que vous attendez de moi.

« Recevez, avec la nouvelle expression de toute ma gratitude, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

« Eugène Fromentin. »

Louis Ulbach écrit de Paris à Fromentin (18 mars 1857) :

« Votre livre a un très réel succès. J'en entends parler partout.

« Il y a trois jours, Lamartine exprimait dans un salon devant moi son *admiration* et déclarait que jamais on n'avait si bien peint l'Orient (1). »

(1) « On l'a lu en entier et tout haut chez M. de Lamartine, aux applaudissements du maître. » (Du Mesnil, lettre à Fromentin, non

Parmi les écrivains avec lesquels Eugène Fromentin va entrer en relations, il en est un qui exerçait alors une sorte de royauté littéraire et dont l'influence ne sera pas sans marquer légèrement le talent, pourtant si personnel, de l'auteur de *Dominique*.

George Sand était âgée de cinquante-trois ans lorsqu'en 1857 elle entra en relations épistolaires avec Eugène Fromentin. Elle était donc son aînée de seize ans. Elle avait déjà produit les trois quarts de son œuvre, une centaine de volumes : ceux de sa première manière, romantiques et retentissants ; ceux de la seconde, animés d'un socialisme ardent et chimérique ; enfin, depuis 1846 et 1848, ces purs chefs-d'œuvre, les idylles rustiques dont les noms demeurent dans toutes les mémoires. 1853 avait vu éclore les *Maîtres sonneurs* ; 1854, *l'Histoire de ma vie.* Au théâtre, *François le Champi, Claudie, le Mariage de Victorine, Mauprat*, et, en 1856, *Françoise,* venaient d'exposer au feu de la rampe un talent plus accoutumé à s'affirmer dans le livre, et qui, sans doute, s'y mouvait avec plus d'aisance et de maîtrise. Contes, nouvelles, articles de critique, essais divers, George Sand avait conquis la renommée dans tous les genres.

La politique elle-même, presque toujours nuisible aux efforts du penseur et de l'artiste, avait plutôt servi l'auteur de *Consuelo.* En même temps qu'avec Barbès

datée.) — A. Alexandre, dans ses *Souvenirs sur Lamartine,* note de son côté : « Il avait lu avec ravissement les pages colorées de Fromentin, ses peintures de voyage. » — Louis Cabat, l'ancien maître de Fromentin, en recevant un exemplaire du *Sahara* est touché du souvenir : « Mon cœur en avait besoin. Ce silence qui s'était fait entre nous m'était dur et je ne pouvais me résigner à l'accepter... Je lirai avec un vif intérêt votre livre qui s'est placé d'un seul bond au premier rang de la littérature française » (à Fromentin, 7 décembre 1857).

et Mazzini, elle correspondait avec le prince Jérôme Napoléon. Après s'être mêlée, en écrivain militant, aux événements de 1848, elle sollicitait efficacement l'empereur et l'impératrice en faveur des proscrits, des acteurs malheureux, des journaux suspendus pour écarts de presse. Tout ce que la France et une partie de l'Europe comptaient d'illustre dans les lettres, les arts, la haute politique, fréquentait chez elle, et, de Nohant, où elle aimait vivre, la pensée universelle, métamorphosée en poésie, répandait par tout le monde intellectuel un courant d'idées fécondes et de généreuses aspirations.

Le peintre, en écrivant à cette illustre correspondante, n'avait aucune arrière-pensée de littérature. Aux encouragements presque maternels qu'elle lui prodigue avec un véritable accent d'autorité s'il répond d'un ton quelque peu contraint et d'un style parfois recherché, c'est qu'il est modeste, inquiet de tout, scrupuleux à l'excès. Débutant dans l'art littéraire, il s'incline avec respect devant l'âge, le sexe et la gloire, en même temps qu'il éprouve, avec la crainte de la mal exprimer, une ardente gratitude pour cette reine du roman qui daigne l'accueillir, lui donner des conseils et le protéger. Il se sent gêné enfin par le romantisme incandescent de l'auteur de *Lélia* qui choque son goût classique et son idéal d'écrivain (1).

(1) La correspondance Fromentin-Sand, ou du moins ce qui en subsiste, s'échelonne de 1857 à 1866, avec d'importantes lacunes (mai 1857 à décembre 1858, juillet 1859 à avril 1862, juillet 1863 à août 1865). De 1866 à 1876, année où George Sand et Fromentin moururent l'un et l'autre, nous ne possédons rien.

Au total, trente et une lettres de George Sand et trente de Fromentin. La série se complète par une lettre de Maurice Sand et sept d'Alexandre Manceau à Fromentin, un billet de Fromentin à Manceau et trois lettres de lui à Maurice Sand.

On sait que Maurice Sand (1825-1889), dessinateur et peintre de

En janvier 1857, Fromentin chargeait du Mesnil, on s'en souvient, d'envoyer *l'Eté dans le Sahara* à quelques critiques, parmi lesquels George Sand, avec une dédicace datée de Saint-Maurice.

Il est assez piquant de voir une amitié littéraire qui se montrera si déférente chez le peintre de l'Algérie, si cordiale chez la romancière, débuter par une dédicace banale et par la négligente supercherie d'une écriture contrefaite. Mais pour George Sand, au moins, l'auteur ne se contente pas de cet hommage emprunté ; la première lettre d'elle répond à une lettre de Fromentin qui, évidemment, précéda ou suivit de peu l'envoi du volume.

George Sand écrit qu'elle n'a jamais rien lu de plus *artiste* et de plus *maître*. C'est de la grande peinture ; un coup d'œil supérieurement net et riche, avec l'expression simple, juste et grande. L'auteur est heureux : il sent la nature par tous ses pores ; il la fait voir et sentir comme si on l'avait devant les yeux. Qu'il n'en reste pas là ; qu'il fasse n'importe quoi en littérature ; il le peut (1).

Au reçu de cette lettre, Fromentin remercie avec confusion et proteste de sa vive reconnaissance (2) : « Il n'y a dans le sentiment que j'éprouve à m'entendre

talent, a illustré des romans de sa mère. Il en écrivit lui-même. Son meilleur ouvrage, *Masques et Bouffons*, étude d'acteurs et de mimes de la comédie italienne, illustré par lui, parut en 1859.

Alexandre Manceau, graveur et homme de lettres (1817-1865), a gravé notamment les dessins de *Masques et Bouffons* et le fameux portrait de George Sand par Couture. Ami de Maurice, il vécut au foyer de sa mère dès avant 1857 et jusqu'à la fin de sa vie.

La plupart des lettres d'Eugène Fromentin ont été insérées par M. Gonse dans son ouvrage cité, avec quatre lettres de George Sand (27 mars 1857, 12 décembre 1858, 22 juillet 1859 et 18 avril 1862). En leur ensemble, les lettres de George Sand à Fromentin ont été publiées dans la *Revue de Paris*, numéros des 15 septembre et 1er octobre 1909.

(1) Lettre du 18 mars 1857.

(2) Lettre du 23 mars, publiée par M. Gonse.

louer de la sorte et par vous, madame, rien que de bien avouable : ce n'est ni de la modestie, ni de l'orgueil trop flatté. Je m'étonne seulement d'avoir fait quelque chose qui mérite de votre part un pareil accueil ; j'en suis profondément touché. » — Il parle ensuite du *Sahara* : « ce petit livre qui vous donnerait à croire que je suis un écrivain de profession, tandis que je ne l'ai été et ne pourrai jamais l'être que par hasard. Car malheureusement je suis peintre ; je dis malheureusement en attendant que je l'aie plus honorablement prouvé... » Il ira sans doute de l'une à l'autre carrière, et les encouragements qu'il reçoit exciteront ce désir de bien faire qu'il croit avoir déjà à l'état de tourment.

George Sand admire surtout la seconde moitié du volume (1). La rencontre de la tribu est un chef-d'œuvre (2), c'est de la peinture de maître : vérité, goût, simplicité, sincérité.

« Je crois que vous ne vous doutez pas du talent que vous avez... Vous avez dix fois plus en vous que Jacquemont et, peut-être, entre nous soit dit, que tous ceux qui écrivent en ce moment sur n'importe quoi (3)... Restez bon, voilà le plus difficile, mais comme je vous crois vraiment fort, j'espère que vous en viendrez à bout... » — Ce qui frappe George Sand dans le *Sahara*, c'est surtout la grandeur dans la sobriété : pas une longueur, pas une tache, pas une personnalité ridicule ou folle, l'écueil de tous ceux qui ont du talent ou qui n'en ont pas. Il est d'ailleurs nécessaire que l'auteur apprenne un peu de géologie et de minéralogie ; c'est indispensable à un écrivain descriptif comme à un peintre. Et

(1) Lettre du 27 mars, publiée par M. Gonse.
(2) *Sahara*, p. 229 et suiv.
(3) Victor Jacquemont, l'auteur, mort si jeune, des *Lettres crites de l'Inde* de 1828 à 1832.

l'illustre romancière invite de pressante façon le peintre-écrivain à la venir voir...

Cette lettre, « admirablement bonne et fortifiante », — répond Fromentin le 1er avril, — achève absolument de le confondre. Il est très troublé, très ému, et demande la permission de voir dans ces éloges la récompense anticipée de ce qu'il pourra faire de bien un jour. Il sent combien sa valeur actuelle est mince et ses ressources légères.

« Je vous tromperais également, en vous laissant croire que je suis modeste. Je suis horriblement défiant de mes forces, voilà tout : — défiant par nature, défiant par raisonnement depuis que je me compare à ce qui véritablement me paraît être le but de tout homme qui tend au bien.

« Vous me donnez des conseils excellents, madame, que je devrais et voudrais bien suivre, mais j'ai tout juste le temps de produire. Quand donc aurais-je celui d'apprendre? — Quant à ma peinture, je ne suis point pressé de vous la faire connaître : assurément elle vous désenchantera. Non pas qu'elle soit mauvaise : elle vaut ni plus ni moins que la plupart des petites œuvres de notre temps ; elle est médiocre. Telle qu'elle est j'en pourrai vivre ; mais je suis sans indulgence pour moi comme pour les autres. Très sobre d'admiration pour la peinture contemporaine, cela vous donnerait la mesure du jugement que je porte sur la mienne si vous la connaissiez.

« Pour moi la question est très simple : je n'estimerai avoir rien produit qui vaille jusqu'au jour où j'approcherai de ce que je sais être indubitablement bon. Et comme le but est bien défini dans tous les genres par tous les maîtres, la route est indiquée, et la distance à parcourir facile à évaluer.

« Voilà sur ce point où j'en suis : je tenais, madame, à vous exposer au plus juste le cas que je fais de ma valeur artistique et celui que vous devez en faire pour le moment.

« Je répondrais plutôt d'être bon que de devenir un *vrai peintre.* Et je vous remercie, madame, de me donner ce conseil qui me prouve que vous avez quelque espoir d'être comprise. La vie que je mène, l'isolement que j'aime et où je continue de vivre, même à Paris, la tournure de mes ambitions, toutes particulières et qui jamais ne me coûteront un acte regrettable, des dispositions de naissance dont j'ai le bénéfice moral, si je n'en ai pas le mérite, — voilà peut-être des conditions qui me rendront la tâche plus facile qu'à d'autres. Et si cela suffisait pour me conserver une estime si vite acquise, croyez, madame, que je serais moins embarrassé de ma personne le jour où j'aurai l'honneur de vous voir... »

Fromentin ne croit pas qu'on parle beaucoup de son livre à Paris ; il n'a encore paru que l'article très bienveillant de Théophile Gautier dans l'*Artiste.*

Le 8 mai, la *Presse* insérait, sous la signature de George Sand, un compte rendu fort élogieux de *l'Eté dans le Sahara.* Après une analyse coupée d'abondantes citations, le critique conclut que, dans cette peinture du désert, tout est saisi sur le fait et *montré,* ce qui ne veut pas dire *décrit :* c'est un chef-d'œuvre littéraire, qui place d'emblée l'auteur au premier rang parmi les écrivains. Ce livre a toutes les qualités qui constituent un talent de premier choix : la grandeur et l'abondance dans l'exquise sobriété, l'ardeur et la bonhomie spirituelle, « le sérieux d'une conscience d'élite, l'art d'exister pleinement dans son œuvre sans songer à parler de soi, le goût dans sa plus juste mesure,

au milieu d'une saine richesse d'idées et de sensations, la touche énergique et délicate, le juste, le vrai mariés avec le grand et le fort. Ces lettres, très supérieures à celles de Jacquemont, sont appelées à un immense succès populaire... »

Le 11 mai, Fromentin remercie de Saint-Maurice où il a reçu le numéro de la *Presse* : « Il m'était réservé d'avoir, une fois dans ma vie, la récompense de mes peines et le salaire de mon travail payé au centuple. C'est à vous, madame, que je le dois... Jamais je n'aurais osé y prétendre... Vous mettez le comble à des bontés dont je croyais avoir dépassé déjà toutes les limites espérables... Toutes ces choses me touchent encore plus qu'elles ne m'honorent.

« Quelquefois, j'ai cru que la chance était contre moi. Ne faisant rien pour appeler la Fortune, il m'est arrivé de penser qu'elle m'oublierait peut-être longtemps. On dirait que vous avéz compris jusqu'à ces dépits passagers et que vous avez voulu, d'un seul coup, réparer vous-même tout le temps perdu et prendre mon avenir sous votre protection. Il est clair qu'aujourd'hui je ne désire plus rien de personne : mon succès est fait du moment que vous le faites...

« Comment ferai-je, grand Dieu, et que ferai-je pour soutenir un nom, que vous daignez porter de la sorte? »

Après un nouveau mot aimable de George Sand, Fromentin remercie encore le 15 mai : « Il faut pourtant que vous sachiez... que n'ayant pas grande idée de ce que je fais et nulle considération pour le jugement du public, en bien comme en mal, mon seul contentement sincère est de me sentir approuvé par les quelques esprits que j'estime, que je respecte, que j'admire et que j'aime. »

George Sand s'est bornée, dit-elle, à remplir un devoir.

Elle est heureuse d'avoir fait lire le *Sahara* et d'inspirer à l'auteur plus de confiance en lui-même.

Eugène Fromentin était lié déjà tout particulièrement à cette époque avec Gustave Moreau dont l'amitié tiendra dans sa vie une large place.

Ces deux artistes subtils et savants, d'une rare probité l'un et l'autre, ces deux éminents techniciens s'aimaient, s'admiraient, se conseillaient mutuellement. Ils se voyaient tous les matins. Ils travaillaient souvent ensemble. Moreau reçut maintes fois des indications de son ami, par exemple, pour les mouvements de ses cavaliers et de ses chevaux.

Exigeant pour les autres comme il l'était pour lui-même, Fromentin ne ménageait pas les critiques à Moreau. Il lui reprochait parfois de manquer de simplicité et aussi, dans une certaine mesure, de métier. Mais il déclarait, en revanche, qu'il ne connaissait pas, depuis Léonard de Vinci, de peintre aussi complet.

Gustave Moreau, de son côté, ne fut pas sans exercer une influence appréciable sur les idées et sur la palette du maître de l'Algérie (1).

Lors de la publication du *Sahara*, Gustave Moreau félicite chaudement l'auteur (2). Il trouve, en même

(1) « Je dois plus à Moreau qu'il ne me doit, dit un jour Fromentin ; c'est lui qui m'a appris à émailler la croupe d'un cheval. » (Jules Breton, *Nos peintres du siècle.*) — Voir plus loin les appréciations portées sur Moreau par Fromentin à propos du Salon de 1876.

(2) « Ce petit livre est vous tout entier, sensibilité, cœur et intelligence, et je ne puis vous exprimer tout l'intérêt qu'on trouve à le lire... Je vous dirai qu'à première vue ce dont je suis le plus ravi, c'est la mesure exquise et parfaite que vous conservez dans le rendu de vos impressions... En somme, c'est une petite œuvre d'une extrême originalité. » (Lettre à Fromentin, début de 1857.)

temps, sa peinture en grand progrès : originalité dans la facture, vivacité de touche et de rendu, distinction de ton, voilà ce qu'il loue dans les petits tableaux que son ami envoie de temps à autre au marchand Beugnet. Il l'engage cependant à « pousser davantage au fini ».

La préparation de l'exposition annuelle de 1857 est pour Fromentin très laborieuse. « La facilité que j'ai acquise et qui, par moments, est très grande, écrit-il à sa mère quelques jours avant le Salon, à propos de sa *Tribu nomade en voyage*, ne peut s'appliquer dans une œuvre de pareille haleine et mon travail de sang-froid ne ressemble en rien à mon travail de verve. J'ai besoin d'avoir la fièvre pour donner tout ce que je puis donner, et je ne puis ni ne voudrais être en état de fièvre pendant le temps nécessaire à l'exécution de ces longues tartines. »

Il semble qu'Eugène Fromentin dût être satisfait du succès, littéraire qui ouvrait l'année 1857. On dévorait son livre, on le portait aux nues. Une avalanche de lettres de félicitations, quelques-unes émanant de personnalités fort en vue, tombait dans le petit atelier de Saint-Maurice. Le tirage du volume s'épuisait. Il était question de le rééditer.

Mais l'auteur souffrait toujours de la vie dépendante qui lui était imposée à la Rochelle. Le bonheur qu'il goûtait dans son ménage, entre sa femme et son enfant, ne suffisait pas aux exigences de sa sensibilité. « La communauté de vie que nous souhaitons tous, écrit-il à du Mesnil et à sa mère, c'est à quatre qu'il nous la faut, et celle-là, malheureusement, trop souvent nous a manqué (1). »

(1) Extrait de la lettre qui suit.

*A Armand du Mesnil.*

[Printemps 1857.]

« CHER AMI,

« Mes tableaux partent demain soir. Quoique j'en sois assez las, je m'en sépare encore avec regret. Il y en a deux qu'après un repos de quelques jours je pourrai certainement rendre meilleurs. Le troisième, *la Diffa*, est à peu près ce que je puis le faire.

« C'est, je crois, le meilleur, quoiqu'il y ait beaucoup à faire ; toute la partie droite est mauvaise ; mais je ne pouvais la modifier sans être entraîné à des raccords de ciel impossibles. Le ciel est bon, l'aspect est ce que je l'ai voulu, quoique d'une explication difficile, car *la lune paraît sans éclairer et le jour du tableau est encore celui du soleil qui tombe à l'horizon derrière le spectateur.* Tel quel, en seras-tu un peu content ? Je l'espère. Les deux autres ont des qualités, mais, malgré tous mes efforts, je n'ai pu tirer parti d'un sujet diffus. Il m'a été impossible de concentrer et de déterminer une unité satisfaisante.

« Je vois trop tard ce qu'il fallait dans mes *Palmiers.* Avec quelques jours de plus, je le faisais, car, chose drôle, c'est tout à fait à la fin que j'ai *vu* ce tableau après l'avoir entrevu au début et presque tout à fait *perdu* pendant la durée du travail ; c'est ce qui me faisait te dire que je regrette de le lâcher.

« *Il est fini!* Il a des qualités de soins. Peut-être m'en saura-t-on gré ; je n'en suis pas content.

« Ma *Caravane*, qui me plaisait un peu avant l'achèvement des deux autres, aujourd'hui me paraît clairement le plus faible tableau des trois ; c'est un clapotis de taches qu'il faudrait absolument faire dis-

paraître pour en faire un tableau au moins homogène.

« *Il est fini* par le détail, il n'est *pas achevé* par l'ensemble ; le dessin des chevaux est des plus pauvres ; mais cela, je dirais, n'est presque pas ma faute ; mon seul tort est de l'avoir essayé.

« Au surplus, tu verras ; et je désire que tu me dises ce que tu penses. Au fond je crois que tu sentiras du travail, l'envie de bien faire et la possibilité de bien faire, c'est-à-dire de faire beaucoup mieux.

« C'est déjà beaucoup ; tels qu'ils sont, ils ne me nuiront pas, s'ils ne peuvent pas m'honorer. J'écris à Beugnet et lui fait passer la liste de mes envois : premier : *Chasseurs de bécasses;* deuxième : *Fauconniers;* troisième : *Marchands arabes en voyage;* quatrième : *Halte de marchands devant El-Aghouat;* cinquième : *Tribu nomade en voyage;* sixième : *Diffa, réception du soir* (*Sahara*).

« Reçu la chronique (1) ; je voudrais t'en parler longuement, je ne le puis.

« Plus je te lis aujourd'hui, plus je vois l'accord parfait de nos idées et de nos opinions, plus je m'arrête au désir de faire avec toi quelque œuvre clandestine de critique à outrance ; tu la feras admirablement ; je t'en réponds et je ne m'abuse pas.

« Tu sauras que si (ce que je ne crois pas au fond) mes tableaux ne te plaisaient que faiblement, j'en serais très ennuyé pour le présent, mais nullement abattu, parce que je sens là-dedans des qualités qui ne tarderont pas à trouver leur équilibre et un emploi meilleur.

« Surtout y a-t-il progrès ? Voilà ce qui importe. »

Le Salon de 1857, où il expose six tableaux indiqués dans la lettre qui précède et un septième, la *Chasse à*

(1) Chronique publiée par du Mesnil dans un journal.

*la gazelle dans le Hodna,* marque chez Fromentin un vigoureux effort pour affranchir complètement sa personnalité. Cependant, malgré une pratique plus ferme, le peintre ne s'est pas encore dégagé tout à fait de sa première manière (1).

### *A Armand du Mesnil et à Madame du Mesnil mère.*

Saint-Maurice, 19 mai 1857.

« Cher ami, chère mère,

« L'année qui commence commence mieux et, si rien ne nous trahit, finira bien.

« Il nous aurait fallu si peu de chose pour rendre ces années tout à fait heureuses ! Enfin, dans tout cela, je m'interroge et je ne vois que des regrets ; je ne vois pas de reproches à me faire.

« Ci-joint un mot de Mme Sand, reçu ce matin.

« Quelle bonté vraiment parfaite ! tu juges si je suis reconnaissant ! Je rêve un moyen de lui témoigner combien je suis sensible à tant d'égards si délicats : mais que faire? Nous verrons ensemble.

« Dans trois semaines samedi prochain nous serons

(1) Louis Gonse, ouvrage cité, p. 58.

Le *Moniteur universel,* sous la plume d'Edmond About, juge ainsi cette exposition : « Les qualités de peintre que M. Fromentin a mises au service de son esprit d'observation ne sont pas à dédaigner. Sa couleur est presque aussi brillante que celle de M. Ziem. La collection de ses œuvres pourrait s'intituler : un feu d'artifice dans le désert. Je regrette que son faire, un peu gratiné le range parmi les victimes de M. Decamps... » — Théophile Gautier (*l'Artiste,* t. II, p. 129) trouve que Fromentin peint adroitement et spirituellement la figure et que nul ne rend mieux que lui les attitudes des Arabes et la vie du désert. Il loue la légèreté, la transparence et la finesse des ciels et des horizons. « Mais on aimerait, dit-il, sans empâtement, une peinture plus nourrie. »

ensemble ; voici qui commence à devenir assez délicieux !

« J'ai fait partir ce soir même à onze heures mes deux tableaux Beugnet. Comme te l'a dit Marie, j'ai eu toutes les peines du monde à terminer ce malheureux dernier. Encore n'est-il ni fait ni à faire ; entre nous, *c'est une petite horreur*, tu le verras bien et j'ai peur que Beugnet ne s'en aperçoive que trop.

« Si, par hasard, il n'en voulait pas, je lui en referais un autre ; j'étais vraiment trop souffrant pour faire mieux, encore moins pouvais-je recommencer autre chose ; je tenais absolument à lui envoyer ses deux, autrement je n'en aurais fait partir qu'un.

« *Le Siroco* n'est pas mal ; je suis content de l'idée. Il y a du moins là une impression, si je ne me trompe ; tu me le diras. Je vais en faire un tableau de la dimension de mes *Palmiers*, j'en préviens Beugnet, pour qu'il n'ait rien à dire plus tard (1).

« Je vais mieux aujourd'hui. J'ai eu, pendant huit jours, de sourds maux de tête, avec des étourdissements tellement constants, qu'il m'était matériellement impossible de regarder attentivement quoi que ce fût.

« C'est dans cet aimable état physique et moral que j'ai fait cet affreux petit tableau, tu juges ! J'avais la

(1) Le tableau intitulé : *Lisière d'oasis pendant le siroco*, qui figurera à l'Exposition de 1859, était déjà composé. Du Mesnil le goûta fort : « Penses-tu vraiment que ce sujet, par exemple, soit simplement un *sujet* comme on l'entend vulgairement ? Non ; cette bête échevelée qui s'en va contre le vent ; ces cavaliers troussés par le siroco ; ces herbes quasi fauchées ; ce ciel, toute cette surprise de la terre et des gens, c'est bien rendu. Et c'est une joie pour moi de penser, une joie énorme, qu'à l'heure qu'il est tu as trois cents tableaux en portefeuille. Je me dis... qu'étant plus sûr de toi comme tu l'es et ne cherchant plus la petite bête, tu peux désormais marcher devant toi avec moins de fatigue... Il y a progrès, et progrès non seulement parce que tu as appris, mais parce que tu as plus de sécurité, plus de confiance. » [Printemps 1857.]

tête à l'avenant, c'est-à-dire plongée dans un demi-sommeil permanent. Ce soir, je ressuscite, mais je vais tout de même me reposer un peu et éviter le soleil.

« Ton article *Musset* est très bien, il m'a fait grand plaisir, véritablement. Il est d'un bon ton, et puis juste comme il le fallait : avec sensibilité, sans trop d'élégies, et ce degré de personnalité qui témoigne, en effet, que cette mort est pour nous tous une perte dont il faut bien prendre sa part. Je t'encourage fort à faire le travail que tu annonces, je crois qu'il est dans tes cordes : il demande une expérience un peu douloureuse des choses de la vie, que tu as, et un certain lyrisme auquel je ne crains pas de te voir t'abandonner. Un poète ne s'étudie pas comme un historien, ou comme un économiste, et c'est pour manquer de souplesse et d'émotion que certaines gens, sensés d'ailleurs, font de la critique à côté.

« Je suis très content, je te l'avoue, de te voir aborder bravement cette besogne variée et t'en tirer comme tout le monde, mieux que bien d'autres, et assurément avec un air distingué d'homme qui pense, qui sait ce qu'il sent, ce qui n'est pas encore si commun, tu peux bien te le dire. Va toujours, crois-moi. Le jour où tu n'auras plus peur, tu feras comme les apprentis nageurs, tu nageras... Il te manque, à toi, le *succès* pour *réussir*. C'est une idée que je trouvais ces jours-ci je ne sais où, et qui s'applique à nous deux, voilà pourquoi je l'ai notée. Le jour où tu écriras, malgré toi, sur n'importe quoi, tu t'apercevras que depuis longtemps tu savais écrire et que tu le pouvais faire.

« J'attends les propositions de Lévy. Ce serait à discuter d'abord entre nous, toi et moi, très sérieusement. Ayant le choix, j'aimerais bien mieux une autre édition,

telle quelle de mon livre, qu'une entreprise, qui ne saurait être très artistique, et ferait tomber ma prose au niveau du livre à images.

« Tout ce que tu me dis des *on dit* me fait un petit plaisir qui me chatouille ! Deviendrais-je orgueilleux? Non, je ne le crois pas ; mais j'ai bonne envie de faire quelque chose ; en tout cas, je ne m'en ferai pas accroire, tu le sais bien.

« Gautier est un brave homme, mais on devrait saisir sa feuille de l'*Artiste* pour outrage à la littérature. C'est trop fort ! Je la garde pour te faire déclarer que les *de Goncourt* sont des scélérats.

« Adieu, chéri, adieu, chère mère.

« Si tu vois que Beugnet fasse *une tête* sur mon second tableau, préviens-moi, je serai peut-être moins bête dans quelques jours. En tout cas, je vais faire celui de mai, et tâcherai qu'il soit bon !

« Je t'embrasse, vous embrasse mille fois tendrement.

« EUGÈNE. »

Eugène Fromentin subit, durant l'hiver 1857-1858, une assez grave maladie, sur laquelle nous n'avons aucune donnée positive. Aussitôt rétabli, il se remet à écrire l'*Année dans le Sahel*, commencée à la Rochelle l'hiver précédent, puis suspendue et enfin remaniée de fond en comble. La première partie avait paru dans l'*Artiste* sous le titre : *Alger, fragments d'un journal de voyage* (1), numéros de juillet, août et septembre 1857.

(1) Voyez dans la *Revue africaine* (Adolphe Jourdan, éditeur à Alger, premier trimestre 1910) une étude critique de cette version par M. Pierre Martino, qui la compare avec beaucoup de diligence au texte définitif.

*A Monsieur Gaston Romieux* (1).

[Paris, printemps 1858.]

« ... Littérairement parlant, me voici un contrat passé avec la nouvelle *Presse* pour la publication de mon prochain volume ; il doit être livré dans quatre ou cinq mois, avant si je puis. Et notez que depuis un mois je n'ai pas trouvé le loisir d'écrire dix pages ; j'ai un peu plus d'un tiers d'écrit, voilà tout. Je vais m'y mettre résolument maintenant que j'ai une pointe d'épée dans les reins, et je compte bien en venir à bout. Sera-t-il bon? sera-t-il mauvais? Je ferai ce que je pourrai ; ce sera absurde en feuilletons, mais ils me l'ont demandé, je les ai prévenus ; le reste les regarde... »

*Au même.*

[Quelques semaines plus tard.]

« J'avais commencé mon volume cet hiver en sortant de ma maladie et pendant ma convalescence même. Depuis cinq mois, je n'avais pas écrit une ligne. Enfin, depuis quinze jours, j'écris exclusivement sans même aller à l'atelier. Voilà mon volume aux trois quarts fait. Je vais l'achever séance tenante.

(1) Gaston Romieux (1802-1872), négociant rochelais, collectionneur d'art, écrivain et poète, produisit des œuvres d'une élégante facilité. Il était secrétaire perpétuel de l'Académie des Arts et Belles-Lettres de la Rochelle. Sa famille a bien voulu nous autoriser — nous l'en remercions vivement — à publier les lettres d'Eugène Fromentin qu'elle possède.

« Je compte, à moins d'obstacles, l'avoir terminé à la fin de ce mois. Il ne me restera plus à faire que de grands nettoyages. Je paraîtrai dans la *Presse* dès que ce sera livré sans doute, c'est-à-dire de juillet à septembre. Le volume s'imprimera à mesure chez Lévy, pour paraître, lui, dans l'automne. Ce sera un peu plus volumineux que le premier livre. Sera-ce meilleur ou seulement équivalent? Je ne m'en rends pas compte. Le sujet, étant beaucoup plus vide encore que le précédent, je dois, pour le remplir, y faire entrer du mien, c'est-à-dire de moi. Ce moi sera-t-il intéressant?... »

Le *Sahel* ne parut pas dans la *Presse*, une rechute de l'auteur, en juin et juillet, en ayant retardé l'achèvement ; mais on a vu que la première partie avait été insérée dans l'*Artiste* durant l'été 1857. L'ensemble fut publié dans la *Revue des Deux Mondes* à la fin de 1858 (numéros des 1er et 15 novembre et du 1er décembre).

Le succès, sans être comme pour le *Sahara* teinté de surprise, n'en fut guère moins vif. Maxime du Camp, Laurent Pichat se déclarent charmés (1).

George Sand, à son tour, félicite Fromentin (2). Elle a bien envie d'écrire un article sur le *Sahel* qu'elle qualifie de chef-d'œuvre, mais ne fera-t-elle pas à l'auteur

(1) « Vous savez ce que je pense de votre talent écrit, Laurent Pichat ; j'en suis encore plus enthousiaste. Je suis absolument de l'avis de George Sand... Vous avez une fière plume, ma pensée est celle-ci : c'est Gautier avec un défaut de moins et une qualité de plus. Le défaut, c'est l'abus d'un vocabulaire étrange qui amène des surcharges de tsyle. La qualité, qui ferait de Gautier un écrivain complet, c'est l'émotion, le sentiment. En somme, ce n'est personne, c'est vous. Le défaut enlevé et la qualité ajoutée, Gautier ne serait plus Gautier. » — Michelet écrit : « Pour une œuvre si exquise, si française et pourtant unique, j'ai hâte de vous serrer la main. » (Lettre inédite, 3 mai 1859).

(2) 12 décembre 1858, lettre publiée par M. Gonse.

plus de tort que de bien en lui donnant pour ennemis littéraires ceux qu'elle a elle-même?

« Vous avez beau dire, vous êtes en littérature un grand peintre de localité et je ne suis pas absolument de votre avis que la *Seine* ne soit qu'un *fleuve* (1).

« Tant mieux donc si votre instinct vous entraîne à *particulariser*. Suivez-le, il est si puissant et si beau ! ... Votre œil est si bien doué et le style est une forme que vous maniez avec tant de *maestria* (grandeur et habileté mariées ensemble) que je vois ce que vous voyez et je sens ce que vous sentez absolument comme vous-même, j'ose le dire... J'ai vu l'Afrique à présent, je m'y promène, j'y respire ; je connais les figures qui la remplissent...

« Du reste, à propos du *genre* (2), je n'entends pas critiquer vos définitions. Elles sont d'un énorme intérêt, lucides, ingénieuses et vraies dans leur application aux trois peintres que vous prenez pour types. Jamais Delacroix n'a été si finement loué et si largement compris.

« Quant à vous, vous êtes *vous* et vous tenez des trois natures dont vous faites, peut-être à votre insu, un résumé de forme aussi exact qu'éblouissant. Ce qui m'enchante, c'est un progrès très grand et très sensible du *Sahara* au *Sahel*... »

« Le *Sahel*, répond Fromentin le 15 décembre 1858 (3), a été écrit sous l'impression directe des encouragements de George Sand, avec le désir ardent de les justifier et l'ambition secrète de la satisfaire. » Après ce qu'elle a fait pour le *Sahara* il se considérait comme engagé vis-à-vis

(1) *Sahel*, 9e édit., p. 234.
(2) *Sahel*, p. 215 et suiv.
(3) Lettre publiée par M. Gonse. Fromentin en avait fait un brouillon. Il s'applique, il écrit longuement, il multiplie les formules de gratitude et d'admiration.

de cette sympathie qui lui avait imposé une dette énorme. Il ne sait quand ni comment il pourra remercier d'un pareil service, « le plus important que puisse offrir un grand esprit à un esprit désireux de bien faire et tourmenté d'incertitude...

« Mon *Sahel* a, je crois, du succès, autant que j'en puis juger par ce dont je suis témoin, car en ce moment j'habite Paris... N'y eût-il qu'un tout petit progrès du présent sur le passé, cela me suffirait, du moment qu'il m'est affirmé par vous. Peut-être est-ce une ambition dangereuse? Mais j'ai fait de l'amélioration continue la loi de mon travail. J'ai si peu produit, je sais si peu de chose, je me sens si loin du *vrai bien*, que je ne concevrais rien de plus douloureux que de ne pas aller plus loin. Avec la connaissance exacte et trop exacte que j'ai de mes défauts, j'ai donc essayé d'en éviter quelques-uns, d'en atténuer d'autres ; et c'est la seule supériorité d'exécution que je tenais à manifester dans ce petit livre où je me suis proposé de faire revivre *volontairement* des souvenirs trop éloignés de moi pour conserver la vivacité d'élan des premiers jours.

« Je ne soutiendrai, madame, qu'avec une très grande humilité les points de doctrine que vous jugerez contestables.

« L'opinion que j'exprime est du moins des plus sincères ; et je fais des efforts inutiles en ce moment, pour mettre d'accord le peintre et le critique, la conscience avec les actes. Lequel a raison des deux? Peut-être ni l'un ni l'autre.

« Peut-être le vrai serait-il entre l'instinct, trop sensible aux nouveautés, et la théorie, trop immobilisée dans les traditions. Je suis incapable, au surplus, de raisonner à fond, même sur des sujets que j'ai beaucoup envisagés ;

et je suis obligé de confesser que j'ai plutôt la vision passagère du vrai, que la certitude.

« Je n'aurais jamais osé vous demander, madame, de faire au *Sahel* l'honneur sans pareil que vous avez daigné faire au *Sahara*. Mais si telle était votre intention, puis-je vous prier de n'y pas renoncer? Vous m'avez créé quelque chose, il y a deux ans, dans la *Presse;* et du patronage de votre nom je n'ai recueilli, je m'imagine, que des amis. Je ne suis pas de ceux, d'ailleurs, qui puissent se passer d'aide...

« Maintenant, je peins. Que sortira-t-il de ma palette, qui me semble un dictionnaire encore plus effrayant que celui des mots, sans doute parce que c'est une langue pour laquelle j'ai l'esprit rebelle?... »

George Sand répond le 17 : puisqu'il le juge utile, elle fera un article sur le *Sahel*. Mais le 21, l'auteur, dans sa crainte maladive d'importuner, s'excuse déjà d'avoir accepté : « Je vous supplie, madame, de ne vous occuper de moi qu'à votre heure et dans un moment où vous n'auriez rien de mieux à faire. »

George Sand envoie à la *Presse* le petit article promis (1). Elle a relu le *Sahel;* elle en est encor plus enchanteée que la première fois. « Vous êtes un grand écrivain et un grand esprit, soyez sûr de votre affaire et marchez... Si par hasard mes deux articles sur le *Sahara* et le *Sahel* vous facilitaient l'achat par un éditeur (je sais qu'en ce moment c'est la chose la plus difficile du monde que de faire paraître les bonnes choses), disposez de ces deux articles en guise de préface, ou comme l'éditeur l'entendra. »

Théophile Gautier fait tenir à Fromentin un volume de critique, contenant l'article qu'il a consacré l'année précédente au *Sahara*.

(1) Lettre à Fromentin du 3 février 1859.

« Ce livre, écrit Fromentin, en remerciant l'auteur (1), est d'un bout à l'autre une œuvre de sympathie et de réelle fraternité littéraire : un esprit sensible aux qualités, indulgent pour les défauts, le désir de trouver bien, d'applaudir aux efforts et d'encourager, c'est, avec beaucoup de talent, d'émotion et aussi d'exactitude, la qualité vivante et, permettez-moi de le dire, le grand charme de vos études. J'y suis d'autant plus sensible que, pour ma part, vous me traitez véritablement en ami, et cette sympathie, monsieur, dont vous parlez si bien, qui traverse l'inconnu, et rapproche malgré les distances, c'est, de tous les bienfaits de la publicité, celui que je considère comme le plus précieux et le plus réel. J'espère pouvoir vous adresser, très prochainement, un nouveau volume, *Une année dans le Sahel*, publié en novembre dans la *Revue des Deux Mondes* et qui va paraître chez Lévy... »

L'article de George Sand sur le *Sahel* fut inséré dans la *Presse* du 10 mars. On y lit qu'Eugène Fromentin est un vrai poète. Il a voyagé et vu en peintre. Il est de ces artistes dont la personnalité domine le sujet, et de qui l'on ne dit pas : *Comme il a bien vu!* mais : *Comme il a fortement senti!* Il a, d'ailleurs, également bien rendu dans leur diversité le *Sahara* et le *Sahel* (2).

(1) Lettre du 10 février 1859, publiée par M. Ph. Burty, ouvrage cité.

(2) « Quoi que l'on dise et que l'on pense des régions méridionales, elles ont généralement pour caractères dominants la nudité, l'étendue et je ne sais quelle influence de grandeur désolée qui écrase. Pour être senties à distance, elles ont besoin de passer à travers une forme à la fois riche et simple ; et c'est grâce à cette forme remarquable que M. Eugène Fromentin nous a fait connaître l'accablante beauté du Sahara. Le Sahel, moins rigoureux et plus riant, lui a permis de charger sa palette de tons plus vrais et plus variés. C'est donc une nouvelle richesse de son talent qu'il nous révèle et qui le complète. A le voir si frappé, si rempli de la

Fromentin, dès avant la publication de cet article, qu'il a parcouru manuscrit dans les bureaux du journal, s'excuse de n'avoir pu remercier plus tôt.

## *A George Sand* (1).

20 février 1859.

« Madame,

« Je suis dans des dispositions d'esprit détestables : un peu souffrant, forcé de travailler quand même et d'envoyer au Salon, à jour fixe, des tableaux qui m'ont donné les plus grands soucis, mécontent, fatigué, inquiet, et dans ces humeurs noires où le sentiment de ma faiblesse est tel que tout ce qui devrait m'encourager le plus se change pour moi en accablement. Tout cela est très sincère, malheureusement, et très profond. Imaginaire ou non, c'est une maladie. Ceux qui m'aprochent la connaissent bien. Dans de pareilles dispositions je me cache et je me tais, un peu par impuissance et beaucoup par ennui de parler de moi.

« Voilà pourquoi, madame, je ne vous ai point écrit, quelque désir et quelque besoin que j'eusse de le faire : me pardonnez-vous, madame, d'avoir jugé que je vous devais la vérité sur les raisons intimes de mon silence et de vous l'avoir dite sous forme de confession?

« Je n'ai pas attendu que l'article parût dans la *Presse*

morne majesté du désert, on eût pu craindre de ne pas le trouver assez sensible à la végétation, qui est la vie du paysage, et à l'activité, qui est la vie de l'homme. Il n'en est pas ainsi. Il ne s'est pas imposé une manière, son sujet ne l'a pas absorbé; toujours maître de son individualité, on sent bien en lui la puissance d'une âme rêveuse et contemplative, mariée, pour ainsi dire, avec l'éternel spectacle de la nature... »

(1) Lettre publiée en partie par M. Gonse.

et j'ai pensé que Charles-Edmond me le laisserait lire (1).

« Je n'en ai pas joui, car j'ai dû le parcourir trop à la hâte, mais je le connais. Il n'ajoute rien à l'entière satisfaction que m'avaient fait éprouver vos lettres ; mais j'en suis confus, honoré et reconnaissant comme d'un témoignage, et je dirai d'un certificat, officiel dont je puis m'*honorer* devant l'opinion. Il est admirablement beau, grave et affirmatif. Vous voulez bien surtout me démontrer à moi-même une chose éminemment intéressante pour moi, c'est que, par instinct comme par théorie, je suis à l'opposé de ce qu'on appelle aujourd'hui le *réalisme ;* et vous me comblez de joie en me prouvant que j'ai réussi à faire vivre des fictions. Je vous remercie mille et mille fois, madame, et vous prie de comprendre en un seul mot la reconnaissance profonde que je vous ai vouée... »

George Sand répond le 24 : qu'il ne s'effraie pas de ses heures de *low spirit;* tous les vrais artistes en ont. Ceux qui ne doutent jamais d'eux-mêmes ne font jamais de progrès. Et il a fait un pas immense du *Sahara* au *Sahel.*

En peinture, ce doit être la même chose. « Et, en désespoir de cause, si cela n'était pas, si vous ne trouviez pas sur la toile la manifestation de votre sentiment et de votre individualité, vous resteriez un des grands écrivains de l'époque, et il n'y a pas de quoi s'arracher les cheveux. Et puis, voyez-vous, que l'on soit apprécié ou non, on peut toujours se sentir artiste vrai quand on a précisément ces joies et ces angoisses de la production ; et, que l'on soit triomphant ou désespéré, c'est comme cela qu'il faut vivre puisqu'on est né pour cela.

(1) Charles-Edmond, de son vrai nom Edmond Choïeski, auteur dramatique, romancier et publiciste (né en 1821), fut assez lié avec Fromentin.

« Il y a quelque chose de grandiose, de divin, de sublime après cette vie ! — Quoi?... N'importe ; un monde où la plénitude de la sensation est en harmonie avec la sublimité des choses extérieures. Les catholiques croient qu'il faut y marcher par l'abstinence de l'esprit. Les artistes sentent, au contraire, qu'ils s'en approchent et qu'ils s'y destinent par le développement de l'âme ; et qui dit développement dit souffrance. Mais vous ne voulez peut-être pas de cette métaphysique? Pardon, c'est ma folie à moi, la source de mes petits moments de patience et de sagesse. Si vous n'en voulez pas, il y a autre chose : il y a l'éternelle beauté des choses de ce monde, dont nous sommes les amants fidèles et passionnés, tantôt éloquents pour parler à cette splendeur infatigable des cieux et de la terre, tantôt impuissants et muets, fatigués, pensifs et rêveurs. C'est la contemplation pour la contemplation, cette chose accablante et délicieuse dont vous parlez si bien et que vous avez si bien savourée. Eh bien ! si l'on faisait de vous un homme libre, c'est-à-dire très riche et très oisif, il n'y a que ceux-là aujourd'hui, vous n'auriez pas vos accablements et vos inquiétudes ; mais vous les regretteriez, car la nature se fait laide et bête aux yeux de ceux qui n'ont plus besoin d'elle et qui ne l'interrogent plus avec amour. Ayez foi, il n'y a pas d'autre courage possible. »

Eugène Fromentin prodigue, le 12 mars (1), à George Sand de nouvelles effusions de reconnaissance pour les termes de l'article sur le *Sahel* que la *Presse* vient enfin de publier. « L'abominable travail forcé » qui le paralyse depuis des mois lui ôte toute liberté, tout bon sens, et c'est à peine s'il ose écrire pour exprimer ce qu'il sent pourtant si vivement.

(1) Lettre publiée par M. Gonse.

« Vous me rendez, madame, un immense service. Mon livre, qui va paraître, je crois, la semaine prochaine, se produira donc, comme je l'avais tant souhaité, sous vos auspices : annoncé, recommandé, patronné, défini, justifié, je pourrais dire expliqué par vous. Car je suis tout surpris moi-même de découvrir, en vous lisant, la notion même de certains procédés et d'apercevoir des formules d'art partout où je n'avais agi que par instinct... Je vous remercie mille fois, madame, des offres que vous avez bien voulu me faire, de disposer de l'article pour l'imprimer avec préface, mais *a priori*, et toutes les réflexions ne changeraient rien à ma façon de sentir, je ne puis les accepter. Me pardonnerez-vous de vous expliquer pourquoi sincèrement et avec la plus absolue franchise?

« Je n'ose pas ; et j'en souffrirais dans un sentiment que je ne puis vaincre, que je ne cherche pas à préciser, mais que vous voudrez bien comprendre. Vous avez la bonté d'affirmer que mon livre a de la valeur, et je le crois puisque vous le dites. Aussi plus le témoignage d'estime est complet et affirmatif, plus il a d'autorité, moins il souffre de réplique, et moins aisément, je vous le confesse, je me déciderai à m'en parer devant l'opinion. Votre article, madame, a déjà eu, il aura le retentissement de tout écrit signé de votre nom ; raison de plus pour que j'hésite à le joindre au livre. Je n'oserai jamais rendre ainsi l'éloge inséparable du nom de l'auteur qui a l'honneur et le bonheur d'en être l'objet. Je n'oserais plus donner mon volume à personne, par la même raison que les lettres que vous avez bien voulu m'écrire n'ont jamais été lues par personne en dehors de mon intimité de famille et que je rougirais de penser qu'elles ont pu passer sous des yeux indifférents.

« Je ne sais si je m'explique bien, car le sentiment vrai

que je voudrais vous faire apprécier, madame, a des noms qui me répugnent aussi ; et je vous dirais bien, à toute extrémité, que c'est quelque chose comme de la *modestie* ou de la *pudeur*, si ces mots-là ne me coûtaient eux-mêmes énormément à écrire.

« Je ne dois qu'à vous seule, madame, l'explication d'un scrupule que vous seule aussi saurez admettre. Il est à peine discutable, mais il est sincère et me paraît raisonnable puisque je l'éprouve. Et je préfère sacrifier toutes les satisfactions d'amour-propre les plus enviables que de souffrir d'une continuelle blessure faite à certains côtés de ma nature qui sont les plus obscurs, mais les plus sensibles.

« Voilà, madame, ce que je tenais à vous dire tout de suite. Refuser des offres comme les vôtres, c'est peut-être insensé ; en tout cas, ce n'est pas ingrat, et c'est la seule chose que je vous supplie de croire, en accueillant une fois encore l'hommage profond de ma gratitude.

« Je vous ai laissé voir mes ennuis de travail, et vous voulez bien vous y intéresser. Votre dernière lettre m'a porté bonheur : je ne suis pas content, mais j'ai pris mon parti d'être calme et, comme j'ai la certitude d'avoir fait, sinon tout ce que j'ai voulu, au moins à peu près ce que j'ai pu, je considère aujourd'hui beaucoup plus l'expérience acquise que le résultat. Je ne sais pas quel sera le sort de mes tableaux, mais je sais bien que ce rude effort me servira et que, si je suis incapable de rendre ceux-ci meilleurs, j'en ai probablement qui vaudront mieux. Je suis constamment en lutte avec mes livres, et je ne connais rien de plus difficile, en fait d'art descriptif, que de donner, par des idées plastiques, l'équivalent des idées littéraires. Aussi, j'ai bien peur, madame, de ne jamais vous satisfaire par ma peinture, pas plus que je ne me satisferai moi-même... »

George Sand s'incline devant le sentiment de réserve qui dicte à Fromentin le refus d'une préface dont l'utilité lui eût été manifeste.

Le peintre cependant revient peu après sur sa décision et il écrit en ce sens à Charles-Edmond (1). Mais il est trop tard. On profitera donc de la préface pour un second tirage du livre : « Vous savez quels étaient mes scrupules : c'était de vendre la louange avec le volume ; mais ces scrupules, vous les aviez levés ; ils étaient dominés, d'ailleurs, par le sentiment de l'honneur insigne qui m'était fait et le désir de répondre publiquement à l'adoption si bienveillante de Mme Sand. Je ne parle pas des intérêts du livre car, en tout ceci, c'est la question qui m'a le moins occupé. »

Enfin, paraît chez Lévy *Une année dans le Sahel.* Le volume est tiré à douze cents exemplaires, aussitôt épuisés. Il faudra, un mois plus tard, procéder à un nouveau tirage (2). L'auteur envoie à George Sand un des premiers exemplaires mis à sa disposition.

Sainte-Beuve, gratifié lui aussi d'un volume, remercie le 26 mars (3).

(1) Lettre inédite à George Sand, ainsi que ce qui suit (9 mars).

(2) L'ouvrage atteint en 1911 sa 12e édition en France, non compris les tirages de luxe. Deux éditions illustrées ont réuni en un seul volume le *Sahara* et le *Sahel.*

(3) Le vicomte Spoelberch de Lovenjoul nous a autorisé, avec l'obligeance dont il était coutumier, à publier les lettres échangées entre Sainte-Beuve et Fromentin. « J'avais déjà lu avec bien de l'intérêt votre premier volume, écrit Sainte-Beuve ; celui-ci y ajoute encore. Vous êtes peintre dans tous les sens. Vous l'êtes à un degré bien rare pour nous autres littérateurs, et, en portant votre tente aux extrêmes frontières, vous avez su reculer le domaine de ce qui s'exprimait, vous avez conquis à la langue écrite des parties qui semblaient jusque-là réservées à la seule palette et à la couleur du peintre. Puis, vous ne peignez pas seulement pour peindre ; les pensées, les rêves, le reflet *moral* des choses au sein du miroir inté-

Trois jours après, Fromentin apprend la mort d'un enfant de son ami Romieux.

*A M. Gaston Romieux.*

29 mars [1859], minuit.

« On ne console pas, mon pauvre et bien cher ami, on ne console jamais un père accablé d'un pareil coup ; on prend sa part de son chagrin. Les amis sont là pour le soutenir dans sa détresse et chacun lui offre le secours de son amitié.

« Je suis trop loin pour avoir même ce triste bonheur de vous assister de ma présence, de vous voir, de vous écouter et de vous faire comprendre tout ce que j'ai pour vous d'affection profonde et de pitié.

« Que la Providence qui vous a frappé vous relève ! elle seule le peut. Pauvre vie que la vôtre, mon ami ! Vous méritiez si bien d'être heureux, vous aviez si chèrement gagné le droit de ne plus souffrir !

« Dites à Mme Gaston que je vous écris, et puis voilà tout. Elle comprendra le reste. Ma femme vous embrasse, vous savez comme elle vous aime, elle est mère et je suis père.

« Je n'ai pas le courage de vous parler, vous n'auriez pas la force de me lire. Je vous plains de toute mon âme, mon cher Gaston, et je vous embrasse bien douloureusement. »

L'année 1859 est marquée pour Fromentin par un redoublement d'efforts. Il vient de produire coup sur coup deux œuvres littéraires du plus rare mérite.

rieur, vous ne les oubliez jamais, vous avez l'art de les saisir et de les fixer avec une brillante transparence. Recevez, monsieur et grand paysagiste, l'expression de mon admiration et de mes sentiments les plus distingués. — SAINTE-BEUVE. »

Quoique épuisé par la lutte acharnée qu'il livre, depuis deux ans, sur le double terrain de la littérature et de l'art, il envoie au Salon cinq tableaux remarquables (1). Il s'y montre dans toute la force et l'éclat de sa première manière. Sa pratique, dit M. Louis Gonse (2) est certes, bien affermie, mais elle n'est pas sensiblement modifiée. Elle est plus robuste que tendre. Elle rappelle Cabat, Marilhat, Decamps, mais son style, en tant qu'interprétation de l'Orient, est affranchi des premières incertitudes. Fromentin est déjà peintre original ; il va surtout maintenant étudier l'exécution et chercher l'harmonie des couleurs dans un registre plus délicat (3).

La *Lisière d'oasis pendant le siroco* (*Simoun*) est demeurée le plus célèbre des tableaux exposés par lui en 1859. On s'accorde à y louer la poésie de l'idée, la vérité de l'impression, la qualité de la facture.

Malgré la valeur de son Salon, l'artiste se reprend à douter de son œuvre.

*A Monsieur Gaston Romieux.*

Paris, [avril 1859], jeudi matin.

« J'ai si singulièrement vécu cet hiver qu'il faudrait entrer dans de bien longs détails pour vous faire com-

(1) *Les Bateleurs nègres dans les tribus; Une rue à El-Aghouat; la Lisière d'oasis pendant le siroco; le Souvenir d'Algérie* et *l'Audience chez un Khalifat.*

(2) Ouvrage cité, p. 58.

(3) M. Henry Houssaye (*Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1877) loue dans l'*Audience chez le Khalifat* la solidité de la pâte, la touche large des figures, le relief des premiers plans ; il y voit une œuvre de grand style et le premier tableau qui accuse sérieusement la personnalité du peintre.

prendre à peu près comment, moralement au moins, j'ai disparu du monde et pourquoi je me suis tu le plus possible. Il y a de longs moments dans ma vie de travail où parler de moi m'est insupportable. Je n'ai pas cessé une seule minute d'être inquiet, mécontent ou navré du triste résultat de tant d'efforts. Je sors à peine de cette crise haletante, qui a duré quatre mois, j'étais dans de détestables dispositions d'esprit. Je jouais une partie des plus sérieuses. L'ai-je gagnée? Je ne le crois pas. Il s'agissait, après le succès de mon *Sahel*, de paraître au Salon de manière à soutenir le nom du peintre à côté du nom de l'homme de lettres ; ai-je réussi?

« Je ne suis allé qu'une fois à l'Exposition, encore en courant. J'ai été consterné de l'effet que m'ont produit mes tableaux, et cependant je m'aperçois qu'ils sont mieux accueillis que je ne l'espérais. Peut-être auront-ils un certain succès d'estime, jamais bien grand, car ce n'est pas de la peinture à faire éclat, ni à gagner l'esprit de vogue. Je les juge un peu moins mauvais depuis que j'entends dire autour de moi qu'ils sont bons, et j'en conclus deux choses : la première, c'est que le public ne voit jamais les défauts des œuvres ; la seconde, c'est que je n'aperçois jamais les qualités des miennes.

« On dit que c'est là la source et la raison du progrès, je veux le croire, et j'en ai besoin pour me consoler du tourment qui fait le fond de ma vie.

« Au milieu de tout cela, mon ami, un tourbillon de relations nouvelles qui me fatigue, m'intéresse peu, et des satisfactions d'amour-propre qui me donnent un amour plus grand que jamais pour la solitude absolue.

« L'exposition finit en juin. J'en attendrai la fin pour décider de mes projets. La guerre, d'ailleurs, dont nous

nous ressentirons tous, m'empêche de rien résoudre à l'avance (1).

« Quoi qu'il arrive, du reste, nous nous verrons cet été et j'en serai bien heureux. Plus j'avance dans la vie, mon ami, et plus mes anciennes habitudes me tiennent au cœur. Nous serons donc à Saint-Maurice vers le mois d'août au plus tard... »

« Horriblement tourmenté » de sa peinture, Fromentin considérait les toiles qu'il exposait comme un pis aller (2). De plus, il avait été tout l'hiver aux prises avec des nécessités ou des inquiétudes d'argent vraiment pénibles.

Cependant, un peu rassuré par le succès de ses tableaux qui va renforcer celui de ses livres, il reprend courage et espérance, sans connaître encore de sérieux profits matériels (3).

(1) La guerre d'Italie commencera en mai 1859.

(2) Lettre à Paul Bataillard, 25 mai 1859, ainsi que ce qui suit.

(3) Il continue de vendre ses toiles, mais à des prix peu rémunérateurs. A la vente de la collection T..., en 1858, son *Simoun* n'atteint que 595 francs (*Gaz. des Beaux-Arts* 1851, t. I[er], p. 53). Aussi, malgré une commande de l'État, est-il fort gêné cet hiver-là. « Pouvez-vous veiller, écrit-il à Arago le 28 mars 1859, à ce que l'ordonnance de payement me soit envoyée au plus vite? car vos mandats du ministère ont le tort de n'être payables qu'à quinzaine, ce qui devient très gênant en cas d'urgence. » — Sur la sollicitation de Fromentin (lettre du 7 mai 1859), Théophile Gautier consent à intervertir l'ordre des articles qu'il consacre au Salon, et le 28 mai il publie, dans le *Moniteur*, un compte rendu fort élogieux des tableaux de l'artiste : cette exposition le place au premier rang; jamais il ne s'est montré plus personnel, plus exact, plus complet. Tout en lui conservant le type général, il donne à l'Orient l'intimité de la physionomie. Il peint avec feu, verve, couleur; il sait varier sa touche. Il s'est fait enfin une manière à lui, originale, spirituelle et vive. — Paul Mantz, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, n'est pas moins encourageant : Fromentin a les plus heureux dons de la plume et du pinceau. Il a toujours visé haut. Il cherche le dessin élégant, la couleur juste et vive, l'harmonie des valeurs locales avec les grands ensembles, et enfin le caractère, qualité indispensable à un peintre

Le Salon de 1859, que M. Gonse appelle le *salon-roi* dans l'œuvre de Fromentin, apporte à l'artiste, dans un concert de louanges, une première médaille et la croix de la Légion d'honneur. C'est à ses yeux un résultat inespéré (1). Il en avise le jour même ses plus chers amis et reçoit aussitôt leurs félicitations. Les peintres ne sont pas les derniers à les formuler (2).

A George Sand, l'artiste écrit (15 juillet 1859) : « Le résultat, qui dépasse de beaucoup mes espérances, s'adresse, si je l'ai bien compris, à l'écrivain autant qu'au peintre, c'est pour l'un et pour l'autre plutôt un encouragement qu'une récompense. Du moins, je considère un peu comme un nouvel engagement pour moi chaque récompense ou chaque faveur de l'opinion. »

Il mande qu'il est entré en relations avec Eugène Delacroix, inconnu de lui jusque-là, qui se montre parfait de bonté et d'intérêt à son endroit. On sait quelle estime et quelle amitié unissaient l'auteur d'*Indiana* au rival d'Ingres.

George Sand répond le 22 (3).

Elle avait à la fin du printemps de cette même

qui veut nous initier à la sérénité des paysages d'Afrique et des races orientales. — Le sculpteur Préault écrit, au retour du Salon : « J'ai regardé longtemps vos tableaux : c'est parfait. Vous avez la vérité, la vie et le charme... Un œil qui sache voir la nature, un cœur qui sache sentir la nature, un esprit qui ose suivre la nature, voilà votre photographie. » (Lettre inédite, 21 avril 1859.)

(1) A Bataillard, 15 juillet 1859.

(2) Puvis de Chavanne , Paul Baudry au premier rang. — Louis Cabat voit avec satisfaction le succès de son élève. Il est heureux que son mérite soit reconnu hautement, et il l'invite à le venir voir à la campagne. — Gustave Moreau écrit d'Italie : « Depuis que j'ai quitté mon atelier, et que, vivant un peu au plein air, j'ai pu voir le ciel et la nature, à ce moment j'ai vu combien vos qualités de peintre étaient grandes. C'est du Fromentin, me suis-je écrié bien souvent ! » (Lettre inédite, 30 juin 1859.)

(3) Lettre publiée par M. Gonse, ouvrage cité.

année fait enfin la connaissance de ce correspondant auquel elle écrivait depuis deux ans. Ils s'étaient sans doute rencontrés à Paris ; elle avait trouvé Fromentin « petit et délicatement constitué (1). Sa figure, ajoutait-elle, est saisissante d'expression, ses yeux sont magnifiques. Sa conversation est comme sa peinture et comme ses écrits, brillante et forte, solide, colorée, pleine. »

Dans sa lettre du 22, George Sand déclare :

« J'ai eu trois grandes joies à Paris à cause de vous : d'abord celle de vous voir et de trouver votre *vous* si bien d'accord avec votre talent et tout ce qu'il révèle ; et puis celle de voir votre peinture, dont votre modestie m'avait presque fait peur, et qui est aussi belle que vos livres, ce qui n'est pas peu dire ; enfin, celle de voir comme Delacroix vous apprécie et vous aime. Tout cela fait que je vous aime aussi, et que je suis heureuse de vous voir prendre votre place dans l'opinion. Ce n'est pas nécessaire pour être artiste et pour être heureux, mais c'est bien utile, surtout aux âmes timorées comme la vôtre, et j'espère qu'à présent vous ne doutez plus de vous, vous n'en avez pas le droit. Ne me dites pas que vous me devez quelque chose : je n'ai peut-être servi qu'à avancer d'un jour ou deux le succès que vous ne pouviez pas manquer ; j'ai eu tant de joie à le faire, qu'il ne faut pas m'en remercier. Quant à mon influence du côté de la peinture, elle est absolument nulle, et je n'ai même pas essayé de vous recommander à l'attention. Dieu merci, c'était bien inutile, votre œuvre était là, plaidant toute seule et bien haut. Dès le premier regard, j'ai été bien tranquille, votre place était faite.

(1) Lettre à M. Jules Claretie, citée par M. Louis Gonse, p. 31.

« C'est de la peinture vraie et sincère comme votre style ; il y a la grandeur et la délicatesse, ne se nuisant pas, se servant, au contraire, l'une l'autre ; enfin le savoir joint à l'inspiration. Vous avez si bien défini tout ce qu'il faut pour être vraiment un grand artiste que ce serait une ingratitude de Celui qui dispense le feu sacré, si vous ne l'aviez pas.

« George Sand. »

## CHAPITRE II

(1859-1870)

DOMINIQUE. — FRAGMENTS SUR L'ILE DE RÉ. — NOTES DE CRITIQUE D'ART. — COURT PASSAGE EN ALSACE. — L'ÉGYPTE. — VENISE.

Après l'effort vigoureux et soutenu des deux dernières années, Eugène Fromentin, dont la santé a été gravement altérée en 1859, a besoin de repos. Il a conquis la célébrité ; il semble qu'il n'ait plus qu'à se maintenir sur le flot qui le porte. Mais l'Opinion est femme, elle a de brusques et d'inconcevables caprices. Du reste, littérature et peinture, Fromentin visait toujours plus haut. Il lui fallait aussi, pour lui et pour les siens, des ressources croissantes, l'indépendance que donne seul un gain assez élevé et quasi régulier.

Aussi allons-nous voir, dans la période qui s'ouvre par le succès de 1859, le peintre produire jusqu'à la fin de sa vie avec une intensité surprenante, excessive pour sa santé, parfois pour la valeur même de son œuvre dont il brosse à la hâte de nombreuses répliques.

A peine installé à Saint-Maurice, en septembre 1859, il s'essaie, sur les instances de Buloz, qui lui ouvre toute grande la *Revue des Deux Mondes*, à composer un roman : c'est la première ébauche de *Dominique* (1) : « Oui, j'ai reçu de M. Buloz. Que lui répondre ? hélas ! pas une ligne,

(1) Lettre à Armand du Mesnil, 23 septembre 1859.

et qui pis est, pas une idée ! Mon travail est absurde et, j'en ai bien peur, je ne rapporterai rien qui vaille. »

Et quelques jours plus tard (1). « Je me suis *mis à mon livre* depuis cinq ou six jours. J'ai commencé d'écrire une vingtaine de pages à peu près. Je vais poursuivre tant que ça ira, et je tâcherai que ma veine aille jusqu'à la fin du mois. Ce serait un bon commencement. Je ne puis t'en parler, je ne sais pas moi-même où j'irai de la sorte ; car je vais devant moi ; mais si je réussis, il y a, je crois, les éléments d'un joli livre. L'écueil, c'est de n'être pas du *Gessner*, ni du *Berquin*, ni du *René*, ni mille choses. Ce sera une introduction un peu longue, suivie d'un récit. Je t'expliquerai cela et tu verras d'après le début. »

L'année 1860 ouvre une nouvelle lacune dans la correspondance d'Eugène Fromentin (2). Il ébauche cette

(1) Lettre à Armand du Mesnil, de Saint-Maurice, sans date.

(2) On doit y placer, semble-t-il, une lettre inédite, non datée, d'Alexandre Dumas fils, avec lequel Fromentin entretenait déjà de cordiales relations. Dumas écrivait d'Alger. Il venait de relire pour la troisième fois l'*Année dans le Sahel*. « C'est un chef-d'œuvre... Je vous le dis sincèrement et du plus profond de mon intelligence et de mon cœur : vous avez fait là un chef-d'œuvre de proportion, de style, de goût, de composition et d'âme. Ce livre est le poème de l'Afrique... il est impérissable. C'est doux, c'est bienfaisant, c'est dramatique, c'est noble, c'est consolant, c'est une sensation personnelle devenue solide, c'est un nuage jeté dans un moule par un procédé connu du fondeur seul et devenu statue de marbre, avec ses transparences d'avant et ses fermetés d'après. Vous êtes un voyant, un vrai, sensible et habile en même temps. Vandell et Haoua donnent à ce livre une vie éternelle. Cela me fait l'effet, comme résultat, de Paul et Virginie. Si la comparaison vous blesse, je la retire. Cependant elle est bien sincère, et je n'en trouverais pas de meilleure. Vous avez vu, comme Bernardin de Saint-Pierre, une nature nouvelle, vous l'avez peinte, traduite, animée, résumée enfin dans un type de femme. Tout est là. Avec une organisation aussi fine, aussi impressionnable que la vôtre, vous êtes appelé à faire encore un ou deux livres du même genre... »

année-là, en collaboration avec Ludovic Halévy, une pièce orientale à grand spectacle : *Meça-Oudah.* Elle mettait en scène la vie arabe des grandes tentes. Le premier tableau représentait, dans un douar, la tente des femmes cardant la laine, pilant le poivre et surveillant la confection du couscoussou. On causait du mariage prochain de la belle Meça-Oudah avec le riche Lakdar, et déjà se pressentait la jalousie furieuse que le jeune fille, amoureuse de El-Hamet bel Hadj, allait ressentir pour El Jackout, sa rivale triomphante. Les cérémonies du mariage, le rapt, le divorce, les combats et les fêtes devaient alterner au cours du drame avec les scènes de mœurs familiales et religieuses dans le décor impressionnant du désert. Guerriers et pasteurs, colporteurs et mendiants, marchands de parfums, de verroteries et d'étoffes, barbiers, espions, danseuses, négresses, enfants, vieillards à la tête chenue drapés comme les patriarches de la Bible, tout l'Orient aurait défilé dans son attrayante nouveauté sur un théâtre parisien, tel que le pinceau des artistes, les récits des voyageurs et nos propres yeux nous l'ont depuis lors rendu banal.

Malheureusement *Meça-Oudah*, à peine ébauchée, fut précipitée tout aussitôt dans les oubliettes d'un tiroir. Elle n'en est jamais sortie. Il eût été piquant de voir éclore cette œuvre franco-arabe sous la plume de Dominique trempée dans l'encre de la respectable Mme Cardinal !

Du reste, les relations d'amitié intellectuelle formées en 1860 entre les deux écrivains devaient survivre à cette collaboration d'un jour et durer jusqu'à la mort de Fromentin.

Nous avons, en 1861, un témoignage de l'inlassable bonne volonté avec laquelle Eugène Fromentin venait

en aide à ses amis, à ses compatriotes, à des confrères en peinture, à des étrangers même dont le mérite ou la situation lui paraissait digne d'intérêt (1). C'est une lettre extraite de la correspondance assidue que l'artiste entretint avec Alfred Arago, peintre lui-même et administrateur, à qui son poste officiel permettait de rendre des services de plus d'un genre (2).

### *A Alfred Arago.*

22 janvier 1861.

« Cher ami....., des amis communs m'ont tout récemment mis en rapport avec un artiste que je ne connaissais que de talent, comme vous le connaissez vous-même : Fauvelet. Et, sans doute aussi, vous ignorez, comme je l'ignorais avant d'avoir reçu ses confidences, que ce peintre élégant, distingué, très artiste, un des meilleurs, *sinon le meilleur* (soit dit entre nous) dans la nombreuse lignée de Meissonier, par un inconcevable et très injuste caprice de l'opinion, en est réduit à la plus navrante détresse...

« Il fait peu de tableaux aujourd'hui qu'on ne lui impose *l'incroyable mais très réelle obligation* de les faire *retoucher*, c'est-à-dire défigurer, par un des polisseurs accrédités pour la peinture au cirage, comme on la pratique en certains ateliers et comme on l'aime en un certain monde...

(1) Il recommanda souvent avec efficacité des peintres au ministre des Beaux-Arts, des employés à leurs chefs.

(2) Alfred Arago, né en 1816, élève de Paul Delaroche et d'Ingres, était inspecteur des Beaux-Arts depuis 1852. Il fut ensuite chef de division au ministère des Beau-Arts jusqu'à la chute de l'Empire. — La lettre qui suit a été obligeamment communiquée par sa famille.

« C'est un garçon fier, doux, qui souffre sans trop se plaindre; il n'accuse personne, il s'étonne seulement que la destinée lui soit si contraire... Il demande une place de professeur de dessin n'importe où, et mon beau-frère (1) s'occupera d'appuyer sa demande à l'Instruction publique.

« Quant à vous, cher ami, ne pouvez-vous pas quelque chose? N'y aurait-il pas moyen de lui faire commander un tableau, ou acheter, ce qui serait mieux, le tableau qu'il a chez lui?...

« A vous, bien à vous de cœur.

« Eugène FROMENTIN. »

Un des plus chers amis de Fromentin et des plus intimes durant la seconde moitié de sa vie fut M. Charles Busson, le vénérable et distingué paysagiste (2). L'auteur du *Sahel* souffrait de l'injuste oubli dans lequel certains critiques tinrent parfois cet excellent artiste.

*A Théophile Gautier.*

Mardi 28 mai 1861.

« Mon cher ami, un de mes bons amis, peintre, M. Charles Busson, est *désolé* que, dans votre compte rendu du *Salon*, vous ayez épuisé tous les *B*, sans

(1) Fromentin désignait ainsi le plus souvent Armand du Mesni, oncle de sa femme.

(2) M. Charles Busson, né à Montoire (Loir-et-Cher) en 1822, élève de Rémond et de François, est mort en 1908. Il avait bien voulu, ainsi que Mme Busson et Mme Sautai, née Busson, nous communiquer la correspondance échangée entre Fromentin et lui.

parler de lui, ni même le nommer. C'est vous dire qu'il attachait le plus grand prix à votre jugement et qu'un mot de vous lui paraissait nécessaire au succès de son exposition. S'il vous était possible, à un moment donné, de revenir un peu sur vos pas, pour lui accorder quelques lignes, il en serait bien heureux, et je vous en serais, moi, bien particulièrement reconnaissant. Voyez donc ses tableaux, si vous les avez oubliés, et très certainement vous y trouverez les qualités d'un esprit bien doué, net, simple, sincère, et la marque d'un tempérament, chose assez rare dans un ensemble d'œuvres où la talent foisonne, mais où les caractères disparaissent.

« C'est à la fois un acte de justice et d'obligeance, et j'ose espérer que votre bonne amitié, si complaisante pour moi, ne me les refusera pas.

» Merci d'avance et bien à vous... »

Eugène Fromentin arrive au Salon de 1861 avec six tableaux qui sont fort appréciés (1).

Dans le *Moniteur universel*, Théophile Gautier, à travers ce style prestigieux d'où les images s'envolent

(1) *Cavaliers revenant d'une fantasia; Courriers du pays des Ouled-Nayls; Bergers sur les hauts plateaux de la Kabylie; Lit de l'Oued-Mzi; Maisons turques à Mustapha d'Alger; Ancienne mosquée à Tébessa.* — La *Gazette des Beaux-Arts*, sous la signature de Léon Lagrange, déclare : « Il n'y a, j'en ai peur, au Salon de 1861, qu'un seul peintre de l'Orient, M. Fromentin. » Même après ses aînés, le poème des Orientales n'est pas complet si on l'exclut. Il n'a vu en Orient que l'espace et le cheval arabe. Par ses paysages, il se rapproche de Decamps ; mais, peintre de mœurs, il ne ressemble à personne. Son exécution fougueuse n'a rien de négligé ; elle comporte, en réalité, une précision vigoureuse des formes. — Hector de Callis loue dans l'*Artiste* (15 juin 1861) la couleur, la vérité, la variété, l'intensité, l'art des contrastes qu'il faut admirer dans l'Algérie de ce jeune maître : « Fromentin, conclut-il, est certainement un des bienfaits de la conquête d'Alger. »

à chaque pas dans un véritable feu d'artifice, jette à pleines mains les éloges (25 juin 1861) : « M. Eugène Fromentin a décidément pris la tête de la caravane orientale. Sa peinture a l'éblouissement rapide de la chose entrevue au galop, la spontanéité du premier coup d'œil fixée sur la toile, le mouvement de la photographie instantanée... »

Fromentin remercie aussitôt (1er juillet) : « Depuis le jour où vous avez découvert le peintre d'abord et puis l'écrivain, dans l'obscurité de leurs débuts, je ne dois à personne autant qu'à vous. Et je ne manquerai jamais une occasion de récapituler toutes les obligations que j'ai contractées vis-à-vis de votre inépuisable amitié. »

Toujours ardent au travail artistique et littéraire, Eugène Fromentin, l'été venu, court s'installer à Fontainebleau. Il y étudie les arbres et se remet à *Dominique.*

### *A Paul Bataillard.*

**Fontainebleau, 21 août 1861, mercredi soir.**

« ... J'avais l'espoir, en venant ici, de pousser très loin, peut-être de terminer un livre. Malheureusement je suis loin de compte. Je n'ai eu que quelques moments de bon travail contre une série de dispositions d'esprit détestables. Au lieu de me trouver prêt pour l'époque où j'avais promis ce livre à la *Revue*, me voilà donc encore une fois dans la plus entière incertitude. La question même est de savoir si j'en viendrai jamais à bout, tant je suis ennuyé, embarrassé, et dégoûté. »

*A Monsieur Charles Busson* (1).

Fontainebleau, 27 août [1861], mardi.

« Vous savez quelle est mon opinion personnelle sur ce que vous faites, l'espoir que j'ai dans vos tendances et l'ambition que j'ai pour vous. Tous les démentis du monde ne me feront pas varier d'un iota. Et, si vous m'en croyez, vous n'en croirez que vous, vous n'écouterez que vous et vous placerez votre satisfaction la plus solide dans la certitude d'avoir raison contre beaucoup d'autres ; le reste viendra tôt ou tard. Excusez, cher ami, la forme un peu pédante de ces exhortations, dont vous n'avez d'ailleurs aucun besoin. Ce que je veux vous dire en deux mots, c'est que j'ai pour vous autant d'estime que d'amitié, que votre talent me semble formé des éléments les meilleurs et les plus sains, et que si quelqu'un doit changer d'idées sur ce point, c'est le public qui se convertira de lui-même, et non pas vous.

« J'ai un peu travaillé, de la plume uniquement. J'espérais beaucoup plus et beaucoup mieux ; je n'aurai pas mené mon livre aussi loin que je l'aurais voulu ; pourtant les choses sont avancées, bien ou mal, et je tâcherai, à moins d'accident, d'en être débarrassé à la fin de l'automne. Après quoi, je reprendrai le harnais de la peinture, le plus lourd à porter que je connaisse. »

Septembre et octobre se passent à Saint-Maurice, d'où Fromentin écrit à Bataillard (30 septembre) :

(1) M. Busson n'avait pas été, cette année-là, « gâté par l'Administration, ni par le jury ».

« Si j'avais en portefeuille un bon livre achevé au lieu d'une œuvre ratée, je serais très content de mon sort. »

*Dominique*, écrit en deux ans et plusieurs fois remanié, n'est pas encore au point en janvier 1862. L'auteur n'en est pas satisfait. Combien de fois n'a-t-il pas désespéré de son œuvre (1) ! Cependant, sur les instances de ses amis et de Buloz, il se décide à en communiquer à la *Revue des Deux Mondes* la première partie.

Le vicomte de Mars, qui recevait les manuscrits, écrit à l'auteur le 4 février : « J'ai achevé la lecture de *Dominique*, et je m'étonne de vous trouver indécis sur l'intérêt de ce roman, du moins tel que je le connais d'après ces premières pages. Il y a là beaucoup de charme et je ne crains que les pages où il est fait allusion au poète et à l'écrivain politique. Ne peut-on les abréger? En tout cas, j'attends la suite, à défaut de la fin qui, je l'espère maintenant, ne vous arrêtera pas beaucoup... »

*Dominique* paraît enfin dans la *Revue* du 15 avril au 15 mai 1862.

L'œuvre semble longue, même au vicomte de Mars, qui demande encore une fois à l'auteur de « dégager »,

(1) Du Mesnil lui écrit un jour (lettre non datée) : « A ce propos, je t'en supplie de toute la force de mon attachement, tâche donc d'être *un peu plus* le maître de tes sentiments. Tu n'as pas idée du mal que tu m'as fait, non pas une fois, mais cent fois, ni du mal que tu te fais, ce qui est bien autrement grave. Que, par un contre-coup inévitable, tu m'aies découragé souvent, abattu et réellement navré, il ne pouvait en être différemment, mais ces défaillances outrées, ces négations, quelquefois, *sans motif*, ont sur toi-même un bien autre effet ; elles te brisent, elles te diminuent et te font perdre la notion des choses, la notion même de ta valeur. Les supprimer est impossible, les atténuer, les rendre plus rares, les *mieux justifier* est chose à quoi tu peux prétendre par un peu de volonté et en t'observant... J'ai l'espoir qu'il nous reste encore assez de jours *de repos* à passer *ensemble* pour n'être pas au désespoir (c'est le mot) quand je te surprends toujours et toujours t'abandonnant, te désertant toi-même. »

de « supprimer », de « concentrer ». « L'étendue de cette dernière partie, écrit-il le 6 mai, dépasse toutes mes prévisions. La composition du numéro prochain en est rendue très difficile.»

Fromentin est ému de cette publication, car l'œuvre a jailli tout entière des profondeurs de son passé, aux plus secrètes vibrations de sa sensibilité. Elle transpose dans l'art littéraire, en le modifiant profondément, cet « amour blanc de la quinzième année » dont le parfum si pur avait embaumé son adolescence (1). Et puis tant d'écrivains jalousent déjà ce peintre qui a fait naguère irruption avec éclat dans leur domaine réservé ! Or voici qu'il menace d'explorer le pays d'un bout à l'autre : après la description, le roman ! Ce scandale ameute contre l'intrus intérêts et ambitions.

Et pourtant, si le grand public demeure plutôt indifférent, les meilleurs d'entre les critiques, les hommes de lettres les mieux qualifiés, applaudissent sans vergogne.

Flaubert, dont Fromentin avait beaucoup admiré, pour la vérité, la vigueur et l'art, la retentissante *Madame Bovary*, goûte en *Dominique* une œuvre très différente des siennes (2).

George Sand ne tarit pas d'éloges.

Depuis 1859, nous ne retrouvons entre elle et Fromentin que deux billets sans date, dont l'un exprime « l'enthousiasme absolu » du peintre pour *Tamaris*,

(1) Il conserva toujours un faible pour ce livre exquis. Un jour, songeant aux critiques dont son roman avait été l'objet lors de son apparition, il déclara au peintre Jules Breton : « C'est pourtant ce que j'ai écrit de mieux ! » (Jules BRETON, *Nos peintres du siècle*, p. 145.)

(2) « Je viens de lire *Dominique* d'un seul coup. J'ai commencé à huit heures du soir et j'ai fini à deux heures du matin. Je brûle de l'envie de vous voir pour en causer et pour vous féliciter. » (Lettre inédite de Flaubert à Fromentin, non datée.

publié à la fin de 1861. Avec *Dominique*, la correspondance reprend.

*George Sand à Fromentin* (1).

18 avril 1862.

« ... Oui, c'est très beau, c'est admirablement dit, et c'est d'un fond excellent, ça s'engage un peu lentement, mais c'est si bien peint et si bien posé ! Du moment que Dominique raconte, on est tout à lui. Le coup de pistolet surprend un peu, mais nous saurons bien ce qui l'amène. Ce *qu'il amène* est très bien amené ainsi. Ce récit ne ressemble à rien et fait beaucoup chercher, beaucoup penser, beaucoup attendre. Donc l'intérêt, au point de vue romanesque, y est tout aussi bien que si d'habiles combinaisons d'événements l'avaient engagé. Tout ce qui est peinture de lieux, de personnes, de situations et d'impressions est exquis. Tout ce qui est analyse est très fouillé, très profond, encore mystérieux à beaucoup d'égards et bien ménagé. Enfin, j'attends la suite avec impatience. C'est bien long, quinze jours !

« Je ne peux pas vous dire le bien que me fait cette lecture. Je ne sais pas si l'on peut dire que la raison est génie ou si c'est le génie qui est la raison même. Mais, génies ou talents, ils me font tous péter la cervelle avec leur *pose*, et je les trouve tous fous. Leur manière de dire et de penser est de la *manière*, du premier au dernier. Je ne sais pas analyser comme vous les causes

(1) L'original de cette lettre appartient à la famille d'Alfred Arago à qui Fromentin l'avait envoyé lui-même. Nous en publions le texte tel qu'il est reproduit par M. Gonse (ouvrage cité, p. 159).

de cette lassitude étonnée qu'ils me causent. Je ne sais pas comme vous me dire où commence le sublime et où il finit. Je ne juge que par l'impression qui m'est laissée, et comme votre Dominique, avec qui d'ailleurs je me suis trouvée en contact étonnant dans mes souvenirs d'enfance, je sens beaucoup plus que je ne sais. Avec vous, je vis et j'existe, et le goût d'écrire me revient ; je ne dirai pas que c'est un bain qui me repose, ce n'est pas si froid que cela, c'est une eau qui me porte et où je navigue en voyant bien clair ce qui fuit au rivage, en allant avec confiance vers ce qui se dessinera demain sur les rives nouvelles.

« Car, en somme, Dominique n'est pas moi. Il est très original. Il s'écoute vivre, il se juge, il veut se connaître, il se craint, il s'interroge, et il a le bonheur triste, ou grave ; j'ai donc pour lui un respect instinctif et je me sens très enfant auprès d'un homme qui a tant réfléchi. Mais ce pilote qui s'est emparé de ma pensée ne me cause aucune inquiétude. Je suis sûre qu'il va au vrai et qu'il regarde mieux que moi la route que nous suivons. Il vit dans une sphère plus élevée, mieux choisie, et, s'il fait de l'orage autour de nous, il n'y perdra pas la tête. — Tel je vois Dominique jusqu'à présent.

« Mais il va aimer et probablement souffrir. Là est pour moi la grande curiosité. Il vaincra. Mais par quel moyen? Grand problème, d'arriver à la sagesse. J'ai souvent essayé en moi de le résoudre pour le peindre, mais cela se résout dans ma tête en enthousiasme et dans mon cœur en bonheur. C'est qu'il me faut si peu de chose pour me sentir très heureuse quand le mal des choses extérieures me laisse tranquille un instant ! C'est peut-être l'appréciation de ce bonheur pris et goûté dans les choses les plus simples qui viendra ou

naturellement ou laborieusement à Dominique. Nous verrons bien. Mais il me tarde de savoir, et, en dehors de l'exécution du livre qui est et sera parfaite, cela est déjà assuré, je vous dirai si la pensée me persuade et me contente absolument...

« George SAND. »

*Eugène Fromentin à George Sand* (1).

19 avril 1862, samedi.

« Madame..., vous m'effrayez beaucoup, par ce que vous me dites et par ce que vous attendez. Je ne sais pas moi-même ce qu'il y a dans mon livre. Ce que vous m'en direz sera certainement une découverte. Je ne suis pas bien sûr d'avoir voulu prouver quelque chose, sinon que le repos est un des rares bonheurs possibles ; et puis encore que tout irait mieux, les hommes et les œuvres, si l'on avait la chance de se bien connaître et l'esprit de se borner. Ce qu'il y a de plus clair pour moi, c'est que j'ai voulu me plaire, m'émouvoir encore avec des souvenirs, retrouver ma jeunesse à mesure que je m'en éloigne, et exprimer sous forme de livre une bonne partie de moi, la meilleure, qui ne trouvera jamais place dans des tableaux.

« Le livre, en tant que livre, est un embryon, je le sens très bien.

« Sera-t-il intéressant, malgré le peu de piquant des aventures et cette ligne directe, sans détour, qui mène au dénouement comme un fil tendu? Sera-t-il émouvant dans la mesure où je m'en suis ému? Voilà... Ne me

(1) Publiée en partie par M. Gonse.

ménagez pas, ne me flattez pas surtout, je vous en supplie.

« Je me crois très capable de m'améliorer, et j'en ai un si grand désir ! Il s'agit que ce petit essai, où vous me permettrez d'attacher votre nom, n'en soit pas trop indigne ; je vous le dis en toute sincérité. A l'heure qu'il est, cela vous regarde presque autant que moi, car je n'y vois rien. Je le remanierai profondément s'il le faut. Et s'il avait besoin d'une moralité plus claire ou plus ferme, ou plus noble ou plus raisonnable, suivant ce que vous en déciderez, j'agirai.

« D'avance, je puis vous dire que l'introduction sera modifiée : ce serait déjà fait, si Buloz m'en avait donné le temps. Je donnerai au Dominique retraité un rôle plus actif, plus large, plus efficace dans ses rapports importants avec un très petit monde. Il sera moins personnel et plus utile. On verra moins son cabinet d'ancien magicien et mieux ses actes. Il sera quelque chose comme un gentilhomme anglais. Il aura le goût et la science de la terre. Après avoir, malheureusement pour l'écrivain, mis autrefois trop de prose dans ses vers, heureusement pour l'homme, il continuera de mêler un peu de poésie à cette bonne prose de la bienfaisance et de l'agriculture.

« En un mot, sauf à le vieillir, je le déterminerai davantage et le viriliserai. Au reste, d'un bout à l'autre, il manquera des accents, des affirmations plus solides, de plus gros points sur les *i*.

« Je vous dirai tout cela plus tard, et ne vous ennuierai plus de moi jusqu'à la fin...

« Ce que vous me dites est si bon, si fortifiant, que j'en suis comme ébahi. Très certainement j'irai à Nohant, si vous le voulez bien, et le plus tôt possible, dès que je serai libre et que vous pourrez me recevoir. Je n'ai pas besoin de me laisser aller pour être tout à vous.

Je le dis mal, mais si vous me connaissez un peu, vous pouvez voir combien cela est vrai. Et j'espère aussi que Manceau ne se trompe pas sur mon sentiment pour lui.

« Je vous suis attaché de toutes les manières, madame, et mon respect, ma gratitude, une admiration dont je suis bien avare, mon profond attachement, tout cela ne fait qu'un seul et même sentiment qui me remplit quand je pense à vous et me rend interdit quand vous m'écrivez, ou que j'ai le bonheur de vous voir.

« Eugène FROMENTIN. »

Quelques jours après, le 3 mai, Manceau écrivait de Nohant à Fromentin : « Je viens de lire à haute voix à Mme Sand votre deuxième numéro de *Dominique*... J'ai tenu *ma public* pendant deux heures bouche bée, ne remuant que pour lire quelques lignes pendant que je reprenais haleine et pour dire deux cents fois, — je *n'exagère pas du tout :* — c'est parfait ! admirable ! superbe ! splendide ! quel talent ! comme c'est heureux ! »

George Sand ajoutait de sa main : « Mon cher enfant, c'est vraiment beau, et vous êtes appelé à prendre un essor de premier ordre. — Croyez ce que je vous dis, et n'en soyez pas troublé, ne me répondez pas et allez toujours. »

Un peu plus tard, à la réflexion, la romancière formulait quelques critiques :

*George Sand à Eugène Fromentin.*

Nohant, 24 mai 1862.

« C'est un beau, beau livre, une de ces choses rares qu'on savoure et qu'on relit en soi-même après, et qu'on

relira plusieurs fois avec des découvertes toujours. C'est tout près d'être un chef-d'œuvre, — mais il y a une lacune. Quelque chose manque, ou n'est pas assez clairement dit. Quelques pages de plus entre le dernier adieu de Madeleine et le mariage de Dominique, et le chef-d'œuvre y est. Ou bien, peut-être, quelques pages du commencement reportées à la fin. Je n'aime pas beaucoup le suicide d'Olivier, là où il est placé, je ne sais pas encore pourquoi il m'a choquée, j'attendais une explication que je n'ai pas trouvée suffisante. Peut-être ai-je mal lu, je recommencerai. Ceci d'ailleurs n'est qu'une appréciation d'instinct et toute personnelle dont il ne faut pas tenir grand compte, car ceux qui font des romans sont parfois de très mauvais juges du détail. La critique *amie* et pleine de sollicitude à laquelle vous donnerez attention parce que je la crois juste, est celle que je vous ai dite : il manque quelque chose entre le désespoir et le bonheur retrouvé, et ce quelque chose est justement ce que vous saurez le mieux dire, ce que vous avez peut-être négligé de dire, croyant que c'était trop vrai et sous-entendu. Or les chefs-d'œuvre doivent être compris de tout le monde. Vite, à l'ouvrage et en avant le chef-d'œuvre ! Et si mon observation n'est pas assez claire, dites-le-moi, ou venez me voir. Donnez-nous les quelques jours promis, non pas cette semaine où nous entrons, mais la semaine d'après, c'est-à-dire dans les premiers jours de juin. Il fait beau, la campagne verte n'est qu'un pré d'un bout à l'autre. La maison est tranquille, on se repose dans un bonheur qui n'a pas encore de nuages. Nous causerons à fond des heures entières, et si j'ai tort, ce qui est possible, vous aurez au moins acquis dans la discussion une complète certitude pour votre œuvre. Avec le défaut que j'y crois voir, elle est encore admirable, et je n'ai pas de mots pour vous dire les qualités

exquises et la plénitude de talent extraordinaire que j'y vois.

« A vous.

« G. Sand. »

*Eugène Fromentin à George Sand* (1).

25 mai 1862.

« ... Je ne puis vous dire qu'une chose, madame et bien amie, c'est que continuellement je vous remercie au fond de ma pensée du bien que me fait chacune de vos lettres ; et si je vous dis tout bonnement merci, croyez que ce petit mot sec et court contient mille et mille actions de grâces. Quoi que *nous fassions*, jamais la chose dont vous vous occupez avec tant de bonté ne méritera le nom que vous lui attribuez. Vous êtes contente : et cela suffit à me rendre très fier et très tranquille, l'opinion des autres ne prévaudra plus contre la sécurité que vous me donnez. Maintenant je suis tout oreilles et tout obéissance, et je vous écouterai. Ce que vous me proposerez, je le ferai ; et je n'aurai pas de peine à suivre en cela votre opinion qui est la bonne. Moi, je n'ai aucune idée de la tenue, de la logique et des vraies conditions d'équilibre d'un livre construit. L'instinct ; hors de là pas l'ombre de raison.

« Jugez-en : le coup de pistolet, c'est un hasard de plume qui l'a fait arriver là. Une fois posé, j'en ai tiré le mouvement de Dominique à s'épancher, et je me suis persuadé qu'il était bien là, puisqu'il servait à déterminer les confidences. J'ai tâché plus tard de l'expliquer tant bien que mal, et c'est mal puisque l'explication vous

(1) Publiée en partie par M. Gonse.

paraît incomplète. Quant à la brusquerie de la fin, même absence de préméditation.

« J'étais essoufflé de cœur après avoir écrit les adieux ; séance tenante, j'ai sauté au dernier chapitre uniquement pour me remettre moi-même, et comme par un besoin tout personnel de me reposer à de longues années d'intervalle dans des conclusions de vie plus sereine.

« Vous voyez que de pareils procédés ne sauraient se défendre et que des étourderies de cette nature ne pèsent pas lourd dans la main de la *critique amie* qui veut bien traiter mon *Dominique* comme un livre ayant ses pourquoi.

« Donc, a *priori*, je vous abandonne tout ; et puisque vous me faites cette joie de me l'offrir, nous causerons. J'écrirai à Manceau à la fin de la semaine ; je lui demanderai votre jour, et, au jour indiqué, je me précipite à Nohant : ce qui ne sera pas une petite fête, ni un petit honneur. Ainsi j'améliorerai dans la mesure où vous le direz ; et puis... je tâcherai de faire mieux une autre fois ; car, malgré vous, je le vois bien, vous serez toujours trop indulgente... »

*A Monsieur Gaston Romieux.*

**Vendredi soir 30 mai 1862.**

« Vous m'avez fait un bien grand plaisir, cher ami. Même en faisant la part de l'amitié dans ce que vous me dites, il est évident que vous êtes content ; et vous ne sauriez imaginer combien j'en suis heureux. Quand mon livre a été fini, livré, en voie de publication, il y a deux ou trois amis à qui j'ai beaucoup pensé ; vous êtes de ce tout petit nombre d'esprits sensibles, aimants,

aimés, dont je me disais : qu'en penseront-ils? Quelques sympathies comme les vôtres, chaudement exprimées, la certitude que mon livre s'adressera tout juste aux lecteurs de mon choix pour qui je l'ai vraiment écrit, qu'il est émouvant puisqu'il émeut, et qu'il n'est pas dénué d'intérêt, malgré ses lenteurs : voilà le seul et vrai succès dont je jouis pleinement. Le reste, je ne m'en préoccupe guère, et le succès général, on ne le sait jamais. Et vos *visées plus lointaines* m'ont touché, mais m'ont fait rire (1).

« Du Mesnil avait raison, cher ami : à l'époque où je vous en parlais et où vous me voyiez bien découragé, mon livre était détestable, et bien plus encore qu'il n'avait eu le courage de me le faire entendre. Après en avoir désespéré, je me suis dit que tout travail manqué peut se refaire, j'ai pris mon cœur à deux mains, et j'ai récrit d'entrain, en deux mois, sans m'arrêter, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, un volume qui ne ressemble pas plus au premier que la nuit ne ressemble au jour. Vous aviez donc raison tous deux, lui de m'avertir, vous de m'encourager. J'aurais fait une égale bêtise, ou de céder à la tentation de le publier tel quel, ou d'y renoncer. Il y avait un livre à faire avec la donnée choisie, mais il fallait le refaire, et je m'applaudis maintenant d'avoir attendu et d'avoir persévéré.

« Quant à vos observations, sachez que j'y attache un prix véritable. *Excès d'analyse et çà et là de l'afféterie :* c'est bon, j'y aurai l'œil quand il s'agira de publier le livre, mais cette légère indication ne suffit pas pour m'éclairer. Je suis encore trop près du travail pour en avoir la conscience nette et le juger d'un œil assez clairvoyant. Savez-vous, cher ami, le service que vous

(1) Probablement l'Académie française. Fromentin s'y présentera en 1876.

devriez bien me rendre, si j'osais vous imposer cette corvée? Souvenez-vous des points incriminés, que vous avez certainement notés au passage; tâchez de les retrouver, pointez les chapitres, les pages, les lignes, et indiquez-les-moi. J'examinerai, et soyez sûr que vos sévérités me profiteront. J'ai si grande envie de faire bien! J'enregistre ainsi certaines observations soit de fond, soit de forme, et le moment venu, je les utiliserai pour améliorer. Le volume ne paraîtra qu'à l'automne, et d'ici là, j'espère, nous nous verrons.

« Il m'importait beaucoup de ne *pas* faire un *four*. Un roman après deux livres de voyage, un livre d'homme, après des essais littéraires qu'on pouvait tolérer d'un peintre, c'était une grosse entreprise et pleine de danger. Le danger est paré. La réussite est-elle assurée? Vous le dites. Et je suis obligé de m'en rapporter aux bruits recueillis par mes amis.

« Merci encore, votre lettre m'a fait battre le cœur d'un petit mouvement de vanité permis et de joie très légitime. Imaginez-vous que depuis cinq ou six jours je n'ai pas eu une minute de liberté le soir, pour vous en remercier. Ce soir encore, il est tard, je suis las, je pense et j'écris tout de travers; mais je n'ai pas voulu me coucher avant de vous avoir écrit; et, stupide ou non, ce petit mot vous arrivera sans délai. Piochons, il n'y a que cela de positif, et soyons sévères l'un et l'autre, l'un pour l'autre. Plus je lis, plus je m'efforce, plus je suis convaincu que le très bien est le fruit d'un excessif travail.

« Adieu, cher ami. Je vous embrasse et suis à vous de tout cœur.

« EUGÈNE. »

« *P.-S.* — Écrivez-moi, n'est-ce pas? Et rendez-moi le service de me faire la note des passages à châtier. »

Eugène Fromentin, sur l'invitation pressante de George Sand, part le 12 juin pour Nohant. Il arrive le 13. Réception excellente, un seul étranger (1). Le peintre est charmé d'assister à la leçon de géographie donnée par Mme Sand à ses enfants : « Belle maison, jolie vie, simple, unie, cordiale, indépendante pour chacun, d'un ton de bonne compagnie, qui ne ressemble guère à ce qu'on peut imaginer dans un certain monde. Bref, je suis très heureux d'être venu voir de près dans sa vie de travail et de famille un grand esprit et un excellentissime cœur... Nous avons causé de *Dominique.* J'ai noté toutes ses observations, très légères et très justes, j'y ferai droit. Il s'agit de quelques allongements et de quelques explications, le tout très facile à faire. *Pas une coupure,* même dans les parties descriptives, du moins c'est son avis, et je m'y tiendrai. »

### *A Madame Eugène Fromentin.*

Nohant (17 juin 1862).
Nuit de dimanche à lundi, une heure et demie.

« Chère amie, il est une heure du matin bien passée. Nous revenons de la Châtre où il y avait spectacle. Je te raconterai cela. C'est drôle et intéressant comme tout ce qui se rattache aux habitudes de la maison, où certaines choses bizarres ne sont au fond que de bonnes actions... Mme Sand devait me lire aujourd'hui son roman (2). Elle était lasse, un peu souffrante, et la lecture est remise à demain soir lundi. Ce sera le bouquet de mon séjour. Je quitterai Nohant mardi à

(1) Lettre de Fromentin à sa femme, 13 juin 1862.
(2) Probablement les *Beaux Messieurs de Bois-Doré.*

deux heures et demie... Je suis enchanté de mon séjour. Je te dirai mieux cela de vive voix. Ils sont tous bien excellents. Et j'emporterai certainement des regrets. Je désire aussi en laisser ici.

« Mais je serai heureux de retrouver mon chez moi. Vous me manquez un peu, vous deux... »

Voici les notes prises par Eugène Fromentin au sujet de *Dominique* sous la dictée, pour ainsi dire, de George Sand (1) :

« *Première partie.* — Pas de coupure dans l'introduction. Allonger la fin de manière à faire équilibre (2).

« *Page* 799. — Lettre d'Olivier. Dominique la lit, devient pâle et sort. — Olivier est malade. Dominique se fait seller un cheval et part. Quelques jours d'absence. Il revient. — Olivier s'est blessé (chute de cheval) gravement, sinon dangereusement. Il va mieux. Il quitte le pays. — L'auteur demande une explication. Dominique lui montre la lettre : « Il est arrivé là par de grands ennuis. Pour vous expliquer Olivier, il faut vous raconter sa vie, et je ne puis vous parler de lui sans vous parler de moi. » Confidences (3).

« *Page* 184. — Expliquer qu'Olivier ne donne pas sa maîtresse à Dominique, mais qu'il le lance dans un monde

(1) Ces notes ont été publiées dans la *Revue de Paris* du 15 septembre 1909. — La pagination est celle de la *Revue des Deux Mondes* de 1862, le roman n'ayant pas encore paru en volume au moment où ces notes ont été prises. La page 799 correspond à la page 44 du volume 5e édition, les pages 184 et 185 aux pages 175 et 177, la page 193 à la page 192 du volume, les pages 429 et 432 aux pages 288 et 293, la page 439 à la page 304, la page 440, chapitre XVIII, à la page 308. Le volume ne comporte pas de chapitre XIX.

(2) Fromentin n'a pas tenu compte de ce conseil.

(3) Ce passage a été modifié à peu près comme George Sand le demandait.

où lui-même il a pu faire son choix, ou faire tout simplement qu'il y ait trois personnes dans la voiture, Olivier et deux femmes (1).

« *Page* 185. — « Il ne sera pas difficile, ma tante y venant avec eux, de la déterminer, etc. » — Introduire la tante aux Trembles par convenance et trouver le moyen de la nommer pendant le séjour (2).

« *Page* 193. — *Tâcherons* (erreur), *toucheurs de bœufs*. Trouver le nom local. — *Tâcheron* veut dire : « homme à la tâche », et, proprement, *entrepreneur de travaux ruraux*, homme qui se charge d'une tâche (3).

« *Page* 429. — Indiquer par un ou deux mots, çà et là, les rapports affectueux de M. d'Orsel et de Dominique et faire comprendre plus clairement que M. d'Orsel a deviné la double passion de sa fille et de Dominique (4).

« *Page* 432. — Course à cheval. Se trouve dans *Mauprat*, avec la même signification : coquetteries d'Edmée qui fuit au galop pour attirer et exciter Mauprat. — Laisser la course, mais indiquer nettement l'analogie, en nommant le livre, et même en rapprochant par un mot la situation presque identique des personnages, avec des caractères tout différents (5).

« *Page* 432. — Ne pas laisser croire ici que Made-

(1) Le conseil a été suivi. Dans la première version, la voiture ne contenait d'abord que deux personnes : Olivier et une jeune femme. Olivier poussait Dominique à sa place et s'asseyait en face de lui : il avait l'air de lui donner sa maîtresse. Dans le volume, la voiture contient deux jeunes femmes ; Olivier fait asseoir Dominique à côté de lui, en face d'elles.

(2) Ce passage n'a pas été modifié.

(3) Fromentin a remplacé « tâcherons » par « valets de labour », qui est le mot propre.

(4) Ce passage n'a pas été modifié.

(5) Fromentin a intercalé dans le texte : « Comme Bernard de Mauprat attaché aux pas d'Edmée. »

leine s'est donnée. On pourrait l'imaginer, d'après le paragraphe troisième de la page (1).

« *Page* 439. — Course dans le bois avec Augustin. Introduire le retour que je voulais mettre :

Tout à coup je rebroussai chemin. « Où donc allez-vous? » me dit Augustin. L'interrogation d'Augustin me rappela à moi-même. « Où je vais? » lui dis-je avec égarement, et je compris que machinalement je retournais sur mes pas pour courir à Nièvres. Eut-il, ou non, le soupçon du combat qui se livrait en moi? Mais il s'arrêta lui-même et m'examina avec pitié pendant que je demeurais stupidement et comme indécis planté au milieu du sentier. Je courus à lui, je lui pris le bras. « Savez-vous bien que je l'ai épargnée? lui dis-je avec fureur. Elle était à moi, et je l'ai épargnée (2) ! »

« *Page* 440. — Chapitre xviii.

« Ici introduire un chapitre long ou court, n'importe, ainsi conçu :

« Mon désespoir fut sans bornes. J'étais seul et je pus m'y livrer sans danger pour personne et sans remords pour une conscience qui ne demandait plus de tout un passé ruiné, bouleversé, perdu, que l'inviolable possession de ses regrets et l'assouvissement de sa douleur. Il m'arriva souvent de me révolter contre moi-même et de m'écrier, comme si je parlais encore à quelqu'un qui pût me plaindre, me contredire, ou seulement m'écouter : « Augustin, savez-vous bien que je l'ai épargnée? » L'idée que Madeleine était à moi, que je l'avais possédée, pour ainsi dire, m'enivrait de regrets ; et la pensée du peu de mérite que j'avais eu à respecter

(1) Ce passage n'a pas été modifié : il semble assez clair que Madeleine ne s'est pas donnée.

(2) Le morceau indiqué n'a pas été ajouté : il eût allongé inutilement.

sa dernière défense, la certitude trop évidente que je n'aurais guère été plus coupable en étant plus heureux, l'oubli du danger de mort, l'effroi plus vague d'une horrible fuite, beaucoup d'ombres amassées déjà sur la pitoyable agonie qui nous avait sauvés l'un et l'autre, un chagrin persistant, des désirs horribles, la solitude et le noir hiver, pour accroître encore ce désordre total d'esprit, de cœur et de sens, tout cela me plongea dans le plus déplorable état où je me sois encore trouvé. — Je me surpris riant de moi-même et traitant de niaiserie le seul acte de résistance qui m'eût cependant préservé d'un désespoir sans remède. J'accusais Madeleine et j'allai jusqu'à voir des supercheries dans le jeu tragique qui m'avait désarmé. Les sophismes ne manquaient pas pour m'encourager à nous calomnier tous deux. Qui sait si l'abandon n'était pas pire que la faute? si je ne la laissais pas plus digne, mais plus désespérée? si les violences n'auraient pas étouffé ses remords? si je n'avais pas strictement rempli tous mes devoirs d'honnête homme en attendant des années le libre abandon de ce cœur si douloureusement, si patiemment acquis? Ne pas se l'approprier quand il s'offrait, le laisser échapper quand il se donnait, respecter Madeleine quand peut-être elle eût voulu des brutalités pour l'absoudre, était-ce le fait d'un scrupule bien méritoire ou un acte de pure imbécillité? Je devenais furieux au soupçon perfide que je m'étais trompé de conduite et que j'avais agi comme un sot en n'agissant pas comme un maître : « Ce n'était pas le moment d'être sage, m'écriai-je; c'était plus tôt qu'il fallait l'être, ou jamais. Lâche cœur qui pense au mal quand il est fait, qui déserte le danger qu'il a fait naître (1)! »

(1) Ce nouveau chapitre, « long ou court », n'a pas été écrit. Ces

« Conserver le mariage. — Portrait de Mme de Bray : qu'elle soit tout le contraire de Madeleine. Qu'elle représente l'amour durable, comme Madeleine a représenté la passion. Moins séduisante, moins brillante, aussi charmante. Bonheur pour la vie. — L'introduire au milieu du récit sous le nom de Mlle ***, même monde que Mme de Nièvres. La montrer une fois. La faire intervenir, si c'est possible. — Quand, la grande douleur passée, Dominique se hasarde à revenir à Paris, il la retrouve. Elle lui plaît, elle le tranquillise. Elle n'est plus très jeune. Il veut lui tout apprendre et laver tout le passé par une confiance absolue. — Trouver, au besoin, une jolie scène ; après quoi le mariage est sous-entendu (1).

« Ici seulement Chapitre xix (2).

« Commencement de même, modifier seulement la fin : 1° Il ne faut pas laisser le moindre doute sur la parfaite guérison de cœur et d'esprit de Dominique, et, pour le moment, le lecteur peut en douter ; — 2° Ne pas le confiner à toujours dans la vie de gentilhomme campagnard. Laisser supposer que, tranquillisé de cœur, il l'est d'esprit et qu'il recommencera à produire. Un homme capable de sentir ainsi et de raconter de la sorte n'est pas médiocre. Là est la véritable contradiction du livre. Augustin pourrait le lui dire, ou l'auteur :

réflexions, tous ces retours sur le passé, auraient paru plutôt longs. Ne valait-il pas mieux laisser au lecteur le soin d'interpréter la situation et le silence de l'auteur ?

(1) Le portrait de Mme de Bray, Fromentin l'a jugé superflu : là encore, il a préféré ne pas appuyer, mais laisser deviner. — Il n'a pas voulu, non plus, introduire la future Mme de Bray dans le récit sous son nom de jeune fille : d'abord par pudeur, sans doute, afin de ne pas rappeler trop son propre mariage ; ensuite, c'eût été encombrer inutilement le récit et établir, en outre, une symétrie conventionnelle avec le groupe d'Olivier et de Julie.

(2) Chapitre xviii du volume.

« Eh bien, mon cher Dominique, vous voilà heureux et réconcilié avec votre talent comme avec la vie ! » — Trouver un mot qui résume et soit le dernier du livre (1).

« Quant à Olivier, pousser ses coquetteries plus loin. Cet amour obstiné de Julie ne le touche en rien, mais l'irrite et le provoque. Soit à Paris, soit à Nièvres, il pourrait se rapprocher d'elle et avoir l'air de céder. Julie se méfie d'abord, et puis s'enflamme. Olivier se retirant, désespoir de Julie, moitié rage et moitié amour. Nulle tendresse, une ardeur passionnée, quasi haineuse. — La séduira-t-il (2). »

Le 17 juin, en route pour revenir à Paris, Fromentin écrit de Châteauroux une lettre attendrie à George Sand. Ce séjour à Nohant l'a rendu bien heureux. Il se sent presque un familier du foyer, il s'est attaché à tous ceux qui y vivent, il aime la maîtresse de la maison aussi ingénument que si elle n'était pas l'admiration de son esprit : « Je n'étais guère dans mon assiette en me séparant de vous. Quoique le père ou le mari rentre chez lui, il n'est pas possible que l'ami qui vous a quittée tout à l'heure soit bien gai... Permettez-moi, chère madame,

(1) Fromentin ne paraît pas avoir tenu compte de ces critiques. Cependant la guérison de Dominique n'est pas douteuse. Il demeure gentilhomme campagnard. Est-il médiocre? Nous ne le pensons pas, quoique l'auteur ait tenu à laisser ce qualificatif dans la bouche de son héros, et cela pour des raisons qu'il n'y a pas à indiquer ici. Dominique ne pouvait pas se réconcilier avec son talent sans que le sens du livre différât de ce qu'il est.

(2) Les personnages d'Olivier et de Julie sont demeurés ce qu'ils étaient primitivement. George Sand romantisait leurs caractères et leur aventure plus que Fromentin ne le voulait faire. Olivier, séducteur, fût devenu odieux. Du reste, en insistant sur l'histoire de ces deux cœurs, on lui donnait trop d'accent : elle passait de la pénombre du second plan à la pleine lumière du premier, au détriment de la perspective générale du roman.

de vous embrasser encore comme tout à l'heure, aussi respectueusement, aussi tendrement que je vous aime... »

George Sand répond aussitôt. Elle est très touchée de la pensée qu'a eue Fromentin de lui écrire de Châteauroux (1) : « Nous sommes restés tout tristes de votre départ et voilà que vous nous manquez comme si nous avions passé dix ans ensemble. Il y a des amitiés que le cœur n'a pas choisies, mais que les circonstances et les habitudes consacrent : ce ne sont pas toujours les meilleures et elles imposent souvent plus de devoirs qu'elles n'apportent de jouissances. Il y en a d'autres qui viennent tard dans la vie et qui prennent tout de suite la place qu'elles doivent prendre, parce qu'ellles sont toutes de choix et de convenances réciproques. Il faut donc les pousser vite à leur état normal pour réparer le temps perdu, comme disait Montaigne en parlant de La Boétie... » — La bonne dame de Nohant concluait qu'il fallait revenir la voir et amener aussi Mme Fromentin (2).

« Vous ferez une bonne action, ce jour-là, en mêlant un peu le courant encore plein et actif de votre vie au courant plus ralenti de la mienne et en mettant chez nous l'empreinte ineffaçable d'une belle, bonne et forte individualité...

« Pensez-y sérieusement, dites-vous qu'il y a dans un coin peu éloigné quelques êtres associés par une affection complète les uns aux autres et qui tous vous appré-

(1) Lettre à Fromentin, 18 juin 1862.

(2) Mme Fromentin était très fière du témoignage que George Sand rendait à son mari et professait pour elle une vive admiration, mais elle s'effarouchait un peu de la liberté d'allures qu'elle supposait aux familiers de Nohant. Elle resta donc sur la réserve.

cient, vous aiment, et vous comprennent. Cela ne se trouve pas partout... »

Fromentin, deux jours après (1), déclare qu'ils ont été, Mme Fromentin et lui, remués jusqu'au fond du cœur et enthousiasmés de la nouvelle invitation qui leur est adressée : « ... Nohant est maintenant un petit monde unique, indivisible, qui me tient au cœur par toutes sortes de liens de respect, de reconnaissance, d'attachement et de sympathie... »

A Paris, le peintre s'était chargé d'une commission pour Hetzel au sujet de *Flavie*, éditée en 1860. Il a vu Perrin, directeur de l'Opéra-Comique, dont le rêve est depuis longtemps d'avoir la *Mare au Diable.* « Il y voit, déclare Fromentin, un magnifique opéra-comique, des types scéniques, des situations dramatiques et musicales, un cadre riche et charmant, ce sont ses paroles. Il lira *la Drac* (2), qu'il n'a pas lu. Il aimerait beaucoup Maurice avec vous ; et, quant à la musique, il n'a pas l'air embarrassé pour trouver l'auteur. Il a nommé Massé. Ce nom vous sourirait-il autant qu'il paraît le rassurer ?... »

Le même jour, Eugène Fromentin parle à Maurice Sand des souvenirs que lui laisse à perpétuité son séjour à Nohant: « J'ai cru faire, en allant vous voir, un pèlerinage en un lieu infiniment vénéré ; et j'en rapporte, je crois, des amitiés auxquelles je n'osais prétendre. »

A une réponse amicale du 30 juin et à l'envoi par Maurice d'un de ses ouvrages, *Masques et Bouffons*, Fromentin, répliquant, ajoute : « Je pioche assez lugubrement depuis que je vous ai quittés. Je voudrais avancer

(1) Lettre du 20 juin, publiée en partie par M. Gonse.
(2) La pièce ne fut donnée qu'en 1864, sans grand succès

mon exposition avant de m'accorder un congé. Il n'est plus question de littérature. Il y a en moi, comme en vous, deux hommes que j'ai bien de la peine à mettre d'accord. Et le barbouilleur n'est pas le plus heureux, ni le moins morose. »

Parmi les critiques qui firent bon accueil à *Dominique*, Edmond Schérer écrivait dans le *Temps* du 17 juin un article qui, remanié, complété, sera reproduit plus tard dans ses *Etudes sur la Littérature contemporaine* (1).

Dans ces pages fines et justes, vibrantes d'émotion, Schérer explique pourquoi le roman de Fromentin n'a pas un succès bruyant et même ennuie le gros public. Cette « vieille histoire des jeunes amours » est destinée aux gens de goût. L'originalité en réside surtout dans le contraste entre l'observation précise et le contour vague, la subtilité et l'ardeur, la rêverie et l'éloquence. C'est une œuvre exquise, distinguée, sans note fausse, une œuvre comparable à *la Princesse de Clèves*. Et puis a-t-on jamais mieux indiqué les harmonies secrètes de la nature et de l'humanité? Derrière les personnages, on entrevoit l'homme, tout l'homme avec ses aspirations vers l'infini. Ce livre « est destiné à éveiller des échos dans les profondeurs de l'âme humaine, à rencontrer des amis secrets partout où il y a des cœurs blessés et des esprits délicats. »

L'article de Schérer devait poser entre deux esprits si bien faits pour se comprendre le premier jalon d'une amitié intellectuelle qui dura jusqu'à la mort d'Eugène Fromentin.

(1) T. II, p. 16 et t. V, p. 25. — On sait que Schérer (1815-1889) était peut-être alors, avec Sainte-Beuve, le critique dont les jugements avaient le plus de portée dans le monde littéraire.

## *A Edmond Schérer.*

Paris, 20 juin 1862, vendredi soir.

« Monsieur, — je suis très sincèrement touché de l'article que vous avez bien voulu publier dans le *Temps* du 17 sur mon roman de *Dominique*, même avant que ce petit essai, très peu bruyant, comme vous le dites, ait reçu la forme définitive d'un volume. On me communique à l'instant le numéro du journal, au moment où j'arrive de la campagne. C'est un succès qui me surprend et qui me cause un plaisir plus rare, plus délicat que la satisfaction vaniteuse d'un écrivain qui s'entend louer. Voilà pourquoi je dis touché et non pas flatté. Il y a dans votre jugement, monsieur, si flatteur et si bienveillant qu'il soit, quelque chose de plus que des éloges ; et c'est cette nuance inattendue et si peu commune qui me produit l'effet d'une rencontre heureuse. Il y a comme une sincérité dans l'estime, comme une émotion partagée, comme une intelligence infaillible de ce que j'ai voulu rendre, montrer ou cacher, exprimer ou sous-entendre. J'y vois, en un mot, des analogies de sensations et, pour ainsi dire, une amitié d'esprit cent fois préférables à des applaudissements et qui me paraissent le plus estimable et le plus précieux des unissons.

« Vous voulez bien, en parlant de l'accueil plus que que discret, je crois, fait à ce livre, le définir et m'en consoler peut-être par des comparaisons charmantes ; j'ajouterai, si vous le voulez bien, que je n'attendais pas, en le soumettant à la critique, d'accueil qui répon-

dît plus précisément aux desseins du livre et à la seule vive ambition de l'auteur.

« Merci, monsieur, je vous suis vraiment reconnaisant...

« Eugène FROMENTIN. »

La certitude, maintenant acquise, que, malgré l'indifférence du gros des lecteurs, *Dominique* était une œuvre vivante et viable, eût aisément incité l'auteur à continuer dans la voie littéraire. Il projetait d'écrire, sous forme de lettres à George Sand, une étude sur le paysage dans le roman. Buloz, heureux de sa collaboration pour la *Revue*, le lui rappelait durant l'été 1862 (1), et, prophétisant les *Maîtres d'autrefois*, il ajoutait : « Je vous ai entendu un jour aussi développer de bonnes idées sur la peinture et l'art. Pourquoi ne les écririez-vous pas? Vous obtiendrez là, certainement, un vrai succès. » La démangeaison d'échanger le pinceau contre la plume a toujours tenté Eugène Fromentin, et plus à ce moment qu'à tout autre. Mais il aimait la peinture, il avait quelque chose à exprimer par elle ; par elle seulement il pouvait assurer sa vie matérielle et demeurer indépendant.

En 1862, nous le voyons donc, malgré son travail littéraire, exposer au cercle de l'Union artistique son *Bivouac arabe au lever du jour*, dans lequel la critique se plaît à saluer une œuvre délicate, exquise, dans la nouvelle manière du maître (2) ; et il envoie à l'exposition de Londres quelques tableaux remarqués (3).

L'été s'écoule à Paris.

(1) Lettre inédite de Buloz à Fromentin, 1er août 1862.

(2) *Gazette des Beaux-Arts*, 1862, t. XIII, p. 95 et 368.

(3) Durant l'automne, qu'il passe comme de coutume à Saint-Maurice, Fromentin reçoit de Gustave Moreau, avec lequel son

*A Monsieur Charles Busson.*

Paris, 23 août 1862, samedi soir.

« Votre lettre m'a trouvé en plein dans les idées noires, voilà pourquoi je n'ai pas voulu vous répondre avant d'avoir repris courage. Vous êtes de ceux avec qui j'aime à penser tout haut et je vous aurais assommé encore une fois de mes lamentations. J'ai beaucoup travaillé depuis votre départ, régulièrement, tous les jours et tout le jour, un grand mois, sans relâche et sans avarie. La fatigue est venue, comme cela devait être, avec le dégoût, et j'ai détruit de fond en comble un tableau presque achevé et qui peut-être avait du bon. C'est du temps et, à coup sûr, beaucoup d'argent de perdu.

« Aujourd'hui j'en ai pris mon parti et j'en parle posément comme de beaucoup de mes aventures du même genre. Bref, et puisque vous me demandez compte de l'emploi de mon temps, j'ai mis ma *Curée* (1) sur la toile, à l'état d'ébauche avancée, *trop avancée*, direz-vous. Les deux ou trois personnes qui l'ont vue,

intimité va se resserrant, une lettre affectueuse et remplie d'encouragements, dans laquelle on lit : « ..... Comment pouvez-vous douter que je ne vous sois très reconnaissant quand vous me gouvernez au sujet de mon travail et que cela ne me soit très profitable ? Soyez certain que je sens bien que vous avez souvent raison de m'accuser d'un peu de torpeur. Non que je m'endorme : il s'en faut ! Mais je ne pense pas assez que les années vont vite, bien vite, trop vite !... » Et Moreau déclare qu'il attend le retour de son ami pour savoir à quoi s'en tenir sur l'exécution des toiles qu'il a sur le chevalet. « Et je serai tout prêt (hélas !) à retravailler les parties que vous ne trouverez pas satisfaisantes... » (18 octobre 1862.)

(1) Tableau exposé en 1863, actuellement au Louvre.

en sont contentes, moi je n'ai rien à en dire. J'ai aussi fait les dessins et l'ébauche, mais très incomplète, d'un tableau de même dimension (5 pieds). Depuis mon désastre, je me suis mis à battre monnaie. J'ai commencé quatre petits tableaux qui vont être achevés ces jours-ci.

« Ainsi de réels efforts, un petit progrès dans un sens, peu de travail effectif (sauf le gagne-pain dont je ne parle que pour mémoire), des hauts, des bas, et toujours une grande envie de mieux faire, avec un grand sentiment d'impuissance, voilà pour l'atelier... »

Dans le courant de cette même année 1862, un des familiers de l'atelier de Fromentin, Amédée Cantaloube, lui lut un soir quelques-uns des sonnets antiques de son ami, Armand Silvestre, alors inconnu. Fromentin les trouva superbes, se fit présenter l'auteur et l'engagea à les publier. Armand Silvestre, très flatté, s'empressa d'apporter le manuscrit de son recueil à l'auteur de *Dominique*, qui, sur ses instances, lui promit une préface. La préface ne venait pas et le poète se désolait, quand il reçut une lettre affectueuse et bonne, lettre d'excuses et de regrets : « Je suis un chaste en art », écrivait Fromentin, « et je me trouve horriblement gêné pour parler de vers aussi audacieusement passionnés. » La préface fut écrite par George Sand. Mais Fromentin consentit volontiers à donner des conseils à ce débutant. Il indiqua quelques corrections, il revit même les épreuves. En reconnaissance, l'auteur lui dédia une pièce de ce premier volume (1).

En novembre 1862, George Sand rappelle à Fromentin sa promesse d'un nouveau séjour à Nohant. Qu'il vienne

(1) Léon PHILOUZE, *Eugène Fromentin*, Vannes, 1898, et lettre inédite d'Armand Silvestre à Fromentin, non datée.

avec sa femme et son enfant : il y a une chambre dortoir pour eux. L'artiste répond de la Rochelle qu'attaché par une foule de petits liens qui font de grosses chaînes il ne prévoit pas la possibilité d'un voyage dans le Berry (1).

*A George Sand.*

9 novembre 1862.

« ... J'ai sur ma table une lettre que je vous écrivais, il y a trois semaines, pour vous parler de mon *Dominique* et pour vous dire, chose à peine avouable, que je n'ai jamais pu y faire les changements convenus. Après je ne sais combien de luttes, d'efforts inutiles et de gémissements, j'ai pris le parti de l'envoyer à l'imprimerie tel quel, ou à peu près. Vous l'offrir dans cet état me paraissait absurde après ce que vous m'aviez conseillé et ce que j'avais promis. Je vous disais tout cela. Mes épreuves ne me sont pas encore revenues, peut-être même ne les corrigerai-je qu'à Paris. Il me reste donc encore un petit espoir, mais bien faible, car ce méchant livre, sorti de moi depuis trop longtemps, ne m'inspire aujourd'hui qu'un grand dégoût.

« Pour me consoler de mon impuissance, j'ai visité à deux pas de chez moi une petite île assez curieuse (l'île de Ré), et je médite un travail qui me sort de mes habitudes et qui m'amusera vu sa nouveauté pour moi. Je le commence en ce moment et je l'achèverai cet hiver ou plus tard au premier repos du peintre. Beaucoup de notes informes et les premières pages d'un article

(1) Lettre qui suit, publiée en partie par M. Gonse.

de Revue, voilà tout ce que j'aurai fait ici. J'en suis honteux.

« Avez-vous lu *Antonio* (1)? m'écrit-on de Paris. Grand succès. » — Nous le lisons en famille, on en est ravi. C'est une occasion pour moi de parler de Nohant, de vous revoir et de vous entendre... »

L'étude sur l'île de Ré, destinée à la *Revue des Deux Mondes*, n'a jamais été terminée. Le début, dont la rédaction définitive était commencée, a paru après la mort de l'écrivain, dans le livre de M. Gonse (p. 341 et suiv.). Le reste, à l'état de simples notes, est demeuré inédit.

Voici quelques-uns de ces fragments, assez poussés pour intéresser. On y saisit sur le vif les procédés de notation d'Eugène Fromentin.

« 26 *octobre* 1862. — *Phare des Baleines.*

D'Ars au Phare des Baleines. — C'est dimanche. La campagne est vide. La messe à peine finie, on entend sonner les vêpres dans les villages. Le ciel est entièrement couvert, une pluie épaisse et fine s'interpose entre les plus courts horizons, comme une brume. La campagne est horriblement triste, dépouillée, mouillée, comme inhospitalière. Des marais, des vignes, des champs enfouis sous les mauvaises herbes. Il n'y a de différence, quant à l'aspect, qu'entre la couleur jaune des pampres déjà fanés et le vert frais des herbes. La route qui de Saint-Martin court aux Baleines s'allonge avec des circuits à travers la campagne plate et uniforme ; elle est luisante et blanche et miroitante en s'imbibant. Le long cordon de dunes

(1) Roman publié par George Sand en 1861.

se resserre ; on sent que l'île s'étrangle et va se terminer en pointe. Les villages, longue agglomération de maisons basses, blanchies, reliées par des murs en pierre sèche ; tout cela pâle et triste et sans aucune couleur. Des moulins, de rares meules de paille d'orge. Au loin, droit en face de la route, la haute tour, doublée de la vieille tour, le pied dans des massifs verts. Les femmes, en mantes noires, avec leurs doubles coiffes de futaine jaunâtre, des parapluies, vont à l'église de ***. Des troupes d'enfants propres, en tenue de dimanche, stationnent à l'angle des chemins et jouent au palet sur la place de l'église.

« Le Phare. — Reçu par le maître de phare. Intérieur somptueux, escalier magnifique, en spirale, le centre vide. Extrême sonorité de ce long cylindre ; la voix s'élève et vibre dans ce cornet sonore au point qu'il faut se parler lentement pour s'entendre. On monte ; de distance en distance, une étroite fenêtre, ouverte alternativement soit sur l'île, soit sur la mer. L'horizon se relève et la campagne s'allonge et s'aplatit, la mer grandit et a l'air de se calmer.

« On dépasse ainsi le niveau de l'ancienne tour, on la trouve petite, et rien cependant ne paraît très loin de l'œil.

« 26 *octobre, la nuit.* — *Phare des Baleines.* — Première chambre où couche un des veilleurs de garde, entièrement boisée de chêne ; hautes et étroites fenêtres de chêne à garniture de cuivre (comme partout ici). Un lit à alcôve ; intérieur propre, étroit, un faux air d'oratoire. Par les deux fenêtres on aperçoit, au niveau de l'œil, la ligne inflexible de la mer sur un rayon de dix lieues, un vaste morceau de l'île, aplatie sous les yeux comme une carte de géographie peinte...

« Nos côtes, dit-on, sont de toute sûreté. Restent les brumes, les accidents indépendants de la prudence ou du calcul des capitaines. Un navire désemparé et ne gouvernant plus fait côte en dépit de tous les signaux.

« Il y a deux ans, perte totale en plein jour d'une goélette de Paimpol, entre le premier et le deuxième phare, à deux heures de l'après-midi, en décembre. Le maître étant à dîner, on va le prévenir qu'un navire faisait côte ; la mer était démontée, il ne fallait pas songer à mettre un canot à la mer. Le navire avait ses voiles déchirées ; il était à demi couché sur le rocher, la lame le couvrant entièrement ; les cinq matelots étaient réunis à l'arrière faisant des signes de détresse ; on eût dit, tant on les voyait de près avec une longue-vue, qu'on les entendait crier et parler. Femmes, enfants, tous les gardiens, toute la colonie du phare était aux talus. Le maître était monté sur la vieille tour et les examinait avec sa longue-vue. Le courant portait le navire à droite, et peu à peu il glissait sur le rocher et gagnait une déclivité du fond qui le conduisait à un gouffre ; on jugeait que quelques minutes encore, et tout était perdu. C'est ce qui arriva : le fond manqua sous le navire, et tout sombra. Les gens du phare eurent encore un moment de faux espoir : on vit quelque chose qui surnageait et les hommes dessus ; on crut que c'était la chaloupe, et le maître faisait des signes aux malheureux pour leur indiquer de se laisser porter plus à droite, où ils échoueraient dans le sable. Venir directement au phare, c'était entrer dans les brisants et se faire mettre en pièces. Ce n'était point la chaloupe, c'était le rouf qui flottait et que la mer achevait de broyer. Deux hommes surnageaient les derniers, accrochés au bout du mât. Chaque mouvement du flot qui soulevait la mâture ou la laissait retomber les élevait

de plusieurs pieds hors de l'eau ou les faisait plonger. Cette immersion terrible, qui ressemblait, me disait un témoin oculaire, au [supplice] infligé comme punition dans la marine, leur laissait à peine quelques secondes pour respirer et les suffoquait lentement avant de les noyer tout à fait. Enfin cet atroce supplice cessa ; il avait duré vingt minutes. Le dernier débris vivant disparut, et deux heures après l'échouage il ne restait plus rien au-dessus du flot que des épaves qu'on voyait à peine dans l'énorme épaisseur des lames. Le lendemain, les cinq cadavres étaient rendus par la mer et portés au « platin ».

« On trouva sur le second une lettre de son père, lettre toute récente, écrite de Paimpol. Le vieux père lui disait qu'il se dépêche à revenir, que sa sœur allait se marier, qu'un de ses frères venait de se noyer, et il lui recommandait d'avoir bien soin de son plus jeune frère, le benjamin de la famille, qui était mousse à bord. On repêcha le benjamin, mort avec son frère aîné.

« Le maître me racontait la lugubre histoire sur la plate-forme, au moment où le soleil se couchait, en vue de la haute mer. Le théâtre du naufrage était à nos pieds, si près de nous, pour ainsi dire, qu'un caillou lancé vigoureusement serait tombé juste à l'endroit où le pauvre navire avait touché. Le second phare en mer, éloigné de nous de trois mille mètres, semblait un petit pieu planté dans le voisinage de la côte. L'énorme horizon de la mer passait de beaucoup par-dessus la lanterne. Je pensais que quatorze ou quinze cents lieues de flots pareils nous séparaient du continent le plus voisin et que ce grand orbe liquide se prolongeait ainsi, visible de dix lieues en dix lieues, cent cinquante fois au delà de l'extrême portée du plus

élevé et du plus éclatant des phares. La nuit descendait sur cet incommensurable espace agité, menaçant, semé de dangers. La vague arrivait lentement, régulièrement ; elle écumait en rencontrant le roc, se creusait, se renflait encore ; une dernière volute, un peu plus forte et plus irritée, se gonflait en touchant le sable et s'y brisait. A mille mètres, on ne voyait presque plus la vague, un peu plus loin on n'apercevait plus d'écume, tout reprenait son niveau. La pleine mer avait l'air tranquille ; en réalité elle était forte...

« Deux gardiens veillent à la tour en mer. Ils font partie de la brigade des cinq gardiens attachés aux feux des Baleines. Ils ont un mois de mer et quarante jours de terre, de quinzaine en quinzaine... Ils fument, me disait-on, ils lisent, ils jouent, ils dorment ; on ne me disait pas qu'ils s'ennuient. La résignation est une grande chose, et l'habitude ; l'une vaut l'autre, et qui sait si ce dont on fait une vertu n'est pas la lassitude même de souffrir et la diminution de la vie?

« De temps en temps le gardien chef va les inspecter ; quand la mer est mauvaise, de préférence, me disaient-ils. On accoste au pied de la tour, bâtie sur le rocher, mais sur un fond de maçonnerie lui-même immergé... Ceux dont le pied n'est pas assez leste ou assez sûr pour tenter cette ascension périlleuse, on les hisse jusqu'à l'entrée dans un panier d'osier manœuvré par un palan. *On pèse leur chair*, comme le disait le maître... Une fois par mois les gardiens opèrent leur changement de domicile. A terre, ils retrouvent leurs maisonnettes au milieu des jardins, leurs femmes et leurs enfants ; c'est le paradis !...

« Quand on s'approche et qu'on entre, par exemple, dans le jardin, à cinquante pas du pied de la tour, on a sur la tête, à cent cinquante pieds dans la nuit sombre,

une sorte de dôme à nervures lumineuses que le maître comparait aux branches d'un parapluie et qu'un poète pourrait, sans emphase, comparer aux rayons simplifiés d'une gloire déployée sur un colossal plafond semé d'étoiles. A peine a-t-on perdu de vue le piédestal gigantesque, ou plutôt le candélabre monstrueux qui supporte le bec d'éclairage, que ce globe rougeâtre, suspendu entre ciel et terre dans le vague flottant de la nuit, sans point d'appui, de la grosseur d'une grosse lune une demi-heure après son lever, devient tout à fait fantastique. De loin on dirait un œil qui s'ouvre et se ferme à demi, et ce gros œil, qu'on aperçoit de partout, étonne et rassure, et je ne puis vous dire avec quel sentiment on le regarde quand on songe à tous ceux qu'il sauve très certainement à toute heure de nuit de la ruine, de la mort et du désespoir. Il n'y a pas de mère, de fille, de sœur ou de femme de marin qui ne doive penser au veilleur qui est là-haut comme à une providence...

« 27 *octobre*. — *Phare des Baleines*. — Le soleil se lève après six heures et demie, un peu en dehors de la pointe extrême de Saint-Martin, par-dessus l'île, derrière la côte de l'Aiguillon. Demi-disque rouge, grand orbe sans aucun rayon, tout aussitôt caché par des nuages. Temps douteux. Vent souffle du nord-ouest en grains. Il a plu cette nuit. Merles et grives dans les massifs. La mer gronde au nord du phare, preuve que le vent a remonté cette nuit...

« La violence des grosses mers est telle sur le banc, que la lame elle-même jaillit jusqu'à moitié de la tour en mer et que les embruns aspergent la lanterne située à quatre-vingts pieds au-dessus de la pleine eau...

« J'ai suivi les dunes. A un kilomètre et demi de

la tour, j'ai pris la voie directe des Portes. Retour par la même route, et puis par la plage. Magnifique *platin* (le terme est de nos pays) demi-circulaire d'une grande lieue de développement, tout sable, et de sable si uni, si doux au pas, si parfaitement lissé par la mer, que le pied du moindre oiseau marin s'y imprimerait comme dans du sable à mouler. On marche avec plaisir et comme avec scrupule sur cet admirable tapis dont la souplesse et la propreté ont je ne sais quoi de luxueux. La falaise grisâtre éclairée par le soleil de trois heures. La mer bleue et calme ; un seul cordon d'écume qui fait tout le tour du golfe et s'y déploie pour ainsi dire à la même seconde comme un rouleau étincelant. Un feu de régiment, la poudre éclatant en petits flocons blancs et courant et se propageant sur le front d'une armée en ligne, produit quelque chose de semblable. Grondement de tonnerre sur cette grande plage sonore et vide...

« Plus dans l'ouest, et dans la ligne des *phares*, effrayante [défense] des brisants, toute la mer en quelque sorte en écume, avec des bruits, un mouvement, des assauts multipliés, impossibles à dire. D'ailleurs pas un être vivant...

« Je pensais que ceci est bien réellement un des bouts du monde et qu'avec un peu d'imagination on pourrait transporter ce bout du monde n'importe dans quel hémisphère, y supposer un navire au large, faisant avec précaution la revue de cette baie magnifique et dangereuse, y abordant tant bien que mal, et découvrant une île déserte. Je n'ai jamais vu rien de plus exotique et qui ressemble plus à ce qu'on lit dans les voyages.

« Rentré au phare. Le jardin silencieux. Un goéland blanc qui descendait de la mer passait au-dessus du rond-point sablé et s'en allait vers l'intérieur de l'île en criant. Un jardinier bêchait dans les plates-bandes.

La maison à angles de granit, blanche, froide, sérieuse, était fermée, et pas un bruit ne s'y faisait entendre. Je suis entré dans les vestibules. Le seul battement de la porte a retenti d'une façon étrange dans le haut cylindre de l'escalier et le bruit est allé se perdre en se répercutant contre les parois depuis le bas jusqu'à la lanterne. Silence, propreté, gravité d'un cloître. Un faiseur d'images ne manquerait pas d'insister sur cette analogie, peut-être forcée, mais cependant très sensible, et de parler des orages de la vie, qui perpétuellement se font entendre de l'autre côté de la petite colline...

« J'ai assisté à l'allumage. Il faisait encore demi-jour. Le couchant très clair et fortement orangé, le croissant de la lune aux trois quarts du ciel, la mer ronflant très fort, la brise au sud-ouest...

« Une heure après, la nuit était close. Nous étions assis dans cette coupole de verre embrasée de lumière. Singulière irisation de la lumière à travers les disques ; insupportable éclat des foyers lenticulaires, immense projection des seize faisceaux lumineux déployés en cercle à travers la nuit et allant s'appuyer sur l'horizon. On dirait une roue à rayons phosphorescents...

« 9 *heures*. — La brise est tombée, l'air est très doux, la mer fait un bruit enragé. La lune, nouvelle de trois ou quatre jours, s'est couchée dans un ciel parfaitement net ; je l'ai vue disparaître au-dessus du massif des jardins. La nuit. — Vus d'un peu bas, les massifs où dominent les tiges coniques et légères des pins et des tamarins, se mêlent aux tamarins des dunes, se prolongent indéfiniment et font l'effet d'un grand bois touffu. Ils ont un air septentrional qui fait penser aux forêts du Nord. La mer, qui gronde à cinquante pas derrière, donne une vraie solennité à ce tableau relative-

ment exigu et médiocre. Silence absolu dans la maison. Belle nuit... »

Le 9 janvier 1863, Fromentin écrit à George Sand (1) : « J'ai lu *Plutus*, c'est exquis. Cette modeste imitation de l'antique est bien ce qu'il y a de plus original et de plus *vous*.

« Quelle allure ! quel style ! quel caractère ! et que d'émotions et de vie dans la simplicité de ces lignes anciennes ! Il y a tels mots de Bactis, telles entrées de votre belle et adorable Pauvreté qui m'ont ému jusqu'aux larmes. Par le temps où nous sommes, si malsain, si mesquin, si troublé, si plein de petites disputes autour de chétifs intérêts et de vilaines ambitions en vue des plus tristes objets, on dirait une leçon tombée du ciel. Comprendra-t-on cela ? En profitera-t-on ?

« Je ne sache rien de plus attendrissant, ni de plus consolant, ni de plus persuasif. Pour ma part, je vous en remercie, non pas seulement comme d'un plaisir extrêmement vif, mais comme d'une émotion extrêmement salutaire...

« Mon *Dominique* paraît demain. Hachette en a fait tirer un certain nombre d'exemplaires format in-8°, papier propre. Le brochage de cette édition de cérémonie, que je n'ai pas pu surveiller, n'est pas fini ; du moins, je n'en ai pas encore d'exemplaire. Je tâcherai d'en obtenir un demain, pour que vous ayez le premier paru et que je puisse vous adresser les prémices de ce petit livre que je vous ai dédié, d'après votre permission.

« De mon travail, rien de bien neuf. Prenez ceci pour un mot de convalescent. Pardonnez-moi, chère ma-

(1) Lettre publiée par M. Gonse. — *Plutus* venait de paraître dans la *Revue des Deux Mondes*. « Mme Sand l'a fait, dit Manceau, en se reposant ; collaborateurs : Aristophane et Lucien. »

dame, ce retard qui m'a rendu malheureux ; portez-vous bien toujours, écrivez pour les cœurs avides de belles et saines choses ; vous êtes seule aujourd'hui pour nous donner de beaux exemples dans de bons livres... »

*Dominique* parut en volume dans la maison Hachette le 10 janvier 1863. L'intérêt en avait semblé si languissant que la Revue s'était demandée si elle irait jusqu'au bout de la publication. Peu lu d'abord, ce roman devait être maintes fois réédité (1). Outre George Sand et Schérer, Sainte-Beuve lui consacra dans le *Constitutionnel* des lignes très élogieuses, et la postérité a, jusqu'à ce jour, ratifié ces jugements (2).

Fromentin envoie son livre à Théophile Gautier (19 jan-

(1) Il était parvenu, en 1911, à sa 37e édition en France, non compris les tirages de luxe.

(2) Le critique Chesneau disait de *Dominique* (23 février 1863) « Il m'a touché par l'accent incisif, pénétrant, un peu âpre, d'une analyse morale profonde et sincère, vraie. Il m'a charmé par la puissance de relief que vous donnez aux formes extérieures. » — Quelques jours plus tard, c'est J.-M. Dargaud, l'auteur de l'*Histoire de la liberté religieuse en France*, qui écrit à Fromentin (8 février 1863) : « Mon cher ami, j'ai lu votre *Dominique* avec un vif intérêt. Je veux vous faire cependant tout de suite une critique. Je regrette l'épithète de *médiocre* dont se flétrit le principal personnage de votre livre. Et d'abord il n'a pas ce droit. Il faut être poli même avec soi, et surtout il faut être vrai. Or Dominique n'est pas médiocre. Le *fût-il*, vous deviez le peindre tel, et laisser au lecteur le soin de le caractériser. L'imagination du lecteur, mon cher ami, est d'une délicatesse féroce, et si on lui présente un héros et qu'on l'appelle médiocre, on en efface le prestige d'avance et le livre risque de se fermer tout seul. Voilà le danger que vous avez couru avec moi. Heureusement, les nuances du récit, le charme du paysage soit de terre, soit de mer, le bonheur du style, coloré, net, sincère, ému, palpitant, pittoresque et musical, toujours naturel, jamais déclamatoire, l'honnêteté des sentiments et le timbre de l'âme vous ont sauvé et m'ont ravi. » — On connaît le mot de Xavier Doudan, écrivant, à propos de *Dominique*, à Mlle de Sainte-Aulaire, en 1870 : « Il y a dans tout le roman un parfum léger et doux comme l'iris, qui nous rappelle tout et rien. »

vier 1863). Il ne peut disposer d'un exemplaire sur papier de cérémonie parce qu'il y a eu des erreurs qu'on corrige et que le tirage se fait trop attendre.

L'auteur déclare qu'il n'oubliera jamais ce que Gautier a dit et fait pour le tirer de l'ombre, lui et ses livres.

*A Monsieur Ludovic Halévy* (1).

21 janvier 1863.

« Mon cher ami, je rentre et je trouve votre lettre. Je vous en remercie de tout mon cœur ; c'est la plus chaude et la plus émouvante poignée de main que ce petit livre m'ait valu. Il est douteux qu'il m'en vaille beaucoup de cette valeur.

« Si j'en parle légèrement, faut-il vous le dire, ce n'est pas que je le méprise ; mais c'est que je le crois exposé à d'universels dédains.

« Merci encore, cher ami, et bien à vous. »

George Sand répond à la lettre que lui écrivait Fromentin le 9 janvier. Elle est heureuse que *Plutus* l'ait satisfait (2). Le critérium des efforts que font les auteurs pour bien écrire n'est pas dans le jugement du public, mais dans celui des esprits d'élite. Elle attend *Dominique* pour le relire. Avec ou sans les modi-

(1) Ludovic Halévy avait écrit le 20 janvier à Fromentin : « Il faut absolument que je vous parle de votre *Dominique;* il faut que je vous dise avec quelle émotion j'ai dévoré *ce petit livre* que vous traitez si légèrement dans votre dédicace. Ce petit livre est un beau livre. Ce petit livre restera comme une des œuvres les plus touchantes et les plus complètes de la littérature de ce temps. Je l'ai lu et relu, et je serais un ingrat de ne pas vous remercier du plaisir que je vous ai dû. »

(2) Lettre non datée, qui se place entre le 9 et le 27 janvier 1863.

fications qu'elle croyait utiles, ce n'en est pas moins un beau et bon livre. Quant à elle, elle écrit alors *Mademoiselle La Quintinie* qui paraîtra en 1864. Elle insiste pour que Fromentin revienne la voir à Nohant.

*Eugène Fromentin à George Sand* (1).

**27 janvier 1863.**

« Chère Madame, c'est par trop absurde que vous n'ayez pas encore ce volume qui vous appartient à tant de titres. Il a paru le 20 de ce mois, mais avec des fautes énormes, des corrections faites à l'imprimerie, *après le bon à tirer*, par je ne sais quel correcteur scrupuleux qui s'était permis de substituer des non-sens à certaines hardiesses qui probablement ne lui plaisaient pas. Il a fallu tout arrêter, et introduire des cartons.

« J'ai lâché, tels quels, quelques exemplaires de librairie. Mais les plus propres, — et le sont-ils ? — je les reçois à la minute même. Le premier adressé est le vôtre. Il vous sera expédié demain, avec un autre pour Maurice et un pour Manceau.

« La dédicace est froide et officielle. Elle ne dit rien ni de ce que je vous dois, ni du sentiment que j'ai pour vous (2). Si le public n'en est pas averti autant peut-

(1) Publiée par M. Louis Gonse.

(2) On se rappelle les termes de cette dédicace à George Sand, dans laquelle l'auteur s'excuse de n'avoir pu rien changer à une œuvre d'essai pleine d'inexpériences, dont les défauts lui ont paru sans remède. « Si le livre était meilleur, je serais parfaitement heureux de vous l'offrir. Tel qu'il est, me pardonnerez-vous, madame, comme au plus humble de vos amis, de le placer sous la protection d'un nom qui déjà m'a servi de sauvegarde et pour lequel j'ai autant d'admiration que de gratitude et de respect? »

être que je l'aurais voulu, c'est qu'il m'a semblé dangereux de me prévaloir d'une amitié qui pouvait me faire supposer plus d'orgueil encore que d'attachement. Mon vrai sentiment vous le connaissez, j'espère, et je vous prie, chère madame, de n'en jamais douter.

« Il y a de tout un peu dans la dévotion entière que vous m'inspirez, et je ne craindrais pas, de vous à moi, de me réjouir et de me vanter tout à la fois d'être votre ami.

« Eugène FROMENTIN. »

George Sand remercie aussitôt de la dédicace (1). « Qu'ai-je donc fait pour vous? J'ai été heureuse de rencontrer un vrai beau talent et j'ai rempli mon devoir en le disant tout haut. Et à présent que je connais le cœur et l'esprit d'où sort ce talent, je trouve que je ne l'appréciais pas encore assez. Je suis donc fière et touchée d'avoir votre amitié, qui est pour moi une récompense hors de proportion avec ma sollicitude pour vous au commencement. A présent, c'est de l'amitié aussi, bien entière et bien vraie. »

Fromentin fréquentait quelquefois chez George Sand, à Paris. Elle l'invite un jour à dîner, avec promesse de le présenter à un haut personnage de ses amis. Les termes de la réponse de Fromentin suggèrent le nom du prince Jérôme Napoléon, très lié avec la bonne dame de Nohant. Cette présentation effraie beaucoup le nerveux artiste : « Quand le danger de ces rapprochements imposants est passé, je m'étonne de les avoir crus si redoutables, mais l'angoisse n'en est pas moins réelle ; et si la hauteur du rang me trouble moins que

(1) Lettre du 28 janvier.

la gloire, je suis cependant poltron par timidité comme par respect (1). »

Un autre jour, Fromentin recommande à George Sand un livre de son ami, M. Arthur Baignères (2). Elle goûte l'ouvrage et répond (lettre du 14 mars 1863) : « Mes amis me suivront-ils tous jusqu'à *La Quintinie?* Vous me disiez que c'était une œuvre de courage. Quand vous aurez lu, vous verrez qu'en effet il m'en a fallu, je ne dis pas pour braver l'inimitié des dévots : un peu plus, un peu moins, je suis habituée à ne pas compter ; mais le courage a été de rompre avec de chers souvenirs et des tendances au mysticisme qui ont eu un grand ascendant sur les trois quarts de ma vie. Je les ai reconnus énervants, et la passion de la vérité a tué en moi tout un monde de morts. Il faut vivre, vivre toujours, vivre toujours plus, afin de vivre encore au delà de ce que nous appelons la mort.

« Cher ami, que faites-vous? peinture ou littérature? heureux artiste qui vivez double, et mettez si bien en pratique ce que je viens de dire !

« A vous de cœur.

« G. Sand. »

La réponse de Fromentin est du 11 avril. Elle témoigne une vive reconnaissance pour le service rendu à M. Arthur Baignères qui est un esprit à comprendre Mme Sand, non seulement dans ce qu'elle fait de beau, mais dans ce qu'elle pratique et conseille de grand, de juste et de bon.

(1) La timidité nerveuse de Fromentin est telle, qu'invité à une soirée chez la comtesse Valewska, il n'ose s'y rendre seul, et prie Alfred Arago de l'introduire. (Lettre à Arago, non datée.)

(2) Un recueil de nouvelles publié sous ce titre : *Histoires modernes.* (Paris, 1863, Hetzel, édit.)

Fromentin continue (1) :

« Et vous croyez que je pourrais ne pas *vous suivre jusqu'à* Mademoiselle La Quintinie? — Ah ! je n'ai pas l'esprit bien fort, je ne sais rien, je ne pense à rien, j'ose à peine étudier certaines questions vitales où ma pauvre raison se perd ; je vis dans un doute indolent pour ne pas m'effrayer moi-même par des négations courageuses ou des affirmations qui vaudraient des actes ; mais quand je trouve enfin dans une œuvre de toute bravoure le programme exact de ce que je crois être la vérité, quand on me montre en toutes lettres ce que ma conscience balbutie tout doucement depuis tant d'années ; quand on me prêche la sainteté des seules choses qui soient saintes, et qu'on me console en m'éclairant, et qu'on me rassure en me persuadant : ne vous imaginez pas que j'hésite. Je vous suivrai de toute mon âme, partout où vous irez. Menez-moi aussi loin que vous voudrez sur ce chemin-là. J'irai les yeux fermés, car je suis sûr comme j'existe que vous nous menez tous à la lumière. Votre livre est admirable, et ce qui le rend irrésistible c'est qu'il est sage, modéré, d'une équité parfaite, dans des équilibres de raison qui tranquillisent les esprits les plus poltrons. Plus de passion nuirait à l'effet profond et pour ainsi dire paisible que vous produisez sur l'esprit.

« J'en ai beaucoup entendu parler : l'opinion est unanime. Vous seriez même très étonnée des adhésions que vous entraînez ; on approuve, on ne dit pas seulement : c'est beau, c'est fort, c'est manié par une main de maître, on dit : c'est vrai. Il est vrai que je choisis mon monde, et que dans mon monde on est à vous. Je me doute qu'ailleurs on proteste, vous devez le

(1) Lettre publiée par M. Gonse.

savoir. Je n'ai pas encore rencontré un de vos ennemis. Je sais que Feuillet fait semblant d'être exaspéré, sans doute pour cacher l'énorme plaisir que vous causez à cet amour-propre en lui faisant un si grand honneur. J'attends avec anxiété, moins la fin de l'histoire que nous croyons deviner, que le triomphe du juste et la défaite de Moreali. Par quels moyens, par quelles armes? Ce qu'il y a de si beau là-dedans, c'est que dans cette lutte des âmes contre la discipline, les armes sont les plus nobles et les plus simples : les mouvements du cœur, les élans de l'esprit. Pas de ruses, pas de stratagèmes ; la discipline est effrayante, la doctrine a mille entortillements de conscience à son service. Deux cœurs très épris, deux esprits pénétrés peu à peu de la même envie de s'affranchir, vont se délivrer naturellement, par le seul effort de leur expansion.

« Excusez ce verbiage et tenez seulement que je vous remercie, pour moi et pour bien d'autres...

« Ma femme, qui se permet de lire ma lettre, réclame et veut être expressément comprise dans les « bien d'autres ». Vous dites ce que beaucoup de gens ont sur les lèvres et ce que pas un d'eux ne pourrait dire, faute de deux rares privilèges que vous avez : le génie et le courage...

« Je n'ai pas le courage de vous parler de moi. J'ai peinturluré tout l'hiver. Il y a un petit progrès, je crois, avec des qualités de moins. Est-ce donc une nécessité du progrès de marcher en laissant toujours un pied qui traîne?

« La littérature est au fond du puits ; en sortira-t-elle? et quand?

« Adieu, madame, je vous aime de tout mon cœur, et je mets à vos pieds mon respect et mon attachement.

« Eugène Fromentin. »

*George Sand à Eugène Fromentin.*

17 avril 1863.

« Cher bon ami, votre lettre m'est une joie parce que vous me dites *pourquoi* mon livre vous plaît et ne vous déplaît pas...

« Le public n'est pas notre juge, bien qu'il nous condamne ou nous élève sur le pavois. Il ne sait ni ne veut juger ce qui le force à réfléchir. Mais dans le public néanmoins sont nos juges, le jury que nous acceptons et qui nous ébranle ou nous raffermit. Vous êtes de mon jury à moi, et quand vous me dites que mon travail va au vrai et au bien, je suis contente de l'avoir osé...

« Je craignais le lieu commun, mais j'espère échapper à cela dans la dernière partie, explicative de tout ce qui précède. Je suis curieuse de savoir si ce dénouement dans la vie de Moreali est ce que vous aviez prévu. Vous me le direz si vous trouvez pour cela un moment.

« Je suis toute *contrite* de penser que je ne verrai pas de sitôt ce que vous venez de faire en peinture. Vous dites qu'on perd d'un côté ce qu'on gagne de l'autre. Je ne crois pas que l'on perde ce que l'on a : seulement une autre acquisition se développe davantage et nous fait croire qu'elle a tout absorbé. Ou plutôt nous mettons au service de la seconde acquisition ce qui était une qualité *crue* et elle se trouve fondue, mais non effacée. Je suis donc bien sûre que vous êtes en grand progrès et votre doute de vous-même est une raison de plus pour que j'y croie. Je n'ai jamais vu les gens enchantés d'eux-mêmes faire un pas de plus... »

Au Salon de 1863, figurèrent trois des plus belles toiles d'Eugène Fromentin : le *Bivouac arabe au lever du jour*, le *Fauconnier arabe* et la *Chasse au faucon en Algérie* (*le Curée*) (1).

Le 24 juin, Manceau, ayant relu *Dominique* pour la quatrième fois à George Sand, annonce à l'auteur : « Je ne vous écris pas le succès de cette nouvelle lecture auprès de la chère madame ; il était de toutes les phrases, de tous les alinéas. Vous n'avez rien changé, vous avez bien fait. C'est admirable comme ça ! »

L'illustre romancière mande à son tour, un mois après (28 juillet) : « Connaissez-vous Edmond About ? — Il m'écrivait ces jours-ci sur *Dominique :* Encore quelques

(1) Le *Bivouac arabe* vaut au peintre le beau sonnet d'Albert Mérat qui se termine ainsi :

Quel secret a servi ta pensée infinie
Pour qu'en ce cadre étroit tienne l'immensité?

Paul Mantz, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (t. XIV, p. 496), déclare : « Le défaut de M. Fromentin dans ses deux derniers tableaux, c'est d'adopter de plus en plus un procédé d'exécution un peu mince. Économisant la couleur et la pâte, il couvre à peine la toile d'un leger lavis qui, pour l'avenir, ne gardera peut-être pas une solidité suffisante. Mais c'est là, à vrai dire, le seul reproche que nous puissions adresser à M. Fromentin, qui se montre aussi fin dans le dessin qu'il est harmonieux dans le choix de ses colorations tour à tour brillantes ou voilées. » — Pour Théophile Gautier (*Moniteur universel*, 20 juin 1863), « M. Fromentin ne copie plus ces types admirables, il les porte en lui-même complètement assimilés, et il les reproduit avec la liberté d'une création originale. C'est ce qui fait le plus grand charme de sa peinture, à laquelle nous ne reprocherons, dit le critique, d'autre défaut qu'un manque de corps et d'épaisseur qui nous inquiète pour sa durée. » — Les techniciens ne tenaient pas ces tableaux en moindre estime. Alexandre Protais le peintre militaire, ami de Fromentin, disait plus tard de la *Curée* : « Je soutiens, fût-ce même contre vous, que votre tableau de la *Curée* est excellent à plus d'un titre. Je ne vous dirai même pas, à cet égard, tout ce que j'en pense pour le développement de votre talent. » — La *Curée*, vendue dix mille francs à l'État, a passé du Luxembourg au Louvre après la mort du peintre.

années, et j'aurai l'âme assez forte et assez épurée pour mériter de vous dédier un beau livre comme *Dominique*. C'est le dernier roman que j'aie lu. J'y ai trouvé bien des choses qui me manquent et j'en suis sorti avec une volonté ferme de me compléter. »

Sainte-Beuve apporte à l'écrivain la consécration de deux articles de sa main. Après s'être documenté auprès de l'auteur (1), suivant son usage constant (Quels furent ses débuts? Où se passe exactement l'action de son roman? N'a-t-il écrit que trois volumes?) le maître critique étudie avec une rare finesse l'œuvre entière de l'écrivain (2) :

Eugène Fromentin est « peintre en deux langues »; il ne confond pas ses deux manières : il rend en peinture les idées plastiques, en littérature les idées littéraires. Comme style, il vise à ses plus grands effets en combinant merveilleusement des procédés moyens. Il est moderne, et pourtant il se rattache par des traits essentiels et par l'esprit à la grande école des Anciens. Il n'est qu'un classique, raffiné peut-être, mais vif et sincère, un classique rajeuni. Le peintre, l'homme de goût et l'homme de sentiment ont collaboré ensemble à ses livres. Il s'inspire de la nature sans renier les maîtres. Dans la description, il se sert de tous ses sens et il excelle à transposer du monde physique au monde moral. Sainte-Beuve loue, comme il convient, en *Dominique* la délicatesse, la vérité du récit, la mesure, le choix des détails, le charme qui est tout entier dans le développement et les nuances. Dans ce livre exquis, le critique ne relève qu'une erreur : la passion arrivée à son paroxysme ne connaît pas d'obstacles, tandis que

(1) Lettre inédite de Sainte-Beuve à Fromentin, 25 janvier 1864.

(2) On trouvera ces études dans les *Nouveaux Lundis*, t. VII, p. 102 à 150.

le héros de Fromentin s'arrête en chemin. La vérité n'a donc pas été suivie jusqu'au bout.

*A Sainte-Beuve.*

8 février 1864, lundi soir.

« Monsieur,

« Vous me faites beaucoup trop d'honneur et le plus grand plaisir que j'aie peut-être éprouvé depuis que je travaille. Je m'attendais à deux mots de vous, mais non à deux grands articles. Je viens de vous lire et de me relire en partie dans les nombreuses citations que vous daignez faire de mon *Sahara.*

« Vous m'éclairez, monsieur, sur une œuvre ancienne et naïve où je découvre, grâce à vous, des intentions que j'ignorais. Nul ne jouira ni ne profitera autant que moi de cette analyse si fine et si forte. Il me semble, en vérité, que l'article soit écrit pour moi tout seul, et voilà pourquoi, tout amour-propre à part, je vous en remercie profondément comme d'une révélation de ma propre nature.

« J'aurai l'honneur, monsieur, si vous le permettez, de vous voir le jour où je serai sûr de ne pas vous gêner ; mais j'ai hâte de vous adresser dès ce soir l'expression de ma sincère gratitude avec l'hommage de mon respect.

« Eugène Fromentin. »

En 1864, Fromentin vend plusieurs tableaux et envoie au Salon son *Coup de vent dans les plaines d'alfa,* qui, pour ses qualités expressives surtout, est fort admiré (1).

(1) « Le tableau de M. Fromentin, écrit Léon Lagrange dans la *Gazetet des Beaux-Arts* (t. XVII, p. 20), malgré la vérité contestable de la couleur, n'en demeure pas moins le tableau le plus oriental du Salon. »

A l'Exposition d'Anvers, la *Chasse au faucon* obtenait la même année un éclatant succès.

Le 1er mars 1864, l'Odéon donnait la première représentation du *Marquis de Villemer* de George Sand. Eugène Fromentin et sa femme y assistaient. Ce fut un triomphe. La salle trépignait, hurlait. La famille impériale, l'Empereur en tête, applaudissait à tout rompre. L'auteur rentra chez elle à deux heures du matin, épuisée, mais heureuse. Fromentin la félicite la même nuit.

### *A George Sand* (1).

(2 mars 1864), lundi, après minuit.

« Bien chère madame, voilà, je pense, un succès ! En êtes-vous heureuse? En avez-vous joui comme nous, qui avons partagé l'émotion de la salle entière, et recueilli, cachés dans votre corridor, l'ovation qui vous était adressée sous vos fenêtres? La pièce : exquise; les acteurs très bien, presque sans réserve et sans exception ; une rare et merveilleuse leçon de goût, de décence, de noblesse, de naturel et de vraie grandeur dans le simple ; un public assez intelligent pour saisir tout cela et qui semble se convertir lui-même en vous applaudissant ; la vraie puissance du génie reconnue enfin ! exaltée et consacrée devant d'*autres puissances* qui ne s'en sont pas montrées jalouses. C'est un spectacle unique, que je n'avais jamais vu, et que nous vous remercions bien de nous avoir procuré. Il ne faut donc pas trop médire de notre temps. Le public a racheté ce soir bien des inepties et bien

(1) Lettre publiée par M. Gonse.

des sécheresses. Il est tard, nous rentrons fort troublés.

« Permettez à deux amis qui vous aiment tendrement de finir cette soirée émouvante en vous embrassant respectueusement et du fond du cœur.

« Eugène FROMENTIN. »

Tout en travaillant à ses « petites saletés », comme il appelle certains de ses tableaux, Fromentin écrit à M. Busson : « Faute d'autre distraction du soir, la politique me passionne, et je lis régulièrement mes deux journaux. Je ne puis vous dire à quel point je rage et je m'intéresse avec frémissement au sort de ce malheureux pays. A qui faut-il s'en prendre? tout le monde a tort et a raison, — politiquement, s'entend. Car, quant au droit, vous et moi nous savons bien où il est ; mais il paraît que la politique et le droit sont deux. »

Depuis 1848, l'ardeur politique d'Eugène Fromentin s'était singulièrement apaisée. Il réprouvait la violence, il redoutait l'avenir ; la plupart de ceux en qui il avait mis l'espoir de la démocratie s'étaient comportés dans la mêlée et surtout avaient exercé le pouvoir d'une façon qui l'écœurait.

Fromentin n'avait, d'ailleurs, qu'à se louer de l'Empire. Il comptait dans le monde officiel d'excellents amis et quelques-uns des ministres de l'Empereur le tenaient en haute estime. Il paraissait quelquefois à la Cour (1). Nous le voyons, durant l'automne 1864, invité à Compiègne. Il est attristé de la perspective de perdre par là quelques jours de bon travail, et « furieux de

(1) Marquis DE MASSA, *la Cour des Tuileries* (*Revue hebdomadaire,* 22 janvier 1910) : « Fromentin ou Gérome groupait les personnages de quelque tableau vivant imité d'un sujet connu : le *Triomphe d'Esther* ou l'*Olympe des dieux.* »

mettre un argent fou dans des emplettes de gandin ». Il aimerait mieux, dit-il, faire de sa bourse un meilleur emploi en venant en aide à la veuve et à l'enfant d'un camarade qui vient de mourir.

A Compiègne, l'artiste, impressionnable et un peu ombrageux, met un naïf empressement à ne pas manquer au cérémonial.

*A Madame Eugène Fromentin.*

Compiègne, 11 novembre [1864].

« Chère amie, il est cinq heures et demie, nous rentrons d'une chasse à courre très belle, très accidentée, mais glaciale au retour ; et je me dégèle au coin de mon feu en te commençant ce bout de billet qui partira demain, vide ou plein de détails, d'après le temps et les dispositions que j'aurai. Jusqu'à présent, en ce qui me concerne, tout s'est passé pour le mieux, j'entends sans aucun accident notable ; il est vrai que les dangers que j'ai courus sont des plus minces. Au moment où je t'écris, mon voisin de chambre et très bon compagnon Dumas est au thé de l'impératrice, ce qui est une grosse affaire, bien autre que les présentations banales et brèves d'hier soir.

« L'Empereur : « J'ai vu de bien jolis tableaux de vous, monsieur Fromentin. Vous travaillez toujours ?... Je crois avoir eu une malheureuse idée en instituant l'Exposition des refusés. »

« L'Impératrice : « J'ai vu de bien charmants tableaux de vous, monsieur Fromentin, etc., etc. »

« Moi : Quelques bredouillements pleins de réserve entre chaque demande, en attendant la suivante, deux irré-

prochables saluts, et la chose était faite, — peu brillamment, mais à peu près comme tout le monde.

« Mais le thé !...

« L'arrivée du train a été curieuse, et moi qui aime ces choses-là, beaux attelages et grande vitesse, si ce n'avait été l'horrible froid, l'entrée des huit ou dix chars à bancs à quatre chevaux dans la cour du château m'aurait intéressé et je me serais amusé d'en être.

« Descente au perron d'honneur, dans le premier grand vestibule : quatre-vingts domestiques à peu près, en ligne. Un personnage de la maison reçoit les invités, demande à chacun son nom, le dit à haute voix ; un domestique sort du rang, vous prie de le suivre, et vous conduit à travers d'interminables corridors jusqu'à votre appartement. Chaque appartement, numéroté, porte votre nom écrit à l'entrée.

« Le mien est dans la galerie de l'Orangerie, second étage face au nord ; je doute qu'il y en ait de plus froids. C'est le quartier des gens de lettres, artistes et médecins. J'habite entre M. Corvisart, médecin de l'empereur, et Meissonier ; Dumas, la porte ensuite, Flaubert, un peu avant. Augier est dans le corridor des ministres : a-t-il plus chaud? voilà la seule question grave ici et dont on s'occupe.

« J'ai une antichambre, un salon chambre à coucher, deux cabinets de toilette, chambre de domestique, une forêt dans la cheminée, la Sibérie à deux pas du feu.

« A sept heures j'étais habillé, tenant mon vieux habit d'une main et guettant l'autre : à 7 h. 5, mon petit Henri revenait au galop du chemin de fer et me l'apportait ; par conséquent, mise accomplie. A 7 heures un quart tous les invités étaient au salon, attendant Leurs Majestés : les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Défilé successif de l'Empereur et de l'Impéra-

trice. Puis, lui prend le bras de la princesse Clotilde, elle, celui du prince ; on passe à la salle à manger ; cent couverts, très beau. Retour au salon dans le même ordre. Après quoi, le prince fait un signe à deux ou trois de ses amis ; M. Ferri-Pisani, son aide de camp, me dit de les suivre et m'emmène au fumoir, où il me présente.

« Là, je crois avoir été convenable, d'abord parce que le prince me met à l'aise, ensuite parce qu'avec lui les sujets d'entretien ne manquent pas ; enfin et surtout parce que je me sentais du temps devant moi. Nous sommes restés là une grande heure et demie dans des discussions orageuses. Nous étions : le Prince, Augier, Meissonier, Flaubert, Ferri et moi. Il m'a charmé, et je comprends parfaitement, l'ayant vu sourire avec sa belle tête et ses yeux clairs, l'ayant entendu causer et s'emporter avec ses airs moitié de César, moitié de tribun, l'attrait qu'il exerce sur tous ceux qui le pratiquent, et j'admets tout ce que notre amie Mme Sand en dit et peut en penser.

« *Minuit passé.* — Interrompu par Dumas, par Flaubert en tenue, je n'ai eu que le temps de revêtir la mienne et de descendre au salon.

« Je reprends donc où j'en étais, à la sortie du *fumoir :* Soirée nulle ; danses au piano, piano tantôt joué par des mains peu habiles, tantôt par une manivelle. A 11 heures, thé, servi dans le salon de l'Impératrice, puis souhaits de bonne nuit. Le Prince et la Princesse, avec solennité, se retirent en traversant le grand salon ; nous escaladons quatre à quatre nos escaliers glacés et nous nous couchons. J'ai vu des gens qui avaient bien dormi, d'autres qui n'avaient pas fermé l'œil ; je suis de ce nombre. Malgré le feu battant, je n'avais pas plus d'un ou deux degrés cette nuit dans ma chambre.

Imagine tous ces déshabillages dans une petite atmosphère pareille...

« A 8 heures, on m'apporte mon café au lait (ce matin). Déjeuner à 11 heures, puis chasse extrêmement belle et brillante, mal commencée, très bien finie, et inopinément, par la mort de trois cerfs, dont deux pris sous nos yeux dans un étang glacé et assassinés à coups de pistolet, faute de pouvoir les prendre autrement. Il ne restait plus à ce moment que deux chars à bancs, les autres avec l'Empereur et l'Impératrice ayant déserté à moitié chasse. Nous avions eu la patience et le bon esprit d'attendre, et de fait, j'en suis ravi.

« Ce soir, curée aux flambeaux, mais impossible d'aller sur la galerie extérieure à cause du froid. J'avais eu l'occasion de rompre la glace avec l'Impératrice au rendez-vous, pendant les dix minutes où l'on a mis pied à terre. Ce soir, elle m'a fait venir à la fenêtre où elle se tenait. Je m'y habitue et l'idée du thé, si le thé m'échoit, ne m'effare plus guère. Je t'expliquerai mieux cela de vive voix que *par la poste.*

« Dumas me quitte après les réflexions assez graves qui suivent en pareil cas la rentrée chez soi. N'ayant pas pris de café ce soir, je crois que je dormirai, malgré ce froid plus acéré encore ; je vais tâcher, car j'en ai grand besoin. Demain matin, chasse à tir dont je ne suis pas. Demain soir, représentation de la nouvelle pièce d'Augier.

« Somme toute, une grande liberté d'allures, sinon d'habitudes, vu l'extrême affabilité de la part des maîtres de la maison.

« Pour connaissance ici, j'ai, outre mes confrères en art, le général Cassaignolles, très gentil, le général Bataille *idem*, deux ou trois gens de mon cercle et une ou deux femmes à qui je viens d'être présenté *sur*

*leur demande*, car tu sais que mon habitude est d'attendre, et, sois tranquille, c'est encore la bonne.

« Adieu, chère, adieu, ma bichette chérie, je serais moins somptueusement, mais mieux dans la petite chambre où vous dormez toutes deux à l'heure indue où je vous embrasse du fond du cœur.

« EUGÈNE. »

« As-tu vu Armand ? Comment va-t-il ? Pauvres amis, comme vous devez me plaindre ! et dire qu'il y aurait tant de gens pour envier cela ! »

Eugène Fromentin était à partir de 1860 environ, très répandu dans le monde. Malgré le labeur auquel il s'astreignait, il lui arrivait de sortir tous les soirs. Il soutenait en même temps avec ses amis, Gustave Moreau surtout, ces longues et brillantes conversations d'où jaillissaient les aperçus ingénieux et les idées neuves. Aussi le surmenage altère-t-il parfois sa santé. Il fume trop, il vit dans une perpétuelle tension des nerfs et de l'intelligence.

Ses amitiés sont, à cette époque comme toujours, un des grands besoins et des plus sûrs bonheurs de sa vie.

Un mois ou deux avant la visite à Compiègne, il écrit à un de ses amis :

*A Alexandre Bida* (1).

Saint-Maurice [automne 1864].

« Cher ami, je suis impardonnable : plus de sept grandes semaines passées à Montoire avec des amis qui vous

(1) Lettre inédite, sans date. — Alexandre Bida, dessinateur (1813-1895), élève d'Eugène Delacroix et Decamps, a fait de l'orien-

sont, eux aussi, bien attachés (1), dans une maison où l'on vous espérait presque, où l'on vous regrettait, où chaque jour on me disait : écrivez-lui donc qu'il vienne... et je ne vous ai pas dit un mot de tout cela !...

« Nous avons passé là-bas des jours charmants et pleinement heureux ; j'aurais voulu vous les faire partager. Nos amis sont des êtres parfaits.

« Je remercie le sort qui m'a fait rencontrer tard, à un âge où d'ordinaire on n'en contracte plus de nouvelles, un petit nombre d'amitiés si solides, si vraies, au milieu desquelles je suis destiné, j'espère, à achever ma vie. J'en éprouve un sentiment de grande sécurité, et pour moi, et pour ma fille, à qui je prépare aussi deux ou trois affections durables. Avec un pareil sentiment, mon cher ami, vous comprenez que je n'avais garde de vous oublier, vous que je compte certainement au nombre de mes plus utiles et de mes plus chers ! Une fois pour toutes, ne vous offensez donc pas de mes silences. Je suis un grand paresseux, mais je vous aime bien.

« Nous avons travaillé, Busson et moi ; fait peu d'après nature, parce que la saison n'a pas été superbe, mais beaucoup dans l'atelier.

« Ici, je me reposerai. Le temps est admirable et j'en jouis. D'écriture pas une ligne. Quand je n'écris pas de lettres, c'est un signe que je suis bien loin d'écrire un livre.

« Je ne me ferai point violence à ce sujet. Le jour où la démangeaison reviendra, je le sentirai bien et m'y mettrai. Sinon, j'en resterai là, et ce ne serait pas grand dommage...

talisme, des scènes militaires et religieuses, surtout de l'illustration. Sa culture intellectuelle, son art élevé, ses qualités de cœur firent de lui un des amis les plus chers de Fromentin.

(1) M. et Mme Charles Busson.

« Dieu merci, j'ai trouvé tous les miens bien portants. Et mon père aussi bien que possible : c'est beaucoup dans ma maison sérieuse et naturellement un peu triste où la vraie gaieté consiste à n'avoir point de soucis positifs...

« Adieu. Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés ! Un bon baiser à Christine... Je vous embrasse et suis bien à vous.

« Eugène FROMENTIN. »

Depuis *Dominique*, Eugène Fromentin n'a rien écrit, à l'exception des notes inachevées sur l'île de Ré. On conte cependant qu'il fit vers cette époque plusieurs visites à Flaubert qui, de sa voix puissante, lui lisait de la prose. Il fut question, croit-on, d'une collaboration... Mais à quel sujet, nous n'avons pu le découvrir.

De 1864 date le *Programme de critique*, probablement ébauché en 1861, qu'a publié M. Louis Gonse (1). Y faut-il voir le fragment d'un rapport destiné au jury de peinture? une conférence publique en projet? les premiers développements d'une étude critique?...

Dans un aperçu général et rapide qui exclut les noms des artistes et des œuvres, l'auteur remarque d'abord que son époque aime et encourage les arts, spécialement la peinture. Cependant, il y a sous cette prospérité apparente beaucoup de malaise. La cause en remonte à l'ignorance des artistes : instruction nulle et éducation détestable. Fromentin fait alors un historique du romantisme dans la peinture. Il recherche les origines d'Eugène Delacroix et l'influence exercée sur lui par les œuvres de Gainsborough et de Constable. L'étude s'arrête, par malheur, au moment où des considéra-

(1) Ouvrage cité, p. 105. — Comparez avec le passage des *Maîtres d'autrefois :* l'influence hollandaise sur le paysage français, chap. IX.

tions générales elle va descendre aux faits concrets et aux jugements particuliers. C'est que Fromentin, hardi dans ses idées, mais toujours bienveillant pour les personnes, éprouvait un véritable malaise à parler librement de ses contemporains. Et puis les proportions que prenait ce travail, qui eût fini par aboutir à un volume, effrayèrent probablement l'auteur, alors engagé dans une autre voie.

Voici la note qu'il avait jetée sur le papier à la suite du *Programme de critique* (1) :

« C'est bel et bien de renier ses maîtres ; mais il faut en trouver d'autres. Le génie n'a pas de chemin de Damas.

« Que fait la littérature ? Elle renie Lemercier, Ducis, etc., elle renie *Mérope* et Jean-Baptiste et elle va chercher Ronsard. Elle choisit Bernardin, Rousseau, elle découvre Chénier, Manon Lescaut. Elle accueille le révolutionnaire Beaumarchais.

« Le roman : les Anglais. — Pour le théâtre : Calderon, Shakespeare, Gœthe, Schiller, — ailleurs, — dans un autre temps.

« La peinture est éclairée par Gainsborough, comme les poètes par Wordsworth, Burns, Schelley, Byron, Walter Scott.

« Tout cela est bien, voilà l'école en marche. Ils sont jeunes, ils ont du talent, ils sont nombreux. Pas d'école, mais un bataillon. Pas de doctrine, mais un accord de nouveautés. Chacun pour soi, chacun chez soi (pas d'atelier, sinon l'atelier de M. Ingres et des ateliers de juste milieu).

« Mais après ? les fils, les héritiers, la descendance de cette école ?

(1) Ce document est inédit.

« Quand ces jeunes gens deviennent des hommes, puis des vieillards, que deviennent, que sont les jeunes gens?

« Ici : plus d'atelier... De belles œuvres diverses, frappantes, marquées d'un tempérament très personnel.

« Tout cela est-il communicable?

« Ignorance... de Decamps. Déguisement de ses impuissances. On invente un métier, on se complique, ne pouvant plus peindre simplement. On invente les procédés, les points de vue, etc... »

Il convient de rattacher au *Programme de critique* deux notes manuscrites de Fromentin non datées (1). Elles paraissent s'y rapporter étroitement, soit qu'elles en annoncent le plan primitif, soit qu'elles se bornent à exprimer des vues — en ce qui touche les écoles de peinture italiennes et françaises — analogues aux jugements portés sur les Flamands et les Hollandais dans les *Maîtres d'autrefois* :

« Il n'est pas difficile de prouver que, même dans ses grands tableaux, dits d'histoire, Delacroix n'est qu'un peintre de genre.

« Que dire de Delaroche dont le triomphe est le *Duc de Guise?* Que dire de la *Jeanne Grey?* des *Enfants d'Edouard?*

« Souffriraient-ils à être faits petits? En quoi diffèrent-ils du genre, sinon par la dimension? La différence est donc dans la mesure, non dans l'idée.

« Qu'est-ce que le *genre*, sinon l'anecdote introduite dans l'art, de quelque genre qu'elle soit ; le fait au lieu de l'idée plastique ; le récit, quand il y a récit ; la scène, l'exactitude du costume, la vraisemblance de l'effet, —

(1) Ces notes sont également inédites.

en un mot la vérité soit pittoresque, soit historique, toutes choses étrangères au grand art.

« L'histoire religieuse, l'Ancien ou le Nouveau Testament, par l'élévation de l'idée qui touche à la foi, par leur contact avec le fond des croyances, par leur éloignement légendaire, par le mystérieux des faits, s'élèvent au-dessus de l'anecdote et rentrent dans l'épopée.

« Mais à quelle condition? à la condition d'être imprégnés de foi, comme dans *Fra de Fiesole,* ou coulés dans le moule d'une forme sublime, comme dans Léonard, Raphaël, André del Sarto, ces païens.

« L'art est païen, c'est triste à dire, mais c'est vrai. La pensée qui préside aux plus hautes conceptions de la Renaissance est-elle chrétienne ou païenne? Qu'était-ce que Léon X, sinon un Médicis sur le trône de Saint-Pierre?

« Et cela est si vrai que, prenez la *Sainte Famille,* prenez la *Charité,* prenez la *Vierge au voile,* et considérez. Il y a deux choses là dedans intimement liées par les combinaisons propres au génie : un sentiment purement humain dans une forme d'une élévation sans pareille. Le sentiment, c'est *la mère,* chaste plutôt que vierge, tendre, recueillie en elle-même. L'Enfant est un enfant ; saint Joseph est un père grave, caressant et protecteur. La scène est familière. Mais la forme est telle que cela devient tout simplement l'idéal de la grâce, de la majesté, et de la grandeur humaine.

« Si je ne me trompe, c'est, ici comme dans toutes les œuvres de ceux qui ont été épris de la beauté plastique, l'apothéose de l'homme...

« Jamais le sujet n'a été serré de plus près par les maîtres. Du moment que l'art arrive à une mise en scène plus importante, de deux choses l'une, où il se transfigure entre les mains des coloristes décorateurs

vénitiens, et par l'absence de toute couleur vraie et le mépris de la chronologie, il devient une fantaisie épique comme les *Noces de Cana*, ou bien il a l'intention de rester vrai, et subitement il se rapetisse dans des hommes encore robustes pourtant comme Carrache (Annibal) et dans des œuvres telles que la *Résurrection*.

« Entre les mains des coloristes, des metteurs en scène, il devient un prétexte, un thème à développer dans le sens du tempérament de chacun. Quand Titien fait l'*Ensevelissement*, qu'y voit-il? un contraste, un corps blanc, livide et mort, porté par des hommes sanguins et pleuré par de grandes Lombardes aux cheveux roux. L'idée, petite comparativement au fait, devient plastique. Il en fait un chef-d'œuvre de peintre.

« Les exemples abondent. Je me fais fort de réduire ainsi, tableau par tableau, l'art à la juste mesure de son objet, de son but, de ses moyens d'expression et de ses procédés...

« Pourquoi pas de fond aux tableaux de l'École espagnole? Pourquoi fond noir à ceux italiens?

« C'est *le fond d'or* de la peinture antérieure approprié au modelé, à la couleur, à l'enveloppe, abstraction de tout ce qui n'est pas la figure humaine.

« Du sujet dans l'art moderne. — (Scènes?) de David. Le contemporain ne fait que continuer, en la transformant en romantique, la routine de David. Chercher dans l'art ancien quelque chose de comparable à *Jeanne Grey*.

« La logique apportée dans le sujet entraîne la couleur locale ; tout se tient.

« Protester.

« A ce moment-là le sujet avait un intérêt d'*apologue*, de moralité, toutes sortes de finesses en dessous.

« Et vous qui soutenez le tableau de Glaize et les premiers-Paris socialistes, de quel droit niez-vous les pamphlets, les harangues révolutionnaires des Horaces, des Léonidas, des Brutus? Le jour où le sujet est entré dans les préoccupations d'art, l'art a descendu à examiner historiquement, à prouver en théorie.

« Qu'est-ce que Caravage? N'est-ce pas le *clair-obscur* et le drame introduits dans l'art épique et le rapetissant? C'est un empiétement du genre, voilà tout.

« Le tableau historique, invention moderne, aboutit aux tableaux de bataille. C'est le théâtre ou le récit dans l'art.

L'art n'est pas un récit, c'est une exposition par la forme et par le fond d'une seule idée grande et belle.

« Poussin? — Examiner à fond. En quoi il est moderne, en quoi cornélien. Il y a chez lui des *intentions*, des finesses, qui touchent aux *concetti* et sont tout près d'être petites : *Serpent du déluge, Enfant qui mord son pouce, Groupe de la Manne, Arcadie.* C'est le côté spirituel, le trait ou le *pathétique* ou la leçon, chose inconnue des anciens. Ce n'est pas naïf dans le sens *grand, simple*, fort, bestialement plastique des anciens. C'est un raisonnement. Le grand art raisonne-t-il par *syllogismes?*

« Il conçoit, il rêve, il voit, il sent, il exprime. Mécanisme plus simple et plus naturel.

« Lesueur, — moins grand, moins penseur, est plus près peut-être d'être naïf. Il est moins philosophe, moins docteur, moins raisonneur et moins raisonnable. C'est plus une âme émue par les visions du beau.

« A examiner et à discuter.

« Autre degré du trait mesquin : la *Didon* de Guérin, la *Clytemnestre*.

« L'art moderne n'est que la monnaie de celui-là. Pro-

grès incontestable dans le faire, décadence croissante dans la conception. »

On voit combien Eugène Fromentin aimait à méditer sur des questions de peinture. Son secret désir, les encouragements de ses amis l'incitaient également à tenter de nouvelles incursions dans la critique d'art. Il n'y renonça jamais (1).

A propos de son tableau les *Voleurs de nuit dans le Sahara*, composé durant l'hiver 1864-1865, nous avons un exemple de la conscience scrupuleuse que Fromentin apportait dans la documentation de ses œuvres. Il remercie l'astronome Le Verrier, directeur de l'Observatoire, de l'envoi d'une carte céleste destinée à la préparation de ce tableau (2).

Les *Voleurs de nuit* figurèrent au Salon de 1865 avec la *Chasse au héron* du Musée Condé. La composition et l'exécution de cette dernière toile conquirent tous les suffrages (3).

(1) M. Delayant, dans sa note manuscrite sur Fromentin (Bibliothèque municipale de la Rochelle), quelques critiques après lui, citent parmi les ouvrages du maître des *Visites artistiques* ou *Simples Pèlerinages*, qui résumeraient des missions archéologiques (?) dont il aurait été chargé. Nous n'avons pu, malgré d'attentives recherches, trouver trace de ces pages. Le silence de tous ceux qui ont étudié de près l'écrivain, l'opinion de sa famille et de ses amis, permettent d'affirmer que cette œuvre est purement imaginaire.

(2) Lettre inédite du 25 janvier 1865.

(3) Les cavaliers et les chevaux sont piquants, le ciel fin, observé et saisi à la Raffet, écrit Ph. Burty (*Gazette des Beaux-Arts*, 1865, t. XVIII, p. 473). — Si le ciel paraît un peu compliqué à Paul Mantz (*ibid*, p. 520), le reste est bien. « Fromentin, un peu mince parfois dans l'exécution, est décidément un de nos coloristes les plus raffinés. » — Marc de Montifaud dans l'*Artiste* (1er juin 1865) admire les *Voleurs de nuit*, merveilleuse étude de lumière et de chevaux : « Il y a une hardiesse, une promptitude, une énergie dans les ressorts de ces muscles, que M. Fromentin a exprimés avec une souplesse et une flexibilité étonnantes. » La poésie de ce tableau révèle une pro-

La correspondance entre Eugène Fromentin et George Sand ne comporte en 1865 qu'un échange de courts billets sans intérêt.

Depuis plus d'un an, la bonne dame de Nohant s'est installée à Palaiseau (Seine-et-Oise) où elle passe de longs mois coupés de fréquents déplacements. Fromentin se présente un jour à la porte de la maison rustique. Le malheureux Manceau est à l'agonie, George Sand repose. Le voyageur, éconduit par les domestiques, se retire sans insister. Le lendemain, la maîtresse de maison lui reproche sa discrétion « atroce »; malade et brisée de fatigue, elle l'eût pourtant reçu (1). Les visites des amis les plus chers sont le seul soulagement qu'elle puisse éprouver en face de la mort imminente « du meilleur des êtres et des amis ». Que Fromentin revienne donc la voir.

Il répond le lendemain qu'il n'espérait pas être admis au chevet du malade : « Je voulais qu'il sût que j'étais

fonde et juste observation de la nature. — Charles Timbal (journal *le Français*) loue dans la *Chasse au héron* la manière du peintre, la fraîcheur et la juste harmonie des eaux, du ciel et de l'horizon. — Quant à Théophile Gautier, toujours si admiratif de l'œuvre de Fromentin, il discute cependant le parti pris de coloration des *Voleurs de nuit* (*Moniteur universel,* 22 juillet 1865) : C'est gris et froid, mais le tableau n'en demeure pas moins bon. La *Chasse au héron* est d'une couleur charmante. « Dans les nuages blancs, les eaux égratignées de lumière, les croupes satinées des chevaux, les plis soyeux des haïks et des burnous, il y a quelque chose de la manière limpide, argentée et transparente de Bonington. » Au sujet de cette toile, Fromentin écrit quelques années plus tard à sa femme : « Mon tableau *Chasse au héron* a été acheté par Brame et Durand-Ruel à M. Marmontel douze mille francs. Il devait appartenir, en définitive, à M. Van Praët, ministre de la maison du roi des Belges, quand il a été saisi au passage au prix de vingt mille francs, par le prince d'Aquila, frère du roi de Naples... C'est te dire que ma peinture suit un mouvement de hausse continu. » — La *Chasse au héron* a été, croyons-nous, payée par le duc d'Aumale quarante-six mille francs. On sait que cette toile est un des joyaux de Chantilly.

(1) Lettre du 18 août 1865.

là. Je ne vous apportais ni consolation, ni fausse espérance, mais j'avais besoin de vous serrer la main tendrement et de vous dire combien je le regrette et combien je vous plains. » — Lorsque le peintre retourne, cinq jours plus tard, à Palaiseau, c'est pour la cérémonie funèbre de Manceau.

Durant cet été 1865 où le choléra sévit à Paris, Fromentin, comme il lui arrivait à peu près chaque année de le faire, réside quelque temps à Montoire (Loir-et-Cher), chez son ami M. Busson.

Il subit une de ses crises accoutumées de grippe et de fièvre. Puis il passe l'automne à Saint-Maurice, entre sa femme, sa fille, sa mère et son père, âgé de quatre-vingts ans. Le vieillard se montre depuis quelques années tout à fait fier de son fils et la vie de famille n'a plus de nuages. Mais Eugène est si mal installé dans la vieille maison patrimoniale qu'il n'y peut guère travailler.

En février 1866, George Sand, de retour à Paris, rue des Feuillantines, prie Fromentin de l'y aller voir : « C'est encore loin, les Feuillantines, et vous êtes bien occupé. Moi, je n'ai plus grand'chose à faire en ce monde que d'aimer ceux qui m'aiment et de ne pas leur être lourde. Embrassez pour moi votre chère femme et aimez-moi tous deux comme je vous aime. »

Le Salon de 1866 (1) n'est pas de ceux qui font époque

(1) *Tribu nomade en marche vers les pâturages du Tell; Un étang dans les oasis.* — Théophile Gautier compte les deux tableaux exposés parmi les meilleurs de l'artiste (*Moniteur universel* du 17 juillet 1866) : « Jamais Fromentin, dit-il, ne fut plus distingué, plus rare et plus fin de couleur. Il y a dans cette gamme argentée, rosée, bleuâtre, une délicatesse anglaise qui fait penser à Bonington et aux premiers giaours de Delacroix. » Mais, en les qualifiant de « petits chefs-d'œuvre », Gautier n'en signale pas moins dans ces deux tableaux une atténuation par le souvenir du caractère aride, robuste, farouche, des paysages africains, qui lui paraissent trop

dans la carrière du peintre. Cependant George Sand écrit, à propos de cette exposition :

Mardi soir [9 mai 1866].

« Mon ami, votre tableau est le diamant du Salon et un fin diamant. Si vous n'avez pas la médaille d'honneur, ce sera une injustice ou une bêtise. Mais qu'importe? Vous n'en serez pas moins le premier, et à une grande distance de tous les autres.

« Je vous embrasse et je suis bien contente..... »

Ce sont les dernières lignes de George Sand à Eugène Fromentin qui nous soient parvenues. De lui à elle nous possédons, en outre, quatre billets non datés, sans intérêt pour le public. Pendant les dix années qu'ils vécurent encore l'un et l'autre, les deux écrivains n'eurent-ils plus aucune occasion de correspondre? Ou plutôt leurs lettres ont-elles été égarées?

Rien ne fait supposer, en tout cas, que leur mutuelle sympathie se soit atténuée. C'est l'époque où George Sand écrit à propos de Fromentin (1) : « Il jouit d'une considération méritée, sa vie étant, comme son esprit, un modèle de délicatesse, de goût, de persévérance et de distinction... Heureux ceux qui peuvent vivre dans l'intimité de cet homme exquis à tous égards ! »

Quant à Fromentin, en signant, le 1er juin 1874, la préface de la troisième édition du *Sahara*, il rappelle

adoucis et comme teintés d'un vert anglais ou normand. — Charles Blanc, qui n'a jamais goûté Fromentin, voit dans la *Tribu nomade* des merveilles de tricherie. Le métier a ses rigueurs, l'esprit ne suffit pas. Il ne faut pas que le spectateur soit obligé de suppléer par l'imagination au vague des indications pittoresques. (*Gazette des Beaux-Arts*, 1866.)

(1) Lettre à M. Jules Claretie, citée par M. Gonse.

avec une émotion demeurée vive combien l'accueil de George Sand, à ses débuts, l'a surpris, touché, rendu heureux, et il lui adresse encore un salut reconnaissant.

On trouve une preuve suprême de ces sentiments indéfectibles dans la lettre qu'Eugène Fromentin écrivit à Maurice Sand le lendemain du jour où mourut sa mère âgée de soixante-douze ans, le 8 juin 1876 (1).

En 1866, durant son séjour à Saint-Maurice, le peintre, trop à l'étroit pour travailler dans la vieille maison qu'il partage avec sa famille, se décide à acheter une « baraque » voisine et à la faire élever d'un étage pour y aménager un atelier (l'atelier qu'on y voit encore aujourd'hui). Il y a là un petit jardin, et l'organisation y serait assez pratique. L'avenir même de son travail durant les vacances annuelles dépendant de l'aboutissement de ce projet, Fromentin s'en inquiète beaucoup, car le travail demeure la préoccupation dominante de son esprit.

Il se plaint à M. Busson, en septembre 1866, d'avoir

(1) Lettre du 9 juin 1876, publiée plus loin.

Une lettre du 30 août 1866 à M. Charles Busson montre quelles étaient encore parfois les difficultés financières que rencontrait l'artiste : « Cher ami, je suis dans un grand embarras. Jusqu'à présent, c'était l'argent qui me retenait. Vautier me répond plaisamment que notre *Mécène* se promène et qu'il n'y a pas d'argent en caisse. Brame (marchand de tableaux) gêné par de grands découverts. Enfin me voilà pourvu, grâce à deux petits tableaux faits en quatre jours et dont j'ai exigé le règlement comptant, grâce aussi à un nouvel acompte que le Brame m'a lâché, quand il m'a vu disposé à lui revenir. Reste la question du temps... » — Vers la même époque, nous voyons Fromentin confesser à Alfred Arago : « Quoiqu'il me répugne énormément de demander, je suis *obligé* d'en venir là. C'est *tout de suite* et non plus tard que j'aurais besoin d'une commande et d'un acompte. » Il refuse, à ce moment, huit mille francs d'une toile qui en vaut à ses yeux dix mille. Une autre fois, cependant, il accepte quatre mille francs d'un tableau, disant que c'est maigre, mais qu'il a besoin d'argent. (Lettres à Arago, inédites.)

derrière lui une année dont le bilan est dérisoire. « J'ai cru bien faire, dit-il, en essayant du nouveau pour tendre au mieux. A défaut de résultat immédiat, je me suis flatté d'en tirer des progrès, une facilité plus grande à manier la nature, et le moyen de me varier. Il est fort possible que je me sois trompé du tout au tout. C'est ce que je me propose d'examiner à loisir pendant les méditations de mes vacances, et nous en causerons. »

Et le 29 septembre, au même :

« Croyez-moi, à l'heure qu'il est, pour vous comme pour moi, le but d'un travail sagement dirigé doit être qu'il n'y ait plus dans nos ateliers de non-valeurs, sinon le rebut, c'est-à-dire ce qui est constaté mauvais. »

En attendant l'envoi des tableaux à l'Exposition universelle de 1867, on se préoccupe à Paris, dès la fin d'octobre, des élections pour le jury. Elles auront lieu le 15 novembre.

De Saint-Maurice, Fromentin en cause, le 11, avec M. Busson : « Bida m'avait écrit ces jours-ci pour me demander quand j'arriverais et si je ne croyais pas très nécessaire de m'en occuper avec vous d'abord, ensuite avec mes amis. Il va, me disait-il, éclore des listes élaborées Dieu sait où, et une liste bien concertée, quelle qu'elle soit, a grande chance de passer. Je lui réponds ce matin que nous sommes, vous et moi, dans une égale impossibilité de nous mêler de ces tripotages, que nous ne les aimons pas plus l'un que l'autre, et que, cette fois-ci comme les autres, nous laisserons faire... Quelle que soit la liste, vous savez que je n'en puis retirer que de l'ennui, vexé si l'on m'écarte, sincèrement désolé si l'on me nomme... »

### *A Alexandre Bida.*

**Paris, 22 novembre 1866.**

« Si je ne vous ai pas répondu, quoique votre lettre, plus qu'aucune autre, exigeât une réponse immédiate, c'est que j'avais personnellement de grands ennuis. Mon frère était, et est encore très souffrant ; je dis souffrant, pour ne rien préjuger d'un avenir qui m'effraie singulièrement ; ma chère mère, seule vaillante entre la maladie inquiétante de mon frère et les quatre-vingts ans passés de mon père, m'inspire une pitié que vous comprenez. J'ai failli rester tout à fait là-bas, pour remplir, tant qu'il eût été besoin, des devoirs auprès desquels les soins du travail ou de la *gloire* ou de l'argent sont peu de chose. Il a cependant fallu se séparer, et me voilà, dans les dispositions d'esprit que vous devinez.....

« J'apprends que *nous* sommes, vous et moi, du jury pour l'Universelle ; quelle corvée, grand Dieu ! et que vais-je faire de ma pauvre vie déjà bien empêtrée ?...

« Je vais aujourd'hui me lancer dans ce Paris dont j'ai horreur chaque fois que j'y rentre, et après un ou deux jours de cette vie turbulente, pour laquelle je ne suis plus fait, je vais tâcher de me claquemurer chez moi, bien résolu à ne plus sortir du cercle étroit de mes affections, et en attendant impatiemment, cher ami, que vous y soyez rentré.

« Hors de là, rien de bon, rien de vrai, rien de conforme à mes besoins... »

Fromentin ne sait s'il doit exposer et engager ses

amis à le faire (1). On dit le local insuffisant et détestable. Rousseau, Diaz, Isabey, Millet, Baudry, annoncent l'intention de s'abstenir. La plupart des autres exposeront.

Eugène Fromentin se décide enfin à envoyer à l'Exposition universelle quelques-unes de ses meilleures toiles (2). Il est récompensé d'une première médaille.

L'été 1867 lui apporte malheureusement de sérieux ennuis. Ce qui, pour tout autre que lui, eût été de peu d'importance, avait beaucoup de prise sur sa nature sensitive à l'excès. Sa fierté souffrait intolérablement d'être soupçonnée d'une intrigue ou d'une vilenie. De là vint qu'il se brouilla à cette époque avec la princesse Mathilde (3).

Il était, depuis quelques années, en relations suivies avec elle. Il fréquentait rue de Courcelles et coudoyait à Saint-Gratien les artistes les plus en vue. Il lui arrivait de recommander à la Princesse des camarades méritants.

En 1866, cette puissante amie, dont on connaît les caprices, ayant prié Fromentin d'écrire un article sur son salon, fut blessée qu'il déclinât cet honneur. Or, en 1867, M. Hébert était proposé pour la première médaille. La Princesse, dont il faisait le portrait, soutenait sa candidature. Elle échoua. Sur la foi d'on ne sait quels propos erronés ou perfides, elle s'imagina

(1) Lettre à M. Busson, 5 décembre 1866.

(2) Il y joint deux tableaux nouveaux : les *Bateleurs nègres* et les *Femmes des Ouled-Nayls*. — Paul Mantz constate (*Gazette des Beaux-Arts*, 1867) qu'on parcourrait vainement les galeries étrangères pour y trouver un maître pareil à lui. Plus délicat que robuste, il a la finesse, le charme. Ce qui lui manque parfois, c'est la force, aussi bien dans l'exécution que dans le coloris.

(3) Princesse Mathilde — Lætitia-Wilhelmine Bonaparte, fille du roi Jérôme, née en 1820, morte le 8 janvier 1904. On sait ce que fut son salon sous le second Empire.

que Fromentin, Bida, Rousseau et leurs amis communs, membres du jury, étaient responsables de cet échec. Ils auraient, dans leurs délibérations, opposé Millet à Hébert. L'estime et l'amitié que Fromentin professait pour ce dernier témoignaient, autant que son caractère, qu'il n'avait pas pris une pareille attitude. Il avait, au contraire, voté pour le candidat de la Princesse, avec lequel il demeura, même au cours de ces ridicules difficultés, dans les meilleurs termes.

Elle ne voulut rien entendre, ni permettre à ceux qu'elle accusait de se justifier. Son irritation était extrême. Eugène Fromentin se défendit avec hauteur. Les incidents se greffant les uns sur les autres, l'affaire s'envenima ; on en vint presque à un éclat. La princesse Mathilde ferma son salon aux coupables ; elle le leur signifia sèchement. Puis, grâce à de sages interventions, — M. Hébert lui-même intercéda pour ses amis, — elle revint quelque peu de ses préventions, sans désarmer complètement (1). Elle écrivit à Fromentin une lettre qu'il qualifie d'absurde et de méchante et au cours d'un de ses dîners, à Saint-Gratien, elle exhala contre ceux qu'elle accusait toute sa mauvaise humeur (2).

Fromentin se décida alors à s'expliquer par correspondance avec cette femme irascible. Après deux ou trois brouillons qu'il jugea trop vifs, il s'arrêta à la rédaction qui suit :

(1) Lettre de Fromentin à M. Busson, 18 août 1867.

(2) *Journal des Goncourt*, 5 août 1867 : « Aujourd'hui, elle crache ses amertumes à propos de l'ingratitude des artistes au sujet de X... et de Y... qu'elle accuse d'avoir mené toute l'intrigue pour empêcher la première médaille d'Hébert. Elle rappelle tout ce qu'elle a fait pour eux. »

*A la princesse Mathilde.*

Ce samedi, 17 août 1867.

« Princesse,

« Hébert m'a communiqué une lettre qu'il a reçue de Votre Altesse, où mon nom figure à côté de celui de mon ami Bida et qui est de nature à nous affliger l'un et l'autre. Il vous déplairait d'entendre des explications devenues en effet tardives : je me conformerai strictement à vos désirs, qui sont des ordres. Votre Altesse daignera-t-elle seulement accorder cette dernière faveur de le lire à quelqu'un que l'on continuera probablement d'accuser, sans qu'il ait eu *jamais* la faculté de se défendre?

« A mon profond regret, je m'aperçois, Princesse, qu'on vous a *mal* renseignée sur ma conduite et, malgré le soin que je croyais avoir pris de me montrer toujours tel que je suis, j'ai bien peur que Votre Altesse ne se soit formé une idée inexacte de ma personne.

« Ma conduite n'a pas cessé d'être des plus naturelles et des plus claires : j'ai soutenu des opinions bonnes et défendu des intérêts qui me paraissaient d'autant plus sérieux qu'il s'agissait uniquement de ceux des autres. En cela, je n'ai fait que remplir un devoir en usant d'un droit. Si j'ai contribué à créer quelques embarras, je vous certifie que je l'ignorais. Il est vrai de dire que, dans tous les cas, il m'eût été difficile de faire dépendre mes opinions de mes sentiments.

« En dehors de ma conduite publique, *j'entends connue de tous*, je ne vois rien ni dans mes actes, ni dans mes paroles, qui puisse expliquer le déplaisir que je vous ai causé. Si l'on vous a dit que je suis pour quelque chose

dans l'échec d'un ami, on vous a trompé, Princesse ; cet échec, je l'ai déploré plus que personne, après avoir fait tout ce qui dépendait de moi pour le prévenir. Hébert, qui n'avait pas besoin de cette assurance pour être certain de ma probité, a reçu sur ce point ma parole, et cela suffit, n'est-ce pas, à Votre Altesse aussi bien qu'à lui?

« On m'accuserait, dit-on, d'intrigues, de manœuvres *du caractère le plus équivoque,* — et dans quel but? — Dans le but de favoriser un artiste que j'estime, sans doute, au détriment d'un homme qui avait pour lui son talent et de plus mon amitié. L'histoire est de tous points perfide et ridicule, et vous me ferez la grâce, Princesse, de juger différemment mes habitudes ! De pareils bruits ne se discutant pas, je ne saurais les relever autrement que par un démenti.

« Quant aux torts plus directs que Votre Altesse aurait à me reprocher comme un oubli de ce que je lui dois, Votre Altesse daignera certainement se souvenir qu'en me jugeant impropre au travail pour lequel elle voulait bien me désigner je proposai d'y mettre mon nom, si je déclinai l'honneur de le faire (1).

« Il n'en est pas moins vrai, Princesse, que votre lettre est sans appel : voilà le seul fait indubitable. La porte que vous me laissez ouverte est celle des suspects, et Votre Altesse ne voudra pas admettre que je rentre chez elle par cette porte-là.

« Je n'oublierai rien : ni les bontés dont j'ai été personnellement l'objet, ni des services qui me sont d'autant plus chers qu'ils s'adressaient à des amis. Je conserverai de mon passage dans la maison de Votre Altesse un souvenir intact de reconnaissance et de regret.

(1) L'article sur le salon de la princesse.

N'ayant commis, Dieu merci, aucune des fautes dont on m'accuse, il me sera moins dur d'être puni sans me sentir ingrat. Je tâcherai de me consoler avec la pensée que deux sentiments subsisteront quand même après ce malentendu : un peu d'estime, de la part de Votre Altesse, et, de mon côté, beaucoup de respect et de dévouement.

« Eugène FROMENTIN. »

La princesse Mathilde répond, le 25, qu'elle ne pouvait accéder à la demande d'explications sollicitée par M. Hébert au nom d'Eugène Fromentin. Elle n'a jamais eu, quant à elle, l'intention de lui demander de s'expliquer sur ses faits et gestes. Mais de quel droit porte-t-il contre elle des accusations que rien ne justifie? Elle lui a fait déclarer par Hébert que sa maison lui demeurait ouverte comme par le passé. En qualifiant cette porte de porte des suspects, Fromentin s'est laissé entraîner trop loin.

M. Hébert et Bida conseillent alors à leur ami, puisqu'on ne lui reproche rien, de demander pardon de ses susceptibilités : qu'il réponde galamment à la Princesse, sans raideur et sans espoir de la convaincre ; bref « des regrets, la main sur le cœur et le chapeau à plumes très bas !... » (1).

Piqué au vif, Fromentin, dont on connaît l'indépendance, ne se résolut pas aux concessions qu'on lui demandait. Il ne rentra en grâce que trois années plus tard, par l'entremise de M. Hébert (2). C'était après la chute du régime impérial, alors que nombre des anciens amis de la Princesse se hâtaient de l'abandonner.

(1) Lettre de M. Hébert à Fromentin, 30 août 1867.
(2) *Ibid.*, sans date.

Mais, en 1867, Bida et Fromentin furent punis de leur attitude par l'ajournement de leur promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur, promotion qui devait suivre l'Exposition universelle.

Au mois d'octobre de la même année, une vacance s'étant produite à l'Académie des Beaux-Arts, par suite de la mort de Picot, Fromentin, sur les instances de du Mesnil et sous les auspices de Gérome, de Cabanel, de Meissonier, pose sa candidature. Il ne se fait pas d'illusion sur l'issue de la lutte (1).

*A M. Charles Busson.*

Paris, 29 octobre [1867], mardi soir.

« Cher ami, voilà donc huit jours que je suis ici (votre lettre m'a trouvé arrivant) et huit jours que je mène une vie abominable et ridicule pour le profit que je vais vous dire.

« Un excellent accueil partout, accueil fait à ma personne, des sympathies imprévues dans les bas-fonds de l'Académie, où je ne croyais trouver que de l'indifférence et souvent la plus complète ignorance de mon nom. J'acquiers ainsi la preuve qu'on m'y estime, qu'on m'y désire en certains coins et que je suis de ceux dont on se dit : Nous l'aurons. Voilà quant aux dispositions générales, qu'il ne faut pas confondre avec celles du moment. L'avenir est un terrain commode sur lequel il est toujours agréable et peu gênant, et pas du tout compromettant, de se montrer affable et généreux.

« La situation présente est beaucoup moins jolie.

(1) Lettres à Mme Eugène Fromentin, le 27 octobre, et à Bida, le 29.

D'abord l'Académie, ayant décidé, contrairement aux anciens usages, que tous les peintres, quel que soit leur genre, étaient admis à concourir à ce fauteuil, les candidats se sont rués. Il y en a dix-sept !... Outre la division sur les personnes, il y aura d'abord un débat de fond sur les genres. Dans cette circonstance, je suis radicalement perdu. Si le paysage l'emporte, ce sera Français ou Cabat ; si c'est l'histoire, nous aurons Pils (1) ou un autre. Dans tout les cas, j'aurai le tort de ne représenter positivement ni l'un ni l'autre, et notez bien que je ne parle pas de l'élection, qui jamais, au grand jamais, ne saurait pour le moment se faire en ma faveur ; je parle uniquement d'une chose plus modeste et beaucoup plus simple en apparence, mon inscription sur la liste de la section. Succès provisoire, qui n'est après tout qu'un bon point, et un échelon vers l'avenir, d'après le rang qu'on y occupe. Eh bien ! mon cher, il est bien probable que je n'arriverai même pas jusque-là, Pils me barrant absolument le chemin du côté de mes amis, et les autres ayant leur candidat spécial et de signification plus tranchée, — voilà.

« Je n'achève pas moins la série écœurante de mes visites, écoutant ceux qui me représentent qu'il faut semer longtemps à la porte de l'Académie pour y récolter un jour un brin de palme. En aurai-je le courage, la patience et la durée? l'avenir le dira. »

Le même jour, Fromentin en dépeignant à sa femme l'état d'esprit que l'on connaît lui avoue qu'il attend le résultat sans émotion et la conjure de ne pas prendre ces choses-là trop au vif. Il n'y a pas à s'attrister de ces décisions du sort : « Tu n'en veux pas aux loteries

(1) Isidore-Augustin Pils (1813-1875), élève de Lethière et de Picot, peintre de sujets religieux et d'histoire, termina sa carrière par de la peinture militaire.

qui te font gagner des bretelles au lieu du gros lot : qu'il en soit ainsi des lots distribués par les Académies. »

Fromentin ne figure pas sur la liste de l'Académie, qui comprend notamment Français, Bouguereau et Flandrin. En revanche, il arrive le quatrième sur la liste de sa section, entre Pils et Isabey, après son ancien maître Cabat ; c'est un premier succès qui permet de concevoir quelques espérances.

Le candidat suppute longuement les chances qu'il peut avoir et conclut, dans ses confidences à sa femme, que sans Pils, sa situation serait simplement magnifique (1).

Le voici parvenu à la veille de l'élection. Il déjeune avec Meissonier. Il écrit à sa femme pour lui annoncer son départ par le premier train, dès qu'il aura connaissance du scrutin : « Tu sais que les préoccupations propres à Paris et les déboires de cette nature disparaissent aussitôt que j'ai mis le pied dans Saint-Maurice... Je suis quitte envers moi-même. J'ai fait avec soin, avec zèle, avec application, souvent avec adresse, tout ce qui m'était commandé par les intérêts de ma démarche. Il serait bien utile que Cabat ne passât pas, je dis très utile à mes espérances pour l'avenir. L'important, c'est que j'ai fini... Tout ce que j'ai fait, argent, temps passé, sacrifice même de tendresse, se trouvera payé plus tard. Ce que ma présence a opéré en faveur de ma candidature définitive et de mon nom est *incalculable*, et tu ne saurais te l'imaginer. »

Eugène Fromentin ne fut pas élu. C'est Pils qui

(1) Tout en faisant ses visites académiques, Eugène Fromentin, sur les instances de Brame et de Durand-Ruel, leur cède pour douze mille francs sa *Chasse au lion*, non encore terminée. Ce tableau figurera au Salon de 1868.

l'emporta. Fromentin n'appartiendra jamais à l'Institut.

Il écrivait au peintre Couder deux ou trois jours après le vote (15 novembre) (1) :

« J'apprends le résultat de l'élection de mercredi. L'Académie a fait un noble choix et pas un artiste sincère n'aura le droit de s'en montrer blessé. En ce qui me regarde, il était clair, avec la candidature désespérée qui me barrait la route, que j'étais perdu. La très naturelle obstination de mes amis ne devait et ne pouvait servir à personne ; et le seul effet qui pût en résulter, c'était de ruiner toutes mes chances sans aucun profit pour leur candidat. Je l'avais prévu et je n'en suis pas plus affecté que surpris. »

A M. Busson, peu après cette campagne : « Quant à l'Institut, c'est maintenant de l'histoire ancienne. Vous me connaissez quand il s'agit de pareilles choses. Je m'y donne sérieusement au moment voulu ; le lendemain, je ne m'en souviens pas plus que d'un rêve qui a mal tourné. »

La fin de l'année 1867 est attristée pour Fromentin par la mort de son père.

*A Alexandre Bida.*

Paris, lundi, 6 janvier 1868.

« Cher ami, c'était à moi de vous informer, et dès le premier jour, du malheur qui nous frappait. Nous avons mis en commun déjà tant de choses de notre vie qu'il vous appartenait, mon ami, de partager des premiers l'affliction véritable où nous a tous plongés la mort de

(1) Lettre obligeamment communiquée par M. Gadala. Alexandre Couder (1809-1879), fut un peintre de fleurs et de fruits estimé.

mon bien-aimé père ; je ne l'ai pas fait, et je vous prie de me le pardonner. Christophe (1) vous a-t-il dit comment nous avons été surpris par cet événement auquel, en toute sagesse, nous aurions dû nous préparer depuis longtemps? Mon cher père était, pour ainsi dire, en pleine santé, de corps, d'esprit, d'habitudes. Aucune faculté n'était visiblement diminuée chez lui, malgré ses quatre-vingt-deux ans révolus. La veille encore, il avait fait seul avec son domestique sa promenade quotidienne à la campagne ; quand au matin, le 19, après son lever, tout habillé déjà, il a été pris d'une sorte d'étouffement, un arrêt dans la circulation, qui l'a fait blêmir et subitement l'a mis en défaillance. Il s'est assis dans un fauteuil, et entre les bras de mon frère et de ma mère, qui ne le croyaient qu'évanoui, il a eu l'air de s'assoupir, il était mort.

« Je ne suis donc arrivé que vingt-quatre heures après, vingt-quatre-heures trop tard, à mon profond chagrin. J'avais une peur horrible pour ma mère ; elle a traversé héroïquement ces malheureuses journées ; tant il est vrai que la croyance en Dieu fait des miracles. J'ai passé dix jours auprès d'elle, la distrayant, l'occupant d'affaires, remplissant autant que possible cette malheureuse maison, où, après cinquante-deux années d'une intimité de toutes les minutes, pour la première fois de sa vie elle allait se trouver seule. Je ne l'ai quittée que rassuré sur sa résignation et tranquillisé par les preuves de fier courage qu'elle venait de me donner.

« Il y a maintenant huit jours que je suis ici, dans les humeurs noires, ressassant des souvenirs amers, incapable de travail, plus incapable encore d'écrire à qui que ce soit... »

(1) Le sculpteur connu, un des plus chers amis de Fromentin, né en 1827, mort en 1872, élève de Rude.

*A Madame Eugène Fromentin.*

**Saint-Maurice, décembre 1867.**

« Chère amie, merci de tes lettres. Nous les avons reçues au moment où ma mère revenait de la messe. Elles lui ont fait du bien. Car elle t'aime tendrement, ma chère mère, et si tu savais combien de fois elle mêlait ton nom et celui de Marguerite à l'expression continuelle de sa douleur. *Elle est bien.* Et la journée d'hier s'est passée sans secousse trop violente. Pendant la triste cérémonie, elle a désiré rester seule. J'avais seulement obtenu d'elle que la supérieure de la Providence l'assistât jusqu'à notre retour. Toute autre personne l'eût gênée dans ses prières. Mon amie, ma mère est un être admirable, nous ne l'aimerons jamais assez, nous n'aurons jamais assez de vénération pour cette âme exquise. Chéris-la, crois-moi, de toutes tes forces, et bénissons le ciel de nous avoir donné deux mères comme la tienne et la mienne, et de nous avoir fait connaître en elles... »

Dans les dernières années de sa vie, le vieux docteur Fromentin faisait encore de la peinture. A l'exposition rochelaise de 1866, il ne craignit pas d'envoyer une de ses toiles surannées qu'il fallut placer à la cimaise à côté du *Fauconnier arabe* de son fils.

Réconcilié enfin avec la carrière d'Eugène, fier de lui à plus d'un titre, il n'en regrettait pas moins, dans son for intérieur, que ce fils eût sacrifié à sa vocation artistique un avenir plus bourgeois : « Quel avocat il aurait fait ! » s'écriait-il parfois en écoutant les bril-

lantes improvisations du peintre. Celui-ci ne tenait point rigueur à son père de sa résistance aux ambitions les plus légitimes. Il l'aimait tendrement et fut profondément affecté par sa mort. A dater de cet événement, il redoubla pour sa mère de soins et d'attentions. Le logement qu'elle occupa dès lors à Saint-Maurice étant contigu au sien, il allait la voir chaque jour à son lever. C'est ce qu'il appelait sa « prière du matin ». Il ne manquait jamais de passer encore à ses côtés une partie de la journée et de la soirée.

Au printemps de l'année 1868, Eugène Fromentin écrit au poète Albert Mérat, à propos du volume de poésies : les *Chimères*, que l'auteur lui avait fait tenir (1) :

*A Albert Mérat.*

3 mai 1868.

« Le remarquable volume que vous avez bien voulu m'adresser est d'un bout à l'autre une œuvre charmante, naturelle, émue, sensible à l'excès, jeune et n'affectant point d'anticiper sur les années, parfaite de forme, habile au possible, raffinée sans trace de manière ; j'ajoute aucunement pédante, ce qui lui donne une grâce native inestimable.

« Il y a là le produit comme involontaire d'un esprit *vraiment poète* et d'une main exquise : heureuse union qui ne se rencontre pas communément ! Enfin, et ceci n'est après tout que le moindre de vos dons, vous êtes un grand paysagiste ; et vous me prouvez qu'avec quatorze vers, ce que je savais du reste, on peut faire un

(1) Lettre extraite des *Œuvres choisies* de M. Albert Mérat (Lemerre, 1906), le poète parnassien bien connu, né en 1840.

tableau meilleur et de beaucoup meilleur que l'original, même après celui qui l'a rêvé et vainement essayé. Est-ce ma faute? Est-ce celle du métier qui me sert et qui, soyez sûr, est bien ingrat à côté du vôtre, et bien incomplet dans sa soi-disant précision?

« Je serais disposé à croire que vous avez sur nous l'avantage d'une langue sans pareille. Au surplus, je l'adore entre toutes et mon malheureux métier me donnant, par habitude, un goût particulier pour les perfections de la langue, vous m'excuserez de les priser si haut quand je les rencontre à pareil degré dans une œuvre d'art... »

Au Salon de 1868, Eugène Fromentin expose ses *Arabes attaqués par une lionne* et les *Centaures et Centauresses s'exerçant à tirer de l'arc.*

La première de ces toiles fut louée pour sa vigueur. La seconde, si différente des autres œuvres du peintre, occupa beaucoup la critique (1).

(1) Le sujet est tiré d'un passage du dialogue de Lucien *Xeuxis et Antiochus.* Fromentin caressait depuis longtemps l'idée plastique de l'homme-cheval. (Voir *Une année dans le Sahel,* 9e édit., p. 282.) — Grandegor dans la *Gazette des Beaux-Arts*, voit dans ce tableau une œuvre laborieusement maniérée, traitée avec une fantaisie trop parisienne discordant avec la franchise de l'esprit du peintre et la haute réserve de son talent. — D'autres, tout en louant le modelé solide des *Centauresses*, la finesse d'enveloppe et le vaporeux du paysage, s'élèvent contre les tendances réalistes déplacées dans un sujet antique et signalent dans cet essai un manque absolu de style. (Henry Houssaye, *Revue des Deux Mondes,* 15 avril 1877.) — Jean Rousseau (*l'Art*, 1877) voit dans les *Centauresses* des bustes de grisettes parisiennes sur des chevaux pur sang. — Théophile Gautier (*Moniteur universel*, 17 mai 1868) trouve à ce tableau « un air de vraisemblance ; il semble fait d'après nature ». Le buste et les épaules de la Centauresse couchée, la plus jolie femme pourrait en être jalouse. Peut-être est-ce même le défaut de l'œuvre. « Fromentin a posé sur un cheval très vrai une femme très réelle et d'une beauté toute moderne, l'assemblage produit un effet bizarre. Si elle

La plupart de ceux qui en firent mention, la jugèrent sévèrement.

Parmi les rares admirateurs sans restriction de cette tentative, un jeune peintre de talent, M. Odilon Redon, dans une série d'articles sur le Salon de 1868, s'arrête longuement sur l'exposition de Fromentin (1). Après avoir noté la finesse, l'élégance, la distinction coutumière de l'artiste, le critique traite la question de plus haut. Le créateur des *Centaures* est, à ses yeux, un des rares peintres qui aient su, tout en se livrant à l'étude salutaire de la nature, s'en dégager assez cependant pour faire à la fantaisie la large place qui lui convient (2). Se plaçant de prime abord sur le terrain des idées, M. Odilon Redon revendique les droits de l'idéalisme en peinture et salue dans les *Centaures* le retour à un art humain, à un art intérieur, interprétation plus libre et plus personnelle de la réalité.

C'était pénétrer fort justement la pensée de derrière

relevait ses cheveux d'or en chignon et mettait un bout de corsage, la Centauresse de M. Fromentin pourrait assister à une représentation de l'Opéra, accoudée au rebord de velours d'une baignoire... » — M. Louis Gonse discerne dans les *Centaures* un effort très respectable et très intéressant pour sortir de la peinture de genre. Il ajoute que c'est une œuvre un peu pénible et d'une signification assez compliquée, d'un coloris pâle, mais très fine en somme, très curieuse en bien des parties et d'une exécution très délicate. (Ouvrage cité, p. 82.)

(1) La *Gironde*, de Bordeaux, 1er juillet 1868. — Nous devons communication de cet article et de la lettre de remerciement de Fromentin à l'obligeance de M. Odilon Redon. C'est, croyons-nous, le seul essai critique auquel il se soit livré.

(2) Ravivant une page de la mythologie, les *Centaures* « sont, dit M. Odilon Redon, l'indice certain de points de vue nouveaux, moins exclusifs et, partant, plus vrais, plus féconds »; une manifestation de cette vérité que l'artiste peut puiser aux sources de son imagination, interpréter librement l'histoire et traduire les poètes; les deux envois de Fromentin au Salon de 1868 paraissent créer un genre intermédiaire entre la scène et le paysage, en élevant le paysage à la hauteur de la peinture d'histoire.

là tête d'Eugène Fromentin. Cette transposition que, par la profondeur et la vivacité de ses souvenirs, il avait, vingt années durant, opérée dans le domaine de l'orientalisme, il la voulait tenter ailleurs. Les *Centaures* n'étaient que l'aboutissement d'une lente et consciente évolution vers la figure et vers l'idée, vers ce qu'on appelait alors la grande peinture (1).

Fromentin remercie aussitôt le jeune critique des lignes qu'il lui a consacrées.

*A M. Odilon Redon.*

15 juillet 1868.

« Cette année plus que jamais, j'avais besoin d'être confirmé dans la pensée qu'avec beaucoup de défauts sans doute mes tableaux contenaient quelques qualités. Vous le dites avec autorité, contrairement à tant de gens qui n'y ont vu que des erreurs ; je suis disposé à vous croire et je vous en remercie.

« Mais ce qui me paraît beaucoup plus sérieux, c'est que vous voulez bien discuter, à propos de mes *Centaures*, une question générale, qui malheureusement est par trop oubliée de nos jours : c'est la légitimité de certaines œuvres et notre droit, si obstinément méconnu, de faire intervenir la fantaisie dans l'art et l'art dans la

(1) On trouverait ces idées en germe dans les notes qui font suite au *Programme de critique.* (Voyez plus haut, p. 195 et suiv.) — Fromentin reprit, quelques années plus tard, pour la décoration de l'hôtel Païva, l'idée des *Centaures.* Les cartons de ces esquisses, plus savantes qu'émues, ont été données par la famille du peintre au Musée de la Rochelle. Une autre étude de *Centaures* et de *Centauresses*, non terminée, appartient à Mme Alexandre Billotte, née Eugène Fromentin.

représentation du vrai. Il m'importe, en effet, beaucoup moins d'avoir *réussi un tableau* que de l'avoir tenté, et d'être assuré que l'entreprise était légitime et nouvelle.

« En me donnant raison contre tous les écrivains de la presse, du moins ceux que j'ai lus, vous me faites un plaisir extrême ; et si je n'étais pas aussi directement en cause, je vous demanderais la permission de vous dire, à mon tour, combien je trouve original et hardi le point de vue où vous placez la critique, et à quel point j'apprécie le talent que vous y déployez.

« Eugène FROMENTIN. »

Au mois d'octobre 1868, le peintre d'histoire et de sujets religieux Picot, membre de l'Institut, vient à mourir. MM. Gérome et Cabanel invitent Eugène Fromentin à poser de nouveau sa candidature au fauteuil ainsi devenu vacant. Il ne semble pas s'y être décidé.

A la fin du printemps 1869, il se rend en Alsace, au second mariage de son ami Alexandre Bida. En compagnie du sculpteur Christophe et de Gaston Pâris, il passe par Bâle, où il visite le musée et la cathédrale. Il y admire le Rhin. Le tout ne paraît pas lui avoir causé une vive impression. Il se déclare seulement charmé et n'en reparle plus. On conte cependant qu'en face d'un portrait de femme de Holbein il s'écria, en serrant fortement le bras d'un de ses compagnons : « Ah ! mon ami, si je pouvais faire de la peinture comme ça (1) !... »

Au Salon de 1869, Eugène Fromentin envoie une *Fantasia en Algérie* et sa *Halte de muletiers* (2). Quelque

(1) Gaston PÂRIS, *Penseurs et Poètes : Alexandre Bida.*

(2) Philippe Burty loue ces envois, « bien qu'ils donnent de la vie arabe un spectacle moins héroïque que Delacroix ». (*Gazette*

bien accueillis qu'aient été ces envois, l'artiste s'inquiète des attaques dont il est l'objet de la part de certains critiques. Maintenant que son art ne surprend plus et que sa maîtrise n'est plus discutable, on le jalouse. Sa sensibilité, si vulnérable, saigne de ces coups d'épingles. Il s'efforce plus ardemment que jamais de se renouveler. Il caresse un moment l'idée de rééditer le *Sahara* et le *Sahel* en les illustrant. Le projet n'aboutit pas.

Sur ces entrefaites, s'organise la commission invitée par le vice-roi d'Égypte pour représenter la France à l'inauguration du canal de Suez. Soixante invitations sont réservées à la France. Le nom de Fromentin ayant été prononcé par Charles-Edmond, qui avait à la Cour quelque crédit, le peintre déclare qu'il serait ravi de faire partie de la caravane (1). Charles-Edmond obtient l'invitation, Fromentin l'en remercie avec effusion : « Je vous devrai certainement de grandes jouissances d'esprit. »

L'artiste allait être proposé, à l'issue du Salon, pour la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Mais le surintendant des Beaux-Arts, M. de Nieuwerkerke. ne lui pardonnait pas sa brouille avec la princesse Mathilde

*des Beaux-Arts*, 1869.) — Paul Mantz continue à reconnaître en Fromentin le vrai maître de l'Orient. La *Fantasia* est d'une exquise finesse et d'une coloration très brillante; certains détails sont « peints à ravir dans une gamme spirituelle et douce qui n'eût pas déplu à Philip Wouvermans. » (*Gazette des Beaux-Arts*, 1869.) — G. Lafenestre note, à son tour, que Fromentin excelle à rendre les brumes incertaines et les fines demi-teintes, toutes les impressions discrètes qu'en outre de la splendeur violente du soleil comporte le véritable Orient. La séduction harmonique des accords, aucun artiste ne la combine aujourd'hui mieux que le peintre de la *Fantasia*. — M. Louis Gonse (*ouvrage cité*, p. 93) affirme également qu'aucun peintre, fût-ce Delacroix ou Henri Régnault, n'eût pu réussir mieux que Fromentin à traduire le spectacle éblouissant de la fantasia arabe.

(1) Lettre à Charles-Edmond, 1er juillet 1869. La réponse de Fromentin est du 3.

deux années auparavant, et moins encore l'indépendance de son caractère dans les opérations des jurys annuels. Il se rappelait que Fromentin avait plusieurs fois donné le signal de la résistance aux inspirations administratives, par exemple lors de la tentative de rétablissement du prix du Salon où sa fermeté tint en échec un ministre qui n'avait pas craint de revenir sur sa parole (1).

Encouragé par ses amis, le peintre se décide à passer par-dessus la tête du surintendant et à s'expliquer directement avec l'Empereur.

*A M. Charles Busson.*

Ce jeudi soir, 15 juillet 1869.

« Cher ami,

« Je termine mon *Passage de rivière,* interrompu presque depuis votre départ. Je m'y suis remis il y a cinq jours, et l'ai beaucoup amélioré, je crois. Il était morne, je l'ai ranimé, en repeignant les figures une à une d'un bout à l'autre. Il est fort avancé. Brame (saviez-vous qu'il lui appartient ?) en est, je crois, très satisfait. De plus, j'ai mis en train deux très petites choses qui seront, j'espère, terminées en même temps que le grand tableau. Enfin, un Américain aurait grande envie de mes *Hommes qui meurent de soif*, et mon désir est de le terminer également et de le livrer, de manière à ne rien laisser derrière moi de ce qui pourrait être attendu avant mon retour...

« Quant à mes affaires avec l'administration, il est probable, à moins que la politique n'y mette absolument

(1) Lettres inédites de M. Hébert à Fromentin. — Le comte de Nieuwerkerke, directeur général des Musées dès 1849, était surintendant des Beaux-Arts depuis 1853.

obstacle, ou que je verrai l'Empereur, ou que je lui ferai passer une note. Nieuwerkerke, plus obstiné que jamais dans sa rancune, a l'intention formelle de ne pas me proposer. La chose est claire, et me dégageant de tout scrupule, je me suis ménagé à Saint-Cloud un entretien avec Piétri, le secrétaire particulier de l'Empereur. Je lui ai fait part de mon désir d'avoir une audience, en lui en donnant les motifs tout au long. Il est convenu que fin juillet je lui écrirai de nouveau à cet effet. La chose manquera probablement, mais j'aurai du moins la satisfaction de m'être défendu, et puis cette certitude acquise que c'est de la haine me rend désormais tout léger...

« Je suis invité à l'inauguration de l'isthme. Le vice-roi a fait soixante invitations anglaises, soixante invitations françaises, et j'en fais partie avec Gérome, Berchère, et, dit-on, Belly. Armand du Mesnil y représente le ministère de l'Instruction publique. L'Académie des sciences y est représentée par un tas de gens que je connais : Berthelot, Jamin, Bertrand, Sainte-Claire-Deville, etc. De plus : About, Sardou, etc...

« C'est bien tentant, surtout si, comme je l'espère, Armand se décide à venir avec nous. Outre la solennité de l'inauguration, on nous mène en vapeur jusqu'au fond de la haute Égypte, défrayés de tout, bien entendu, depuis Marseille, où nous prendra un bateau nolisé pour nous. D'abord je m'y amuserai, et puis, même en courant à toute vapeur, j'aurai vu, et, la photographie aidant, j'acquerrai le droit de faire, quand l'envie m'en prendra, un tableau égyptien, tout comme un autre... »

Au 15 août, Fromentin est promu officier de la Légion d'honneur. Nieuwerkerke affecte une réconciliation et donne l'accolade au nouveau promu.

*A M. Charles Busson.*

[Paris], ce mardi, 17 août 1869.

« Cher ami,

« Nous partons ce soir ; jugez du sens dessus dessous. J'avais mille choses à vous dire ; que de ragots ! si vous aviez été là ! Nous nous sommes *embrassés* à la distribution. Il paraît qu'on guettait ce moment-là : je me serais trouvé mal si j'avais su qu'on connût l'histoire et qu'on en guettait le dénouement.

« Le soir, au dîner du Maréchal, nous nous serions marché sur les pieds, sans nous reconnaître. Il est *furieux.* A la minute même où le décret, parti sans mon nom, rentrait dans les bureaux avec mon nom ajouté d'une écriture reconnaissable, le bruit s'en est répandu dans les corridors. Arago, heureux mais consterné, ne savait plus quelle tête faire. — Le Maréchal a dit à Cardaillac, qui me l'a répété : « J'en suis bien aise, car on dit M. F... un homme de talent. C'est fâcheux pour M. de N... et c'est regrettable à la fin de son *administration.* » Il est, en effet, fini ; selon toute vraisemblance, nous ne le trouverons plus là. Quelles drôles de conversations j'ai eues, avec divers, au fumoir du Maréchal ! J'ai bien vu et constaté que le colosse était croulant.

« Et Chennevières, brave garçon, dévoué et opprimé, enchaîné par la reconnaissance, et gonflé de tristesse et de dégoût, quels aveux curieux il m'a faits ! Il affectait de se promener à mon bras devant son maître. Quels indices !... et Du Sommerard !... il fallait voir !... Enfin, n'en parlons plus. Demain, je serai dans la tranquillité de mon village (1). »

(1) La satisfaction de Fromentin était mêlée d'un regret : il

A Saint-Maurice, dès la fin d'août, Fromentin se plaint de n'avoir aucune idée de travail (1). Il lui faudrait devant lui « un mois de langueur et deux mois pleins de pioche active ». Rentré vers le 1er octobre, il va partir pour l'Égypte.

*A M. Charles Busson.*

Mercredi, 6 octobre 1869.

« Cher ami, je pars demain soir, avec toute une bande où j'ai beaucoup de camarades, sinon d'amis : Berchère d'abord, Gérome ; — *Chennevières* est des nôtres ; — Guillaume, des Beaux-Arts, Gautier (ce qui n'est pas le plus drôle !). Je ne sais ni quand ni comment nous pourrons écrire, car je prévois que nous aurons tout, excepté des moyens fréquents et rapides de correspondre.

« Nous n'y ferons rien ; nous renonçons même aux boîtes à couleurs, comme devant être tout à fait inutiles. J'emporte seulement un peu d'aquarelle, quelques crayons et de *quoi écrire.* J'écrirai plus que je ne dessinerai. D'ailleurs, nous avons nos photographes.

« Je ne suis pas très gai. Cette séparation de deux mois me coûte... »

Le départ de Paris a lieu le 7. Fromentin, le cœur serré de quitter les siens, adresse à sa femme, dès son arrivée à Marseille, des recommandations et des adieux (9 octobre).

s'était employé activement, mais en vain, pour que Bida fût compris dans la même promotion que lui. (Lettre à Bida du même jour.)

(1) Lettre à M. Busson, 30 août 1869.

« Ma chère fille, tu as été pour moi d'une bonté parfaite et dont je te remercie. J'en ai été touché, comme si depuis dix-sept ans tu ne m'avais pas longuement accoutumé à ta tendresse et à tes soins... Quand nous nous retrouverons en décembre, ces six jours passés ensemble à l'hôtel, si tristement finis, puisqu'il a fallu se quitter, ne nous laisseront plus que des souvenirs charmants que nous aimerons à nous rappeler quelquefois...

« Je n'écris pas à ma chère mère : que cette lettre en ce qu'elle a de général soit pour vous tous. C'est toi, amie, que je charge de l'embrasser, comme tu sais que je l'aime, comme je sais que tu l'aimes aussi. Elle aura souvent besoin d'être assistée. Je sais ce que tu peux faire quand tu te laisses aller aux mouvements de ton cœur. Le meilleur moyen de résister à certains soucis, c'est de s'occuper avec tendresse de ceux des autres..... »

On s'embarque le 9 à Marseille. Le voyage durera trois mois, par Alexandrie, le Caire, la haute Égypte, enfin Suez et Ismaïlia. Dans l'entassement et le brouhaha de la vie à bord, Fromentin prend des notes (1). La Commission, dispersée pour remonter le Nil sur plusieurs bateaux, est remise aux mains des agents du vice-roi et se laisse transporter comme une cargaison de colis humains. On n'a le temps ni d'écrire, ni même de beaucoup songer. L'arrivée sur la terre d'Égypte n'avait été, dit Fromentin, qu'une « rapide et brillante apparition, rappelant Alger en moins beau (2) ».

(1) C'est dans ces notes qu'il faut aller chercher les impressions de l'artiste et du littérateur que ne reflète guère la correspondance. Le carnet de voyage a été publié en entier par M. Louis Gonse ouvrage cité, p. 255.). Il est d'un haut intérêt. L'original contient, en outre, quelques bouts de croquis au crayon, uniquement destinés à fixer le souvenir.

(2) Lettre à Mme Eugène Fromentin, 15 octobre 1869, d'Alexandrie.

Il est vivement ému pourtant de reprendre contact avec l'Orient. Le premier convoi de dromadaires lui fait battre le cœur. Le Nil l'enthousiasme. Il en étudie les miroitements, les eaux bleues ou fauves, les brumes grises et roses. Il esquisse en style télégraphique des couchers de soleil et des levers de lune sur le fleuve, il contemple des ciels accablants de lumière. L'écrivain ne tue pas en lui le peintre. Mais il lui faut renfermer dans sa seule mémoire mille croquis, dessins et aquarelles, des paysages, des lignes d'horizon, des études de petites villes et de personnages groupés sur les rives. Ce défilé rapide dans les plus admirables sites, sans un instant de recueillement, cette pléthore de sensations confuses et d'émotions qui tournent court, épuisent l'artiste. Il se désole des incommodités de la vie en commun, il enrage de ne pouvoir fixer ce qu'il entrevoit. La chaleur, les moustiques, l'insomnie, la tension nerveuse altèrent enfin sa santé. Il est pris de ces accès de fièvre auxquels il est sujet.

*A Mme Eugène Fromentin.*

Le Caire, 20 octobre 1869, jeudi matin.

« Chère bien-aimée, nous partons demain matin pour la haute Égypte. On s'embarque le soir, on couche à bord afin de lever l'ancre dès le point du jour...

« Berchère est au bateau, je l'attends pour savoir si je dois emporter ma grande caisse ou seulement ma valise et préparer mon bagage en *hâte*, comme tout se fait ici, dans ce voyage à bride abattue. Pas un de nous, même Gérome, qui, tu le sais, sait employer les minutes, n'a eu le temps de faire un seul croquis. Pour

mon compte, je n'ai pas vu le quart de ce qu'il m'importait de voir, et je n'ai donné aux plus admirables choses qu'un coup d'œil, en courant de toute la vitesse de nos montures. Aurons-nous plus de loisirs sur le Nil? Je l'espère, sans y compter...

« L'Impératrice arrive demain matin, nous n'assisterons donc pas à son entrée, pour laquelle on fait les plus grands préparatifs. De son séjour au Caire je ne connaîtrai que le palais qu'elle doit habiter (et qui donne bien la plus étrange idée de l'opulence inutile et du mauvais goût des Orientaux qui se civilisent), et ses grands bateaux de voyage...

« Hier, dîner de famille avec huit de mes compagnons chez le ministre Nubar-Pacha. Tu comprends que quand il faut, le soir, se mettre en cravate blanche, le jour penser à des visites, s'occuper de quelques achats, comme je l'ai fait, ce qui reste pour les courses de peintre est bien court et bien morcelé.

« Avant-hier, grand dîner et fête arabe de nuit chez un richissime Égyptien, fermier général des domaines. Très curieux.

« Tout le monde va bien, le temps continue d'être admirable et il ne cessera plus qu'à notre retour dans l'isthme, peut-être. Le soleil est brûlant mais l'air est plutôt frais, les nuits magnifiques. Il fera très frais le soir dans la Haute Egypte, après des journées accablantes ; nous emportons nos plus gros paletots d'hiver...

« Les fleurs de jasmin, — bien flétries, — que je t'envoie, ont été cueillies à Héliopolis, au vieux Caire, au lieu dit *l'Arbre de la Vierge*, où, d'après la tradition arabe, la Vierge, saint Joseph et l'Enfant Jésus se seraient reposés. Une autre station de la Vierge est consacrée par une église copte fort curieuse, et gardée avec le plus grand respect par des fellahs. Je t'ai dit

combien nous avons lieu d'être touchés des attentions, des égards, des amabilités, des soins prévoyants dont nous sommes l'objet de la part du vice-roi et de ses agents.

« Si j'ai quelque tranquillité à bord, pendant que le bateau sera en marche et entre chaque station, je *commencerai* — il sera grand temps — de fixer, au moins, par des notes écrites le plus gros de mes souvenirs. Ils abondent, et, à défaut de croquis, ils me seront d'une certaine utilité, même pour certains tableaux. A mon retour au Caire, je ferai, de plus, une ample provision de photographies ; elles ne vous donneront qu'une bien imparfaite idée de la beauté des choses ; vous n'y verrez ni l'incomparable qualité de la lumière, ni les distances (toutes amoindries), ni la couleur, moins variée qu'au Sahara, mais particulière et peut-être encore plus délicate. Elles aideront du moins ma mémoire et fixeront des formes qui échappent au souvenir le plus sûr de lui. Il nous reste à voir le plus extraordinaire certainement ; que sera-ce donc ? Tu me connais et tu peux deviner quel est mon tourment d'admirer et de n'en rien retenir...

« Nubar-Pacha et sa femme, qui est charmante, m'offraient hier soir l'hospitalité de leur petit palais pour mon retour au Caire et pour le temps que je voudrais y passer. Quel rêve ! — Mais à tout je préférerais un petit trou paisible avec un travail libre de quelques jours... »

*A M. Charles Busson.*

Minieh (Haute-Égypte),
ce dimanche, 24 octobre 1869, matin.

« Cher ami, nous voici à *Minieh*, Haute-Egypte. Nous remontons le Nil à grande vitesse. Le Nil est trop haut

pour qu'on s'arrête aux endroits prescrits dans l'itinéraire ; ce que nous manquerons de voir en montant, on nous promet de le visiter au retour. Notre première station sérieuse sera demain à Kéneh ; notre plus long séjour sur le Nil, samedi et dimanche, aux ruines de Thèbes.

« J'ai prié Marie, mes chers amis, de vous donner régulièrement de mes nouvelles. Elle a dû vous dire avec quelle précipitation nous avons voyagé jusqu'à présent et le peu de temps que nous avons eu pour apercevoir au galop tant et tant de merveilles, aussitôt disparues qu'entrevues.

« En somme, le voyage que nous faisons est stupide, et peut-être un jour, quand il me sera démontré qu'il ne m'en reste rien, regretterai-je amèrement de l'avoir fait pour si peu de profit, ou, l'ayant fait, de ne l'avoir pas prolongé. *Pas un croquis, pas une note d'aquarelle.* Quand ce n'est pas une voiture qui nous emporte, c'est un baudet qui galope entre nos jambes ; maintenant c'est un bateau qui tremble sous nos pieds et rend matériellement impossible la tenue d'un crayon. Pas plus d'arrêt maintenant que de repos au Caire ; un continuel et rapide défilé de choses étonnantes : gens, bêtes, paysages, fleuve unique, un ciel incomparable et des eaux !... Oh ! cher ami, si nous voyions cela ensemble à deux ou trois, dans une bonne cange à nos ordres, nous arrêtant aux bons endroits, ayant du temps, dans le silence et non pas dans le tumulte, table frugale, et non pas une table d'hôte avec vin de Champagne soir et matin, causant des lieux et de notre métier un peu, au lieu des conversations de commis voyageurs, et des charges d'atelier qui remplissent tous les repas, — s'il en était ainsi, mon bon, quel voyage ! et quel bagage pour la fin de nos jours !

« Nous allons bien *tous*, ce qui veut dire que jusqu'à présent le climat n'a éprouvé personne. Il fait très chaud le jour ; les matinées sont agréables ; les soirées trop humides seulement, mais magnifiques, grâce à la lune.

« Je ne vous dis rien de la première partie du voyage, ni du Caire, une merveille à occuper et à désespérer la vie d'un peintre, ni des montagnes, ni des tombeaux, ni des mosquées, ni de ce fleuve-roi, ni de *la lumière*, — quelle lumière ! si je ne vous montre rien de tout cela, je vous en fatiguerai les oreilles au retour. Je viens d'écrire à ma femme pendant qu'on fait du charbon à Minieh, et après avoir visité cette jolie ville baignée dans le fleuve.

« Nous devions lever l'ancre avant huit heures ; il en est neuf et demie ! Voilà tous les Egyptiens : ils ont pour eux l'éternité. Cependant je crois qu'on se décide à partir, et je m'interromps.

« Adieu. Ceci n'est qu'un simple bonjour, envoyé hélas ! de bien loin. »

*A Madame Eugène Fromentin.*

Minieh, ce dimanche, 24 octobre 1869,
7 heures et demie du matin.

« Voici notre troisième journée de navigation sur le Nil ; nous nous éloignons rapidement du Caire ; dans quatre jours nous serons à Thèbes. Le temps est admirable, très chaud pendant l'après-midi, agréable le matin ; il serait délicieux le soir s'il n'y avait sur le pont une humidité qu'il faut éviter dans ces climats et si nos salons n'étaient pas étouffants. Le pays magnifique et le Nil un des plus beaux fleuves qu'il y ait

au monde. Notre installation à bord n'est pas sans reproche; cela tient surtout à l'incurie et à la malpropreté de l'équipage, qui est italien. L'expédition se compose de quatre vapeurs, traînant à la remorque trois grandes canges et le chaland qui porte les provisions...

« Pour des raisons que nous ignorons, mais probablement aussi à cause du courant, qui est très rapide, de la hauteur des eaux, qui oblige à plus de prudence, et surtout des deux lourds bateaux que le nôtre traîne à la remorque, nous avons chaque jour un retard de plusieurs heures. Nous continuons donc de marcher au clair de lune, ne mouillons qu'au milieu de la nuit, et le matin on n'en finit pas pour prendre les vivres et le charbon. En outre, toujours à cause de la crue du fleuve qui rend en ce moment impossibles les abords des pyramides de *Giseh* et de *Saqquara*, nous ne les visiterons qu'au retour.

« Il est huit heures du matin. Levés à cinq, nous avons pu mettre pied à terre et visiter *Minieh*. Hier nous avions de même visité *Bene-Souef*, deux jolies petites villes, deux gros villages posés aux bords du fleuve, de physionomie purement saharienne et qui me rappellent exactement des souvenirs très chers, avec le magnifique fleuve en plus.

« Le jour et pendant que le bateau marche, je m'assieds à l'ombre, qui est rare, recherchée et par conséquent fort encombrée. Je note rapidement et par écrit tout ce qui passe, tout ce que j'observe, et, faute de croquis impossible à faire, à cause de la mobilité dont je te parle, j'aurai du moins des indications de peinture bien incomplète, mais de quelque utilité pour mes souvenirs.

« Si j'avais un peu de la forme qui m'échappe, pour

joindre aux impressions de lumière et de couleurs dont je fais provision, ce rapide, beaucoup trop rapide, défilé devant des merveilles ne serait cependant pas sans profit.

« Tout ce qui est monument, débris historiques, nous allons nous y arrêter, le voir et le bien voir. Mais le paysage, les habitudes, les habitants, ces délicieuses *marines* à tous les tournants du fleuve, on a jugé naturellement que cela n'entrait pas dans un programme d'exploration qui pût intéresser tout le monde. Et nous autres peintres, on nous fait impitoyablement passer à toute vapeur devant nos véritables sujets d'études.

« Le courrier de France a dû arriver hier seulement au Caire. Nous sommes partis le cœur très gros de nous en éloigner avant d'avoir reçu un seul mot des nôtres. Je ne te dis pas à quel point cette privation totale de nouvelles depuis dix-sept jours me tourmente en secret et me paraît dure...

« Je continue donc d'être heureux de tout ce que je vois et désespéré de sentir que tant de choses m'échappent. Il faut en prendre son parti ; c'est un train de plaisir organisé pour des gens du monde et dans lequel on a glissé trois ou quatre paires d'yeux d'artistes.

« On va se remettre en marche, et le petit mouvement convulsif va recommencer. Je quitte la table du salon, je reprends album de notes et crayons, et je vais regagner mon poste d'observation sur le pont.

« Adieu tous, que Dieu vous protège, mère, frère et sœur, enfant, et toi ma femme chérie et ma fille bien-aimée ; je vous aime du fond du cœur et vous embrasse de toutes mes forces.

« EUGÈNE. »

« Si je te tenais ici, si je t'avais eue hier au soir sur la plate-forme du bateau de quatre heures à sept heures,

pendant le plus merveilleux coucher de soleil que j'aie jamais vu, suivi d'un lever de lune d'une beauté égale, si tu avais été là, pauvre chère, tu aurais été heureuse, certes, tu aurais poussé de petits cris de joie, et mon plaisir eût été doublé du tien.

« C'est stupide et désespérant de garder cela pour soi seul ! Et dire que si quelqu'un à bord a eu le sentiment de la beauté du spectacle, personne non plus n'en saura rien : c'est à voir, ce n'est pas à peindre. »

*A la même.*

Thèbes, Louqsor,
vendredi, 29 octobre 1869, 3 heures.

« Chère bien-aimée, nous voici à Thèbes, mouillés au pied même des temples de Louqsor.

« Nous y passons la journée du 30 et celle du 31 ; c'est, tu le sais, le point culminant de notre voyage. Les débris historiques y sont immenses, répandus sur les deux rives du fleuve, nous aurons donc tout juste le temps de les visiter. Les distances sont longues, la chaleur est très forte ; et les mille incommodités du voyage et du climat qui se révèlent au fur et à mesure et rendent toute occupation difficile, font de toute course forcée un supplice ; aussi je n'en userai qu'à mon aise. *Nous allons bien;* et *tous,* c'est l'important, on est content. Je le suis, je le serais pleinement, je te l'ai dit au départ, si je pouvais en rapporter quoi que ce soit d'utile. Mais pas un de nous n'a, jusqu'à présent, pu faire un croquis, et il faut dorénavant en faire son deuil. Quant aux notes que je prends, autant que l'horrible chaleur du bord et le défaut de tranquillité me le permettent, je

ne vois pas, jusqu'à présent. qu'il puisse en sortir un livre. Cependant, nous verrons cela plus tard ; ce qui m'ennuie, c'est qu'on l'attend de moi et que tout le bateau y compte comme sur une chose en train de se faire.

« *Pas encore de lettres*, j'ose à peine te le dire, chère amie, pour ne pas te causer l'ennui de me savoir tourmenté. Imagine : je t'ai quittée le 7, j'ai quitté Saint-Maurice, ma chère mère, ma fille, tous les miens le 30 et depuis un mois moins un jour, rien ou à peu près, et depuis vingt-deux jours, séparation totale, c'est très dur !

« Je renonce, chère, à te parler de ce que je vois ; c'est toujours extrêmement curieux, quelquefois admirable. Sois tranquille : tu connaîtras ton Nil et ton Égypte aussi bien que moi, si tu veux m'entendre, et tu n'auras pas eu, chose appréciable, la fatigue du voyage. Ma pauvre amie, je ne voudrais pas te voir ici à bord. Et toi qui n'aimes pas les mouches ! Tu sauras que, pendant que je t'écris, à l'arrière du bateau, à l'ombre, il y en a des centaines qui nous dévorent ; je finis par en prendre mon parti, dans l'impossibilité absolue de m'en préserver. A quatre heures, quand la chaleur sera un peu tombée, je monterai à baudet et irai visiter Karnak ; beaucoup de mes compagnons n'ont pas osé s'y aventurer plus tôt. Hier nous avions à Kéneh de 35 à 36 degrés, 31 degrés jusqu'à dix heures du soir sur le pont. Quant à nos cabines, je n'ai pas vérifié, mais la température y est tout simplement insupportable de dix heures du matin à dix heures du soir ; la nuit nous apporte seule un peu de relâche. Malgré tout cela nous allons : mais mous, lâches, et le retour vers le Caire nous paraîtra bien délicieux.

« Excuse-moi, chère, la plume me tombe des mains, les mouches m'exaspèrent.

« Que je vous aime, mes chères bien-aimées, et comme à la distance où je suis de vous, je sens fortement que mes racines sont où vous êtes ! »

Le 3 novembre, sur le Nil, entre Silsileh et Assouan, le voyageur, toujours sans nouvelles des siens, écrit à sa femme : « Nous avons su par Sa Majesté elle-même (l'Impératrice qui venait de rejoindre en route la Commission) que Paris était tranquille, que l'Empereur se porte bien, qu'il *neige* à Compiègne. — *C'est important*, sans doute, mais ce n'est point assez. Ah ! j'en ai fini avec les voyages qui sont des supplices ! » — Et le lendemain, à la même (4 novembre, d'Assouan) : « Ceci (le retard indéfini des lettres) a tout simplement empoisonné notre voyage, le *mien* en particulier, de déceptions quotidiennes, d'espoirs toujours ajournés, et d'un continuel souci. »

Il note encore sur son carnet de route (1) : « Au fond, je m'ennuie et j'ai l'esprit très chagrin. Il me semble que je suis déporté à Assouan... L'œil est distrait, le cœur est ailleurs. »

De retour au Caire, et enfin en possession de sa correspondance de famille, Fromentin s'écrie (2) : « Ce matin, nous avons vu les pyramides ! *Digne bouquet* d'un voyage admirable, — *admirable à faire en une autre saison*, par d'autres moyens, ou avec une précipitation moins épuisante... Que je vous aime, mes pauvres amies ! et comme un voyage au pays d'où je viens fait aimer avec rage le chez soi si lointain où l'on a laissé sa femme et sa fille ! »

A Ismaïlia, la Commission apprend qu'un bateau égyptien a coulé en travers du canal ; on ne sait si le

(1) Le 1er novembre, de Louqsor.
(2) Lettre à Mme Eugène Fromentin, 13 novembre.

passage pourra être ouvert... Enfin le canal est dégagé.

L'Impératrice, sur le vapeur l'*Aigle*, y fait son entrée sensationnelle aux côtés de M. de Lesseps. Le luxe et la mise en scène de ces fêtes sont féeriques. Fromentin rêve des *Mille et une Nuits*. La confusion est, d'ailleurs, à son comble. On passe par toutes sortes d'aventures, on retrouve toute espèce de gens qu'on n'a pas vus depuis vingt ans. Bref, c'est magique et c'est cocasse. Ce serait extrêmement drôle, si ce n'était ahurissant.

Fromentin et la petite troupe dont il fait partie sont arrivés à Port-Saïd trop tard pour assister à l'entrée des escadres, premier tableau de la fête inaugurale (1): « Mais nous avons vu leur débouché dans le lac Timsa, par conséquent leur arrivée au cœur de l'isthme ; c'est là qu'avait lieu la vraie fête. Et véritablement, pendant deux jours, nous avons eu sous les yeux le spectacle le plus extraordinaire !... Notre fantastique voyage, dont tu ne sais rien, parce que je n'ai jamais eu le temps de t'en rien écrire, a eu là son bouquet. Les fêtes ont duré deux jours... Pendant ce temps, il s'agissait de gagner Suez, au milieu d'un inexprimable désordre, et de s'y loger, chose encore plus difficile et plus douteuse. Une petite bande fort unie, dont je fais partie, a trouvé le moyen de filer droit d'Ismaïlia à Suez sur un bateau de service et d'y arriver le même soir, et, par une chance que beaucoup d'autres n'ont pas eue, d'être recueillie à bord d'un grand navire des Messageries impériales...

« Voilà comment, chère amie, nous restons ce soir, quatre seulement, logés avec l'état-major de l'*Impératrice.* Ces quatre inséparables sont, j'imagine, à l'heure qu'il est, le seul noyau compact et subsistant de cette

(1) A Mme Eugène Fromentin, 21 novembre, en rade de Suez.

belle expédition que le défaut d'ordre, de direction, l'ennui, le découragement, ont éparpillée un peu partout et finalement complètement dissoute.

« Quant à moi, je serais désolé de n'avoir pas vu ce que j'ai vu, et même, quoique le séjour en soit monotone, de n'avoir pas passé ces deux journées de mouillage en mer Rouge avec des gens hospitaliers, aimables.

« Voici la première journée peut-être depuis mon départ où je me suis retrouvé dans le silence, en possession de moi-même, entouré d'un bien-être complet. Il fait frais. Et l'air de la mer repose de celui du Nil. D'ailleurs, l'endroit est très beau, et l'Asie est là, à deux milles... »

Au retour de l'isthme, quelques jours encore au Caire pour visiter la ville de plus près. Là, la petite expédition se disloque. Il en est, comme Berchère, qui se décident à rester plus longtemps sur la terre d'Égypte.

*A Madame Eugène Fromentin.*

Le Caire, 25 novembre 1869, jeudi au soir.

« Quant à moi, je n'ai pas de raison de m'y attarder : je n'ai rien commencé qu'il me faille achever ; je n'ai ni boîte, ni rien, et comme je ne me suis pas servi une fois de mon crayon, sinon pour écrire, ce n'est pas le moment que je choisirai pour le tailler. J'ai vu de l'Egypte et du Caire tout ce qu'il est permis d'en voir dans un voyage à tire-d'aile, comme celui que nous achevons. Je suis sûr d'en connaître tout ce qu'on en voit par les surfaces. J'ai deviné, je crois, beaucoup de choses, j'en ai ressenti beaucoup très vivement. Pour ce qui est couleur, j'ai une mémoire dont je sais la fidélité, quand

elle a été émue une fois et frappée vivement par des images. Pour le reste, formes, sujets, costumes, lignes, l'essentiel en un mot, je m'en tirerai comme je pourrai. Je n'ai rien à me reprocher : c'était impossible ; je n'ai que des regrets.

« Quant *au livre*, nous en causerons aussi. Sans parler du désir que j'ai, ma chère bien-aimée, de faire cesser ta solitude et la mienne, n'ayant en conscience aucun motif sérieux pour justifier mon retard, aussitôt que j'aurai reçu ma passe d'embarquement, je pars.

« Le temps est admirable et le Caire est la plus belle ville de l'Orient ; je l'affirme sans connaître les autres.

« Et maintenant, en attendant bientôt, je vous serre *l'une et l'autre* sur mon cœur, mes deux bien-aimées.

« EUGÈNE. »

Fromentin repasse enfin la mer, ébloui, à bout de forces.

En vue de Toulon, il s'écrie (1) : « Je viens de faire un rêve étrange et très fatigant. J'ai rêvé que je visitais l'Egypte. »

Avant même de quitter le Caire, encore hébété de la foire mondiale à laquelle il vient d'assister, épuisé par les vingt-trois nuits passées sur le Nil, l'artiste résume ainsi ses impressions, inquiet de les formuler en un livre qui ne les défigure pas (2) : « Je voudrais donner des choses que je vois une idée simple, claire et vraie, émouvoir avec le souvenir de ce qui m'a ému, laisser le lecteur indifférent pour ce qui ne m'a pas intéressé moi-même, ne rien grandir à plaisir, et, me tenant tou-

(1) 5 décembre, carnet de voyage. (Voir M. GONSE, ouvrage cité, p. 338.)

(2) 26 novembre, du Caire. Carnet de voyage. (Voir M. GONSE ouvrage cité, p. 331.)

jours dans la mesure des choses, les rappeler à ceux qui les connaissent, les rendre sensibles et, pour ainsi dire, les faire revivre à l'esprit comme aux yeux de ceux qui les ignorent.

« Cette série de croquis rapides, de peintures inachevees, faits en courant, ne seront pas un livre et n'en sauraient avoir l'unité. L'élément humain en sera fatalement absent. J'aurai entendu tout ce qui se dit et se crie dans le tumulte des villes égyptiennes sans en comprendre l'idée ni le sens.

« Il est trop tard, je suis trop vieux, on va trop vite... »

Les notes sur l'Egypte, utilisées par Fromentin pour sa peinture, étaient la matière d'un beau livre qui ne fut malheureusement pas écrit (1).

(1) *Journal des Goncourt*, t. V, p. 190. (1875.) — (9 mars, dîner chez Brébant.) « Fromentin : L'Égypte, l'Égypte, je suis tourmenté de l'idée d'écrire quelques pages sur ce pays..... Figurez-vous, mon cher de Goncourt, une terre tourbeuse, quelque chose... comme le caoutchouc où le pas ne s'entend pas... Un ciel bleu tendre... Vous ne connaissez que l'Orient clair et découpé... Là, à tous les plans, d'imperceptibles voiles de vapeur, devenant plus intenses à mesure qu'elles s'éloignent... Là, des bonshommes noirs ou bleus... il est très rare de rencontrer une note rouge... et quel joli ton fait là dedans la cotonnade bleue !... Je les vois, tous ces bonshommes, avec une petite lumière au front et à la clavicule. — Ici Fromentin fait le geste d'un peintre qui pose une petite touche carrée à la Téniers sur une toile. — Ah ! il faut une fière puissance de luminosité pour rendre cela, dans ces milieux de terrains et de ciels un peu neutres et parmi cette végétation sortant d'un limon bitumeux qui a des verdures comme nulle part !... Je n'ai pas trouvé en peinture le mode pour rendre cela, non, je ne l'ai pas trouvé encore, il faudra que je le recherche... Par le vent du nord, le Nil est tourmenté, vagueux, sale, mais par le vent du midi, c'est du métal en fusion... Et un climat d'une douceur, d'une douceur qui vous fait la peau comme moite. — A mesure qu'il parle de ce pays, le blanc de ses yeux s'agrandit dans son exaltation, ou bien, les yeux fermés, la tête renversée en arrière, il se touche le front de l'index. — Et la nuit, ce que c'est, hein ! Charles-Edmond, s'écrie-t-il, vous rappelez-vous les heures passées près de ce temple, dans cette enceinte occupée

L'année 1870 commence pour Eugène Fromentin par des inquiétudes sur la santé de sa femme, prise d'une redoutable crise de neurasthénie qui dure jusqu'au printemps.

Puis l'artiste s'absorbe dans les travaux du jury et fait quelques petits tableaux commandés pour l'étranger.

*A Alexandre Bida.*

[21 mai 1870].

« Cher ami, mon vieil ami bien négligé, jamais oublié je vous le jure, — je meurs de lassitude ! Il est six heures, nous avons eu aujourd'hui quatre heures de bavardage au jury, hier *dix heures* de vote et de ballottage, c'est vous dire que je suis rompu...

« Et le travail? me direz-vous à votre tour, cher ami. De ce côté-là non plus je ne suis pas joyeux, j'ai travaillé pour un résultat maigre d'abord et douteux. A l'exception d'une chose meilleure que les autres, ou du moins qui promettait de le devenir, j'ai tout juste gagné ma vie avec d'assez méchantes toiles, aujourd'hui terminées, Dieu merci ! que je vais me hâter de faire partir pour leur destination lointaine, et qui ne figureront jamais dans mes *œuvres choisies*. De tout

par des cordiers?... Ah ! ces heures ! Je veux écrire quelque chose sur ces heures... simplement afin de m'en redonner la sensation. — Et longtemps il nous décrit le pays avec une mémoire qui a le souvenir du jour, du vent, du nuage, une mémoire locale inouïe, mettant avec la couleur de sa parole sous nos yeux les tournants du Nil, les aspects des pylônes, les silhouettes des petits villages, les lignes cahotées de la chaîne Libyque, comme s'il nous en montrait les esquisses. — Non, je ne suis jamais tombé sur un homme ayant emporté d'un pays une réminiscence plus gardeuse de tous les détails à demi cachés et presque secrets qui en font le caractère intime. »

cela, un peu d'argent, pas l'ombre de gloire, voilà le bilan net de mon hiver et de ce printemps.

« Je sais qu'il y a eu le jury et bien d'autres choses, pleines de dérangements ; et puis la politique, qui m'a remué par moments jusqu'à la violence, et ce n'est pas fini. Si vous étiez ici, que de ragots !...

« Vous avez vu comment notre Maurice Richard sait, de rien, se créer un joli lopin.

« Il vient de constituer dans le jury des Beaux-Arts une Commission consultative, chargée d'examiner *toutes les réformes* à opérer dans nos institutions, sous sa présidence : j'en suis. J'en ris d'avance ; jusqu'au jour où, honnis, impuissants à rien faire de propre, incapables de nous entendre et de nous comprendre, chargés de malédictions et de ridicule, à l'exemple de toutes les Commissions avortées, nous disparaîtrons tout doucettement, et alors il n'y aura plus de quoi rire ! »

La Commission à laquelle Fromentin fait allusion dans cette lettre fut sans doute celle au nom de laquelle il rédigea un rapport qui contient quelques-unes de ses idées administratives sur l'organisation des expositions. Il est curieux de résumer ce travail en quelques lignes :

A en croire Fromentin, M. de Chennevières, de tous les intéressés consultés par la Commission, présente seul un projet sensé : confier les intérêts des artistes français à la collectivité de ceux d'entre eux qui auraient obtenu une récompense dans les salons antérieurs. Cette solution a recueilli un grand nombre d'adhésions : elle est très séduisante.

Mais il faut voir de plus haut. Le monde des arts souffre d'un malaise général. Les expositions ne con-

tentent personne. Le niveau des œuvres exposées paraît s'abaisser. Les gens de goût en accusent l'indulgence du jury. Le jury, en rejette, lui, la responsabilité sur le principe même des Salons annuels. Pour remplir sa véritable mission, il lui faudrait, en effet, pouvoir limiter *ne varietur* le nombre des tableaux à admettre et ne jamais pécher ni par complaisance ni par pitié. Cette sévérité est-elle possible? Beaucoup de producteurs se plaignent, au contraire, de la cruauté de ce même jury, accoutumés qu'ils sont à considérer l'Etat comme une sorte d'éditeur bienveillant qui ne saurait du jour au lendemain leur manquer de parole.

Que faire?

Le vice inhérent à l'état de choses en vigueur réside dans la confusion de deux objets absolument distincts : « Offrir au goût public, qui l'exige, des expositions de choix, — pourvoir, en outre, aux intérêts de ceux qui ne font des Salons annuels qu'un entrepôt pour leurs productions. »

La Commission estime nécessaire de séparer ces choses incompatibles en organisant « une exposition de choix » qui serait « l'exposition des arts français » et une « exposition libre », qui serait « le grand marché des produits ». Mais l'application de cette idée juste soulève de nombreuses difficultés dont la solution pratique resterait à découvrir.

Quoi qu'il en soit, il faut en revenir à la première question posée : l'Etat doit-il se dessaisir des expositions et confier aux artistes eux-mêmes le soin de les organiser? Personne parmi les intéressés n'a fait une réponse précise. Bien que quatre cents signataires aient adhéré au projet de M. de Chennevières, Fromentin pense qu'au fond les artistes se soucient peu de gérer eux-mêmes leurs intérêts : l'Etat les rassure et l'inconnu

ne les séduit qu'à demi : « Le régime démocratique où nous tendons leur semble un milieu peu favorable au développement pacifique des arts. Menacés par une indépendance dont les abus s'annonçaient même avant qu'elle ne leur fût acquise, ils ont entendu prêter main-forte à un contre-projet dont le premier mérite à leurs yeux était de perpétuer une sorte de *statu quo* relatif et, de fait, de représenter encore l'ordre, la discipline, le respect des arts et de soi-même. »

Aussi, sur ce point, la Commission, à la presque unanimité de ses membres, s'est-elle prononcée contre la proposition de Chennevières. Que l'Etat continue donc à administrer, mais que le règlement soit modifié et qu'on pourvoie pratiquement au double besoin d'art et de profit qu'il convient de satisfaire.

En tout cas, pas de demi-mesure. Si c'est la liberté, qu'elle soit entière et sans condition. Qu'on ne vienne pas instituer une société libre en face d'expositions d'Etat, même triennales : la société, envahie de toutes parts, serait alors déconsidérée, ruinée avant peu.

Et Fromentin conclut : « Nous lui demanderions, en résumé (au ministre des Beaux-Arts) tout ou rien, les expositions par nous seuls ou sans nous. Il voudra bien excuser la rigueur, je dirai presque l'indiscrétion de ces termes, et ne pas voir des empiétements là où il n'y a véritablement que des embarras et des scrupules. »

Au printemps, vient à mourir à la Rochelle le frère de cet Emile Beltrémieux qui avait été, on s'en souvient, le plus ancien et l'un des meilleurs amis d'Eugène Fromentin. L'artiste écrit, le 26 avril, à Mlle Lilia Beltrémieux :

« Votre vieil ami, le camarade ancien de celui que nous pleurons, le témoin plus ancien encore de vos premiers deuils, veut vous dire toute son affliction. Vous aviez payé déjà un si cruel tribut aux douleurs de ce monde qu'un bail définitif avec le bonheur vous était bien dû, ma chère amie. La Providence en dispose autrement : le voilà rompu, et Dieu sait par quelle catastrophe en dehors des prévisions ! Je ne sais pas si, parmi tous les malheureux que ce coup terrible a plongés dans le désespoir, je ne sais pas si vous êtes personnellement la plus à plaindre. Mais votre pauvre mère ayant pour elle le bénéfice, hélas ! de son grand âge, c'est bien vous dont la sensibilité intacte, dont les regrets vivaces, inconsolables par leur durée même, me touchent et m'apitoient le plus.

« L'amitié n'y peut rien. En fait de consolations, je n'en connais pas en dehors de vos croyances. Nous, vos amis, nous regrettons avec vous, nous prenons part à votre chagrin sans en rien ôter. Et c'est avec le sentiment amer de notre impuissance à consoler de quoi que ce soit, à soulager qui que ce soit, que je vous offre, ma chère amie, ce que j'ai de meilleur dans ma vieille affection.

« Votre ami.

« Eugène F... »

Toujours prêt à obliger et à recommander ses amis, Fromentin, qui, au cours du voyage en Egypte, a saisi toutes les occasions d'approcher les souverains pour obtenir d'eux la décoration de Berchère, s'évertue à demander la croix d'officier pour son excellent ami Bida. Alfred Arago est alors chef de division au ministère des Beaux-Arts ; le moment est propice.

*A Alfred Arago.*

Mai 1870.

« Cher ami, j'ignore vos intentions relativement au décret des croix du 22 juin prochain... Je vous offre pour la croix d'officier un candidat de premier choix. Je veux parler de notre ami Bida. Bida est un vrai artiste, mon ami. Il a créé un genre. C'est, sans exagérer rien, une personnalité native bien constituée, délicate, ingénieuse, indépendante, qui tient sa place, la laissera vide, et à laquelle il faut toujours revenir quand on cherche le premier des dessinateurs de ce temps. Les artistes qui l'ont, par des manifestations si nombreuses, porté dans les jurys, ne s'y sont pas trompés. Je n'ai pas à vous parler de l'homme et de l'exemplaire honorabilité de sa vie. Ajoutez ce détail encore : c'est qu'il a sous presse, chez les Hachette, une Bible avec cent ou cent cinquante dessins qui sera un titre considérable.

« Alors pourquoi nous presser, me direz-vous ? Pourquoi ? Parce que la mort n'attend pas toujours vos décrets, cela s'est vu ; parce que Bida atteint la limite où ces distinctions plaisent encore ; parce que de sa génération et *dans son rang* il est seul maintenant à ne pas avoir la croix d'officier ; parce qu'il ne l'a jamais demandée, raison décisive pour qu'elle lui soit offerte ; enfin parce qu'en mon âme et conscience il l'a méritée dix fois pour une, et que je la lui désire de tout mon cœur.

« Voyez, refaites avec cette lettre essoufflée une note éloquente, parlez au ministre de justice, je parie que e ministre vous écoute, et je sais bien qui sera heureux.

« Mon cher directeur, je vous baise les mains.

« Eugène F... »

Au reçu de cette requête, le fonctionnaire des Beaux-Arts demanda-t-il à son ami des notes sur les peintres « décorables »? ou bien Fromentin lui avait-il déjà signalé quelque temps auparavant ceux de ses confrères qu'il jugeait dignes de recevoir la croix?

Quoi qu'il en soit, bienveillant même pour ceux qui, comme Courbet, différaient profondément de lui pour l'art et pour les idées, voici les indications qu'il remit un jour à Arago :

« *Vollon* (1). — Grand talent de naturaliste, issu de Courbet, passé bien vite à l'amour des meilleures écoles. Son tableau des *Armures* serait un chef-d'œuvre s'il avait pu le faire corriger par un ancien ; relativement aussi ses *Poissons* de cette année sont un morceau de maître. A peu produit, parce qu'il débute et déjà on peut citer de lui des œuvres qui ne sont pas seulement de beaux tableaux, mais qui sont de fortes leçons pour qui sait voir. Il peut faire école, il ne fera que du bien ; son nom sera également acclamé par le *parti* qui croit le tenir encore et par celui qui le revendique.

« *Rousseau* (2). — A précédé tous les peintres de nature morte de ce temps-ci ; les a longtemps dominés de beaucoup et n'a pas encore de rival dans la manière expéditive, large et brillante qu'il représente et qu'on a beaucoup imitée depuis, sans l'égaler. Ne vise point à la sévère imitation des peintres anciens, n'a pas les raffinements de palette et les roueries de main dont s'est enrichie l'école actuelle. Fait autorité dans son genre, cité pour son incomparable adresse. Par son âge, son

(1) Antoine Vollon, peintre de natures mortes et de marines, élève de Ribot, né à Lyon en 1833, mort à Paris en 1900. Il était entré à l'Institut en 1898.

(2) Il s'agit ici de Philippe Rousseau, frère du célèbre paysagiste, né en 1816, mort en 1887, peintre d'animaux, de fleurs et de fruits élève de Gros et de Bertin.

nom, la popularité dont il continue de jouir, justifie très bien la distinction pour laquelle il est proposé.

« *Bida.* — Renommée ancienne déjà et très respectée. Talent sérieux, scrupuleux, abondant, plein de ressources dans un genre étroit, celui du dessin, et dans ce genre le premier sans contredit. Ne pas le confondre avec les faiseurs de croquis dont le domaine est à part. Manie le noir et le blanc comme une palette, et par là se rapproche des peintres, qui le reconnaissent pour un des leurs. Par l'importance des compositions, le soin des détails, des types et de l'expression, les effets de clair-obscur, ses dessins sont des tableaux auxquels il manque le coloris, ou des gravures qui n'ont pas passé par le burin ; ils en ont la valeur et le poids. Ses procédés sont nouveaux et lui sont propres ; il a tout créé et poussé souvent jusqu'à la perfection. Personnalité élégante, esprit méditatif, célèbre, on pourrait dire, à petit bruit ; entouré d'estime et de sympathie et compris à chaque élection dans une élite, ses confrères lui ont accordé spontanément tous les honneurs et l'ont désigné d'avance et depuis longtemps aux distinctions données par l'État.

« En somme, Rousseau et Bida, *deux croix d'officier* qu'on ne pourrait séparer sans que l'opinion des artistes en fût surprise.

« *Courbet* (1). — La renommée la plus brillante de ce temps-ci. De grandes infirmités, mais de grands dons. A exercé sur notre jeune école une influence profonde dont il y aurait à tirer parti. Ridicule par ses doctrines, excellent dans quelques-unes de ses œuvres. Somme

(1) On sait que Gustave Courbet, le chef de l'école *réaliste* (1819-1877), d'opinions politiques très ardentes, refusa la croix de la Légion d'honneur qui lui fut offerte et prit part, plus tard, à la Commune. Depuis son *Enterrement à Ornans*, exposé en 1850, actuellement au Louvre, ses succès aux Salons annuels faisaient scandale.

toute, a fait preuve par moment d'un talent considérable, talent reconnu et souvent acclamé par ceux-là mêmes qui sont le plus offensés de ses erreurs et de ses controverses. Chef d'une faction remuante où il se fait de bons tableaux, où il se dit beaucoup de folies. Aurait la croix depuis dix ans si l'homme n'avait pas systématiquement compromis l'artiste. Sera salué de *tous les côtés* et rallié quand même à *l'aristocratie du talent* dont il fait partie malgré lui.

« *Toulmouche* (1). — Carrière moyenne, heureuse, approuvée, estimée, un talent fin, soigneux, qui se respecte et se conserve. Du charme, le sens délicat de la vie moderne, avec cela assez de métier pour soutenir aux yeux des peintres les succès de foule qu'il a obtenus ; d'ailleurs n'a jamais fait mieux. Sa croix sera très bien accueillie ; les gens du monde la lui auraient voulue plus tôt ; ses confrères, peut-être plus équitables, trouveront qu'elle vient à son moment et qu'aujourd'hui c'est justice.

« *Berchère*. — Vingt-cinq ans d'expositions, de longs voyages, tous au profit de ses études ; a beaucoup produit, s'est partagé avec Belly la tâche intéressante de faire connaître l'Égypte ; l'a finement reproduite, dans son intimité plus que dans ses grands aspects ; l'a détaillée, plutôt qu'embrassée. On peut dire qu'il s'y est dévoué. A rempli il y a quelques années une mission spéciale dans l'isthme et en a rapporté un album de croquis offerts à l'Impératrice. Moins homme de main qu'œil de coloriste et de peintre ; carrière continue, abondante, à ne pas juger sur un tableau, mais dont il faut peser l'ensemble. Croix demandée, attendue comme une justice rendue à la sincérité des efforts, au mérite réel, à la probité du travail.

(1) Auguste Toulmouche (1829-1890), peintre de genre et de portraits, élève de Gleyre.

« *J. Lewis Brown* (1). — Un joli peintre, doué, habile, incertain parce qu'il est chercheur, mais très artiste ; a déjà fait un peu de tout : nature morte, costumes historiques, scènes militaires allemandes, françaises, tableaux de la vie moderne, aquarelles, eaux-fortes, et tout très bien, sinon fortement. Talent un peu composite et cependant personnel ; ne se résumera peut-être jamais, mais se dépensera dans des œuvres charmantes dont le recueil moitié observation, moitié fantaisie, ne passera dans aucun cas pour le produit d'un esprit terre à terre ; n'a pas dit son dernier mot.

« A l'appel de son nom on dira peut-être : Tiens, déjà ! Mais tout artiste aimant les carrières de prime-saut applaudira de grand cœur. Son exposition justifie tout.

« *Déhodencq* (2). — Vingt-cinq ou trente ans de carrière. Débuts heureux. Se révéla il y a vingt ans par un combat de taureaux qui fit sensation. S'attarde en Espagne, y devient célèbre et se fait oublier en France. Il y rentre chargé de famille, de besoins, bourrelé d'inquiétudes et d'ambition d'y retrouver sa place. Les temps ont changé, le goût public avec la manière des peintres ; mauvaises conditions pour un talent mûr qui ne peut, lui, changer d'habits. De là ce qui semble un peu démodé dans ses œuvres. Il est et restera romantique, avec une légère influence espagnole mêlée à des reflets de Delacroix. De la contradiction, de l'effort, de la violence ; on dit de lui qu'il est incohérent, qu'il est malade. On le prise très haut ; c'est un artiste, un passionné, un croyant s'il en fut. La vérité sur lui, c'est qu'il est aux prises

(1) J. Lewis-Brown (1829-1890), peintre d'animaux et peintre militaire, élève de Roqueplan et de Belloc.

(2) Alexis Dehodencq (1822-1882), élève de Léon Cogniet, peintre de tableaux religieux, puis de scènes très colorées prises en Espagne et en Afrique.

avec des nécessités cruelles, exaspéré par la gêne, incapable d'y plier son talent et raidi. Pas de vie plus méritoire et plus exemplaire. Il ne demandera rien à l'État et ne fera rien demander. La croix le surprendrait dans la solitude souffrante où il s'est retiré avec ses enfants et son métier, qui ne le fait pas vivre mais le console de tout. Elle serait applaudie, le ministre peut en être certain. Elle honorerait une carrière qui s'est tant honorée par elle-même sans que le public s'en doute ; ce serait un bienfait en même temps qu'une justice. »

Plusieurs des peintres ainsi recommandés furent décorés ou promus en 1870, notamment les amis particuliers de Fromentin : Bida et Berchère.

A la fin de juin 1870, toujours tourmenté de chercher du nouveau dans son art, le peintre écrivain part pour Venise avec sa femme, ses amis Busson et Bataillard. Il passe par la Suisse. Du Mesnil doit le rejoindre quelques jours plus tard.

*A Armand du Mesnil.*

Venise, ce 13 juillet 1870, mercredi, 3 heures.

« Cher ami, pardonne-moi de ne pas t'avoir encore écrit. Il y a six jours que nous sommes à Venise. Je voulais, dès le lendemain, te donner des nouvelles du voyage, mais je comptais sans la complication de l'installation, l'entraînement de cette vie toute de surprise et de curiosité, d'extrême chaleur, les mauvaises nuits, les siestes de l'après-midi et les mille incommodités propres aux saisons caniculaires. Nous sommes venus

deux mois trop tard, ou trop tôt ; il fait trop chaud, c'est incontestable. Ici, comme en France, on attend un orage, qui menace et n'éclate pas ; un peu de pluie rendrait la vie bien facile et ferait gagner bien du temps.

« Je donnerais beaucoup pour que le temps changeât avant ton arrivée. Note que c'est *bien l'été* qui convient à Venise. De sorte que pour bien faire, il faudrait la visiter en juillet, mais n'agir et n'y travailler qu'en automne, cercle vicieux dont nous ne sortirons qu'en la voyant bien, en souffrant pas mal, et en n'y faisant rien du tout.

« C'est un lieu *admirable*, — tu en jugeras —, moins encore au premier coup d'œil qu'au second ; ce serait extraordinaire si on n'y était préparé par tout ce qu'on a vu, lu, su. J'ai commencé par trouver cela conforme à ce que j'attendais. L'Orient m'avait déjà bien renseigné sur ce que le ciel et les choses ont de légèrement asiatique. A la réflexion, à l'usage, en l'examinant en soi, sans comparaison, c'est par son architecture, par son art, par les souvenirs, par le luxe dans le détail, le goût dans le grandiose, un ensemble unique et exquis et qu'on n'admirera, qu'on ne goûtera surtout jamais trop.

« Tâche, je t'en prie, que nous voyions cela ensemble. Je te mènerai aux bons endroits, t'épargnerai beaucoup de temps, et j'ai déjà fait un petit travail d'élimination, de choix, je dirai de découverte, dont j'aimerais bien à te faire profiter.

« Tu verras surtout combien il est bon de vérifier les jugements de l'opinion des foules. Il y a telle grande renommée qui ne grandit pas beaucoup à l'examen minutieux de ses œuvres. Telle autre, au contraire, prend des proportions tout à fait imprévues. Tu verras ici des hommes énormes, dont nous ne connaissons en

France que le nom ; ceci est extrêmement instructif et passionnant. Somme toute, je crois que, si tout va bien, nous serons ravis.

« Les dernières nouvelles de France nous ont beaucoup préoccupés, celles de ce matin (journaux italiens), sont un peu plus rassurantes.

« Je te parlerai du trajet de Bâle à Milan : la Suisse de Lucerne nous a véritablement enchantés, et il y a dans le haut Saint-Gothard, d'Andermatt à Aïrolo, deux ou trois spectacles de nature incomparables. J'ai vu des choses autrement belles, rien ne m'a jamais plus frappé. Si, par hasard, vous prenez cette route, je te recommande, une heure avant le col, la haute vallée et le village de l'Hôpital (note que personne n'en parle, aussi quelle surprise) !

« Adieu, je succombe et je ruisselle. Marie dort, Busson m'a dit de t'embrasser, il est à dormir.

« Nous attendons quatre heures pour remonter dans *notre* gondole, je me sens idiot. Nous nous unissons, cher vieux frère, pour t'embrasser du fond du cœur, et *nous vous attendons.*

« EUGÈNE. »

## CHAPITRE III

(1870-1876)

LA GUERRE ET LA COMMUNE. — L'ENSEIGNEMENT DE FROMENTIN A SES ÉLÈVES. — VOYAGE EN BELGIQUE ET EN HOLLANDE. — LES MAÎTRES D'AUTREFOIS. — ARTICLE CRITIQUE SUR LE SALON DE 1876. — FROMENTIN SE PRÉSENTE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — SA MORT.

Au moment où cette lettre parvenait à du Mesnil, les destinées de la France s'accomplissaient.

Le 15 juillet, la guerre est décidée. La déclaration officielle est du 19. Dès lors, les événements se précipitent : Sarrebruck, Wissembourg, Wœrth, Frœschwiller, Reichshoffen, Forbach, la retraite de Mac-Mahon, Bazaine enfermé dans Metz... A l'intérieur, chute du ministère, agitation et désarroi partout.

Dès que la nouvelle des hostilités leur parvient, Eugène Fromentin et ses compagnons de voyage, que du Mesnil venait de rejoindre, repassent précipitamment les Alpes. L'artiste est anxieux, mais il ne prévoit pas encore la défaite irrémédiable, moins encore la guerre civile.

*A Alexandre Bida.*

Saint-Maurice par la Rochelle,
ce 19 août, vendredi [1870].

« Nous avons traversé Paris, revenant de Venise à toute vitesse ; dans quelle anxiété, dans quel désespoir, vous le devinez ! J'ai ramené ma femme et Marguerite dans

mon trou de l'Ouest, — où nous attendons quoi? — mourant d'anxiété et d'impuissance au milieu de notre solitude abritée, la pire de toutes peut-être pour l'esprit, en pareil moment.

« Notre brave et bon Ch. de Lacarre (1) a été tué au combat de *Wœrth*, à la tête du 3e cuirassiers, son régiment exterminé.

« Ma femme est dans un grand deuil. René et Alexandre (2) attendent les ordres de départ dans la mobile. Voilà pour ce qui nous touche immédiatement. Protais est avec Ladmirault (3). Qu'est-il devenu depuis les combats du 14, du 16, du 17?

« Nous passons de l'abattement à un peu d'espoir, et l'incertitude ou la rareté des dépêches, l'immense gravité des faits nous fait retomber dans l'abattement.

« Paris, la plus mobile des villes, est, sans doute, on nous l'apprend, dans le plus grand désarroi moral.

« Espérons quand même : on a cru aller à la victoire plutôt qu'à la guerre, on s'est grandement trompé ; et ce qu'il y a de pis, c'est que la nation entière s'y est trompée, le peuple, son armée, son gouvernement.

« Maintenant on fait la guerre ; nous sommes trente-huit millions, et de quelle trempe quand nous sommes au feu ! On ne terrasse pas, on ne garrotte pas, en quinze jours, un pareil peuple ; on le surprend, on le déconcerte, on n'en vient pas à bout ; cela ne s'est jamais vu !

(1) Cousin de Mme Fromentin.

(2) MM. Billotte, cousins germains d'Eugène Fromentin. L'un d'eux, le second, devait plus tard épouser la fille du peintre.

(3) Le général Ladmirault commandait un corps d'armée à la frontière. — Alexandre-Paul Protais (1826-1890). peintre militaire estimé dont les toiles plus populaires sont le *Matin avant l'attaque* et le *Soir après le combat.*

« Si ce bout de papier vous parvient, sachez que ma femme, ma fille et moi, nous y mettons pour Mme Bida, pour vous, tout ce que nous avons d'attachement, de tendresse et de respect.

« Votre vieux ami.

« EUGÈNE F... »

L'armée est maintenant entassée autour de Sedan. Un choc décisif est imminent. L'angoisse est générale.

*A Monsieur et à Madame Busson.*

Saint-Maurice,
ce jeudi, 1er septembre 1870.

« Pardonnez-moi de vous négliger, mes chers amis ; voilà bien des jours cependant que je voulais vous écrire. J'attendais qu'une meilleure nouvelle, une lueur d'espoir, la première depuis nos cruelles journées de Venise, nous donnât l'occasion de nous réjouir ensemble et de reprendre courage. Rien encore, ni dépêche, ni communication du ministre à la Chambre.

« Chaque minute est horriblement solennelle. Depuis quarante-huit heures on attend des faits décisifs, et, quelqu'en soit le résultat, on peut dire que notre siècle n'aura pas vu de bataille pareille. Si nous la gagnons, nous sommes sauvés, — mais dans le cas contraire, quel désastre et que d'efforts il faudra faire pour le réparer ! Enfin patience encore et espérons...

« Interrompu par l'arrivée du facteur. *Le Moniteur* enregistre en tête une dépêche particulière constatant une bataille gagnée, le 26, à Courcelles. Le résultat serait important. On en avait vent, de même que le bruit avait couru, on me le confirme, de deux divi-

sions de cavalerie ennemie précipitées dans la Moselle.

« A Strasbourg, ils font des horreurs. — Quelles horreurs ! Quels brigands !

« Cantaloube, qui m'écrit à peu près tous les jours, me donne des informations très rassurantes. Mac-Mahon serait entre Mézières et Montmédy. Bazaine, libre de ses mouvements par le nord, serait arrivé le 29 à Montmédy, à l'heure, au point de rendez-vous convenu entre Palikao et ses deux maréchaux. Si le fait est vrai, — Cantaloube me le donne pour positif, — la situation serait bonne.

« Le siège de Paris est ajourné, et je commence à croire qu'il n'aura pas lieu. Tant mieux et tant pis ! peut-être...

« Christophe me dit que Paris est calme, résolu et attend...

« L'émigration des Parisiens est immense, vous devez vous en apercevoir encore plus que nous. Que faites-vous à Montoire? Votre garde nationale est-elle prête et armée? Quelles mesures prenez-vous?

« Ici, rien n'avance, sauf la mobile qui achève de s'instruire en hâte et va être dirigée sur Bourges.

« Adieu, je descends déjeuner et cours à la ville. Inutile de vous dire que le travail attend des jours meilleurs. Et vous?

« Mille tendresses, mes chers amis... »

Après la capitulation, la République est proclamée, la défense nationale s'organise. Où va-t-on? Nul ne le sait (1).

Après les démarches inutiles de Thiers et de Jules

(1) Le sculpteur Christophe à Fromentin : « Décidément, nous coulons. Va-t-on clouer le pavillon au bout du mât et s'engloutir avec? »

Favre pour obtenir des appuis à l'étranger ou une paix acceptable, Paris se prépare à subir le siège dont il est menacé.

Fromentin, bouleversé par les émotions que sa sensibilité, si vive, ressent plus profondément que toute autre, essaie de fermer volontairement les yeux pour ne plus voir la patrie ensanglantée. Il emploie toutes ses forces à soutenir le spectacle des malheurs individuels. — Il croit, du moins, qu'il en est là, mais les maux de son pays demeurent, au fond, l'idée fixe et la douleur continue qui font la trame cachée de sa vie, comme de tant d'autres existences durant l'année terrible !

*A Monsieur Charles Busson.*

Saint-Maurice,
ce samedi, 10 septembre 1870.

« Cher ami,... que de désastres, de deuils, de sang et de honte ! Ce que j'ai souffert, vous le savez par vos propres douleurs. Dieu sait ce qui nous reste encore à souffrir, dans notre pays perdu, dans nos amis, dans nos plus proches ! Que de pertes accomplies sans doute que nous ignorons ! Nous n'avons pas vu le terme, ni le fond. Qui sait ce que demain nous réserve encore de malheurs ?

« A moins d'un miracle, qui n'aura pas le temps de se produire, je crois que *tout est fini!* Et je ne crois pas qu'à Paris même et dans les efforts suprêmes qu'on va tenter il y ait un espoir bien sérieux de sauver la France. On fait, on fera bonne contenance ; les lettres que je reçois témoignent d'un complet découragement, et je ne suis pas certain, *sans qu'on me le dise*, que Paris

lui-même se sente véritablement en mesure de résister.

« L'Europe impitoyable hésitera d'autant plus que le gouvernement nouveau pourrait, le temps aidant, menacer bien des trônes. Et notre exécrable ennemi, après avoir écrasé la France avec l'Empire, va se hâter d'étrangler la révolution dans Paris. Ce qui pouvait, à la grande rigueur, nous sauver, à la condition que la nouvelle politique eût le temps d'employer les moyens qui lui sont propres, ne fera, j'en ai peur, que précipiter la crise finale, avec les monarchies contre nous et les vœux stériles des républiques lointaines ou du parti démocratique européen pour tout auxiliaire. Que pouvons-nous sans armée et sans armes contre un pareil adversaire? Comment, à quel moment arrivera le dénouement fatal? C'est la seule chose qui me paraisse incertaine à l'heure qu'il est. Christophe m'écrit : *nous coulons.* Armand m'en dit autant. On a voulu mettre le feu aux poudres dans l'espoir de faire sauter l'Europe. La Prusse éteindra la mèche, et tout sera dit.

« Vous voyez, mon pauvre ami, que, depuis nos cruelles alarmes de Venise, je n'ai fait que descendre tous les jours un peu plus dans la conviction horrible que la France, pour un siècle, pour un grand siècle au moins, est finie.

« A l'heure qu'il est, je ne m'occupe plus que du sort des individus ; mon patriotisme se réduit à mes amitiés. Je pense à ce que vous et moi nous laissons enfermés là-bas de parents si chers et d'amis...

« Rien de Protais, son frère est au désespoir... Cantaloube ne m'écrit plus, Bida non plus. Les Prussiens, à Mulhouse, ne sont-ils pas déjà à Bühl? Où ne seront-ils pas, dans quinze jours?

« Avez-vous prévu le cas où ils envahiraient la Touraine, et résolu quelque chose? Voulez-vous nous donner

votre cher monde? Qu'en pensez-vous? Où les enverriez-vous, si la chose arrive?

« Quoiqu'on puisse s'attendre à tout, il est plus douteux qu'ils viennent jusqu'ici. *On parle* d'armer nos remparts dans cette prévision, mais *on parle.* Notre garde nationale a des armes, voilà tout...

« Nous vous embrassons, chers amis, du fond du cœur.

« EUGÈNE. »

Au moment de l'investissement de Paris, du Mesnil envoie les siens en Suisse.

*A Armand du Mesnil.*

Saint-Maurice, septembre 1870,
10 heures et demie.

« Je reçois ton billet.

« J'espérais qu'au cas où *elles* quitteraient Paris, nous les aurions. Marie les attendait pour camper ensemble, pêle-mêle, mais unis, et serrés dans un même sentiment. Elles ici, il me restait cette chance d'aller te rejoindre. Vous avez préféré la Suisse, peut-être avez-vous bien fait.

« Où en sommes-nous? Nous en sommes où en est, je crois, la France de l'Ouest, du Nord-Ouest, du Midi : à ne pas savoir, à attendre. Quoi? Personne ne saurait le dire ; sans armes, sans cohésion, sans direction, sans ordre.

« Notre mobile est l'arme au pied sur nos places et ne part pas. Le tirage, qui devait se faire hier, ne se fait pas. La garde sédentaire n'a pas encore un seul fusil.

« Tu sais mieux que moi si nous pouvons nous sauver, par quels moyens, et d'où viendra le miracle.

« EUG. »

### *Au même.*

Ce vendredi matin, 16 septembre 1870.

« Je reçois ta lettre, elle est sans réplique. J'ai dit moi-même, et pour toi et pour moi, ce que tu dis rigoureusement et sans exagération aucune ; cependant pardonne à ceux qui sont loin d'avoir le cœur faible, et de crier grâce en songeant aux êtres si chers.

« J'aurais fait ce que tu fais sans les nécessités capitales qui m'emprisonnent. La *pauvreté réelle* que nous allons subir ne m'eût point arrêté ; cependant je la prévois, elle est inévitable : je n'en ai pas peur, j'aurai cela de commun avec tant d'autres. *Mais Marie*, Marie me fait pitié : elle est dans un triste état au physique, au moral surtout. Elle mourrait, *ou perdrait la tête.* J'en ai la conviction si formelle que, m'offrît-elle aujourd'hui de partir en la laissant derrière, je refuserais. Pour justifier ma présence ici, pour excuser le grand sacrifice que je lui fais, je l'entends souhaiter, elle accepte tout, pourvu *qu'elle y soit*, que les Prussiens viennent jusque chez nous. Quoique aujourd'hui tout leur soit possible, je ne crois pas que nous les voyions.

« A tout événement, on se prépare : nos forts de mer sont armés et occupés, pour ce motif sans doute que notre escadre abandonnant son mouillage de la Baltique, les navires allemands pourraient à la rigueur se répandre dans nos mers et tenter un coup de main contre nos petits ports.

« On va poser sur les remparts quelques canons que nous avons ici. La garde nationale est formée, elle s'instruit, s'exerce activement ; nous allons avoir des chassepots, achetés soit à *nos frais*, soit aux frais de la ville. Douze cents hommes, presque tous choisis, se connaissant, armés

ainsi, peuvent être utiles, moins contre l'ennemi extérieur, que contre *l'intérieur* qui ne tardera pas à s'agiter.

« Quant à nos mobiles, deux mille cinq cents hommes tout prêts. Qu'en fera-t-on? Ils attendent toujours. Si quelque devoir local m'est imposé, je le remplirai donc, mais il est douteux que je sois appelé à payer au pays la petite dette que chacun lui doit et que tu lui paies dès aujourd'hui si largement.

« Que Dieu t'accompagne et te protège! Pauvre Hélène (1)! *Pauvres nous tous!* Je plains ma tante de toute mon âme.

« Au revoir, vieux frère, ceux qui te chérissent t'embrassent du fond de leur cœur.

« EUGÈNE. »

« Si tu savais quels deuils dans les quelques amis, si peu nombreux, que j'ai *dans mon village!*.....

« Je vais à La Rochelle porter ce mot, chercher des nouvelles et faire l'exercice. Ma lettre passera-t-elle encore? »

Dès le 18 septembre, Paris est investi. Les Prussiens marchent sur Orléans. Montoire, où M. Busson organise la défense locale, est menacé. Fromentin insiste auprès de son ami pour qu'il lui envoie sa famille, qui sera plus en sûreté à Saint-Maurice que dans le Loir-et-Cher.

*A Monsieur Charles Busson.*

Saint-Maurice, ce vendredi, 30 septembre 1870.

« Cher ami, merci de votre lettre. Ma mère va un peu mieux (2), et quoique sa faiblesse soit encore très

(1) Mme Armand du Mesnil.

(2) Mme Fromentin mère venait d'avoir une hémorragie violente consécutive à une congestion pulmonaire.

grande, elle peut se lever pendant l'après-midi, son visage est meilleur, nous voilà plus tranquillisés, sinon rassurés. Nous avons passé des jours cruels ; quoi qu'il arrive, nous ne pouvons nous dissimuler que la santé de ma chère mère, si délicate d'ailleurs, si fragile, est aujourd'hui profondément atteinte. Je frémis quand je pense que je pouvais être dans Paris, bloqué, séparé d'elle indéfiniment. Je n'ai, pour ainsi dire, pas quitté sa chambre depuis jeudi dernier ; voilà la première fois que je monte à mon atelier. Quelle vie nous menons tous, et quel désarroi d'existence ! Et comme cela ressemble peu aux loisirs paisibles, au travail recueilli que nous nous étions promis en partant pour Venise ! Quelle année ! et Dieu sait quelle en sera la fin !

« Je vous plains personnellement, mon ami, de la responsabilité dont vous êtes chargé entre une administration qui perd la tête et des populations qui demandent qu'on les arme et qu'on les dirige, sans obtenir ni l'un ni l'autre. Ici c'est à peu près de même ; mon seul avantage sur vous, c'est que je ne suis rien et que vous êtes beaucoup. Ils sont à Orléans. Iront-ils plus loin ? Qui le sait ?

« Rien de Paris. En apprenez-vous quelque chose ? J'entends de ceux qui nous touchent de près. Le ballon du 26 ne nous a rien apporté ni d'Armand ni de mon oncle (1). C'est une grande souffrance, et pour ma mère un grand surcroît de préoccupation.

« Jusqu'à présent, j'aime à croire qu'ils ne courent aucun risque, car je ne crois pas que la garde sédentaire ait été engagée dans les derniers combats qui ont eu lieu sur la première ligne de défense. Mais dans quel

(1) M. Billotte, père de MM. Alexandre et René, et frère de Mme Fromentin mère.

état ils doivent être ! Paris doit être extraordinaire ; et nous n'aurons pas vu cela !

« Adieu, cher... Quand nous reverrons-nous maintenant, mon vieux Charles ? Où ? Comment ? A la grâce de Dieu ! »

Le 27 octobre, capitulation de Metz. La population de Paris, exaspérée, commence à s'agiter. On sent monter dans l'ombre la marée de la Commune. Eugène Fromentin — les lettres qui précèdent en font foi — prévoyait la nécessité prochaine de maintenir l'ordre contre un ennemi intérieur. Ses amis de Paris s'effrayaient aussi des mouvements populaires (1).

Cependant, après *Coulmiers*, Orléans, occupé par les Prussiens, est repris. Mais le Loir-et-Cher est envahi. M. Busson, à Montoire, surpris à deux heures du matin par l'avant-garde ennemie, n'a que le temps de jeter dans une voiture sa mère, sa femme et ses enfants, et de les faire filer vers Tours. Quant à lui, il reste pour défendre sa petite ville dont il est un des administrateurs provisoires. Tours, étant menacé, est évacué en toute hâte dans un désordre inexprimable (2).

Parmi les familles qui fuient ainsi d'étape en étape se trouve celle de M. Busson. Privée de son chef, elle se décide à accepter l'offre de Fromentin, et la voici logée à Saint-Maurice, à l'abri de l'envahisseur. Mais combien désolée la petite colonie, sans nouvelles des parents et des amis les plus chers, sans renseignements précis sur les événements !

(1) Protais écrit le 10 novembre : « J'ai le cœur brisé... La chute n'est donc pas assez grande ! Il faut encore que nous donnions à l'Europe le spectacle honteux de désordres et de farces lugubres ! » Et il s'avoue écœuré d' « une saturnale sans précédent ».

(2) Lettre inédite de Fromentin à Protais, 28 novembre 1870.

« Vous imaginez l'état d'esprit où nous sommes, déclare Fromentin (1). Toute communication compromise, incertaine, peut être coupée. Aurez-vous nos lettres? Sommes-nous assurés d'avoir les vôtres?... »

Et quelques jours plus tard (2) : « Voici le moment de se compter, d'examiner ses blessures, de reconnaître, au milieu des malheurs publics, les malheurs de chacun des nôtres. Est-ce fini? Qui le sait? Qui sait quelque chose? J'écris par ce même courrier à beaucoup de nos amis. Je fais l'appel. Dieu veuille que tous me répondent : présent ! »

Quelques parents de Fromentin, notamment son oncle et ses cousins, MM. Billotte, tous ses amis, à l'exception d'Alexandre Protais et de M. Busson, sont enfermés dans ce Paris dont on ne sait rien de positif. Du Mesnil écrit : « Je n'espère plus rien et je m'attends à tout... S'il est encore possible de nous défendre, défendons-nous, mais *finis Poloniæ*. Je suis figé (3). »

Pour comble de tristesse, Mme Fromentin mère se rétablit lentement, sa sensibilité demeure ébranlée profondément par les épreuves du temps.

L'armée de la Loire reprend l'offensive. Mais les Prussiens occupent toujours Montoire.

*A Monsieur Charles Busson.*

Saint-Maurice, ce vendredi, 6 janvier (1871).

« Que se passe-t-il autour de vous? Que signifient ces escarmouches continuelles depuis le 30? Quel en

(1) Lettre à M. Busson, 13 décembre 1870.
(2) Lettre à Bida, 2 janvier 1871.
(3) Lettre à Fromentin, non datée.

est le but? Quel en a été le résultat? Le savez-vous? Nous l'ignorons. Nous avions cru à un retour offensif heureux dans son ensemble, et nous attendions aussi la reprise de Vendôme. Votre billet du 2 nous prouve que cet avantage est encore loin d'être obtenu.

« Là comme ailleurs, nous nous défendons avec opiniâtreté, quelquefois avec succès. Nous occupons l'ennemi. Je crois que, grâce à l'écart énorme qu'ont fait nos principales armées, nous parvenons à empêcher la concentration des armées ennemies et les maintenons éloignées de Paris. Mais là se borne, j'imagine, pour le moment, le rôle actif de nos trois *armées de secours* et, comme ce n'était pas là le but qui leur était assigné au commencement du mois de décembre, nous devons en conclure, ou que le mouvement projeté ne *peut* réussir, ou qu'on adopte une combinaison nouvelle ; et celle-ci, à en juger par la distance à parcourir, sera longue à réaliser.

« Dans tous les cas, pour le moment, Paris est abandonné à lui-même et, *vous le savez* sans doute, le bombardement des forts, commencé le 27, avait amené dès le 28 au soir l'évacuation du plateau d'Avron. Il est terrible, et si vous pouviez lire le rapport du général Noël sur le premier effet de cette attaque infernale qui ne fait que s'ouvrir et ne menaçait encore qu'un seul point de notre ligne de défense, vous *frémiriez* comme nous à la pensée de ce qu'il peut avoir de redoutable. En somme, nous sommes dans une grande *angoisse.*

« Adieu, cher, conservez-vous à ceux dont vous êtes l'âme et la vie. L'année 1870 a été cruelle ; que nous réserve 1871? Je n'ose pas y penser ! Que Dieu nous protège tous et qu'il éclaire ceux qui nous gouvernent !

« EUGÈNE. »

L'armée de la Loire est écrasée au Mans, l'armée du Nord impuissante, l'armée de l'Est sur le point de se réfugier en Suisse. Enfin, le 29 janvier, Paris capitule.

On respire ; on regarde autour de soi ; on se compte ; on attend : « Nous appartenons plus que jamais... au hasard », écrit Fromentin (1). Et il se recueille, il médite sur les événements, ainsi qu'en témoignent de courtes notes prises par lui à cette époque.

Cependant il reçoit des nouvelles de la plupart de ses amis. Aucun d'eux n'a été blessé durant la guerre. MM. Billotte, Busson, Bida, Protais, Christophe, Berchère, Gustave Moreau sont sains et saufs. Du Mesnil a traversé, le cœur brisé, ces tragiques événements : « Personne ne peut te suppléer, écrit-il à Fromentin, quand mon âme s'en va. » Et un autre jour il s'écrie : « Voilà cinq mois que je meurs à la fois d'envie de rire, de pleurer et de me jeter à l'eau (2). »

On redoute à Paris les émeutes qu'on sent imminentes dès l'entrée des Allemands dans la ville. Voici les premiers soulèvements de la Commune.

*A Monsieur René Billotte* (3).

Saint-Maurice, 5 mars (1871),
mercredi au matin.

« Rien ne nous parvient plus de Paris, ni lettres, ni journaux ; et rien non plus n'entre dans Paris. Nous avons appris, de plus, que les communications avec

(1) Lettre à du Mesnil, 2 février 1871.

(2) Extraits d'une lettre non datée et d'une lettre du 14 janvier 1871, l'une et l'autre adressées à Fromentin.

(3) Obligeamment communiquée par M. René Billotte, ainsi que les autres lettres à lui adressées.

Versailles sont coupées. Où se sera trouvé Alex (1) au moment de l'arrêt des trains? Bloqué avec ton père et ta mère, ou séparé d'eux?

« Enfin, nous savons sommairement par dépêches les engagements du 2, et la *bataille* du 3. Leur déroute aurait été complète; pas assez cependant pour qu'on ait pu les suivre, l'épée dans les reins, jusqu'à l'enceinte et y pénétrer avec eux. Le seul résultat acquis, *s'il est bien* acquis, c'est que l'armée tiendra et les traitera dorénavant en ennemis et non plus en *frères.* Mais, en attendant, Paris reste plus que jamais en leur pouvoir et à leur merci. Qu'en font-ils? Qu'y feront-ils? C'est la cage aux bêtes fauves, et nous frémissons de penser que nous avons là des êtres si chers. Tout départ est devenu malheureusement impossible pour ceux qu'ils y tiennent enfermés. Voilà le blocus qui recommence, avec mille horreurs à craindre; on leur prête des projets sauvages.

« Si tu peux nous donner des nouvelles tranquillisantes, fais-le vite, cher ami... Attendons, comme je te le disais il y a trois jours. Les circonstances sont atroces, nous n'y pouvons rien changer. Qu'adviendra-t-il de nous? A la grâce de Dieu!... Écris-nous. Embrasse Armand. Nous ne vivons pas. Nous t'embrassons du fond du cœur.

« EUG. »

*Au même.*

Saint-Maurice, ce 10 mars (1871), vendredi.

« Enfin, j'ai repris mon travail, totalement, absolument suspendu pendant cinq mois, et j'ai besoin de m'y

(1) M. Alexandre Billotte.

donner corps et âme, afin de réparer le temps perdu, afin d'oublier tout de suite ce dont j'ai tant souffert...

« La lettre d'Armand reçue hier est *navrante.* Il est profondément découragé, dégoûté de tout, irrité contre *tous.* Il n'a pas tort. Je me doutais bien que l'absolue solitude où il a vécu lui avait fait beaucoup de mal. Et si j'ai amèrement regretté de n'avoir pas passé le temps du siège à Paris, c'est que je devinais le besoin qu'il avait de partager avec quelqu'un les grands chagrins que je lui savais...

« Nous avons été fort inquiets de Paris ; les démentis des journaux nous ont rassurés. Je ne vois pas que la situation soit encore bien nette ; il faut cependant que l'insurrection désarme coûte que coûte, de gré ou de force, et le plus promptement possible. De gré, pourra-t-on l'obtenir? De force, osera-t-on en venir là?

« Notre pauvre pays est bien malade ; est-ce assez évident maintenant? et avais-je tort, au lendemain de Wissembourg et de Reichshoffen, c'est-à-dire au premier avertissement que nous étions vulnérables, de sentir intérieurement qu'un peuple ainsi blessé qui le nie est perdu. Oui, nous étions malades, et profondément, d'une maladie organique à marche lente ; un accident, ce que j'appelle un hasard, un coup de coude de la Providence, nous a révélé que ce grand peuple chargé de richesse et d'embonpoint, d'aplomb sur ses jambes, en réalité n'était qu'un grand corps sans force, ni âme. Le premier choc nous a jetés de côté et nous sommes tombés dans le sang ; un hasard différent nous eût laissés tout naturellement crouler dans la boue.

« Les blessures de la guerre, si effroyables qu'elles soient, seraient vite guéries, si la plaie n'était pas autre et plus profonde ; et nous ne nous relèverons jamais si l'on continue de s'en prendre aux Allemands d'un état

qui datait de loin, qu'ils ont cruellement aggravé, mais qu'ils n'ont pas créé.

« Il faut changer de régime, revenir au devoir, créer un esprit public, refaire une moralité, des caractères, obtenir la sagesse, le désintéressement, décréter *le respect de la loi*, et ne plus blaguer surtout, dans la rue, à la tribune, dans les clubs, autour des colonnes, dans les protocoles diplomatiques, ni devant les armées. Ne plus blaguer, ne plus voler, ne plus se vanter, ne plus conspirer. « La jactance et la violence, a dit le vieux Changarnier, ont été de tout temps odieuses *aux gens de goût.* » C'est tout un nouveau programme à suivre...

« Adieu, cher, ma palette m'attend...

« Je t'embrasse, cher fils, et suis à toi de tout cœur,

« EUGÈNE. »

« Oui, ta lettre m'a fait plaisir ; et puis j'y ai retrouvé mes propres opinions, en bon langage, avec un grand sens de la situation.

« Nous nous reverrons bientôt. »

Peu à peu, la mère d'Eugène Fromentin se remet des émotions de la guerre. Clouée encore dans son fauteuil par la faiblesse, elle redevient libre d'esprit, même gaie. Enfin elle a repris son éternel tricot, signal attendu et tant souhaité par les siens d'un retour à la santé relative (1).

Fromentin, rassuré comme beaucoup d'autres, à la suite de la ratification par l'Assemblée nationale, le 1er mars, des préliminaires du traité de Francfort, espère entrer enfin dans une ère de paix et de travail. Il reçoit de bonnes nouvelles de Paris qui ne semble pas devoir bouger.

Mais, le 18 mars, éclate la première explosion de la

(1) Extrait de la lettre qui précède.

Commune. Les généraux Lecomte et Clément Thomas sont fusillés par les insurgés. Le lendemain le gouvernement se retire à Versailles, où il prépare le second siège de Paris.

Du Mesnil, qui a suivi son ministre, s'écrie, la rage et le désespoir au cœur : « C'est la décomposition, la sénilité, ici, là-bas, partout. La France s'en va par morceaux (1). »

Eugène Fromentin, surpris en plein renouveau d'espérance, reçoit une commotion violente. Sa sensibilité nerveuse est exaspérée par les souffrances accumulées qui renaissent au moment où il les croyait à jamais abolies. Aussi, à l'exemple de tant d'excellents patriotes, cet homme d'un caractère si mesuré perd-il subitement tout son sang-froid. On l'entend, dans une minute d'amertume et de douloureux égarement, lancer contre son pays, personnifié dans les néfastes personnages responsables à ses yeux de la honte et du crime présents, de véritables imprécations. Et pourtant, comme il l'aimait, cette patrie, et comme il lui eût été mortel, — à lui, si Français de cœur et d'esprit, — de s'arracher à la terre natale pour émigrer Dieu sait où !

Ceux qui ont vécu l'année terrible retrouveront dans la page qui suit l'accent de leur propre détresse (2).

*A Monsieur René Billotte.*

Saint-Maurice, ce dimanche, 26 mars (1871).

« La situation est affreuse. Je n'ai jamais éprouvé de douleur patriotique plus profonde, ni si totalement

(1) Lettre à Fromentin, 25 mars 1871.

(2) On se souvient des lettres virulentes écrites par Taine à la même époque et publiées récemment.

perdu tout espoir. La guerre n'était rien, ce qui se passe aujourd'hui n'a de nom dans aucune langue politique.

« Si j'étais *libre*, je quitterais la France, sans aucun regret, sans aucun remords. Je me sens délié de tout ce qui m'attachait à mon pays par le dégoût, la honte de lui appartenir et le mépris. Je n'aime plus de la France que son histoire, son passé qui ne revivra plus. Je ne la plains même plus ; elle a cherché tout ce qui lui arrive. Ce peuple facétieux aime les *Frondes*... chose permise quand on a devant soi le jeune Louis XIV avec Mazarin ; chose impardonnable, chose infâme, quand on a les Prussiens chez soi, la république pour tout recours et pour frondeurs le parti du bagne. Ah ! les Parisiens ont trouvé le début plaisant ! ils verront la suite, et, malheureusement, la France payera pour eux.

« Adieu... nous nous unissons pour t'embrasser,

« EUGÈNE. »

La mère d'Eugène Fromentin retombe malade plus grièvement. Ses fils sont inquiets. Dorénavant, elle ne pourra guère bouger de son fauteuil. Plus impressionnable que jamais, elle s'entretiendra sans cesse de sa mort prochaine, ne prévoyant pas qu'elle dût, à quatre-vingts ans, survivre à son fils chéri. Pour surcroît de tristesse, son frère et sa belle-sœur, M. et Mme Billotte, sont enfermés dans Paris, tandis que leurs deux fils sont retenus à Versailles par leurs fonctions, ainsi qu'Armand du Mesnil. Les Fédérés préparent la marche sur Versailles. Les infortunes privées pâlissent devant l'anxiété commune.

Fromentin, toujours clairvoyant, prévoit les suites de l'insurrection.

*A Monsieur René Billotte.*

Saint-Maurice, samedi, 1er avril (1871).

« Attendons les événements et plaise à Dieu qu'ils nous épargnent ! Au surplus, en ce qui vous regarde, ils vont marcher vite ; cette intolérable situation ne peut durer. Elle va d'un jour à l'autre se dénouer par une catastrophe, et le dénouement ne peut être qu'horrible. La question est de savoir qui mitraillera Paris, si c'est la France ou *la Prusse?* Peut-être bien l'une après l'autre.

« Adieu, cher, je suis dans le deuil et dans le désespoir de tout.

« Nous causerons de ces choses quand elles seront passées. Je ne veux plus prévoir, ni parler de ce qui est un poignant martyre ; sans compter mes chagrins de fils.

« Eugène. »

*A Armand du Mesnil.*

Saint-Maurice, samedi, 1er avril 1871.

« Pauvre cher ami,... ce que tu me dis, Alexandre et René, qui m'écrivent en même temps que toi, me le confirment avec plus de détails, et ce que je vois de votre effarement à tous ne me prouve que trop l'immensité du péril où nous sommes.

« Ce qui m'étonne, c'est qu'on ne l'ait pas vu naître ; et qu'après les leçons du 16 avril, du 31 mai, du 24 juin 1848, du 31 octobre 1870 et du 22 janvier, on n'ait pas compris la signification du mouvement qui se préparait depuis le 1er mars.

« Ce sont les mêmes hommes ; leur programme est le même ; il y a vingt-trois ans, on les exterminait, aujourd'hui, on les laisse faire, on les encourage ; on ne voit pas que leurs revendications sont un mensonge, que leurs soi-disant négociations sont un défi ; ils arborent enfin leurs drapeaux, affichent leurs manifestes ; nous voilà la *guerre sociale* la plus formellement résolue, la plus vigoureusement préparée, la mieux armée qui jamais ait éclaté nulle part, et je ne crois pas que Paris s'en aperçoive à l'heure qu'il est. C'est à confondre.

« On en viendra à bout, tu le dis, il le faut bien. Mais à quel prix? Le gouvernement n'a pas le choix des moyens : parlementer, c'est se soumettre ; car il n'obtiendra rien, et ne peut rien accorder, pas même une nouvelle amnistie, qui serait un nouveau marché de dupes. A-t-il la force? Il en essayera. S'il réussit, c'est un massacre ; s'il est battu, alors les Prussiens agissent. Et Dieu sait de quel prix nous payerons cet horrible service, rendu par des gens qui ne font rien pour rien ! Voilà donc où nous devions en venir ! Et dire qu'il y a eu une France grande, honorée, admirée, admirable !...

« Ma mère est au lit de nouveau, avec la fièvre, une douleur intense au côté ; le mal, hélas ! continue et se réveille, et elle s'affaiblit.

« Tout va mal ; de quelque côté que je me tourne, il y a du sombre et des pleurs en perspective. La saison est rigoureuse, impitoyable pour les récoltes.

« Je suis dans l'atonie complète, et, de ma vie, je ne me suis senti le cœur et l'esprit dans un pareil deuil. Écris-nous quand tu pourras.

« Nous vous embrassons tous du fond de l'âme.

« Eug. »

Enfin la Commune est vaincue, l'enceinte de Paris forcée, les dernières barricades enlevées. Les troupes régulières s'avancent dans le sang à la lueur des incendies. On fusille, on massacre. C'est un des instants les plus sombres de notre vie nationale...

« Mon ami, je n'y tiens plus, écrit à la fin de mai Fromentin à M. Busson. Il faut aller soi-même *voir et savoir.* Je pars après-demain pour Versailles... Je vous attendrai *pour entrer avec vous* dans ce qui fut Paris... Je ne suis que douleur, horreur et honte. »

Ce voyage est accompli par Fromentin en cinq jours. Après un court arrêt à Montoire, l'artiste est de retour à Saint-Maurice.

*A Monsieur Charles Busson.*

Saint-Maurice (juin 1871), vendredi matin.

« Bonjour, cher ami, pardonnez-moi de ne pas vous avoir encore écrit depuis le jour où je vous ai quittés, ni remercié de votre bonne hospitalité. Les journées sont courtes pour tout ce que je voudrais y faire tenir ; et, le soleil a beau se lever matin et se coucher tard, je suis loin d'être fier de l'emploi de mon temps.

« Bien entendu, j'ai commencé par mon travail ; je lui sacrifiais la joie de rester auprès de vous ; il fallait, pour ma propre justification, m'y mettre sans délai.

« J'ajourne tout ce qui demanderait quelque imagination ou quelque effort sérieux : je mets de côté Venise et les grands tableaux, je prépare tout bêtement des petits panneaux, ce que je sais faire. Je vais pendant quelques semaines, à l'imitation de notre ami Berchère, en faire *beaucoup* et battre monnaie. Quand

j'aurai quelques sous sur la planche et que le dégoût me prendra, je passerai à des soins plus graves. D'ailleurs, j'ai besoin de cette gymnastique pour me délier l'esprit qui n'est pas fertile et la main qui n'est plus légère. Si, chemin faisant, je rencontrais une idée heureuse, je la développerais dans un plus grand format. Ce n'est pas la toile qui me manque, ni la bonne envie d'en couvrir. Jusqu'à présent, j'en suis aux tâtonnements des premiers débuts.

« Je vous engage, ami, à faire comme moi, ou mieux que moi. Vous avez sur le chevalet deux charmantes choses, vous pouvez les mener avec certitude et vitement. Dépêchez-vous ; le jour où vous aurez un ou deux tableaux tirés d'affaire, vous aurez regagné, *pour l'entrain*, tout le temps si malheureusement perdu. Quel dommage que nous ne puissions pas, en effet, travailler quelques semaines côte à côte et sortir, par un effort plus facile à faire en commun, de cette ornière profonde de dix mois d'oisiveté chagrine !...

« Vous me direz ce que vous faites, et quand vous commencerez à n'être plus mécontent de vous...

« Eh bien ! la République triomphe. Nous l'avons souhaité dans l'intérêt de la concorde ; puissions-nous n'avoir pas formé des vœux imprudents ! Est-ce un bien, est-ce un mal ? L'avenir, un avenir prochain nous le fera connaître. Le pays se laisse aller vers la République comme il s'était livré à l'Empire, sans plus de conscience, ni de réflexion. Il suit un courant qui l'entraîne ; ceux qui le dirigent savent seuls où leur intention est de le conduire. Et j'ai peur que leur secrète ambition ne soit de le mener très loin. Je crains surtout qu'il ne se forme dans la Chambre un parti de la gauche radicale assez fort pour briser l'union des centres et créer des difficultés graves à M. Thiers. Ce parti aura

nécessairement pour chef un homme que je n'estime en rien, que je crois le plus parfait ambitieux, qui a la folie de la révolution et qui, quoi qu'il en dise, est l'ennemi naturel de M. Thiers, parce que celui-ci représente la sagesse, la mesure, ce bon sens moyen dont nous parlions l'autre jour et hors duquel je ne vois pas de salut. Avec un pareil homme à côté et au niveau du pouvoir gouvernemental tout est à craindre. Vous verrez si je me trompe (1)...

« A vous du fond du cœur.

« EUGÈNE. »

*Au même.*

Saint-Maurice (juillet 1871), jeudi matin.

« Je vous néglige bien, cher ami, je me le reproche, et vous prie de ne pas m'en vouloir ; vous me connaissez, quand je me laisse exclusivement emporter par mon travail, absorbé le jour, abruti le soir, entraîné dès que le matin vient. Heureusement que nos femmes et filles sont là pour entretenir l'union !...

« Je suis content de vous savoir aux prises avec Venise et je ne suis pas fâché de vous voir à votre tour peiner sur des architectures. En fin de compte, je vous souhaite de vous en tirer mieux que moi. Vous me direz le résultat, quand il y en aura d'acquis. C'est charmant à faire, et je voudrais bien, vous qui êtes un naturaliste de métier, que vous apprissiez comment est Venise à ceux qui ne la voient qu'à travers les fantasmagories, si négligées, de Ziem. Bon courage et bonne chance !... Je travaille vraiment beaucoup à beaucoup de choses à la fois. Il y a du bien et du médiocre.

(1) Il s'agit évidemment de Gambetta.

« La seule chose qui me satisfasse en bloc, c'est que j'ai retrouvé, sans en avoir rien perdu, et la lucidité de mes souvenirs et la promptitude de la main. Il y a même, je le crois, quelques petites qualités nouvelles, plus flamandes ; vous en jugerez...

« A vous fraternellement.

« EUGÈNE. »

## A *Alexandre Bida.*

Saint-Maurice, dimanche, 10 septembre (1871).

« J'ai, en effet, reçu votre lettre datée de Bühl et de février. C'était au lendemain de l'horrible paix ; j'étais plus mort que vif de honte et de douleur ; j'attendais pour vous répondre... des jours moins lugubres. — Vous savez et devinez ce qui suivit? Mars, avril et mai passèrent comme un cauchemar. Il y avait, pour ma part, six mois que je ne mettais plus les pieds dans mon atelier. A la fin de mai, je courus à Paris ; ma femme y vint passer cinq jours avec moi, laissant Marguerite à Montoire. Paris me parut abominable et je fus moins effrayé de ses ruines que de l'état moral et mental où j'y trouvai les meilleurs esprits. J'avais donné sept mois à la colère, à l'exaspération, à la politique solitaire et impuissante, sept mois de monologues épuisants : j'étais à bout. Je ramenai ma femme à Montoire, embrassai nos amis, et vins enfin m'enfermer et me calmer dans un travail acharné. J'ai tâché, en quelques semaines, de réparer une partie du temps perdu, j'y suis parvenu à peu près.

« Je ne dis plus rien, ne pense plus à rien ; je suis, du coin de l'œil seulement, une politique qui ne me satis-

fait ni ne me rassure. En novembre, comme vous, puisqu'il le faut, puisqu'on le doit, nous irons de nouveau *essayer* de la vie de Paris, qui ne m'offre plus, faut-il le dire, ni sécurité ni attrait... — Je serai heureux de voir votre travail ; dans une quinzaine de jours, vous aurez une idée du mien. Est-ce bon, est-ce mauvais? Est-ce un peu nouveau? Ne sont-ce que des redites? Je ne saurais trop en juger. Je suis un peu las et j'ai l'esprit triste. Je termine en ce moment même une toile ébauchée en septembre 1870 ; un an s'est écoulé entre les premières et les dernières touches. Un an, grand espace de vie ! Que m'en reste-t-il et pour ma propre carrière mal affirmée, et pour des devoirs qui ne sont pas remplis? L'automne, invariablement, me ramène à des méditations de couleur sombre... »

*A Monsieur Charles Busson.*

Saint-Maurice, lundi, 9 octobre 1871.

« J'ai terminé les deux *Venise;* le *Grand Canal* est à Paris, j'emporterai le *Palais ducal;* ce sont les seules choses de Venise que j'aie faites, et, somme toute, ce n'est pas mal. Mais ce travail sans avis, toujours solitaire, sans autre encouragement que la volonté d'en faire et le ferme désir de faire de mon mieux, me fatigue, et, par moments, m'écœure au dernier point... Enfin, plaise à Dieu que nous nous retrouvions bientôt au bercail et que tout aille à souhait ! Je n'ai pas confiance... »

Eugène Fromentin exerçait sur quelques artistes de son entourage une influence dont il est intéressant de

retrouver la trace dans la correspondance, malheureusement incomplète, qu'il échangea avec M. Ferdinand Humbert, en 1871. Le jeune peintre demandait conseil à son maître, alors en vacances à Saint-Maurice, sur un tableau qu'il projetait : *Judith et Holopherne,* symbolisant l'éternel drame de l'homme perdu par une femme (1).

*A Monsieur Ferdinand Humbert.*

Saint-Maurice, 6 septembre 1871.

« Pardonnez-moi, mon cher ami, de vous avoir fait attendre ma réponse quelques jours de trop. Vous me

(1) On sait que M. Ferdinand Humbert, le peintre d'histoire et de portraits justement renommé, est né en 1852, et qu'il fut l'élève de Picot, de M. Cabanel et d'Eugène Fromentin. — La lettre de Fromentin est la reproduction du texte publié par M. Louis Gonse (ouvrage cité, p. 86), l'original n'ayant pu être retrouvé. Sa date véritable n'est pas 1872, comme l'écrit par erreur M. Gonse. M. Humbert a daté ses lettres de 1871, millésime confirmé par le texte. Les deux réponses de Fromentin aux lettres des 21 septembre et 7 octobre ne nous sont pas parvenues. M. Ferdinand Humbert écrit à Fromentin le 1er septembre : « Mon cher maître et excellent ami..., voici comment je me représente la scène : dans l'intérieur d'une riche tente orientale, à peine éclairée par les premiers rayons du jour naissant, Judith, étendue sur des coussins auprès d'Holopherne endormi, se soulèverait lentement et silencieusement sur les deux mains (dont l'une tiendrait l'arme) et couvrirait d'un dernier et indéfinissable regard la figure de celui qu'elle va frapper : tout le tableau serait dans le rapprochement de ces deux têtes et dans l'expression de la femme, que devrait agiter mille sentiments divers. Au fond, la servante, vue de dos pour ne pas diviser l'intérêt, entr'ouvre les rideaux qui ferment la tente, et regarde si tout dort dans le camp. Au point de vue plastique il y aurait, je crois, une belle figure à faire de cette femme demi-nue, vêtue de magnifiques étoffes de soie et d'argent, couverte de bracelets et de pierreries, et se détachant en grande lumière sur le fond sombre.

« Écrivez-moi un mot, je vous en prie, mon cher maître, et donnez-

demandez un avis des plus graves, et l'intérêt que vous voulez bien y attacher m'embarrasse autant *qu'il m'honore.* Je ne puis me taire puisque vous me priez de parler ; et, d'autre part, je ne voudrais pas, sous prétexte de conseil, discuter un projet que je n'ai pas sous les yeux, jeter ma manière de voir à travers la vôtre et gêner la libre conception de votre œuvre.

« Tout ce que je puis faire, c'est d'insister avec vous sur ce qu'elle a de délicat et de vous indiquer le point de vue où je me placerais pour l'entreprendre, où je me maintiendrais surtout pendant toute la durée de l'exécution.

« Très beau sujet, mais très délicat, c'est convenu. Vous en sentez comme moi les ressources, le charme et les dangers. La difficulté naît du moment où l'esprit littéraire s'en empare, où, la situation ne vous suffisant plus, vous prétendez en faire un symbole. Elle s'accroît de toutes les nuances que vous vous proposez d'y mettre : attitudes, gestes, physionomie, regards. Si vous poussez l'analyse jusque-là, ne vous y trompez pas, ce qui, pour le romancier chargé d'écrire la scène, pour la comédienne chargée de la traduire, serait un gros et périlleux problème, tout cela pour le peintre devient un casse-tête où les plus malins perdraient leur peine. Considérez, d'autre part, que la couleur locale, que vous ne vous refuserez pas, le luxe des étoffes, le déshabillé de la femme, l'atmosphère de la tente, l'homme endormi dans le clair-obscur, en un mot la mise en scène au milieu de laquelle apparaîtra ce personnage, d'autant plus équivoque qu'il exprimera des sentiments plus subtils et plus confus, considérez, dis-je, que cette

moi sincèrement votre opinion sur cette donnée, très délicate, j'en conviens, mais qui pourrait se faire peut-être accepter par une belle et sévère exécution... »

mise en scène peut donner à votre sujet un faux air d'aventure galante et de tragédie d'alcôve, ce qui n'est ni dans l'esprit de l'œuvre, ni dans la vérité de l'histoire.

« Car, au vrai, Judith n'est ni une Dalila ni une Omphale. Il se mêle au souvenir de son équipée, non seulement le dénouement sanglant qui la relève, mais l'idée d'un sacrifice et la préméditation de se livrer pour un but sacré.

« Si vous vouliez absolument faire du symbolisme au bout du pinceau et faire de votre œuvre un mythe instructif et vrai, telle est la signification qu'il faudrait lui donner : une femme qui se dévoue pour une cause suprême, une victime offerte au salut d'un peuple, une sorte de fille de Jephté, d'Iphigénie qui livre son honneur, au lieu de sa vie, et dont la beauté n'est qu'un instrument de vengeance...

« Représentez-vous une Charlotte Corday trouvant Marat dans son lit au lieu de le trouver dans sa baignoire.

« Recomposez la légende de ces héroïnes modernes et demandez-vous si l'élément tragique ne l'emportera pas sur l'élément romanesque et si, dans l'imagination du compositeur fidèle à l'esprit de la légende, il entrerait autre chose que l'idée d'un acte terrible, auguste, en quelque sorte, et sacré. Il ne s'agit pas, je le répète, de la Dalila antique ou moderne, ni de l'énigmatique et mortel regard des Jocondes dont le monde est plein pour ses délices et pour son malheur. Il s'agit de circonstances très exceptionnelles où la femme s'est trouvée chargée de responsabilités spéciales et a revêtu le caractère le plus grave.

« Je puis me tromper ; mais dans tous les cas, examinez, et vérifiez, et, s'il en est ainsi, vous voyez que la mora-

lité du sujet devient tout autre et qu'il ne pourra que gagner, soit en vérité, soit en noblesse, à être traité dans les cordes les plus austères, les plus grandioses, les plus tragiques.

« Or, je ne vous cacherai pas que cette donnée singulièrement noble m'effraie un peu pour l'esprit nerveux, vivant, dramatique d'un moderne. Peu à peu la corde d'airain se relâchera, et je vois d'ici sur quel rythme charmant et subtil vous écrirez cette page de pur dorien. Vous aurez avec cela beaucoup de succès, mais je voudrais plus. Ai-je tort?

« Voici donc à votre place ce que je ferais : d'abord, j'écarterais tout ce qui est joli; je supprimerais tout ce qui est luxe. Il suffirait qu'un bijou brillât dans l'ombre, comme une étincelle au collier des portraits de Rembrandt, pour faire imaginer que votre Judith en est couverte. Je tâcherais de trouver le geste de la *résolution,* c'est-à-dire : la victime est devenue le sacrificateur; elle va abattre une tête exécrable. De physionomie, peu ou point; si vous la trouviez, ce serait un miracle; à ce défaut, votre tableau perd pied; une attitude, une arabesque, *et pas d'effet.* De la lumière sur elle, de l'ombre sur lui. Pas de clair-obscur vrai. La pénombre et les draperies vous ramènent à l'alcôve et votre Judith aurait pour titre : le danger des bonnes fortunes. Pas de littérature, *soyez peintre,* et ne respirez que l'amour du grand, du beau, du simple. Mettez-vous, tenez-vous dans des dispositions d'âme telles que l'idée reste très ingénue et que la plastique seule vous entraîne. Ne visez pas à être autrement expressif : votre tableau peut se passer de signification profonde et, dans tous les cas, il vaut mieux qu'il n'en ait pas que d'en poursuivre une chimérique ou contestable.

« Demandez-vous, non pour en faire un pastiche, mais pour vous maintenir à ces hauteurs de vue où tous les dangers des interprétations modernes disparaissent, demandez-vous comment un Italien du bon temps concevrait le tableau. Un Vénitien, pour le sûr, aurait *très peu* habillé Judith : il l'aurait montrée dans son relief et son éclat, blanche, grande, grasse ; on eût oublié la tête, à supposer qu'il s'en fût occupé. On aurait deviné dans l'ombre le corps rouge sombre du rustre, en armure. Absence totale d'expression, la plus grande *banalité* d'attitude. Le sujet serait devenu de la plastique pure, et la plastique elle-même une occasion favorable de peindre deux beaux morceaux se faisant contraste : l'un d'ambre, l'autre d'ocre rouge. Vous auriez, aux bibelots près, quelque chose comme une nymphe outragée par un satyre. Les figures seraient peu vêtues, et le tableau, n'en doutez pas, serait tragique peut-être, mais admirablement noble assurément, et chaste à coup sûr. — Quant aux Florentins, souvenez-vous de la Judith du vieux Mantegna, colossale, solennelle, emmaillotée dans ses draperies de Sibylle, sorte de Clytemnestre, moins le crime.

« Amusez-vous à penser à cela : c'est peut-être là le meilleur des guides. Et toutes mes phrases pourraient se réduire à ceci : défiez-vous du moderne ; pensez à la *Salomé* de Regnault, pour vous tenir à l'opposé. Placez-vous sous l'invocation des anciens.

« En voilà bien long, trop long. Je me relis et j'hésite à vous envoyer ce délayage. Prenez-en ce qui peut en être extrait pour votre usage ; ou, si cela vous trouble ou vous embarbouille, jetez-le vite au feu, oubliez-le, mettez-vous à l'œuvre, et bon courage !...

« Encore un mot. L'époque est mauvaise, le sens moral bien bas, le goût public éperdu, sinon perdu. Que cha-

cun de nous travaille à le relever. Il dépend de vous, sur un sujet pareil, de donner une leçon d'art, une leçon de style, une leçon de goût (1).

« E. F. »

A l'exposition de 1872, Eugène Fromentin, changeant d'horizon, présente au public deux vues de Venise : le *Grand Canal* et le *Môle*. Ces tableaux sont froi-

(1) M. Humbert répond : « Merci mille fois, mon cher maître et ami ; je suis encore sous le charme de votre admirable lettre... J'y vois non seulement une nouvelle preuve d'intérêt et d'affection, mais encore une marque de distinction qui m'honore et dont je tâcherai de me rendre digne.

« Je n'ai qu'une crainte, et de plus malins que moi pourraient l'avoir aussi, c'est de n'être pas de force à traiter un tel sujet dans de telles données ; c'est d'être inférieur dans l'exécution à la conception comme vous la comprenez ; c'est, en négligeant entièrement le côté moderne et vivant, de n'atteindre pas au caractère grandiose et héroïque par la plastique pure et, en un mot, de faire une œuvre froide et académique.

« Je vous assure, mon cher maître, qu'il n'entrait point dans ma pensée, comme vous m'avez paru le craindre, de faire une nouvelle *Messaouda* sous le masque de Judith ; mon intention était seulement de représenter cette scène, déjà si souvent traitée par les anciens et les modernes, sous un aspect plus imprévu, dans des lignes plus nouvelles et avec un sentiment dramatique plus humain ; je trouvais, de plus, dans cette interprétation, qui à défaut de la grandeur biblique avait un côté romantique et shakespearien qui me séduisait, une occasion très favorable de peindre un beau et large morceau, en me plaçant, comme vous m'y invitez, sous l'invocation des maîtres italiens.

« Ne pensez-vous pas qu'en suivant justement les leçons qu'ils nous ont laissées écrites dans tant de pages immortelles, c'est-à-dire en s'écartant d'un naturalisme sensuel et grossier et supprimant l'imitation réelle des accessoires, en transformant le ton des chairs, il serait peut-être possible d'éviter les écueils que vous me signalez et de faire non un bon tableau (ceci est une autre question), mais une œuvre où les plus délicats ne pourraient rien trouver qui fût de nature à froisser le goût et à éveiller une pensée équivoque ?

« Je vous envoie, en quelques traits, l'indication de mon projet. Si la pose de la femme vous paraît inacceptable, j'espère, mon cher maître, que vous me le direz franchement, de même que vous seriez assez bon pour m'indiquer les modifications dont vous la jugeriez susceptible.

« Que si vous trouvez qu'il vaut mieux rentrer dans la donnée

dement accueillis. On y voit généralement des œuvres indignes du talent de l'artiste (1).

traditionnelle d'une Judith debout, je vous enverrai un autre croquis ; car je ne voudrais pas commencer une œuvre importante sur une esquisse qui n'aurait pas votre approbation... »

Sur la réponse de Fromentin à cette lettre, M. Humbert réplique :

« J'ai beaucoup réfléchi, mon cher maître, sur tout ce que vous m'avez dit dans vos deux belles et excellentes lettres, et je suis aujourd'hui entièrement de votre avis : j'étais dans une fausse voie et je tournais le dos à l'art élevé et sérieux. Je me suis donc mis à creuser de nouveau mon sujet et je l'ai entrevu sous un autre aspect que je m'empresse de vous soumettre.

« Que diriez-vous d'une Judith représentée debout, droite et de face, après qu'elle a frappé? Elle pourrait, toute frémissante encore et échevelée, les draperies en désordre, tenir d'une main la tête du monstre et, de l'autre, le glaive encore sanglant ; et il ne serai peut-être pas impossible de faire apercevoir, par une ouverture quelconque, un bout des tours de la ville délivrée ; ou bien encore elle aurait jeté à terre l'arme inutile et lèverait en l'air les deux bras dans l'attitude de l'enthousiasme religieux et patriotique.

« J'ai fait une esquisse dans ce genre et, si je reste indécis quant au geste, je crois avoir trouvé une harmonie assez dramatique : des chairs pâles et une chevelure ardente ; des draperies argentées bleues et noires sur des appuis violet triste et un fond verdâtre sinistre ; quelques taches de sang sur des blancs à côté du corps sombre de l'homme ; — vous voyez cela d'ici.

« Je serai bien heureux, mon cher maître, quoique très honteux de venir encore vous déranger et vous ennuyer, d'avoir en *deux mots* votre opinion sur cette nouvelle donnée.

« Je voudrais, je l'avoue, éviter de donner à Judith le mouvement violent d'une femme qui va frapper avec une arme en l'air que le spectateur voudrait voir retomber. Si je me trompe, je suis sûr que vous me le direz encore avec cette sincérité dont je vous remercie avec reconnaissance, et non sans quelque légitime fierté, car c'est pour moi une marque d'estime autant que d'amitié.

« En tout cas, vous me rendrez cette justice que, suivant vos conseils si justes et si élevés, j'ai laissé de côté toute interprétation équivoque et malsaine de ce grand sujet..

« Votre tout dévoué ami et élève,

« Ferdinand HUMBERT. »

A la suite de cette correspondance M. Humbert se décida à abandonner sa *Judith* pour une *Dalila* conçue et exécutée dans une donnée essentiellement moderne et qui figura au Salon de 1873.

(1) Une atmosphère grise, une eau opaque, un ciel bas. Les

Paul Mantz, qui n'a pour ces deux œuvres que de l'estime, explique très bien par où cette tentative nouvelle devait dérouter beaucoup de bons esprits (1) : l'artiste désertait une peinture algérienne dans laquelle on avait coutume de le confiner, et il ne représentait pas à ces imaginations déçues la Venise de leurs rêves. Cette ville paisible, saisie au moment où, sous une lumière diffuse, elle éteint les feux d'artifice de ses canaux, n'était-ce pas pour les yeux éblouis par Ziem, pour les lecteurs de George Sand et de Musset, un véritable crime de lèse-poésie?

Les amis de Fromentin ne lui ménagèrent cependant pas leurs encouragements. Bida le félicite. Il vient de revoir la perle de l'Adriatique et il loue la vérité de représentation du peintre (2).

Jamais satisfait de ses efforts, Eugène Fromentin déclare à la fin des vacances de 1872 qu'il est ennuyé de lui-même dans tout ce qu'il fait (3). Il a passé le mois qui finit dans un « général abrutissement » ; tout a marché de travers, y compris son travail. « Je ne reviendrai pas les mains vides, mais au lieu du travail de longue haleine et de poids que je me proposais d'entreprendre, j'ai dû tourner court, me réduire et l'émietter en niaiseries. C'est du pain, voilà tout. Encore, quelque soin que j'y mette, ne suis-je pas certain de la qualité de ces

architectures sont parées de tons faux et ternes ; les détails ont trop d'importance ; l'exécution est lourde et froide (Henry HOUSSAYE, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1877). — « Fromentin, dit M. Louis Gonse (ouvrage cité, p. 96), avait vu Venise sous un éclairage un peu plombé et un peu terne... Le romantisme incandescent de M. Ziem a fait du tort à la Venise réelle... Pour ma part, je connais peu d'aussi solide et aussi franche traduction de Venise telle qu'elle est, c'est-à-dire frappée dans toutes ses anciennes élégances par les injures du temps et des hommes, que ces deux toiles de Fromentin. »

(1) *Gazette des Beaux-Arts*, 1872, t. VI, p. 47.

(2) Lettre de Bida à Fromentin, 12 août 1872.

(3) Lettre à M. Charles Busson, 16 octobre 1872, de Saint-Maurice.

choses très légères. Sans avoir perdu, je crois, la faculté de faire vite, jamais je ne me suis senti moins d'aplomb pour concevoir, et moins de certitude et de clairvoyance pour me juger. C'est même cette espèce d'obscurité de conscience qui aura rempli d'ennuis et de lenteur tout mon travail des vacances. En résumé, je travaille assidûment, tous les jours à peu près, parce qu'il le faut, comme on fait un *pensum*. Et j'aurais grand besoin de repos ! »

Partant pour Paris, trois semaines plus tard, Fromentin déclare qu'il emporte un certain nombre de choses faites, ou à peu près, mais que c'est « petiot, banal ». Il en est confus. La solitude, au surplus, commence à lui peser. L'absence d'avis, de stimulants, ce long et régulier tête-à-tête avec de la peinture qui ne l'enflamme pas, tout cela, sans l'entraver pour peu qu'il soit en train, l'arrête net quand il ne l'est pas (1).

Au printemps 1873, la France, ayant souci de reprendre son rang dans le monde, décide de figurer à l'exposition de peinture de Vienne. Fromentin, comme membre du jury, a voté cette mesure. Au moment d'envoyer ses toiles, il est pris d'un scrupule, et il déclare s'abstenir. Ses collègues du jury, ses amis insistent auprès de lui. Quelques-uns, qui le connaissent mal, croient à je ne sais quelles mesquines préoccupations.

Meissonier, président du jury de la section française à cette exposition, en excellents termes avec Eugène Fromentin, lui écrit d'une façon pressante. Il s'agit d'un devoir national, nul ne peut s'y soustraire, moins que tout autre un membre du jury.

Fromentin, blessé au vif qu'on lui prête une arrière-pensée d'intérêt personnel, se justifie longuement :

(1) Lettre à M. Charles Busson (18 novembre 1872).

## *A Meissonier.*

Lundi, 22 février 1873.

« Mon cher ami,

« Dans le petit mot, à demi officiel, que je vous écrivais l'autre jour, je vous disais que, n'ayant pu recueillir une exposition *convenable* et *suffisante*, je me déterminais à m'abstenir.

« Vous me répondez bien amicalement, mais avec quelque sévérité, que j'ai tort, tort comme artiste, tort comme membre du jury chargé d'organiser une exposition nationale. Vous m'accusez de manquer aux devoirs liés à la fonction que je remplis, de déserter une cause à laquelle on m'avait fait l'honneur de m'associer tout particulièrement et pour laquelle on avait doublement lieu de compter sur moi.

« Mon ami, je n'oublie, croyez-le bien, aucun de mes devoirs, je n'en déserte aucun, et, en persistant dans le désir que je vous exprimais, je crois, au contraire, les observer dans toute leur rigueur.

« J'attache à l'exposition française à Vienne l'importance qu'elle mérite.

« Je ne l'aurais peut-être pas conseillée, si, à l'origine, j'avais eu à donner mon avis sur son opportunité ; mais une fois admise, j'ai senti qu'il fallait qu'elle fût décisive. Comme membre du jury, je n'ai pas cessé de dire à mes amis : le plus possible, le mieux possible, *ou rien.* Bien pénétré de cette idée simple qu'en pareils cas les intérêts généraux et les intérêts particuliers ne font qu'un, que l'infaillible moyen de composer une belle exposition collective, c'est d'apporter chacun dans la composition de son propre envoi le soin le plus scrupuleux, et

que, par conséquent, le plus sûr moyen de servir les intérêts de son pays, c'est, pour nous tous, de prendre un très grand souci des nôtres. Entendue ainsi par chacun des exposants qui la composent à tous les degrés de talent, une exposition française est assurée de vaincre sur quelque terrain que ce soit. Et je savais, d'ailleurs, que celui sur lequel nous nous présentons est un terrain favorable, où, si nous avons des ennemis pour adversaires, nous avons du moins beaucoup d'amis parmi les témoins.

« C'est en vertu de ces sentiments qu'en mon particulier je me suis préoccupé de *choisir* et de recueillir quelques tableaux.

« Malheureusement, mes tableaux sont aux quatre vents du ciel : un très petit nombre à Paris, la plupart en Hollande, à Berlin, à Vienne. Ils passent de mes mains dans celles d'un premier, d'un second intermédiaire et déjà leur trace est perdue. A Paris, on me les *refuse;* à l'étranger j'ignore absolument à quelle porte il me faudrait frapper. Le simple travail de découvertes exigeait des recherches que personnellement je ne pouvais pas faire et dont je ne pouvais non plus charger personne. Je me suis donc trouvé les mains vides. Je vous l'ai dit : c'était l'exacte vérité. En douteriez-vous?

« Quant au pis aller qui m'était offert d'envoyer *pour tout bagage* mes tableaux du Luxembourg, quoique vous m'en disiez obligeamment, laissez-moi croire que ces tableaux de dix ou douze ans de date ne mesurent pas très exactement ce que je suis. Je crois, en effet, avoir fait mieux depuis l'époque où, sans me les reprocher autrement, je les ai commis. Je serais fort triste de penser que c'est là tout ce que je puis montrer de moi. Et s'il était vrai qu'ils me résument et me représentent, convenez avec moi qu'il n'y aurait pas lieu de

regretter mon absence au milieu du concours qui va s'ouvrir. « Le mieux possible ou rien. » J'en reviens à mon principe. Il m'est inspiré par des sentiments qui n'ont rien que d'avouable. Et vous les apprécierez d'autant mieux que ce sont ceux-là mêmes dont vous nous donnez l'exemple, mon illustre ami, chaque fois qu'il s'agit d'honorer une exposition française, en vous montrant dans l'abondance, la fertilité et l'éclat de vos dons.

« Je persiste donc dans mon désir, quoiqu'il m'en coûte extrêmement de vous résister, et j'espère que ces explications un peu longues, si elles ne parviennent pas à vous convaincre, suffiront du moins à me justifier, car la vivacité de vos reproches m'imposait l'obligation de le faire.

« Je vous suis bien attaché, mon cher ami, d'esprit et de cœur, d'admiration, de toutes les manières.

« Eugène FROMENTIN. »

Fromentin n'exposa pas à Vienne en 1873, pas plus d'ailleurs qu'à Paris : il se recueillait.

Au commencement de l'été, se décide le mariage de sa fille avec M. Alexandre Billotte. Les affections de famille tenaient, comme les tendres amitiés, une place considérable dans la vie de l'artiste. Il dit sa joie à ses plus chers amis. Deux d'entre eux, du Mesnil et M. Busson, sont les témoins du mariage.

Dans son bonheur, Fromentin n'oublie pas les compagnes absentes de sa chère enfant. L'une, Marie, fille de M. Busson, vient d'être mère ; la mort de l'autre, Christine Bida, a mis en deuil quelques années auparavant son père inconsolable.

*A Alexandre Bida* (1).

Ce lundi, 14 juillet (1873).

« Cher ami,

« Nous marions Marguerite avec mon cousin Alexandre Billotte, l'aîné, le blond, secrétaire du gouverneur de la Banque, celui que vous avez connu le premier, et, je crois, dont vous vous souviendrez le mieux. Si quelqu'un devait en être informé le jour même, c'est bien vous, et le premier nom d'ami que ma femme ait prononcé à cette occasion, c'est le vôtre. Il devait arriver que ce grave événement de famille réveillerait à l'instant même toutes sortes de souvenirs très doux et très douloureux. Des trois amies qui se sont aimées dans leur enfance, sous les yeux des pères, l'une est déjà mère, l'autre va commencer sa vie de femme ; aucun de nous n'oubliera jamais et ne cessera de regretter la troisième. Voyez, mon ami, si le père de Christine pouvait être absent de notre souvenir le jour où nous avons décidé l'avenir de Marguerite !

« Il y a des années que cette union était probable, il y a des mois qu'elle était prévue... Les enfants sont dans la joie.

« Quant à nous, mon ami, notre bonheur véritable a son revers. Nous la perdons aussi peu que possible, je dirai même que nous y gagnons un second enfant très attaché et d'avance tendrement aimé. Mais enfin nous la perdons et ma chère femme ne se dissimule pas que la première partie de sa vie de mère est finie, bien finie. Si Dieu veut qu'elle se renouvelle et se continue par des

(1) Bida était alors à Bühl, en Alsace, son pays.

petits-enfants, c'est une grâce avec laquelle on se console, mais dix-huit ans, dix-neuf tout à l'heure, sont sortis de notre vie pour n'y plus rentrer, et l'enfant à qui la mère a dévoué ces dix-huit années de tendresse et de soins n'a plus besoin d'elle. Les premiers moments seront très durs, je l'y prépare et je m'y prépare, je ne dis pas avec stoïcisme, mais avec résignation. Je ne cacherai point que mon vieux cœur sera très endolori, je lui commanderai seulement d'accepter les lois de la vie, de se taire et de bénir.

« Pourquoi plus jamais ne vous voit-on par ici? Est-ce donc, comme vous nous en menaciez, une expatriation définitive? Quel silence, mon ami! quel écartement entre des vies qui se sont si étroitement confondues, et comme il suffirait d'un retour, comme il faudrait peu de moments pour qu'elles reprissent l'habitude de couler comme autrefois côte à côte!...

« Armand, Christophe, Protais, Berchère, Moreau vont bien ou à peu près, vieillissent chacun dans son sillon et restent fidèles à la maison où, seul des anciens, vous manquez le mercredi.

« On y vit moins, on y cause avec moins de chaleur, on y apporte chacun une marque d'usure ou de lassitude. La politique a créé des nuances et quelques désaccords au milieu de ces amitiés toujours très sûres, et, pour ne pas élargir des distances qui s'indiquent, on cause moins de tout et l'on se tait quelquefois. Chacun travaille, je ne crois pas qu'aucun trouve la vie extraordinairement gaie.

« Moi, cher, je continue mon métier, grognant, geignant, très las par moments, n'ayant plus grande illusion ni sur ce que je fais, ni sur ce qui me reste à faire. Le bruit m'effraie, la publicité m'offusque, je le constate comme un assez mauvais signe. Rien à Vienne, rien non plus

à Paris. Il y a des gens qui continuent d'aimer ma peinture et de le prouver. Je continue d'en faire sans l'estimer plus qu'autrefois ; et, si je me tais sur le dédain qu'elle m'inspire, c'est uniquement par égard pour une *profession* qui, au total, en vaut une autre, et que je respecte afin qu'on la respecte...

« Ma femme est assez bien, mieux qu'autrefois. Ma Marguerite a peu changé... L'une et l'autre vous embrassent, mon vieux ami. Je me joins en tiers de tout mon cœur.

« Un bon baiser à votre chère enfant... »

Huit jours avant le mariage de sa fille, à laquelle Bida, convalescent, ne put assister, Fromentin écrit encore ces mots émus (1) : « Nous la marions dans huit jours. A pareille heure, mardi prochain, elle ne sera plus à nous. Il faut, je me le dis à satiété sans m'en convaincre, nous accoutumer à cette dure loi de la vie, l'accepter en ce qu'elle a de nécessaire, la bénir pour ce qu'elle a de si juste, et remercier le ciel miséricordieux de nous avoir permis de remplir la première partie de notre tâche jusqu'à l'heure décisive qui va sonner... »

Cette séparation, si sensible au cœur du père, le plonge dans une disposition d'esprit mélancolique. Il se plaint, en partant pour Saint-Maurice, à la fin d'août, du temps qui fuit, de l'argent qui coule, et d'une « fainéantise écœurante (2) ».

(1) Lettre à Bida, 5 août 1873. — A une amie qu'il remerciait de ce qu'elle avait été pour sa fille, Fromentin résumait sa pensée en écrivant : « L'enfant que vous avez reçue jadis avec tant de bonté va nous quitter, — pour être heureuse, j'en suis certain, — mais enfin va nous quitter. C'est une joie de plus, c'est un bonheur de moins. » (Lettre à Mme X..., 7 août 1873, obligeamment communiquée par M. Gadala.)

(2) Lettre à M. Busson, 30 août 1873.

Heureusement, « les enfants » reviennent de voyage et passent quelques jours à la Rochelle. Mais, à leur départ, c'est de nouveau la solitude : « Enfin nous les retrouverons bientôt... Et puis c'est la loi,... et puis ils sont heureux, et puis ils n'ont plus besoin de nous, les ingrats ! » Et Fromentin continue, s'adressant à M. Busson (octobre 1873) :

« ..... Tout au contraire de vous, ce que je fais n'est ni *grand*, ni pour *la gloire*. Je suis arrivé ici avec un grand trou dans mon budget et ne me suis préoccupé que d'en boucher une partie. J'ai pioché tous les jours et tout le jour, comme un consciencieux ouvrier et comme un père de famille préoccupé peut-être à l'excès de lourdes responsabilités.

« Je rapporterai donc sept, huit ou neuf petits tableaux, tout petits, ni bien, ni mal, pas spirituels, assez soignés, tout juste assez proprement faits pour être excusables. La plupart sont très avancés, quelques-uns sont signés. Je ne voudrais pas quitter Saint-Maurice avant que tous ne fussent hors de question, afin d'être libre, en arrivant à Paris, de me mettre à des travaux plus graves... Adieu, ami. Je suis las ; mon travail n'est pas toujours une gaieté, ni un délassement. »

*A Monsieur et à Madame Charles Busson.*

22 décembre 1873, lundi soir.

« MES BONS CHERS AMIS,

« Je voudrais bien vous promettre au retour une surprise dans mon travail ; malheureusement, ce que j'ai fait depuis mon retour, avec des hauts et des bas, plus en bas qu'en haut, n'est ni intéressant, ni assez trouvé

pour excuser le néant de la conception. Un grand frottis quelconque où je mets des figures quelconques, et dont cependant je m'évertue à tirer quelque chose de bien dessiné, de correct, de simple et de bien peint ; un effort de précision, de simplicité et de relief : vous voyez que mon programme est à la fois vague et ambitieux.

« Ceci seulement pour me mettre en train ; quand vous serez là, vous m'inspirerez le noble désir de faire un peu plus. Je le voudrais bien. Au reste, les journées sont lugubres, mes nerfs toujours agités...

« Bien entendu, ni visites, ni relations, ni monde, ni théâtre. Notre vie à tous, absolument solitaire, plus que jamais aurait besoin de vous.

« Les amis travaillent, Protais, Christophe, Gustave, qui nous sont fidèles le mercredi, notre seul plaisir en ce moment.

« Je vous embrasse tous les deux.

« Eugène F. »

Le commencement de l'année 1874 est marqué, pour Eugène Fromentin, par un dissentiment passager, mais de part et d'autre très pénible, avec Paul Bataillard. L'incident nous montre l'artiste non pas enfermé dans sa tour d'ivoire, comme on l'a cru trop souvent, mais passionné au contraire pour ses idées.

Tandis que Bataillard était demeuré ardemment républicain et démocrate, Fromentin avait, depuis 1848, continûment évolué vers les idées conservatrices. La Commune acheva de le dégoûter de ce qu'il considérait comme le rêve chimérique de sa jeunesse. En tant qu'artiste délicat, la politique, toute de transactions, de violence et de vulgarité, lui faisait horreur.

Bataillard voyait dans cet état d'esprit un dilettan-

tisme aristocratique qu'il eût aisément qualifié de coupable.

Dans le domaine religieux, ces deux esprits n'étaient pas moins éloignés l'un de l'autre. Mais ici c'était Bataillard qui avait passé du catholicisme au « protestantisme libéral », tandis que Fromentin en était resté au spiritualisme vaguement catholique de sa jeunesse.

Mise à l'épreuve par de telles divergences, la commune amitié d'Eugène et de Paul se désagrégeait peu à peu. L'intimité des pensées secrètes insensiblement s'évanouissait. Ils en souffraient tous les deux sans que leur affection en fût foncièrement abolie.

Un mercredi du mois de mars 1874, au milieu d'un cercle d'amis, dans son atelier, Fromentin, dont la vivacité était extrême bien qu'il se maîtrisât presque toujours, se laissa aller, sur un mot imprudent de Bataillard touchant la politique, à quelque sortie intempestive. Paul se leva et sortit. Eugène, non moins ému, le suivit, le retint ; la soirée s'acheva ainsi. Sur le pas de la porte, le maître de la maison ouvrit ses bras à son ami et la paix fut signée.

Le soir même, Paul écrivit une longue lettre d'explications qui se termine ainsi : « Ton amitié est-elle, comme la mienne, au-dessus de ces divergences? Voilà toute la question. » — La réponse fut celle qu'il attendait : « Nos désaccords profonds... ne sont point de ceux qu'on fait disparaître en discutant... Laissons là nos dissentiments. Avec un point de départ commun, la nécessité des croyances, nous arriverions toujours à nous éloigner démesurément. Prenons-en notre parti... Tenons l'estime que nous avons l'un et l'autre et la vieille amitié qui nous unit au-dessus de ce qui peut nous séparer par l'esprit... Ceci dit, je t'embrasse sur les deux joues... »

Dans cet ordre d'idées, une note sans date, trouvée parmi les papiers d'Eugène Fromentin, précise quelle était, vers la fin de sa vie, sa conception religieuse et sociale :

« Il en est de l'idée de Dieu comme du sentiment du beau et du bien : chacun, suivant sa nature et son éducation morale, en perçoit ce qu'il peut. Vous vous étonnez que tel homme n'ait pas la notion divine et vous n'êtes pas surpris qu'il n'ait ni le sens de la morale ni le moindre soupçon du beau dans la nature et dans les arts. Au fond, c'est la même impuissance d'apercevoir un idéal. Pour remédier à cette ignorance instinctive du bien, vous avez fait des lois. Vous les jugez si nécessaires au maintien de l'ordre social que vous leur avez donné la sanction des tribunaux et des peines. Et vous ne voulez pas que pour gouverner ces âmes sans Dieu il y ait une religion, un culte, une discipline exercée par des prêtres, une pénalité ! Le code religieux est aussi nécessaire que le Code civil et que le Code pénal. Et, pour une immense classe aussi dénuée de toute croyance au bien, il y a la même inconséquence à supprimer le gouvernement des âmes qu'il y aurait à abolir toute surveillance exercée sur les actes. Si vous fermez les confessionnaux, je ne vois pas pourquoi vous ne fermez pas les tribunaux civils et criminels. — Le danger n'est pas le même, dites-vous. — Grave erreur. Vous gardez vos rues, vous défendez vos biens, vos droits, vos intérêts. Peu vous importe le reste. Et vous croyez avoir tout fait pour le salut d'une société quand vous l'avez mise à l'abri du brigandage, du vol et de l'assassinat. Les mœurs n'en périssent pas moins. Et pour être préservée des passions soi-disant dangereuses, votre société, qui n'a plus que des gendarmes, n'en est que plus sûrement la proie des passions vraiment mortelles... »

Au Salon de 1874, Eugène Fromentin envoie un *Souvenir d'Algérie* et le *Ravin*, que M. Louis Gonse, dans son compte rendu annuel de la *Gazette des Beaux-Arts,* place « au premier rang parmi ses tableaux les plus complets et les plus brillants (1) ».

Au printemps de cette même année, l'artiste réédite le *Sahara* et le *Sahel,* en faisant précéder le premier de la belle préface que l'on connaît où, parmi des demi-confidences d'un haut intérêt pour l'étude de l'écrivain, il rend un hommage ému à Théophile Gautier et à George Sand.

Il envoie les volumes à quelques artistes et écrivains de choix (2).

(1) Ouvrage cité, p. 97. — Ce rappel des vieux souvenirs d'Afrique et la réédition, faite peu après, du *Sahara* et du *Sahel,* évoquent du fond de la mémoire d'Eugène Fromentin une large vision du Rhamadan. Il en peint des esquisses que M. Gonse tient pour des morceaux d'une qualite très rare, mais qui demeurèrent, malheureusement, à l'état d'ébauche. — Il s'amuse, en même temps, à versifier ce curieux sujet du bout de la plume, avec une grâce ironique et nonchalante, croquis sans prétention littéraire, seul poème que nous connaissions de l'auteur de *Dominique* depuis l'année 1842 jusqu'à la fin de sa vie. (Sur le Rhamadan, relisez les pages 221 et 263 notamment de *l'Eté dans le Sahara,* 2e édition.)

Ils étaient là-haut, attendant la lune,
Les regards fixés, l'œil interrogeant.
Le ciel était pâle et la terre brune;
Pas d'étoile encore, on n'en voyait qu'une
Qui de loin riait comme un œil d'argent.
. . . . . . . . . . . . . . . . .
Quand la nuit fut close, et tout à fait close,
Rien n'ayant paru dans le grand ciel d'or,
La petite étoile à l'orbe un peu rose
Riait de très loin au désert morose,
Et les marabouts attendaient encore.

(2) Leconte de Lisle les relit avec le même plaisir et le même intérêt qu'autrefois. Sa sympathie est depuis longtemps acquise au « peintre original et charmant et à l'excellent écrivain » qu'est à la fois l'auteur. (Lettre à Fromentin, 30 juin 1874.) — Théodore de Banville déclare : « J'adore votre *Eté dans le Sahara* et votre *Année dans le Sahel,* qui ont toujours fait partie de mes classiques... Mille fois je me suis donné la joie d'en causer avec le regretté Théo-

La peinture l'absorbe de nouveau et le tourmente durant l'été 1874, une des périodes de sa vie où le labeur est particulièrement intense.

Inquiet, chercheur, il se sent, plus que jamais à l'étroit dans l'orientalisme. De la peinture de genre il tente depuis longtemps de s'évader vers la peinture d'histoire. Il lutte avec courage contre l'engouement du public et soumet incessamment son œuvre à une critique impitoyable (1).

Il construit deux grandes toiles. Il prend des modèles et s'acharne à dessiner la figure. Il n'est pas jusqu'à l'anatomie de son personnage préféré, le cheval arabe, qu'il ne souffre de mal posséder. Il comprend, même sur ce point, l'insuffisance de ses études premières, et que nulle mémoire — fût-ce la sienne — ne saurait suppléer à la connaissance approfondie des formes de la nature.

Aussi, lorsqu'il part pour Saint-Maurice en août 1874, emmène-t-il avec *Euloge*, modèle qu'il a étudié pendant plusieurs années déjà, un petit cheval arabe très usé, *Salem*, qu'il a dû acheter pour la durée des vacances (2).

phile Gautier, qui aimait ces beaux livres par-dessus tout... Lui seul parmi nous était assez poète et assez artiste pour apprécier légitimement la délicatesse d'un tel art littéraire, exempt de tout mensonge, si précis et si idéal, qui appelle toujours les choses par leur nom, et qui éveille et fait vibrer à l'infini des ondes de pensées et de sensations..... » (Lettre à Fromentin, 2 juillet 1874.)

(1) « Le public court aux Fromentin comme un enfant aux confitures », écrira Edmond About en 1876. — Maxime du Camp (*Souvenirs littéraires*, t. Ier, p. 255) raconte : « Il pestait, et pour la centième fois recommençait le petit cheval blanc, le petit ciel bleu, le petit gué argenté, le petit arbre sans nom dans la botanique et le petit Arabe aux bras nus. Un jour qu'il venait de ruminer une de ses jolies toiles, il me la montra, et, levant les épaules avec impatience, il me dit : « Je suis condamné à ça à perpétuité ! »

(2) Lettre à M. Busson, 15 août 1874. — Du Mesnil écrit à Fromentin le 5 septembre : « Ce que tu me dis de ton aptitude *d'atelier* est parfaitement juste et tu as cela de commun avec tous les hommes

*A Monsieur Charles Busson* (1).

Saint-Maurice, 18 septembre (1874), vendredi soir.

« Pardonnez-moi, cher ami, jamais je ne vous ai abandonné pareillement. Il est vrai que jamais je n'ai, un mois durant, mené pareille vie. Cependant votre lettre fort triste exigeait que j'y répondisse sur l'heure. Avez-vous au moins repris courage?

« Deux études manquées, dites-vous. — D'abord le sont-elles? Rappelez-vous qu'avec un tableau deux ou trois fois perdu vous avez finalement fait la meilleure de vos œuvres, et, au lieu d'un échec, saisi un grand succès. N'en serait-il pas de même de vos tentatives momentanément compromises?...

« Pour moi. cher ami, j'ai beaucoup pioché. Je n'ai même fait que cela tous les jours et tout le jour. Sauf une course à la Rochelle et trois visites de parents et les quelques moments donnés hors de chez moi à Armand, je n'ai pas cessé d'appartenir à mon travail. Cette lettre est la *première* que j'écris depuis mon arrivée. Ce simple détail vous donnera l'idée de l'emploi de mon temps.

« J'avais, vous le savez, *Euloge* et un cheval arabe. J'ai fait de l'un et de l'autre, malheureusement sans beaucoup de méthode, apprenant tout et n'étudiant

d'imagination. Le réel est pour eux un prétexte ; il peut transparaître à travers leurs œuvres, il en formera le fond nécessaire, mais ils se l'assimileront de telle manière pour nous le rendre ensuite sous forme de tableaux ou de livres, ils s'y mêleront si intimement, que l'objet primitif de leur étude, transformé, gagnera en puissance, en élévation, en émotion, ce qu'il aura perdu en vérité nue. »

(1) Lettre publiée par M. Louis Gonse, ouvrage cité, page 76.

rien bien à fond. De sorte qu'après avoir beaucoup, mais beaucoup travaillé, je ne suis, moi non plus, pas content de moi. Je ne suis guère plus avancé qu'avant dans la connaissance exacte de mon animal. C'est un monde à étudier. Je commence à peine, non pas à le rendre, mais à en comprendre les proportions, et, quant à la science des détails les plus nécessaires à la simple construction, je n'en sais pas le premier mot. La seule utilité peut-être des nombreuses études ou croquis que je rapporte, c'est d'avoir changé de lumière et d'atelier, et d'avoir à Paris sous les yeux, pour me soutenir et me guider, quelque chose qui par l'aspect rappelle un peu plus la nature.

« Avec un mois de plus, j'apprendrais certainement ce que je veux savoir. Mais ce mois, je ne l'ai plus. Nous partons vendredi prochain. C'est donc à recommencer l'année prochaine, si je vis et si je ne suis pas trop vieux. J'ai pris à ces exercices, vraiment pénibles mais attachants, le goût de l'étude. C'est là le plus clair de ce que j'y ai gagné.

« Je renvoie *Euloge* dans trois jours. Je vais m'occuper, à mon grand regret, de vendre *Salem*, dont je ne saurais que faire, et nous déménageons.

« Au vrai, je suis las. Et j'aurai besoin de me reposer à Paris. Drôles de vacances ! J'en attendais mieux. Ce n'est pas faute d'assiduité, d'efforts et de continuel labeur si je n'ai pas obtenu mieux. Mais vous savez que je suis un pauvre copiste. Ce que je ne sais pas, je ne le vois pas. Je rends beaucoup mieux ce que je devine que les choses que je consulte. Il en résulte que mes vraies études sont détestables. Je découvrirai peut-être dans un mois ou deux qu'à mon insu j'ai appris. Souhaitons-le...

« Il est dix heures et demie. Je vous quitte pour

me coucher, car le soir, je tombe de fatigue, comme un ouvrier après sa tâche qui commence de bonne heure. »

Octobre 1874 apporte à Fromentin la joie d'être grand-père. Il s'empresse d'en faire part à ses amis en termes émus.

Il n'expose pas en 1875. Il n'estime pas assez nouvelles les toiles qu'il a récemment terminées. Du reste, l'hiver, en éprouvant sa santé par des atteintes de grippe qui se portent aux yeux, a longuement interrompu son travail.

Au printemps de cette année, Jules Breton, qui, s'évadant du domaine de l'art, avait fait, lui aussi, de fréquentes incursions sur les terres de la littérature, envoie à son confrère son volume de poésie : *les Champs et la Mer*.

*A Jules Breton* (1).

Vendredi, 3 mai 1875.

« Mon cher ami, où êtes-vous? Comment vous faire parvenir des remerciements et des félicitations déjà trop différés ?

« Que vous les receviez un peu plus tôt, un peu plus tard, ils vous arriveront du moins avec certitude à Courrières, dans ce pays qui vous a doublement et si bien inspiré et qui a fait de vous un poète de plume après avoir créé le poète du pinceau.

« Votre volume est très charmant ; j'en avais eu les primeurs, vous vous en souvenez. S'il m'a causé moins

(1) Jules Breton avait bien voulu, quelques mois avant sa mort, nous communiquer le texte de cette lettre. Il admirait et il estimait fort l'auteur du *Sahara* et du *Sahel*, qui lui marquait, de son côté, beaucoup de sympathie. Fromentin aurait été un de ceux qui décidèrent Jules Breton à publier ses vers.

de surprise à la lecture, il m'a plus intimement satisfait. Il y a des choses que beaucoup ont senties et que vous seul avez peintes et que vous seul encore exprimez simplement, sobrement, dans toute leur forte saveur. Ce double tableau, inspiré de même, pensé de même, rythmé comme il serait peint, donne une singulière autorité à votre manière de voir et de sentir et sera d'un grand intérêt pour tous ceux qui pratiquent les deux arts ou qui les comprennent.

« Je vous fais tous mes compliments. Je vous remercie aussi bien cordialement d'avoir mis mon nom à l'une des plus charmantes pages du livre.

« Vous ne vous êtes pas trompé si vous avez eu la bonne pensée de me traiter comme un de vos admirateurs les mieux acquis.

« Quel beau tableau (1) vous avez dans ce grand bazar où les œuvres substantielles et sérieuses deviennent, hélas ! l'oiseau rare. — Heureux homme !

« Encore merci et mille amitiés et souvenirs.

« Eug. Fromentin. »

Depuis la publication de *Dominique*, en 1862, Eugène Fromentin, absorbé dans son travail de peinture, n'avait rien écrit. Il se contentait de prendre des notes qu'il se réservait de rédiger plus tard.

A mesure qu'il mûrissait ses idées sur l'art, il ressentait un plus ardent désir de les exprimer. Maintes fois, il fut sur le point d'écrire une série d'études sur la peinture française et spécialement sur Eugène Delacroix (2). Mais le temps lui manquait. Il fallait d'abord se classer

(1) *La Ronde de la Saint-Jean.*

(2) Une lettre de M. Buloz (15 juillet 1872) lui rappelle la promesse de donner à la *Revue* un article sur ce sujet.

définitivement en peinture hors du genre fermé de l'orientalisme. Puis la palette offrait pour vivre les ressources abondantes et faciles que donne une signature aimée du public. D'autre part, Fromentin était à la fois sincère dans le rendu de sa pensée et toujours inquiet de blesser les susceptibilités d'un confrère : avec de tels scrupules la critique d'art est malaisée.

Sur les instances d'Armand du Mesnil, il se décide enfin, en 1875, à débuter par l'étude d'une école qu'il sent et qu'il connaît à merveille, qu'il chérit entre toutes. Il part au commencement de juillet, seul, pour la Belgique et la Hollande. Il en parcourra les musées et les églises avec une étonnante rapidité, en moins d'un mois. Tous les jours, il trouvera le temps de prendre des notes et d'écrire à sa femme demeurée à Paris.

De ce voyage sortiront *les Maîtres d'autrefois.*

A peine descendu de chemin de fer à Bruxelles, le voyageur se plonge dans l'histoire des Pays-Bas (1).

(1) M. Louis Gonse (ouvrage cité, p. 183 et suiv.) a reproduit quelques extraits des *Carnets de voyage* de Fromentin. Les lettres écrites de Belgique et de Hollande et les notes qui les accompagnent ici ont été publiées dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1908 et dans la *Revue de Paris* des 1er et 15 juillet 1911, 15 janvier et 1er février 1912. Ces fragments sont extraits des carnets d'Eugène Fromentin et des catalogues de musées annotés par lui devant les tableaux. Le choix en a été limité à quelques passages saillants destinés surtout à montrer la méthode de travail du maître, la sensibilité, la finesse et la probité de sa critique. La publication complète de ces documents eût exigé un volume entier. La notation, presque toujours au crayon, parfois à la plume, en est tantôt brève en style télégraphique, tantôt rédigée à la hâte avec un bonheur d'expressions qui a permis d'en conserver le texte sans corrections importantes dans *les Maîtres d'autrefois*. Il nous a paru intéressant de reproduire ici quelques-unes des redites marquant les allées et venues de la pensée qui, de la première impression, presque physique, ressentie à l'apparition d'une toile, jusqu'à l'analyse savante et subtile définitivement fixée dans le volume de critique, passe ainsi sous nos yeux par des formules de plus en plus riches et de plus en plus

Bruxelles (1), 5 juillet 1875.

« Quand j'arrivai ce soir même à Bruxelles, onze heures sonnant, j'y fus accueilli par un grand silence. Toute la ville avait l'air de dormir ou dormait ; et cet universel sommeil, très réel, ou d'un goût si discret, fut loin de me déplaire. A peine entendis-je, en passant devant une brasserie, la dernière ouverte, un petit chant monotone et rude, un air flamand qui finissait, des chanteurs qui s'en allaient, puis une porte qui se ferma. Dehors, rien ne bougea plus : des rues muettes, des maisons closes, un pavé sonore et net, des façades blanches avec des rideaux tirés, et, par-dessus tout cela, le plus joli ciel qui pût couvrir une ville élégante en pareille attitude et dans ses mystères, des nuées très fines sous un azur très tendre. Ces choses me parlaient de vie facile, de labeurs sans excès, de nuits sans rêves et sans troubles, en un mot m'invitaient à un complet bien-être. Et ce conseil donné par la nuit, par le silence et par le repos se trouvait en parfait accord avec mes projets.

« De la chambre où je m'établis, je vois la longue rue Royale filer en droite ligne à travers la nuit, dessinée seulement par ses lanternes régulièrement espacées sur les trottoirs. Devant moi, sous ma fenêtre, s'étage et s'enfonce la masse haute, profonde et noire des arbres du parc. A droite, et pour peu que je me penche du côté du Palais du Roi, j'embrasse en son entier l'esplanade où se déploie le Palais, cette solitude pavée que le grand soleil de midi doit rendre encore plus solennelle et plus déserte. Au centre, il y a, vous le savez, un arbre

approchées. Sur Rubens et sur Rembrandt, il a fallu s'en tenir à des citations fort réduites. Elles forment la première version des pages consacrées à ces peintres dans *les Maîtres d'autrefois*.

(1) Note extraite des *Carnets de voyage*.

unique, de proportions énormes, une sorte de bouquet royal préparé pour les jours de fêtes et dont les fleurs ne pousseraient que ces jours-là. Il forme également une tache obscure entre le ciel d'une douceur d'opale et le pavé grisâtre. Il porte à son sommet, tout embrouillé dans les dernières branches, un paquet de petites étoiles. C'est de bon augure.

« Arriver quelque part en pleine nuit, ne connaître personne, n'y être attendu par personne, y venir on ne sait trop pourquoi, ouvrir sa fenêtre et rencontrer, comme autant d'yeux qui vous feraient des signes, ces astres blancs si lointains, toujours les mêmes, — telle est la bienvenue dont je me suis contenté souvent, autrefois, dans des lieux moins hospitaliers, et après laquelle il est aisé de s'endormir avec le sentiment que le vaste monde est une auberge, qu'on n'est chez soi nulle part et qu'on est vraiment chez soi partout.

« Il est tout à l'heure demain, peut-être même est-il déjà aujourd'hui et hier a-t-il disparu depuis que je vous écris. Encore un peu, car les nuits sont courtes en cette saison des jours sans limites, et Sainte-Gudule, que je ne vois pas du tout, dessinera sa flèche aiguë au nord, et recevra le premier contact de l'aube. Mais je n'attendrai pas que le jour se lève. Il me suffit de vous avoir dit où je suis. Quant au dessein qui m'amène, il est des plus simples : voir de la peinture, n'en pas faire, oublier que j'en ai fait, et surtout le faire oublier, si je puis, à ceux qui me liront, si j'écris... »

*A Madame Eugène Fromentin.*

Mardi, 6 juillet, 4 heures et demie.

« La place Royale, où je suis, est jolie. C'est une grande et riche province. Ce que j'aperçois me rappelle

Tours. J'ai fait, de dix heures à midi, une longue et très attentive visite au Musée ; c'est à deux pas de l'hôtel, même place. Si je pouvais amener successivement à ma porte toutes les beautés de la Belgique et de la Hollande, j'aimerais bien cela, au lieu de les aller chercher. C'est étonnant comme j'aime à voir et peu à *aller* voir. Pour que le monde fût fait à ma guise, il faudrait qu'il se déroulât en cercle autour de moi, que j'occupasse au centre un bon fauteuil et que je pusse admirer ce qu'il contient de rare et de beau comme on lit un livre, sans trop bouger. Il est cinq heures à peine, et voilà que j'en ai assez pour aujourd'hui, du musée ancien ce matin, du musée moderne tout à l'heure. Je me suis déjà créé un chez moi, où je rentre avec plaisir ; d'ailleurs il fait chaud, et le soleil est dur dans ce quartier très ouvert qui rappelle en petit les solitudes de Versailles.

« Il y a vraiment de précieuses choses dans ce petit Louvre bruxellois. Trois cents tableaux environ, dont la moitié a de la valeur, dont quelques-uns sont inestimables.

« Rubens y est bien représenté, non pas d'une façon grandiose, comme il l'est, j'imagine, à Anvers, mais noblement, et, par deux portraits sur quatre, par trois tableaux sur sept ou huit, d'une manière assez nouvelle après Paris. Je serais bien embarrassé de dire ce que j'en pense, sinon les banalités qu'on répète et qui ne sont qu'une partie de la vérité. Quand j'aurai vu Anvers et Malines, peut-être en aurai-je une définition précise et plus à moi.

« Quant aux Primitifs, qui sont la rareté et forment l'écrin de la collection, nous n'avons rien d'analogue et de comparable, sauf le Van Eyck. C'est véritablement étincelant de beauté, d'éclat, de fraîcheur impré-

vue. Et, quand on voit cela après les Primitifs de Venise, on est tenté d'admettre que l'art de peindre est sorti de ses voies au moment de son épanouissement et qu'il a plutôt perdu que gagné à trouver des moyens d'expression plus libres et plus parfaits ; dans son germe, il est extraordinaire. Et je n'ai pas vu Bruges.

« Ajoute à ces nouveautés de haut prix le plaisir de trouver des hommes secondaires ou peu connus représentés par des œuvres exquises. Souviens-toi de l'effet produit aux Alsaciens par les deux tableaux d'Antoine More. Eh bien, il est ici, avec quelques autres, presque aussi beau, plus inattendu.

« Et tout cela sans salissure, sans vernis jamais, ni craquelés, pur, net, comme au lendemain de la signature. C'est charmant.

« Le musée moderne, bien entendu, n'est rien. Je l'ai visité en conscience, par égard pour mes hôtes de ce soir, et afin de pouvoir dire à Portaëls et à M. Gallait *le cas que je fais des vivants* même après les grands morts (1).

« On faisait de la musique au Parc, je n'y suis point entré. Était-ce l'effet de cette peinture imbibée d'ennui ou lassitude naturelle ? J'avais besoin de rentrer...

« *Même jour, six heures.* — Je viens de passer la fin de l'après-midi chez M. Portaëls... C'est un très galant homme, fort bien élevé, instruit, supérieur à sa peinture. Il est très riche, grand ami du roi, a beaucoup de renommée et partage avec Gallait l'honneur d'occuper dans les arts la plus haute situation de la Belgique. Je

(1) Jean-François Portaëls, né à Vilvorde près Bruxelles, en 1818, mort en 1895, peintre d'histoire, de genre et de portraits, élève de Navez et de Paul Delaroche. — Louis Gallait (1810-1887), né à Tournai, peintre d'histoire, élève de François Hennequin et de Paul Delaroche.

t'ai dit qu'il avait été le premier maître de Cormon. Il me fait dîner demain avec son ami Gallait, M. Van Praët, le premier ministre ou ministre d'État du Roi, et quelques autres personnages avec lesquels il désire me mettre en relations...

« Vu l'hôtel de ville ce matin et la cathédrale, en hâte.

« Dans l'après-midi, vu le Musée, mais trop à la légère. Il est des plus intéressants, bien disposé, parfaitement éclairé, facile à voir... De beaux cadres tout reluisant neuf dans de jolies salles larges et basses. Un parquet poli comme un miroir. Presque personne, et des tableaux (dont quelques-uns très rares et *sans prix*) dans un état de fraîcheur, de conservation, de vernissage inconnu au Louvre où les plus beaux tableaux sont enfumés. »

*A la même.*

(7 juillet), mercredi matin, 9 heures.

« Portaëls est venu me prendre à sept heures et demie et nous nous sommes fait conduire au bois de la Cambre ; *le Bois*, comme à Paris le Bois de Boulogne.

« C'est plus anglais que le nôtre, et aussi plus forêt. De larges routes tourbeuses, noires, molles, circulant dans une futaie haute et sombre de hêtres, de charmes, d'ormeaux. Fort peu de voitures ; on y va plus tôt. Tout se fait un peu plus tôt ici, repas, promenades, et finit plus tôt.

« Je retourne au Musée, qui me paraît être le véritable intérêt de Bruxelles, quoique j'en eusse peu entendu parler dans la liste des curiosités de cet ordre.

« 11 *heures*. — Très aimable hospitalité. Très bon

dîner. Intérieur riche, d'un luxe particulier qui n'est pas celui de France.

« Convives : le ministre Van Praët, le peintre Gallait, l'ancien chef du cabinet de l'empereur Maximilien au Mexique, un médecin, beau-frère de Portaëls.

« On a été parfait de bonne grâce et de prévenances. « Je crois que j'ai plu... Je te raconte tout cela parce que tu aimes ces choses...

« *Vendredi matin 9 heures.* — ... Il pleut, mais sans méchanceté.

« Somme toute, je suis content de Bruxelles et du séjour que j'y ai fait. »

Bruxelles, mercredi 7 juillet (1).

« RUBENS. — Que penser et que dire de Rubens qui soit vrai, sinon nouveau, juste, qui le définisse? Le rang qu'il occupe n'est pas douteux : il est un des quelques grands sommets de notre art. C'est un vrai génie, de naissance, d'essence : par les dons, par la fertilité, par l'œil, par le cerveau, par la main, il est aussi maître que qui que ce soit. Il n'a point copié ; il a tout créé. Quand il a tenté de s'instruire, il a transformé ce qu'il copiait. Il s'est imposé à beaucoup par la suite ; de ses devanciers, il n'a subi personne. Aussi original que Rembrandt, aussi puissant que les grands Vénitiens, plus emporté que les plus passionnés... (2).

(1) Note extraite des *Carnets de voyage*. — Voy. sur RUBENS *les Maîtres d'autrefois*, p. 105 et suiv., spécialement, p. 125 et suiv.

(2 On lit à une autre page du *Carnet*, toujours au sujet de Rubens : « Les groupes, tous les intermédiaires, les métis, les sang-mêlés. Et faire comprendre quel miracle il a fallu pour faire sortir de ces éléments hybrides le genre mâle de Rubens. Cette couche est curieuse sur laquelle a poussé ce grand produit. »

« Ce qu'on voit d'abord de lui, c'est la tache et la couleur. Souvent elle empêche de voir le sujet. Ce n'est qu'après qu'on se demande : que veut-il dire?

« Chaque tableau de lui a quelque chose de triomphal qui fait songer à des apothéoses...

« Une chose admirable chez cet homme, c'est que, quand il veut émouvoir, probablement quand il est ému lui-même, il émeut avec des physionomies, des yeux, des bouches, des traits, et des points brillants dans l'œil, et une belle larme comme une perle qui brille au coin d'une paupière. Ce n'est pas comme chez Delacroix où l'émotion vient de l'incertain et où le pathétique souvent n'est si pathétique que grâce à beaucoup de sous-entendus. Quelques traits de plus, et, qui sait? Qui peut prétendre qu'une affirmation ne gâterait pas tout quand le vague est si expressif? Des yeux dans leurs cavités seraient-ils aussi hagards, aussi effarés, aussi tragiques? Parleraient-ils aussi puissamment, ces regards de spectres, si on les voyait? Et si ces lèvres étaient fermées au lieu de s'entr'ouvrir par un rictus habituel, diraient-elles encore quelque chose?

« C'est à savoir.

« Dire toutes choses en nettes formules et les dire d'une façon rare : voilà qui n'est point aisé.

« L'insistance de Rubens ne gâte rien. Ce qu'il néglige, en général, ce n'est pas la tête humaine. Dès qu'il trouve prétexte à rendre une expression précise, il la rend avec une fermeté et une particularité de traits, d'accent, de physionomie, que, par une contradiction singulière, il n'a pas toujours dans ses portraits. N'en déplaise à l'opinion de tant d'hommes de goût, et sauf tout le respect dû à cette grande mémoire, ces portraits sont bien loin d'être ce que je préfère. Je n'en connais pas d'absolument beaux... »

Bruxelles, jeudi, 8 juillet (1).

« J'ai vu le Musée pour la troisième fois, et, jusqu'à mon retour de Hollande, je lui ai dit adieu. A le prendre pour ce qu'il offre, il est fort charmant. On n'y voit qu'un avant-goût de ce que je trouverai plus loin : c'est un avant-goût qui promet.

« RUBENS et les *Primitifs*. Tout le Musée se résume en ces deux pôles. La peinture qui naît, et, faut-il le dire? la peinture qui meurt. Entre ce premier et ce dernier moment, elle a un éclat extraordinaire. Elle finit en Flandre par une explosion éblouissante : mais Rubens mort, il n'y a plus rien dans cet ordre, et malgré son charmant génie, VAN DYCK est un reflet. Que serait-il, et serait-il, sans Rubens? Quelle palette aurait-il créée? Quel modèle serait le sien? Quelle conception de la nature aurait-il eue? Ici dans *le Silène* et dans *le Martyre de saint Pierre,* il est tout à Rubens. Plus personnel que Jordaëns, de beauoup plus fin, avec moins de jactance et autant d'audace sincère, plus élégant, de beaucoup meilleure compagnie, il n'en est pas moins son condisciple en vertu de l'influence reçue. Il lui est très supérieur comme instinct de l'art et comme pratique raffinée, mais il n'est pas si différent qu'on le voudrait pour un aussi charmant esprit. Jamais Jordaëns n'aurait ni conçu ni pratiqué le *Charles Ier* du Louvre. Van Dyck eût-il été capable de construire *le Possédé* de Bruxelles et ce qu'on m'annonce à la Maison du Bois de la Haye? Enfin on voit trop qui l'a formé ; et c'est un magnifique produit des exemples du maître. A-t-il eu l'honneur de former à son tour l'école anglaise? Et

(1) Note extraite des *Carnets de voyage.* — Voyez *les Maîtres d'autrefois,* 6e édition, p. 143 à 152.

si Reynolds, Laurence, Gainsborough incontestablement dérivent de lui, n'est-ce pas qu'ils ont trouvé les leçons de Rubens plus faciles à suivre d'après son élève que d'après le maître lui-même?

« Je ne parle pas de G. de Crayer (1) qui a du talent bien inutile.

« Il faut citer C. de Voss (2), l'ami de Van Dyck, à qui, dit-on, Rubens envoyait des portraits à faire lorsqu'il n'avait pas le temps de s'en charger. C'est coloré, ambré, physionomique, ferme de bords, gras de matière; plus appliqué que Van Dyck, moins agile et cependant très habile; l'échantillon du musée très remarquable.

« Avant de posséder tous ses organes, l'art de peindre était vraiment admirable... N'a-t-il pas perdu plutôt que gagné à trouver des moyens d'expression plus savants? En devenant plus parfait, est-il devenu plus profond? Enfin n'est-il pas sorti de ses voies juste au moment de son plein épanouissement? C'est ridicule à dire, mais on voudrait qu'il eût acquis toute sa science en gardant toute son ingénuité, qu'il fût abondant, plus ample, plus capable de seconder les imaginations les plus larges et les plus hautes, plus souple pour servir aussi plus de tempéraments divers et revêtir plus d'idées, et que cependant il eût encore la chaleur intime et profonde, la sincérité grave et recueillie des premiers âges, le trait plus honnête, l'observation plus timide et plus attentive, le travail plus rare, la matière

(1) Gaspard de Crayer (1584-1669), né à Anvers, élève de Raphaël Coxcie de Bruxelles, peintre d'histoire et de portraits.

(2) Corneille de Voss (1585-1651), portraitiste né à Hulst, s'inspira surtout de la manière de Van Dyck et de celle de Rubens. Ailleurs, Fromentin note sur le même : « Étonnant portrait. Si nos modernes faisaient cela ! Nos *blanc et noir*, nos naturalistes, nos photographes ! Pas idée de cela au Louvre ! »

plus belle. C'est l'éternelle histoire de la jeunesse, jeunesse de tout, des races, des générations, des individus. On peut suivre ce mouvement de la floraison, puis de la décadence, du talent qui se cherche, puis s'affirme et de la grande pratique qui s'amuse, dans les œuvres de certains grands écrivains qui se gâtent. Et je n'irais pas loin pour en trouver l'exemple. Tel homme, dit-on, est plus fort aujourd'hui qu'il y a trente ans. — C'est vrai, il est beaucoup plus maître de son cerveau et de sa main. L'un s'est amplifié, l'autre s'est assouplie. Est-il bien plus fort? et comme un homme ne compte que par ses œuvres, ses œuvres sont-elles meilleures? Et quand, dans l'avenir, on cherchera parmi ce qu'il y a de plus digne de vivre, lira-t-on le plus étonnant ou le plus parfait? Le prendra-t-on au commencement ou à la fin du cycle?

« Le point où se rencontrent dans la vie des hommes, dans l'histoire d'un art, un certain amour des choses (que j'appellerais la peur du beau et du vrai) et le savoir, est un moment unique. Chez les maîtres, il est à moitié chemin. Dans les belles époques, il est aussi vers le milieu : de 1450 à 1550 en Italie. Ici, de même dans l'ordre historique, dans l'ordre familier, le bon moment se prolonge un siècle au delà. »

*A Madame Eugène Fromentin.*

Anvers, hôtel Saint-Antoine, ce 10 juillet 1875,
samedi, 8 heures et demie.

« J'ai fait beaucoup de choses hier, chère amie, quoique, dans la soirée, le temps m'ait fort contrarié. Parti de Bruxelles à 9 h. 50 après avoir dit adieu, à 10 h. 36

j'étais à *Malines*. J'y voyais ce qui doit être vu : la cathédrale pour elle-même, et l'église Saint-Jean pour un triptyque de Rubens. Il est fort beau, je dis *fort beau*. Si je devais en rester-là de Rubens, je dirais *superbe*, mais, avec un pareil homme, il faut graduer son admiration, ne pas employer étourdiment les formules extrêmes et réserver pour l'imprévu les mots du dimanche. On risquerait de rester court quand il s'agit, comme ici, d'admirer tout à fait. — Je quittais Malines à 1 h. 31 ; à 2 h. 16 j'étais à Anvers ; une heure après, nettoyé et installé à l'hôtel, j'allais à la cathédrale (même place que l'hôtel), saluer Rubens dans ce qu'il a vraiment de plus parfait. Je me méfiais un peu, pourquoi? L'admiration publique est sujette à tant d'erreurs ! Cela dépasse mes espérances, et véritablement, c'est *admirable*, tu peux m'en croire. J'y retournerai tout à l'heure, ce soir peut-être, demain certainement. J'y retournerai jusqu'à mon départ et jusqu'à complète absorption.

« Aujourd'hui, en outre, j'irai le voir à l'église Saint-Jacques, dans la chapelle de son tombeau et, si j'en ai le temps, au Musée. Il règne ici partout avec une souveraineté éclatante, et je commence à croire qu'après lui la Hollande me paraîtra, même avec Rembrandt, la patrie heureuse de l'art bourgeois, un art incomparable aussi, mais de souche inférieure. Nous verrons.

« Comme je quittais la cathédrale, il pleuvait beaucoup, il ventait de l'ouest avec rage. J'ai pris une vaste voiture à la Guignard (il n'y en a pas d'autres à Anvers), et me suis fait conduire tout le long des quais de l'Escaut. Ceci n'était plus Paris, ni Bruxelles : pleine Hollande. J'étais enchanté. Le soir, à sept heures, toujours même vent glacial, mais sans pluie, nouvelle

course en voiture au même endroit, retour par les grands bassins, énormes, plus grands que le Havre, grands, j'imagine, comme le grand port de la Joliette de Marseille...

« Me voilà tout seul, et je vais continuer de vivre tout seul jusqu'à mon retour à Bruxelles, c'est-à-dire en pays de connaissance. Je n'ai plus l'occasion de dire un mot à aucun vivant. Si ma fatigue ancienne venait par hasard d'avoir trop parlé, je vais bien me reposer.

« Je suis vivement intéressé par beaucoup de choses : par la peinture d'abord. Je griffonne pas mal de notes à tout moment, et, si le temps continue quelques jours d'être aussi laid, mes soirées seront probablement employées à ce griffonnage.

« Ce n'est que dans quelques jours que je saurai si je suis en disposition de *goûter* ce que j'ai vu et si j'y ai trouvé quelque nourriture. Bien certainement, à mon retour, je saurai à quoi m'en tenir et te dirai si je rapporte un livre ou pas. Ce dont je suis content, c'est que j'aime la peinture comme si je n'en faisais pas et ne me souviens plus de tout le mal qu'elle m'a fait souffrir... »

Anvers, 11 juillet (1).

« Les quais, en voiture, sous une pluie battante. Je n'ai fait qu'entrevoir l'Escaut, houleux comme un bras de mer. Tous les bateaux dansaient au flot ; tous les cordages se bombaient sous le vent. Les lourds chevaux à gros ventre, à nez busqué, à croupe immense, comme dans les tableaux anciens, recevaient la pluie et reluisaient, trempés d'eau. Pavé noir, fleuve sombre, ba-

(1) Note extraite des *Carnets de voyage,* ainsi que celle qui suit.

teaux noirs, horizon fumeux, ciel absolument tendu de nuées pluvieuses, rives plates et délayées dans des tons livides, tout avait l'air de prendre un léger bain de suie.

« C'est déjà la Hollande. Oh ! non certes, voilà qui n'est plus Paris, ni la France ! Cela va m'amuser beaucoup.

« Francken. — Martin de Voss (1). — Encore des croisements dans les deux. L'influence italienne ici comme en Hollande. On pourrait ici même, à Saint-Jacques, écrire avec quelques noms le mouvement de la peinture en Flandre, depuis les *Aldegreve* qui, sans être du pays, représentent une date, puis Van Orley, jusqu'aux précurseurs, — je me trompe, ils n'auraient rien annoncé, — jusqu'à la génération qui précéda Rubens. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que quelques-uns encore peignent ainsi, tandis que Rubens peignait à sa manière, — tout comme Rouget, Regnault, Trioson, Gérard, etc., pendant que Delacroix débutait, grandissait et éclatait... Hélas ! toutes proportions gardées... »

A Anvers, Fromentin, seul dans une « auberge » où l'on ne parle qu'anglais et wallon, a des journées pénibles ; il ne connaît dans la ville âme qui vive, et le temps est à faire pleurer : pluie, rafales, tempêtes, température glaciale. « Toujours des églises au Musée et toujours avec Rubens. Je suis un peu haletant et tendu. » Il vient enfin à bout du Musée : « J'en ai pris la substance ; le reste est pour les savants. » Il songe à partir pour la Haye (2).

(1) Frans Francken, dit le Jeune, né à Anvers en 1581, mort à Anvers en 1642, peintre de figures. Il visita l'Italie.

(2) Lettres à Mme Eugène Fromentin, 10 et 11 juillet.

### A *Madame Eugène Fromentin.*

Anvers, ce dimanche soir, 9 heures (11 juillet 1875).

« J'ai allumé mes deux bougies, grand luxe ! et me voilà avec mes guides, mes catalogues, mes réflexions et mes griffonnages. Le griffonnage est pauvre. Décidément, j'ai la digestion lente et lourde, celle du cerveau comme celle de l'estomac.....

« Je crois bien que je brûlerai le Musée de Rotterdam à moins qu'il ne fasse très beau ; j'ai hâte, après avoir vu Rubens, d'aborder Rembrandt à la Haye et Amsterdam. Tout ce que je verrai des maîtres que j'aimais tant et que j'aime encore me paraît aujourd'hui facile à saisir et surtout à tenir dans la main, après l'effort qu'il faut faire pour rester de sang-froid devant Rubens. Malheureusement, il faudrait voir, revoir, et voir encore ; ce trop en peu de jours congestionne et n'éclaire pas beaucoup, du moins pas assez.....

« Le peu que j'aurais à dire, je le mets à bâtons rompus et en style *hiéroglyphique* dans mes notes d'album, prises, autant que possible, en face des tableaux. Somme toute, j'emporterai d'Anvers le souvenir de bien belles œuvres, mais aussi d'une ville bien ennuyeuse. J'y passe encore cette journée par devoir et comme un écolier consigné reste à l'étude. Si j'avais été plus prévoyant, je me serais un peu bourré d'histoire avant de faire ce voyage : l'histoire locale, la comparaison des dates, me serait indispensable en m'éclairant sur une foule de points. Je connais trop vaguement la filiation de cette grande famille, si nombreuse et si compliquée, des peintres flamands et hollandais. En pareille étude, la

descendance, la confraternité, les rapports de ville à ville, d'école locale à une autre école sont autant de lumières. »

Les notes d'album d'Eugène Fromentin, comme il l'indique dans la lettre qui précède, n'offrent pas toujours le développement des fragments qu'on lira plus loin. Il ne fixe parfois qu'un trait, mais pittoresque et précis, résumant son impression.

De Coxcie (1), par exemple, il dira : « Elève de Van Orley : cela se voit ; ami de Vasari : cela se voit. Du gothique qui s'émancipe en Italie. Plus ancien, pas moderne. Métis. Homme de transition. Curieux et nécessaire à placer entre. »

*Otto* Vœnius (2) est « trop italien, sans l'être assez », ce qui est moins clair. Il n'a ni style ni mérite, ni forme, ni qualité de ton qui lui soit propre ou qui soit propre à quelqu'un : vilain art d'amalgame et de transition.

Les Backhuysen (3) sont d'un aspect de porcelaine ardoisée « peu agréable ». Ils ont « la couleur, le lustre et l'apprêt d'un plumage de pigeon ramier ».

Un Van der Meer (4) trahit une « exécution lourde, par *gouttelettes* ». Un autre est « délicieux, ambré : le moment où la lune se lève. Exquis. Beaucoup de Rousseau en léger et sans désordre ni hasard, avec plus de logique, moins d'alambiquage ».

Ailleurs, le critique note cette réflexion d'une portée

(1) Coxcie (Michel Van), peintre flamand d'histoire et de sujets religieux (1497-1592) élève de Van Orley.

(2) Otto Vœnius, peintre de sujets religieux et de portraits (1550 ou 1556-1629 ou 1634), maître de Rubens. — (Voir *Maîtres d'autrefois*, p. 27.)

(3) Backhuyen, peintre de marines (1631-1709), mort à Amsterdam.

(4) Les deux Jean Van der Meer, l'un peintre de paysage, d'animaux, de portraits et de marines, élève de Browers et de Berghem (1627-1691) ; l'autre paysagiste, élève de Berghem (1667-1704).

générale : « Peut-être le secret de la force de bien des gens que nous admirons et à qui jamais nous ne reprochons leurs redites consiste-t-il à se répéter, à tourner autour de la même idée et finalement à tenir en la perspective de l'idée première. »

A propos d'un VAN DE VELDE (1) : « Toujours d'une noblesse d'allures totalement inconnue de nos jours. Cela rend sérieux. Quel bon signe ! »

Devant un beau PORBUS (2) : « Le saint Jean vulgaire. L'ange raphaëlesque mieux inspiré du modèle et charmant. Un modelé Raphaël avec des accents nature très singuliers (les bras du saint Jean). C'est comme le « Vous savez » belge au milieu d'assez bon français. »

Un autre jour, Fromentin écrit : « Je ne connais rien qui s'encadre mieux, avec une plus étonnante unité, qu'un RUYSDAËL. »

Un RUBENS lui paraît « absolument *anglais* », délicieux, tandis que dans une autre toile du même maître, il note un accent « âpre et fort, très fort ». Ce « très sage tableau d'un homme qui ne l'était guère » lui semble mériter l'épithète d' « italien ».

« RUBENS. — *Anvers. — Cathédrale. Vendredi, 9 juillet* (3). — La *Mise en croix* et la *Descente de croix*. — Rubens à revoir, demain, après-demain, jusqu'à complète absorption. C'est au delà de ce que je croyais,

(1) Doit être Adrian Van de Velde, paysagiste et animalier, peintre et graveur, né et mort à Amsterdam (1639-1672).

(2) Pierre de Porbus ou Pourbus, peintre d'histoire et de portraits (1510-1583).

(3) Note extraite des *Carnets de voyage*, ainsi que celles qui suivent. — Sur la *Mise en croix* et la *Descente de croix* de Rubens, voyez *Maîtres d'autrefois*, p. 75. — Nous donnons ici une partie des notes de carnet d'Eugène Fromentin sur Rubens et sur ce qu'il admirait le plus dans son œuvre. On y suivra le travail de la pensée critique au fur et à mesure qu'il se produit.

plus ample encore et plus ferme, plus pur et plus noble (autant qu'il peut l'être). Lequel est le plus beau des deux? Le plus triomphant certes, c'est la *Mise en croix.* On ne conçoit pas mieux une scène grandiose et pathétique ; on ne remplit pas une toile de dimensions pareilles d'une façon plus visible et plus contenue ; on n'ordonne pas mieux une scène ; on n'est pas plus savant dans la turbulence, plus circonspect dans la fougue, ni plus puissant, ni plus large, ni plus abondant d'ombres, de lumières, de couleurs. Au point de vue pittoresque, c'est miraculeux. Le Christ, dans son jet, dans sa forme même, est de toute beauté. Et l'expression de la tête et l'ardeur des yeux levés, le douloureux amaigrissement des traits, la vie singulière de ce visage baigné de sueurs humaines et vraiment illuminé de lueurs divines, tout cela est admirable.

« Pas d'enthousiasme ; soyons froid, net et vrai, dans la mesure. Si l'on parvenait à rester dans la mesure avec un pareil génie, on écrirait, je crois, quelques pages neuves et fortes.

« Le voir en peintre. Si le philosophe y trouve son compte, tant mieux, mais ne pas trop lui demander de ce côté-là : le peintre est si grand ! Et de pareilles jouissances d'art vont toucher le cœur et l'esprit de si près ! Quand un homme, par ses pures visions, parle à l'imagination si puissamment et l'emplit à ce point de mouvement, de couleur, de lumière, quand il lui fait toucher à sa manière un idéal ignoré avant lui, jamais atteint depuis, quand il lui a été donné d'ouvrir et de fermer sur ses pas ce paradis particulier des formes, des gestes, quand il en donne à la vie de telles beautés d'allures et de telles splendeurs d'aspect, — c'est qu'il est sorti du réel presque autant que les plus grands esprits et qu'à sa guise il a vécu dans le surnaturel.

« Voilà ce qu'il faut dire et prouver par des exemples, par ce qu'il a de faible aussi bien que par ses côtés forts, la banalité de ses têtes et parfois l'étonnante particularité de ses types...

« Il a le don presque unique de transfigurer la matière et de faire resplendir la vie, — c'est souverain.

« *Samedi, 10 juillet.* — *Mise en croix.* — Me plaît moins. L'ordonnance reste admirable, l'expression du Christ aussi. Le jet aussi. L'ardeur est plus grande que nulle part ailleurs. Matériellement, me paraît moins beau. Les compartiments d'ombres sont bien nombreux... Abus de muscles. Peu de repos dans les surfaces lumineuses. Contour ségaux, durs, surtout dans le volet de droite.

« Mais que d'abondance ! quels beaux amas de chairs les unes sur les autres ! que d'épaisseur de groupes !

« Volet de gauche. — Vieille femme bien belle de physionomie et de couleur, un peu âpre, un peu rude. Volet de droite. — Tout Delacroix, plus fauve et plus large. Hier cette âpreté m'avait plu.

« *Descente de croix.* — Aujourd'hui j'en suis ravi. Sauf la noirceur du fond, qui doit tenir au temps, c'est de tous points un admirable morceau de peinture. Le Christ est d'une souplesse morte, d'une ampleur de modelé, d'une qualité pâle tout à fait magnifique. La Madeleine, exquise. Tout cela plein, bien rempli, bordé, serré, d'un ton entier, soutenu. Il y a l'homme noir à droite, superbe. Rouge sur blanc, rouge sur noir ; pas un satiné, pas de luisant, pas d'estompage, pas de demi-teinte, pour ainsi dire. Ombres courtes, lumières plates. Les grandes taches viennent des couleurs fortes. Oh ! la tête et le bras de la Madeleine ! Et son épaule où pose un des pieds sanglants du Christ ! Le bord de tout cela est gravé. Quelle sûreté ! Quelle volonté de mettre ici le

vert sombre, là le rouge et plus haut le grand noir en contact immédiat avec le suaire blanc. Il revenait d'Italie !

« Volet de gauche. — Je ne connais pas de tableau de demi-style plus adorable. Architecture marron clair. Beau nuage gris. Et quel azur à travers le portique ! Vierge charmante avec son gros ventre, son costume ingénieusement coupé de rouge, de fauve et de bleu sombre, son vaste chapeau flamand de feutre brun.

« Volet de droite. — Siméon en or et rouge. Figure agenouillée d'un gris noir, admirable de ton et d'exécution. Belle architecture en marbre de couleur : c'est le temple.

« Trois panneaux, trois rouges absolument le même ; deux beaux noirs, un gris sombre, deux bleus noirs, un seul blanc, le suaire, et là-dessus le beau cadavre en valeur douce, presque aussi pâle que le linge, seulement plus ambré et coloré par son modelé.

« Le jour du panneau central noir ; celui des deux volets or sombre, marron, avec des trouées d'azur.

« Voilà plus de jour. Quelle sagesse ! quelle fermeté !

« Le volet de gauche est exquis. La jolie tête de la Vierge et la jolie main sur la balustrade de fer noir. L'autre est repliée au-dessus du sein. Petite suivante blonde coupée dans le cadre et ne montrant que son corsage échancré, sa tête blonde à tresse volante, son bras relevé soutenant une corbeille en jonc.

« Il a fait plus ample, plus poétiquement transformé : a-t-il jamais fait meilleur? Influence italienne, mais laquelle? Une saveur italienne, le reflet d'un art tout entier, rien de précis. Quelle belle manière de s'instruire !

« Je reviens à la *Mise en croix*. Je persiste. *Je n'aime point* le volet de droite, larron et cavalier, quoique la tête et les crins du cheval soient surprenants.

« Centre. — Il y a de la violence inutile et comme du Michel-Ange traduit en style de kermesse.

« Certains morceaux du Christ presque aussi beaux que la Madeleine. Tête toujours admirable. Lit splendide.

« Volet de gauche. — Le bas beau, mais inutilement tourmenté et gesticulant. Le haut, saint Jean, la Vierge, se tenant la main, bien finement sentis, mais de caractère, de structure allongée, un peu Van Dyck.

« Je reviendrai...

« En somme, comme il se varie peu ! Deux ou trois types, sauf des portraits accidentels : ses femmes sont ses femmes. Quand il a besoin d'une figure héroïque, en armure, il se copie (saint Georges). Son père fait les vieillards. Les centeniers, les Saturnes : son grand-père...

« Certainement trop de modelé dans ombre et lumière, trop ronflant, trop rond et d'une égalité de muscles un peu fatigante ; pas d'os, rien que des ronds, des boursouflures dans cette musculature agitée. Le Christ est ce qu'il y a de plus beau : on ne tache pas mieux.

« Les bords beaucoup plus fermes que dans ses œuvres de pratique. Partout les tons juxtaposés s'appuient fermes l'un sur l'autre. Par endroits un beau trait italien cerne et emprisonne le ton...

« Les compartiments sont fort nets ; rien ne bave et ne se fond. Les valeurs s'écartent ou se rapprochent, voilà tout. C'est ainsi que se font les masses. La grande lumière sur la poitrine du Christ.

« Tout est exprimé, tout rendu. On voudrait des plans plus simples... Et tout cela paraît lisse et *mince* de matière. Quelle main-d'œuvre !

« *Descente de croix.* — Autant l'autre est orageux, autant celui-ci est calme, sage et relativement contenu. Pas d'[effort], sauf l'homme au sommet, plié en deux par-

dessus la croix. Là-bas des brutaux furieux ; ici, des êtres attentifs à descendre avec ferveur le saint cadavre

« *Anvers,* 10 *juillet, au soir.* — Toujours Rubens ! Comme un poète écrivait jadis : « Toujours lui ! » d'un autre grand humain (1). Il faut le prendre comme il est, pour ce qu'il donne, ne pas lui demander les attributs des autres, et ne se souvenir de personne, ni des rêveurs, ni des mystiques, ni des ascètes, ni des néo-grecs, ni des olympiens ; ou plutôt il est permis de se tout rappeler, mais de n'amener personne en contraste quand on entre ici par le transept du midi et que, sur la haute muraille lisse, on aperçoit, pendus sans apprêt, d'abord les trois volets de la *Descente de croix*, et, plus loin, dans le transept opposé, sur la même paroi triste et froide, les trois autres volets de la *Mise en croix.*

« Si l'on a le malheur d'être buté dans des préférences ou dans des systèmes, si l'on vient chercher de purs exemples, de hautes et sévères leçons, si l'on entre escorté de Michel-Ange, de Léonard, de Raphaël, et, qui pis est, de leurs idolâtres, je suis de l'avis d'un grand homme de ce temps, un peu fanatique : il faut alors saluer et ne pas regarder.

« Mais si l'on vient naïvement...

« *Anvers. Cathédrale* (sans date). — *Mise en croix.* — Décidément, il a fait mieux que cela. Il n'est pas lui. Il y a de l'Italie et du Michel-Ange. Il sera plus libre, moins lourd, moins dur. Il faut l'accepter dans son entier, dans sa pureté, sans élément étranger. Il y en a ici, même dans la *Descente.* Il a fait *plus lui.*

« Il n'y a que deux figures inspirées, celle du Christ, celle de l'homme en armure, dont la physionomie veuille être examinée.

(1) Ailleurs, Fromentin écrit : « Quand cet homme-là vous parle, on sent très bien, qu'on l'aime ou non, qu'on a affaire à un roi. »

« Il y a de vilains détails dans le volet de gauche. Sauf le geste attendri qui les unit, la Vierge et saint Jean ne sont point beaux. Et la vieille femme italienne? et la Madeleine?

« C'est bien dur. C'est *aggloméré,* emboîté l'un dans l'autre sans grand bonheur.

« C'est *très fort,* par exemple, on peut le dire.

« La *Descente* reste ce qu'il y a de mieux, et le volet de gauche, dans l'ordre familier, ce qu'il y a de plus original et de plus charmant. Depuis, sa coloration s'est éclaircie. Ceci est un peu noir, ou un peu roux. Il s'est argenté de lumière plus froide et sa touche est devenue plus personnelle et plus maîtresse.

« Mais c'est bien beau, d'une mesure bien exquise pour lui ! C'est un *premier* Rubens bien magnifique !

« Aucun passage, nulle souplesse, le ciel noir. Tout est plein, ferme de bords, sans nuance, sans aucune décomposition, pour ainsi dire sans clair-obscur et sans air. C'est ce qu'il y a de *particulier* et ce qu'il faut dire.

« Le Christ est bien altéré.

« La Madeleine est admirable. De sa vie il n'a fait une figure plus charmante, plus correctement séduisante ni mieux peinte.

« Les tableaux ont bien souffert.

« *Anvers. Cathédrale,* 10 *juillet.* — *Communion de saint François d'Assise* (1). — De 1619. Oh ! le beau moment ! A la bonne heure ! Voilà qui est admirable à sa manière. On n'est pas plus riche et plus sobre. A peine un carmin nuancé d'or dans la chasuble. Le dais rouge sombre en force sur une échancrure de ciel bleu. Au-dessus, coupés par le dais, se détachant sur le fond sombre, trois anges des plus exquis qu'il ait peints. Un blanc d'enfant de

(1) Les *Maîtres d'autrefois,* p. 100.

chœur, un autre autour des cuisses du saint. Le saint livide, tous les moines en bure gris bitume ou sombre, à têtes nuancées depuis le rouge jusqu'au livide. Derrière l'épaule livide du saint un paquet de mains et de têtes rouges. Et quelles têtes, surtout la chauve, émaciée, à maigre barbe, à nez mince, à bouche pincée par la douleur !

« Et celui du bas à droite, gros, jeune, sans air trop triste, mais se frappant la poitrine à poings fermés. Et comme il regarde !

« Tête, geste et pose du saint. Il n'en peut plus, ni des jambes qui fléchissent des genoux, ni des bras qui ont la contraction en dedans des mourants (mouvements abolis). Il n'a plus de vie que dans son petit œil humide, bleu, fiévreux, vitreux, bordé de rouge. La bouche entr'ouverte avec ses lèvres noires et ce sourire extraordinaire du mourant qui montre une vraie joie et s'épanouit devant la mort. — C'est inexprimable. Les larmes vous viennent.

« Il a l'air de pleurer tout doucement en claquant des dents. Facture incomparable. N'ai rien vu de plus maître !

« Plat, simple, inégal, varié, d'une couleur mince et grasse. Et quelle légèreté de main dans les plus mâles contours ! L'exécution se précise et la main se multiplie quand elle arrive aux têtes ; elle burine, elle fouille, elle accuse un trait plus noir, unique. Ailleurs, elle court.

« Tout est enlevé par rehauts clairs sur des bitumes. Le bitume commence à reparaître beaucoup...

« Rien de banal, pas de femmes nues, pas de chairs attrayantes. Tout se passe entre hommes, dans l'austérité du cloître. Un homme mourant, tordu de tout son corps épuisé, de toute son âme qui s'échappe, vers une hostie. Dans le saint, c'est la vie même qui n'est

plus qu'un souffle. Toutes les têtes des portraits. Quelle unité dans tout cela ! Tous en cercle autour de l'hostie. Quelles nuances de pitié, de ferveur, d'onction ! comme ils s'associent ! comme ils prient ! Comme expression des sentiments, c'est inouï. Jamais a-t-il été aussi ému ? Quelle admirable alliance de la beauté morale, de l'âme et de la vie !

« La couronne céleste des petits anges, l'échappée exquise sur l'azur, juste au-dessus.

« Peut-on mieux rendre, peut-on sentir plus finement, peut-être mieux penser et plus naturellement traduire une idée sensible et claire !

« Pour moi, c'est peut-être le chef-d'œuvre, non pas de l'ouvrier, mais de l'artiste.

« *Anvers, dimanche*, 11 *juillet*. — Il pleut. Je me suis réfugié dans les églises. Mais c'est dimanche, c'est-à-dire le plus mauvais jour quand on y vient pour les tableaux. A Saint-Antoine, où j'allais voir la *Vierge* et le *Saint François*, les vêpres étaient finies et l'église était close. A Saint-Jacques, une heure auparavant, on disait les vêpres, la chapelle de Rubens était fermée et le beau saint Georges sous son rideau.

« Aux Augustins, où j'ai fini par trouver un abri contre les ondées et enfin un Rubens à découvert, les vêpres finissaient, l'orgue exhalait ses derniers soupirs, les encensoirs leurs dernières fumées ; on éteignait les cierges, on rangeait les chaises. Mais le *Mariage de sainte Catherine*, derrière le maître-autel, dans le gigantesque encadrement de marbre et d'or qui le borde, le soutient, et le couronne, heureusement pour moi s'étalait et se voyait à merveille.

« C'est un immense tableau dans la manière du peintre la plus pompeuse : de hautes architectures compliquées, une composition à plusieurs étages, avec tous les élé-

ments invariables dont il enrichissait ses salles d'apparat en pareille circonstance et à cette époque (j'imagine après 1630). Un évêque habillé d'or, un moine, un homme nu fort beau et des femmes charmantes, — les siennes, à supposer qu'il eût déjà épousé l'une et l'autre. Il est passablement enfumé et détérioré. Il n'en est que plus sourd dans son extrême richesse parce que le luxe des couleurs en est amorti. Il diminue dans ce monumental entourage et prend, malgré ses vastes mesures, des proportions plus délicates. Les hauts reliefs sculptés le tranquillisent, et il apparaît, au milieu de ces marbres bigarrés de noir et de blanc sans chaleur, toujours un peu durs de ton, un peu secs de bords, comme un magnifique bouquet de fleurs sombres, rougeâtres, bleues et or. Il n'est pas possible d'obtenir un résultat plus décoratif et de qualité plus rare.

« Peu à peu la première nef s'est vidée. Je suis resté presque seul face à face avec le grand peintre des pompes catholiques. Derrière moi seulement un groupe d'hommes, assez mesquinement habillés de noir, debout, les genoux fléchis sur des prie-Dieu, achevaient de dire leur chapelet à haute voix dans leur rude langue flamande.

« 6 *heures.* — Je reviens des quais. Le temps est affreux. Le vent souffle en tempête. A de courts soleils éblouissants succèdent les averses.

« 8 *heures.* — Quelle solitude ! C'est très joli de vivre avec soi ; mais quand le *soi* vous ennuie et que rien ne vous en distrait !...

« *Même jour.* — VAN DYCK (1). — Supposons que Rubens ait disparu, qu'il ne reste rien de son œuvre et

(1) *Maîtres d'autrefois,* p. 143 et suiv. — A une autre page de ses *Carnets,* Fromentin qualifie une toile de Van Dyck : « Du Rubens qui s'évanouit. »

rien de son histoire : que dirait-on de Van Dyck?... On trouverait cela nouveau, inattendu, et cependant un peu faible pour représenter à lui seul tout un art local et original ; un peu personnel, légèrement italien, avec quelque chose qui domine tout et qu'il ne paraît tenir ni de l'Italie ni de lui-même. Le clair-obscur sans le très grand, la souplesse des bords et des valeurs, les vaporeux des fonds, la qualité des chairs, le type même de ses figures et cette élégance un peu affectée qui n'a plus rien de commun avec la raideur de ses ancêtres, ni avec la sévère et un peu âpre beauté de l'art italien quand il peint des hommes. On se demanderait d'où lui vient tout cela ; on aurait quelque doute que cela lui fût propre ; on chercherait en dehors de lui, mais de son temps, le maître inconnu qui lui a appris ces manières nouvelles et enseigné ce beau langage. On y verrait des lueurs venues d'ailleurs et qui ne sortent point de son génie. On soupçonnerait comme un flambeau dont la lumière directe serait cachée et dont le contre-coup suffirait à colorer d'un beau feu pâlissant ces œuvres étonnantes. Finalement, on soupçonnerait qu'il doit y avoir eu quelque part, non loin de lui, un grand astre disparu dont il ne serait que le reflet. Et l'on devinerait juste... »

*A Madame Eugène Fromentin.*

**Anvers, 12 juillet 1875, lundi soir.**

« J'ai compulsé et griffonné des notes. Je commence à voir clair dans la première partie de mon sujet : *Rubens*. Mais entre voir clair et rendre clairement, sans redites, sans âneries, sans erreurs et de façon neuve, il

y a loin, car il pourrait se faire que ce que je vois si clair tout le monde avant moi l'eût vu de même ; que mes opinions fussent celles de La Pallice et que je découvrisse une Amérique exploitée depuis que Rubens est mort. Et cependant je ne dirai rien que d'indispensable ; j'aime mieux me taire que d'adopter sans le vouloir les idées des autres. »

« *Anvers, lundi soir,* 12 *juillet* (1). — Je ne m'amuse ni ne me repose. J'écris pas mal de lettres ; je sors, je rentre, je griffonne des notes, je stationne dans les églises. Je suis mouillé ; je suis transi ; je rentre pour tout de bon. Il fait froid... A force de tabac, j'essaie d'expulser l'ennui. Je me couche enfin, à côté d'une bougie qui flambe et me défend contre la vermine, et je m'endors en songeant que la vie est bien bête, quelquefois bien douce et qu'elle m'a comblé !... »

*A Madame Eugène Fromentin.*

La Haye (13 juillet 1875), ce mardi soir 10 heures.

« Chère amie bien-aimée,

« La vraie Hollande ne commence qu'à Bréda. Rotterdam, vu du bateau qu'on prend pour passer d'un chemin de fer à l'autre, est pittoresque, imprévu, fort beau. De Rotterdam ici, figure-toi les marais plats et verts de Rochefort, ou ceux de Villedoux (2), avec plus de verdure dans les horizons, des moulins de physionomie locale, plus de bétail et plus de fraîcheur. Tout cela plat, fuyant, vivant et mouillé ; des hérons, des cigognes,

(1) Note extraite des *Carnets de voyage.*
(2) Village au nord de la Rochelle, dans le marais vendéen.

des volées de vanneaux : je connais cela comme si j'y étais né. On sent la mer au bout de l'horizon ; il y a des brouillards bleus qui baignent les distances. Et toutes les demi-heures, car les trajets sont courts, une silhouette de ville grisâtre au-dessus des oseraies pâles, déployée en longueur, avec la haute flèche de quelques églises : c'est Schiedam, Delft, enfin la Haye. C'est fort joli, mais je l'ai vu trop souvent en rêve ou en réalité pour m'en étonner beaucoup. Quant à l'intérieur des villes, c'est autre chose ; cela me paraît fort inédit, et, d'ailleurs, je te parle d'un horizon de chemin de fer, et toute la Hollande ne tient pas dans la lucarne d'un wagon. »

*A la même.*

La Haye (14 juillet 1875), mercredi,
11 heures et demie.

« J'ai, bien entendu, commencé par le *Musée* à trois minutes de l'hôtel, dans le plus beau quartier, j'imagine. Il est tout petit, mal éclairé, mais d'un examen facile. Il contient certaines choses *rares*, pas celles dont on parle. Les plus célèbres, et pour lesquelles on y vient, sont des œuvres curieuses, pas des chefs-d'œuvre. Il faut les avoir vues, et chercher mieux, je parle des REMBRANDT (*Leçon d'anatomie*) et du P. POTTER (*Taureau*) (1).

(1) Ailleurs : « Paul Potter, le *Repos de la grange.* — Tout à fait unique, ferme. Dessiné comme un ange. Bien arrangé. Ton charmant. Beau nuage dessiné. Tout dessiné comme au burin et rempli d'un ton sobre agréable. Plein. Mais l'âme des choses est l'observation de *la vie* et la langue le dessin. Ce que je connais de plus inattendu et de plus beau de lui... Épais. Le temps l'a lissé, émaillé, et, je crois bien, amélioré. — Avec l'*Ostade*, la perle de la collection. »

« J'y ai fait une attentive visite qui n'est qu'un début. Après les Rubens, c'est une étude qui coûte peu d'efforts. On se sent là sur un terrain secondaire, et l'on n'est plus obligé de regarder toujours de bas en haut, comme il arrive pour un esprit respectueux devant ce colosse. Tout cela m'apprend beaucoup, non pour mon métier, hélas ! qui est ce qu'il sera, mais pour ma culture générale : ce sont des choses qu'il est vraiment bon d'avoir pendues dans le musée de sa mémoire.

« Quelle jolie ville que la Haye ! ce que j'en vois dans ce court rayon, et même de ma fenêtre en t'écrivant, est d'un aspect riant, propre, élégant, original, des plus agréables.

« Je viens de rencontrer au Musée Flameng, le graveur, et son fils. Je ne les connaissais pas, mais il m'avait déjà aperçu à Bruxelles, et ici il m'a saisi. C'est un garçon de talent, très fin, très vif, très amoureux des belles choses. Je suis content de l'avoir ici sous la main. Il m'a invité à aller ce soir le trouver au milieu d'une réunion d'artistes locaux. »

Sur le catalogue du musée de la Haye, Fromentin écrivait en face de la description du *Taureau* de Paul Potter (1) : « Laid d'aspect comme un Brascassat (2) ; minutieux, monotone, pas brillant du tout de main-d'œuvre. Le taureau, supérieur au reste, ferait, à lui tout seul, un beau tableau, avec le ciel qui, d'ailleurs, est bien taché. Somme toute, par le dessin, l'assiette, les volumes, *œuvre de maître*. Le côté gauche gâte tout.

(1) Sur Paul Potter, peintre de prairies et de bestiaux (1625-1654), élève de son père, voyez les *Maîtres d'autrefois*, p. 209 et suiv.

(2) Jacques-Raymond Brascassat, peintre d'animaux, né à Bordeaux en 1805, mort en 1867.

Certainement, et malgré sa laideur, et peut-être à cause de sa laideur naïve, *œuvre de maître.* Songez qu'il était si jeune ! il avait, je crois, vingt-trois ans alors. Et un jeune homme de vingt-trois ans qui débuterait de nos jours par un pareil morceau serait déjà, par rapport à ses contemporains, un maître sans rival. Ce qui n'empêche pas que le tableau soit bien laid. Et, de plus, j'imagine que ce qui fait en lui, c'est précisément ce qui le rend si laid. Il n'y a que ses défauts qui soient goûtés, et il n'a été payé si cher que pour ses défauts. *Le dire.* Ce que voyant, Verbockœven (1) et Brascassat n'ont imité que les défauts et ont été crus peintres pour cela. Il faut vaincre le premier aspect et souvent y revenir. Quelle largeur de plans (2) !... »

En marge de la notice sur la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt, le catalogue porte l'annotation suivante : « Certainement très curieux, et même déjà très fort, quand on songe qu'il inventait cela. Comment ne pas s'arrêter avec intérêt et respect ! Mais comme il a fait mieux ! Trois têtes seules ont de la physionomie, une vérité personnelle et sont revêtues d'un ton rare. Les autres sont banales, rondes, molles et de qualité très ordinaire. Le cadavre a la boursouflure, la pâleur lisse, égale et propre d'une tête de veau blanchie et macérée dans l'eau. La lumière même du cadavre est *directe* et non *reçue.* C'est une sorte de matière lumineuse et non pas de la chair éclairée. Phénomène fréquent chez Rembrandt. Insister là-dessus. Abus du rayonnement du dedans au dehors. Effet de lanterne sourde peu agréable. Le cadavre est bien pauvre de *tons morts.* Plus tard, il aurait rendu, je crois, la mort avec plus

(1) Eugène-Joseph Verbockœven, peintre d'animaux, né à Warneton (Flandre) en 1799, mort en 1881.

(2) Comparez *Maîtres d'autrefois*, p. 209 et suiv.

de nuances. Et l'homme qui a fait le bœuf écorché plus tard sentait autrement que cela les particularités de la substance et de la couleur (1). »

Et à propos d'un *Portrait de Rembrandt en officier*, par lui-même, Fromentin écrit : « Déjà le besoin de transformer et de voir *l'ombre, la lumière* des choses plutôt que leurs contours et que leurs couleurs diverses. »

Annotations au *Catalogue du Musée de la Haye :* Jean Steen, l'*Estaminet* (2). — « Un homme qui m'est révélé. Très curieux. Diffus comme tous ses tableaux, à voir posément. Eparpillé. Je ne goûte pas du tout. Je comprends Ostade, mais Steen? Et cependant j'y vois bien de fines qualités d'observateur et de peintre. Mais il n'existerait pas, y aurait-il un vide? Ostade, Terburg, Metzu, Hogg sont également nécessaires. Cependant, examiner et réfléchir. — 15 *juillet*. Revu Steen. *Grandes qualités*. C'est Ostade qui diminue ici. »

Wouwerman, *la Halte de chasseurs* (3). — « Mal placé. Me paraît très beau dans le noir. Beau ciel. Rappelle par sa qualité forte et diamantée celui de la galerie La Caze. Oui, excellent. D'un noir bleu, tout en entier, avec un blanc et un rouge à gauche sous le clair du ciel. Mais toujours la même manière commune à plusieurs. »

Sur le *Catalogue du Musée d'Amsterdam*, en face des *Paysans victorieux*, du même. — « Pas amusant. Trouble. Toujours deux taches, on sait lesquelles. Bien monotone comme ressources. Toujours supérieur dans les tons étouffés et les valeurs sourdes. »

(1) Voyez *Maîtres d'autrefois*, p. 291.

(2) Jean Steen, peintre de genre et portraitiste (1626-1679), élève de Van Ostade et de Van Goyen.

(3) Philippe Wouwerman, peintre de chevaux et de chasses (1619-1668), élève de son père et de Wynants.

Ailleurs, sur une page de l'album de voyage, Fromentin note que Wouwerman est charmant, abondant, mais pas très varié, peu d'imagination, de création, toujours à peu près la même tache blanche, bref « une immense et charmante routine ».

*Catalogue de la Haye : la Grande bataille*, du même. — « Le plus grand que j'aie jamais vu. Bien entendu, taché dans la perfection, lucide à l'œil dans sa complication et admirablement ordonné dans la confusion voulue du sujet. Moins délicat, bien entendu, que les petits, et toujours un peu rond à force de modelé ronflant. »

Holbein, *Portrait d'homme* (n° 240 du catalogue). — « Tout à fait exquis. Le plus accompli. Tout à fait un chef-d'œuvre. A Bâle, il y en a de plus mûrs comme exécution. Rien de plus vivant, de plus exact, de plus délicieux comme ressemblance fine, expressive, ardente, et comme coloris. Un diamant ! »

Joseph Vernet, les *Cascatelles du Mecenate à Tivoli*. — « Quel esprit ! mais quel néant ! Le voyage à Rome du président Dupaty. Même langue et même point de vue. Pourtant ce tableau m'intéresse : copie par mon père ébauchée à *Saint-Maurice*. Comment l'original est-il ici ? Avait-on pris la peine de le transporter en France un moment ? »

A propos d'un *Buste de jeune homme* peint par Murillo. — « Bien brossé, d'une façon banale. Une verve inutile. Construction douteuse. Matière épaisse et un peu flasque. Très décadence. Quand un *contemporain* se croit de la verve et du savoir, il essaie de faire ainsi et l'on s'exclame ! »

Velasquez, *Portrait de l'infant Charles-Balthazar*. — « Bon morceau. Ne produit pas d'effet dans ce milieu. Il faut le voir ailleurs. Plat, cartonneux. Me plaît peu. Examiner pourquoi depuis quelques années il a tant

de faveur. Même examen à propos de Franz Hals « Dis-moi qui tu aimes, dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. »

*A Madame Eugène Fromentin.*

(15 juillet 1875).

« Je suis allé tantôt à Scheveningue. J'ai eu la pensée de t'envoyer au lieu de lettre les notes que j'ai prises en rentrant. Mais, en vérité, cela n'a ni assez de saveur, ni assez de littérature pour sortir jusqu'à nouvel ordre de mon portefeuille. C'est un *memento* qui peut me servir, voilà tout.

« A la nuit, je suis allé tout près, à un concert dans le *Bois*. Il y avait un monde fou, et du plus beau. J'ai présenté des florins pour qu'on y prît le droit d'entrée. J'ai compris que c'était gratuit et qu'on entrait sur invitation. Enfin on m'a demandé ma carte, le nom de mon hôtel. J'ai fourni l'un et l'autre, et je suis entré. Imagine un concert auprès d'un chalet du bois de Boulogne et deux ou trois mille personnes assises sous des ormeaux et des chênes de la plus haute venue. Le luxe le plus apparent de cette ville charmante, ce sont les arbres qui sont admirables. »

« *Mercredi* 3 *heures*, 15 *juillet* (1). — ... Qui ne connaît Scheveningue par les touristes, par les baigneurs, par les livres, par les peintures, depuis les plus fameuses jusqu'aux moins marquantes, depuis Adrien Van de Velde et Ruysdaël jusqu'à nos jours? Il semble d'avance

(1) Note extraite des *Carnets de voyage*. — Voir *Maîtres d'autrefois*, 6e édit., p. 158.

qu'on y est allé. Et c'est charmant. Qui plus est, c'est inattendu. Il fait beau, un temps doux, tiède et couvert. Pas de vent. Le quartier de la Haye qui y mène est élégant, propre, ouvert, richement construit, plus richement planté. De jolis hôtels dans des jardins, des vérandas garnies de chaises cannées, pleines de fleurs. Un grand silence, un grand bien-être, un luxe intime et bien entendu qui fait peu de tapage au dehors et se montre moins qu'on ne le devine. Des arbres partout, dans les jardins, sur les voies. Des façades peintes et gaies ; des fleurs sur les balcons, de hautes portes, reluisantes, tous les cuivres polis, toutes les fenêtres en glaces nettes et laissant bien voir au dedans. Au milieu, la voie du tramway, où passe au grand trot l'omnibus chargé de baigneurs et d'enfants surtout. Peu de passants. Quelques landaus bien attelés devant les portes fermées des hôtels. On se souvient du quartier de l'Etoile avec plus d'espace entre les hôtels, ou des bas côtés de l'Impératrice avec des dispositions plus discrètes et plus intimes. Par moments, certaines formes bizarres, des constructions plus légères, des vérandas plus amples et plus abondamment fournies de fleurs voyantes, feraient penser que Batavia devrait être ainsi, avec un autre ciel et les mêmes habitudes dans la végétation des mers de l'Inde.

« On quitte la ville. Grande allée droite, sous bois. Grande allée de deux kilomètres, sombre, entièrement couverte. Au centre la voie des voitures, à gauche celle des piétons. A droite, un petit chemin plus ombreux mesuré exactement sur la voie du tramway. Il y fait très frais. Personne, sauf une ou deux voitures qu'on croise et l'omnibus qui file dans l'ombre verte de son allée. De chaque côté une épaisseur de bois. Quelque chose comme les allées du bois de Boulogne du côté

des Acacias, mais plus vert, plus humide, d'une poussée plus vigoureuse et plus haute.

« On sort du bois pour tomber brusquement sur le premier revers des dunes et les arbres cessent tout à coup pour faire place à ce vaste désert, onduleux, clairsemé d'herbes maigres et de sables, qui précède ordinairement les grandes plages.

« Long village de Scheveningue, en pleine nudité. Beaucoup de petites maisons, toutes pareillement en briques, où je ne vois nul commerce, nulle industrie, et qui ne sont là, je crois, que pour les besoins des baigneurs. Au loin, sur la dune même, la longue ligne des grands hôtels, chalets, casinos, à distance ayant l'ampleur, la hauteur et l'importance de palais. Des pavillons sur les toitures, des voitures stationnant dans les vastes ronds-points gazonnés ou pavés qui les précèdent. Tout cela de dimensions très vastes, conçu dans le plus grand format et pas trop noyé dans l'immense horizon des dunes.

« On arrive, on traverse la ligne des chalets. On en voit alors les vraies façades, celles qui regardent la mer, et par le sable on descend lentement au flot. Il est loin ; la plage est large. Molle d'abord, elle devient ferme et douce à partir de l'étiage ordinaire des marées. Là beaucoup de monde et le plus joli spectacle par ce temps paisible et gris, sur cette arène si douce à l'œil, entre ce grand ciel et cette belle mer plate et pâle qui fuit si loin, quoique mesurée de si bas. Chevaux, ânes dans le pli des dunes. Plus loin la multitude des petites guérites en osier, sorte de fauteuil américain sur lequel on aurait planté une étroite capote de cabriolet. Toutes tournent le dos au vent qui vient de terre et regardent la mince ligne de l'horizon et la frange argentée du premier flot. Beaucoup de femmes, en toilettes légères ;

peu de jolies. Myriades d'enfants, plus jolis que leurs mères, qui font des courses, des dessins, des trous dans le sable. Une voiture entre en pleine eau, ingénieuse machine sur quatre roues hautes. D'abord un coffre plein prenant le jour de haut, par des lucarnes. Une tête rose y paraît. C'est la cabine roulante. Y attenant et derrière une tente ouverte, une porte met en communication la tente avec la cabine ; un escalier fixe descend sous la tente, de la cabine au flot. Le cocher, haut monté, ne voit rien de ce qui se passe derrière lui. La voiture va droit au flot, y entre jusqu'aux essieux, se retourne et reste là. Le cheval a de l'eau jusqu'au dessus des genoux. La mer arrive, se brise sur l'obstacle, rejaillit sous la voiture, l'entoure d'écumes plus épaisses, plus blanches, plus continues, et pendant ce temps on aperçoit de loin à l'arrière un point sombre qui s'agite au milieu du remous blanchissant.

« Admirable couleur claire, blonde et simple de tout cela. Van de Velde est bien sensible : on lui voudrait un œil plus attentif, une couleur plus vraie, un dessin plus sûr, plus varié, qui mesurât mieux les grands espaces. Tout cela est plus grand, plus ouvert qu'on ne l'a fait ; la grandeur en pareil lieu est bien quelque chose, la couleur vraie d'ailleurs est plus rare. Un œil moderne, avec l'habitude nouvelle de décomposer beaucoup de nuances, y trouverait des tons exquis dans l'apparente uniformité de l'ensemble. Cela fuit, se dégrade, se distingue, se succède à l'infini. Le sable est gris violâtre, un peu réchauffé, comme toutes choses humectées par la montée régulière des marées. La dune est pâle, avec des verts tristes ; les chalets de cette impalpable et forte couleur de brique dans l'ombre, couleur hollandaise et presque unique dont la peinture ancienne a d'ailleurs très bien donné l'idée.

« Que de taches charmantes font les figures ! Comme un noir marque, et comme une couleur claire y délaie une clarté tempérée !

« L'horizon est entouré d'orages. Une grande nuée grisâtre, simple et *si bien peinte,* s'élève à l'ouest, et fait paraître la mer encore plus pâle, plus laiteuse et plus richement argentée là où elle écume. C'est le fond du tableau. Nous en avons une idée par la mer sauvage sur le revers de l'île d'Oléron...

« Rentré par une autre route. Bords d'un canal. Voitures d'eau. Dans la ville même, délicieux champ de courses, immense carré de gazon vert entouré de grands arbres. Sombres rideaux. Ombre verte sous les arbres. Ils ont bien senti et bien rendu cela...

« Les courses viennent de finir, il n'y reste qu'une foule épaisse, massée d'un seul côté à l'ombre des grands arbres. Beaucoup de voitures dans les allées voisines. Un grand bruit sous ma fenêtre : deux voitures légères, attelées d'un seul cheval, passent au plus grand train ; le cheval a des rubans, celui qui conduit a un gros bouquet. Une légion de gamins précèdent, escortent, suivent en poussant des hourras. J'ai cru que c'était le roi : ce sont des gagnants... »

*A Madame Eugène Fromentin.*

La Haye (15 juillet), jeudi matin, 8 heures.

« Je regrette la Haye, c'est une ville qui me plaît beaucoup, où je passerais volontiers quelques jours tranquilles. *Nous* y reviendrons, à moins d'obstacles. On pourrait à la rigueur filer droit de Paris sur Anvers. Le grand intérêt d'art ne commence que là. Et le pays

n'est pittoresque et nouveau qu'à partir de Rotterdam.

Somme toute, je suis content. Et *j'attends plus encore* à Amsterdam. »

*A la même.*

(16 juillet), vendredi matin, 8 heures et demie.

« Je m'y suis beaucoup mieux pris pour ce musée que pour les deux autres. Et, grâce aux nombreuses annotations de mon catalogue, je le connais vraiment sur le bout de mon doigt. (Il y a quelque chose à faire, je le tenterai.) Le musée d'Amsterdam est plus riche encore, j'y mettrai du soin.

« A six heures et demie je serai à Amsterdam. Je mettrai deux heures au lieu d'une heure et quart, ce n'est pas trop pour apercevoir du wagon un nouveau morceau de cette campagne charmante. Je ne passerai à Amsterdam que le temps nécessaire. Je ne flâne pas et puis me vanter de ne pas perdre une minute. Ce que je connaîtrai le mieux, ce sont les tableaux, le moins, ce sont les lieux : Rotterdam, Dordrecht, Utrecht, Leyde, que j'aurai négligés ou traversés à vol d'oiseau, et c'est dommage. Voilà pourquoi la semaine prochaine, à mon retour, outre la nécessité de visiter les *Memling*, je veux m'arrêter à Bruges et y prendre une idée de la vieille France du quinzième et du seizième siècle.

« Tu peux dire à Mina que sa ville est une des plus jolies villes modernes que je connaisse. Elle est régulière et pas ennuyeuse ; élégante et pas banale ; d'une propreté qui n'est qu'un charme. Si Anvers n'avait pas sa cathédrale et son musée, je n'aurais nul désir d'y retourner de ma vie. Il est vrai que le temps me l'a fait prendre en horreur.

« *Une heure.* — C'est très joli, la *Maison du Bois.* Et voilà tout. Cela donne une idée intéressante de ce luxe sans faste et d'un grand goût dans le très simple. Le bois, les étangs, le parc réservé sont admirables de végétation et de fraîcheur. »

*A la même.*

**Amsterdam (16 juillet 1875), vendredi soir, 10 heures.**

« Chère amie, me voici encore dans un nouveau gîte. Arrivé à six heures et demie en gare, à sept heures passées à l'hôtel, car Amsterdam est une grande, très grande ville et la traversée n'en finit pas... Le Parc — comment t'en donnerai-je l'idée? — ressemble en très étendu au square des Batignolles. C'est un méli-mélo de petites allées sablées, de petits bouquets d'arbres naissants, le tout enveloppé d'un lacet de petits canaux, et de petits étangs avec des petits îlots au milieu. Des ponts rustiques jetés sur tous les canaux, tout cela *minuscule* et se reproduisant sur de grandes surfaces. Vers le milieu, un kiosque aérien, avec une musique militaire; autour, une foule épaisse, un peu vulgaire, sentant le commerce, l'industrie moyenne et la boutique. J'imagine qu'en Chine il y a des choses qui ressemblent à cela. Dans un rond-point, une haute statue de bronze, je ne sais laquelle, à gauche et tout de suite des marécages, à droite et par-dessus les taillis d'arbres blancs, des moulins à vent qui tournent.

« Je n'y retournerai point : mais c'est curieux... Revenu par le centre de laville, par l'*Amstel*, grande rivière qui passe à travers la ville, me fait l'effet de s'y ramifier et va se jeter dans le Zuyderzée. Enfin, rentré par les quais.

« Il fait gris et frais. Le cœur de la ville est touffu, obstrué, compact et ne prend de l'air que par ses canaux et par ses places ; tout cela se débouche aux extrémités, se donne de l'espace, et, comme à Paris, la ville empiète sur la campagne à l'opposé de la mer. Ce sont les nouveaux quartiers.

« Une chose me frappe, depuis que j'ai vu Bruxelles, Anvers, la Haye surtout et même Amsterdam : quand l'Empereur conçut avec M. Haussmann et M. Alphand le plan du nouveau Paris de l'ouest et du bois de Boulogne, il avait les souvenirs de son exil, de l'Angleterre d'abord, mais aussi de la Hollande. Je sais qu'il avait une affection particulière pour le bois et la *Maison du Bois* (chalet d'été de la reine) que j'ai visités ce matin.

« La *Venise* du Nord, comme on l'appelle, ne ressemble à Venise que parce qu'il y a moitié rues, moitié canaux. En définitive, c'est le nord et le midi, c'est-à-dire les choses les plus dissemblables de la terre ; c'est fort pittoresque à sa manière, varié, diapré, bigarré, toutes les maisons peintes de couleurs sombres, avec l'encadrement des fenêtres en blanc. Beaucoup de pignons, une multitude de fenêtres, comme partout en Hollande et très peu de plein entre les fenêtres, ce qui donne aux maisons l'air de lanternes tout en vitres. Quelquefois pas de quais, les maisons baignant dans l'eau ; quelquefois des quais étroits juste pour le passage des voitures et plantés, sur la banquette qui borde le canal, de petits arbres ronds assez mal venus et de feuillage grêle. — Qui a vu les tableaux de Van der Haïden connaît cela. — Et, dans les canaux, des galiotes à gros ventres couleur de chêne ciré et des eaux sombres ; à travers tout cela, une bonne odeur de tourbe brûlée propre à la Hollande. Car ce

pays a une odeur ; et quand cette odeur est agréable, c'est une originalité charmante. »

*A Armand du Mesnil.*

Amsterdam, ce 17 juillet (1875), samedi,
5 heures et demie.

« Je viens de passer six heures au Musée en deux séances. C'est beaucoup, je t'assure, surtout un premier jour ; c'est avaler pêle-mêle et beaucoup trop vite une quantité indigeste d'aliments délicats ou très forts. Je suis écœuré et las. Ce qui m'est arrivé pour Rubens m'arrive ici pour Rembrandt ; j'ai peur de lui et peur de moi. Seulement, avec Rubens, il dépassait de beaucoup sa renommée, — avec celui-ci, au premier abord, il me paraîtrait que c'est le contraire. J'ose à peine écrire un pareil blasphème, qui me couvrirait de ridicule s'il transpirait. Déjà ce soir j'y vois plus clair, et, sur certains points, il grandit.

« Demain et après-demain, je le verrai encore et plus à fond ; reprendra-t-il son rang suprême? J'en aurai le cœur net avant mon départ. Dans tous les cas, il y a entre cet art et mon faible cerveau un obstacle et un malentendu : la question n'est pas de savoir si l'homme est un grand artiste, original, presque unique, un très grand cerveau quand il rêve, imagine, invente, et s'appuie bien nettement sur sa sensibilité. La question est plus spéciale. Il s'agit de savoir s'il est plus grand ici dans ses œuvres si fameuses que dans les autres que nous possédons ou connaissons ; et de bien établir si, lorsqu'il n'est que praticien, *c'est un très beau peintre*, ou s'il n'a que certaines parties dominantes mais exclu-

sives, étroites, d'un très beau peintre ; et s'il n'en fait pas abus quelquefois, notamment ici. Quelqu'un se trompe de *moi* ou de *tout le monde*. Il est à croire que c'est moi, mais l'erreur des autres est facile à reconnaître et à démontrer : rien n'est plus malaisé que de mettre le doigt sur sa propre erreur et plus ennuyeux que d'en convenir.

« Au fond, il n'y a *d'intimidant* dans ces deux pays que Rubens et Rembrandt. Le reste est bien instructif, bien charmant, souvent merveilleux. Mais si j'en excepte (cela c'est grave) un moment miraculeux, celui des Primitifs du quinzième au seizième siècle, le reste, dis-je, est relativement facile à regarder de plain-pied.

« Je suis, cher, quoi qu'il arrive, très satisfait d'avoir fait ce voyage ; c'est bien à toi que je dois de l'avoir entrepris, et je te dis merci. Mon métier, je crois, n'en profitera guère ; il y a un si vaste monde entre ce qu'ils faisaient et ce que nous tentons ! mais j'apprends, je m'instruis, je m'ouvre, je me meuble.

« Je saurai quelque chose au retour ; en tirerai-je un livre ? Je n'ose encore dire oui, mais je le crois bien : la matière est si charmante ! Et si je tourne une ou deux difficultés que je t'expliquerai ; si j'en trouve, non pas l'ordonnance (elle est nulle), mais le mode et le ton, si je sais être bonasse et fin, pas pédant et cependant très ferme, précis et clair, à mon retour j'aurai les éléments d'un joli livre, et je n'aurai plus qu'à l'écrire. Mais chut ! en trouverai-je l'heure, et les dispositions ?

« Le plus gros de ma besogne est d'annoter, séance tenante, et devant les tableaux, les catalogues. Je ne parle pas de ce que, le soir, je griffonne en dehors de ces observations de pure technique. Ce sont encore des scénarios de chapitre et rien de plus.

« Je ne perds pas une minute. Je passerai probablement ici demain, dimanche, lundi et mardi, y compris ou sans compter une demi-journée donnée à Harlem. Puis je reviens tout droit à Gand et Bruges, de là Bruxelles et retour. Je n'aurai pas, je crois, dépassé le terme que je m'étais fixé, et je me serai vivement aiguisé l'œil et l'esprit. Je ne te parle pas du pays. Je le regarde en courant et je saurai faire croire, s'il y a lieu, que je le connais bien, parce que de naissance et par nature j'ai ce qu'il faut pour goûter cela, et il y aura toujours assez de paysages dans mon sac pour encadrer le livre que je rêve.

« Adieu, *veille un peu sur Marie.* Quoique le temps s'abrège, j'ai peur que le cœur lui manque. A bientôt, *vieux frère*, je t'aime de cœur, tu le sais, et je fais tout pour que ton vieil ami satisfasse à peu près tes *exigences.*

« A toi.

« EUGÈNE. »

*A Madame Eugène Fromentin.*

(Même jour).

« Après *six heures de musée*, je viens d'écrire à Armand. Je suis las, très las. Je viens seulement pour t'embrasser, mais seulement pour cela... Je suis content, pas émerveillé, un peu déconcerté, mais je travaille, et c'est l'essentiel... Je n'ai pas trop le temps de penser que je suis seul, quoique je le sois beaucoup. J'ai pour compagnie constante le désir de voir, de bien voir, de comprendre, de retenir et de préparer des matériaux. Si je restais coi après cela, je ne serais guère content...

« Je croyais bien que ces études attachantes me saisiraient beaucoup, mais pas à ce point. Je te quitte pour prendre quelques notes urgentes... »

En marge du *Catalogue du Musée d'Amsterdam.* — REMBRANDT (1), *la Ronde de nuit.* — « Première impression très louche. Je ne sais pas. Œuvre capitale, de toute science. Pourquoi est-ce si beau? La pensée? Non. L'arrangement? Il est ingénieux, mais bien obscur. Extrêmement pittoresque de taches. Les physionomies sont-elles typiques? Non. Sont-ce des portraits humains instructifs? Non. Sont-ils vrais? Non. La fantaisie qui préside à cette œuvre énigmatique est-elle pensée dans le sujet? Non. C'est une fantaisie de palette. L'exécution est-elle brillante? Elle est *rouée*, revenue, cuite, juteuse. Y voit-on une belle manière de pratiquer son art? Non. C'est le commencement d'une école horrible. Dessin mou, proportions incertaines, valeurs égales, taches répétées et se nuisant. Pas une couleur pour distraire du jaune et du noir chauffé. C'est étonnant de force et de transposition. Est-ce tout? *Revoir* souvent. — Pas un geste, sinon le même qui se répète trois fois. Pas une main qui ne soit horrible. Mais quand la compagnie du capitaine sortait, cela devait être admirable et tout autre chose. Cela ne se passait ni dans la fantasmagorie ni dans la lumière électrique. La manie de ce grand homme a été de fantasmagorier tout. Quand le sujet s'y prête, admirable. Dans les autres cas, je le voudrais moins *visionnaire* et plus simple. Les têtes sont molles, brouillées, ou cartonneuses. Quand elles sont plus précises, à force de raffiner sa couleur, de grossir sa matière, elle cesse d'être expres-

(1) Sur Rembrandt et la *Ronde de nuit*, voyez *Maîtres d'autrefois*, p. 313 et suiv.

sive (1). Acier, écharpes, chapeau, plumes, haut-de-chausses, bottes, glands des épées, bois des fusils, tout cela est épais et dur dans son raboteux et semble pétrifié dans un enduit peu maniable. La touche elle-même s'engloutit dans cette matière *sablonneuse* et lourde. La brosse égratigne ou se marque en sillons. Grande toile sans aucune ampleur. On la voudrait demi-nature. — Enfin, je me trompe, assurément, mais, jusqu'à nouvel ordre, ce n'est pas là que Rembrandt est grand. »

« *Amsterdam, samedi* 17 *juillet. Musée.* — *La Ronde de nuit* (2). — Le premier choc est désagréable. C'est jaune. Les lumières sont *toutes* jaunes. Les ombres, quelque noires qu'elles soient, les noirs opaques, si noirs qu'ils soient, sont imbibés d'une chaleur intérieure qui les roussit par le bord, et semble en brûler intérieurement la puissante obscurité... »

[Après un assez long développement sur la *Ronde de nuit*, Fromentin continue :]

« Il manque à cette œuvre, pour être ce qu'on lui demandait, premièrement d'être intelligible et de nous représenter la scène comme il nous aurait plu de la voir avec un œil délicat, sensible, véridique ; deuxièmement, il lui manque d'être conforme à la vie dans toutes ses apparences ; troisièmement enfin, il lui manque d'être exprimée dans un beau langage...

« J'ai dit qu'il y avait du désordre: on en convient ; des disproportions, des laideurs, des négligences : ces faiblesses sont également acceptées. J'ai dit que les ressemblances sont indécises, paraissent douteuses, et

(1) La phrase est difficile à lire dans l'original, et à ponctuer : nous n'en proposons cette version que sous toutes réserves.

(2) Note extraite des *Carnets de voyage*. — Les *Carnets* contiennent sur Rembrandt de longs développements. Nous nous bornons à donner quelques fragments parmi les plus caractéristiques.

n'apprennent rien sur l'âge, le tempérament, la nature, même extérieure, de ces hommes dont le nom est inscrit dans le tableau et qui, par conséquent, devaient tenir à l'exactitude de leur visage. Le capitaine est trop grand, le lieutenant trop petit, les figures accessoires sans intérêt typique. Ils marchent sans marcher, gesticulent sans agir, ne sont ni dans le repos ni dans l'action. De plus, leur accoutrement même a je ne sais quel faux air de travestissement, plutôt que d'habits portés d'habitude : des casques coiffés par hasard, des pourpoints mal à la taille, une variété de coiffures étranges. Et l'on se demande si l'amour de Rembrandt pour les costumes d'atelier, les vieilles armes, les oripeaux et la défroque ne s'est pas manifestée ici comme ailleurs.

« Mais cela n'est rien. J'arrive à des objections plus graves. Il y a dans ce tableau, composé de portraits, des têtes et des mains (nues ou gantées). — Je ne parle pas des pieds qui, les bottes du lieutenant jaune exceptées, sont absolument perdus dans l'ombre et qui n'ont point de comptes à nous rendre... Mais les têtes et les mains !

« Contrairement à ce qu'on a, je crois, écrit bien souvent, les meilleures têtes sont les secondaires. La figure rouge du capitaine est dure de bords, morte de modelé, sans grande mobilité d'œil, de chair ou de trait. La construction n'en est certainement pas rigoureuse. Ce profil de lieutenant n'est ni plus personnel ni plus vivant. J'en dirai presque autant du garde en habit rouge qui charge son fusil. Il y a dans le coin à gauche, à droite également, en comparses, deux têtes meilleures de tous points. Celles du fond sont charmantes, malgré leur indécision. Elles ont ce degré d'existence et cette sorte de vie abstraite, obtenue dans le vague, quand le peintre a l'œil et le sentiment d'un maître. La plus réelle et la plus vivante est, sans contredit, la troisième au centre.

Traits, regards, modelé, ardeur, coiffure, et couleur violet sourd de la coiffure, tout cela est excellent.

« Les mains n'existent pas, et, ce qu'il y a de pire, c'est que leur négligé est de la pire espèce. Il y a une façon propre aux hommes habiles et qui savent, de ne pas faire, mais d'indiquer, de bâtir en quelques traits et de laisser là, de ne pas exprimer, mais de faire croire. Ici, les à peu près sont des omissions et les sous-entendus ne font rien prévoir. Il y a vaguement une silhouette grossière. Pas un volume dont on dise qu'il est juste, et pas un doigt qui supplée aux quatre autres et fasse imaginer un geste bien saisi (1)...

« Il y a des hommes qui colorent à merveille avec les couleurs les plus tristes. Du noir, du gris, du brun, un peu de bitume étendu de blanc, en voilà assez pour faire œuvre de pur coloriste, quand la couleur qui résulte de ce triste mélange est rare, tendre ou puissante, mais résolument composée par un œil habile à sentir les nuances et à délicatement doser (2)...

« Aussi n'est-ce pas parce que Rembrandt ne s'est servi d'aucune des couleurs de ses grands émules que j'hésiterais à trouver son œuvre (celle-ci, bien entendu) une œuvre de vrai et grand coloriste.

« La puissance en est extrême, la transparence aussi surprenante qu'on peut l'attendre d'une aussi prodigieuse obscurité. Quand le jour est favorable, qu'elle est éclairée sagement par un ciel gris et blond, il n'est pas un coin de cette sombre page où l'œil ne finisse par pénétrer comme dans une eau à fond noir, où le regard va loin dans les ténèbres. C'est donc incon-

(1) Sur les deux pages qui précèdent voyez les *Maîtres d'autrefois*, p. 333 et 334.

(2) Pour toute cette page, se reporter aux *Maîtres d'autrefois*, p. 342 et 344.

testablement dans l'obscur une œuvre de clair-obscur infiniment curieuse. Tout y est à outrance : les noirs ont atteint leur dernière limite, les blancs sont des jaunes, les gris tendre seraient ailleurs de l'encre légère, l'écart entre la lumière et l'ombre immense, peut-être même trop grand. Mais il en résulte un choc entre l'obscur et la clarté, vif, aigu, foudroyant, qui ressemble assez à celui de l'éclair dans la nuit.

« Il y a là une violence, une audace, une outrance qui n'est pas le fait d'un tempérament lymphatique. Et, de plus, pour qui connaît les embarras du métier et le faible ressort de nos couleurs quand on s'en sert mal, il y a, dis-je, des problèmes résolus et des difficultés vaincues de la façon la plus imprévue et la plus rare.

« [*Même jour*]. — Ce soir, je suis content. Cependant je ne suis pas *émerveillé;* surtout je ne suis pas convaincu. — De Lui à moi, la chose est grave.

« Il y a certainement là une question délicate à résoudre. — Un très grand artiste ! c'est entendu. Même un très grand peintre, même si l'on veut un très étonnant praticien. Mais voyons : par quoi vaut-il? qu'est-ce qu'il y a de meilleur chez lui : le fond ou la forme, le sentiment ou le métier, la manière de sentir ou la langue?

« C'est le peintre de la lumière ! soit encore. Mais à propos de tout, n'est-ce pas trop souvent? Que l'ange de *Tobie*, les *Disciples d'Emmaüs*, la *Famille du Charpentier*, les *Philosophes* chez eux, un portrait par hasard, ses merveilleuses eaux-fortes, que tout cela vive de la lumière, concentrée, raréfiée ou jaillissante ; que ce soit là l'élément propre au sujet et la manière la plus originale, la plus dramatique, la plus saisissable de l'exprimer : je le veux bien. Mais tous les sujets sont-ils donc faits pour être traités de même?

« Pourquoi la *Ronde de nuit?* — Pourquoi la sortie

d'une compagnie de gardes civiques a-t-elle besoin de s'exprimer par un éclat de lumière et des profondeurs d'ombre? — On dit : mais l'effet? — L'effet? quel effet? Est-il indiqué par le sujet? Il le dénature à ce point qu'il a produit cette *immortelle* équivoque sur laquelle on discutera pendant des siècles, si cette belle page vit encore des siècles. De sorte que le plus grand souci de la postérité sera de savoir si cela se passe de jour ou de nuit, pourquoi la nuit plutôt que le jour, et pourquoi, si c'est le jour, toutes les fantasmagories de la nuit. Tout est mystère et rébus dans cette œuvre singulière, qui ne me paraît être énigmatique et peu claire que parce que l'auteur n'a pas su clairement ce qu'il voulait rendre, et qu'avant tout il en a fait un tour de force.

« Je crois que c'est là le mot qui convient pour définir une œuvre, en effet, *très forte* et très rouée. Très forte, cela s'impose ; très rouée, je vais essayer de le démontrer.

« On ne me dira pas que Rembrandt fut un naïf. On raconte qu'un jour un artiste de notre temps, très fanatiquement épris de Rubens, accablé de sa grandeur et de sa fertilité, de son ampleur, de sa force, épuisa toutes les hyperboles et finit par s'écrier : « C'était un lapin ! » Ne pourrait-on pas dans le même vocabulaire trouver un mot qui convînt à Rembrandt, et dire de lui : c'était un malin !

« Oui, quand il n'est pas très ému, très inquiet, très songeur, très nerveusement appliqué à rendre une nuance fugitive de sentiment humain, une idée profonde enveloppée, une rêverie d'illuminé, quand il regarde avec ses yeux, quand il est devant un morceau de nature, un peu grand, très simple, et qu'il invente alors une langue compliquée, presque sibyllique, pour

le traduire, ne doutez pas qu'il ne ruse, et qu'il ne soit le praticien le plus roué qu'il y ait jamais eu...

« *Amsterdam* (1). — [REMBRANDT]. — Il y a certainement dans ses œuvres, notamment dans les *Syndics*, la plus belle, une ressemblance pour ainsi dire abstraite et cependant une vie plus lointaine, plus intime, plus profonde et plus idéale en ses à peu près, même en ses inspirations, qui est supérieure à bien des réalistes et qui est la vie de l'art (2).

« RUBENS. — Il avait, comme on dit en musique, le registre le plus étendu, non pas le plus varié et le plus riche. Véronèse, dans le *médium*, est plus abondant en nuances diverses, mais il ne va ni si haut ni si bas, ni jusqu'au blanc ni jusqu'au noir. La palette de Rubens, si nuancée, si abondante en teintes fugitives, dans les *couleurs principales* est réduite à peu de chose : noir-noir, gris, rouge, jaune. Rarement un bleu et blanc.

« Pas d'œuvre plus sensible aux changements de lumière que la *Ronde de nuit*. Un jour trop coloré la jaunit à l'excès, trop blanc la durcit et l'obscurcit, trop éclatant la creuse et la dépouille.

« C'est le propre de cette peinture transparente et forte. Toute peinture glacée en est là. C'est l'impal-

(1) Note extraite des *Carnets de voyage*, ainsi que celle qui suit.

(2) Un peu plus tard, à Bruxelles, Fromentin se demande, à propos de Rembrandt : « Comment se fait-il que tous les personnages de ses portraits, sauf un ou deux, manquent vraiment de physionomie piquante ? »

En marge du catalogue du Musée d'Amsterdam : — REMBRANDT. *Les Syndics des drapiers*. — « Au moins facile à comprendre. Et matériellement plus beau [que la *Ronde de nuit*]. Dit ce qu'il veut dire. Ce sont cinq beaux portraits émus dans la même page. Ici la puissance est saine. On sait qu'on a affaire à un maître. *J'aime mieux un autre art*. Pourquoi tant de coups de brosse *avant de trouver le bon?* Et cependant cela vit, d'une vie particulière et très intense. Il faut s'y faire : la peinture de ce pays, sauf Rembrandt, est si lucide ! »

pable, et l'impalpable n'est pas et n'a qu'une existence trop relative.

« C'est le principe même de la couleur, la substance de la matière colorée qui fait les coloristes.

« Les coloristes à bases solides et simples résistent à la lumière. Rubens ne change pas. Il ne modifie pas son ton par un travail superficiel. Il le compose et le nuance résolument. Quand il le rompt, c'est de la couleur rompue ; quand il l'étouffe, c'est de la couleur sourde ; quand il le neutralise, c'est de la couleur neutre.

« REMBRANDT n'avait aucun *esprit* dans la touche ; il n'avait que du *sentiment*, ce qui n'est pas du tout la même chose.

« Il en résulte que, quand il ne travaillait que de la main immanquablement il était inférieur à beaucoup de praticiens qui ne le valaient pas. Sa touche est lourde, embarrassée, revenue, reprise : comme un homme peu maître de sa langue qui la surchargerait de mots, faute de trouver le mot propre, et qui se dirait : dans le nombre, le mot juste finira bien par apparaître. Quelle différence avec Franz Hals, par exemple !

« Quand il est ému, intime, profond, il est incomparable.

« Voilà pourquoi ses beaux tableaux sont d'un grand artiste, ses eaux-fortes des chefs-d'œuvre, et ses œuvres de pratique des morceaux étonnants, — mais bien contestables.

« *Amsterdam. — Galerie Six* (1). — Des quatre REMBRANDT que je viens de voir, le moins beau est celui de Mme Six, le plus *ragoûtant* celui de Six, les plus accomplis les deux autres. Il a moins sa physionomie ordinaire ; c'est plus inattendu dans son œuvre. Six, c'est lui quand il est sans reproche à peu près. Ceux-ci, c'est

(1) Voir les *Maîtres d'autrefois*, p. 368.

lui comme j'aurais voulu qu'il fût toujours : sage, ample, nuancé et riche dans le grave et dans le noir, sans chaleurs inutiles, largement dessiné et d'une noblesse parfaite. Si l'on supposait rendues ainsi la *Leçon d'anatomie* et la *Ronde de nuit*, ce serait, dans ce genre de tableaux-portraits, un incomparable exemple à méditer et à suivre.

« Y a-t-il vraiment plus d'art dans la fantaisie où il s'est lancé depuis? Est-ce plus su? Est-ce meilleur? C'est plus nouveau? Certainement, en apparence. Ceci l'était presque autant, et la simplicité extérieure de ces belles œuvres cache une personnalité bien rare, bien constituée et bien nouvelle.

« Il faut absolument discuter cela pied à pied et dire selon moi s'il a monté plus tard ou descendu, s'il s'est égaré ou s'il a trouvé des voies plus belles.

« Il avait à ses débuts une si bonne langue, un peu de tradition, mais si bien à lui ! pourquoi changer du tout au tout et créer pour le besoin de ses idées un idiome étrange, bizarre, tourmenté, obscur, expressif, mais incorrect, et que personne, après lui, ne peut plus parler sans tomber dans les barbarismes?

« Tous ces pourquoi et ces desiderata sont-ils *raisonnables?* Il est ce qu'il est. Et n'y a-t-il pas bêtise à regretter qu'il ne soit pas autrement, puisque c'est ainsi qu'il a paru si grand? »

En marge du *Catalogue du Musée d'Amsterdam*, en face des *Portraits de Peter van der Werf et de sa femme*, de Gérard Dou (paysage peint par Berchem) (1) : « Tout à fait précieux. Le dernier mot de la force transparente.

(1) Gérard Dou ou Dow, peintre d'intérieurs (1613-1675), élève de Rembrandt. — Nicolas Berchem, peintre de paysages et d'animaux (1620-1683), élève de Van Goyen et de J.-B. Weenix.

Étudier cela. Il y a à dire là-dessus à propos des couleurs fortes ou claires qui gardent *leurs tons.* Discuter cela dans Rembrandt. Dans son œuvre d'imagination, parfait. Mais son œuvre imitative !... Pourquoi ? »

*Du même. — Portrait du peintre par lui-même.* — « Charmant, d'une couleur inattendue, riche, claire et puissante. Très joli morceau. Un Meissonier. »

A propos de la *Femme adultère* de Van Eeckhout (1) : « Voilà l'affreuse queue de Rembrandt, la *sauce* et la *juiverie.* Plus rien qu'un procédé, ou plutôt qu'une *recette,* car la main n'y est pour rien. On dirait d'un procédé mécanique pour teindre en roux, *envelopper, monter.* — Cela ferait aimer les *images!* »

*Amsterdam,* 18 *juillet.* — *Un clair de lune* de A. Cuyp (2). — « Un étonnement et une merveille. Grand, carré : la mer, une côte escarpée. Un canot à droite en bas, canot de pêche avec une figure. A gauche, deux bateaux à voiles. Eaux calmes. La lune pleine à mi-hauteur du tableau, un peu à gauche, dans une large trouée de ciel pur. Incomparablement vrai et beau de couleur, de force, de transparence, de limpidité.

« Un Claude Lorrain de nuit, plus grave, plus beau, plus simple, plus plein. C'est absolument *trompe-l'œil,* avec l'œil le plus savant.

« A la bonne heure ! le plus beau Terburg que j'aie jamais vu. (3) Femme en satin jaune et cygne. Robe

(1) Gerbrand Van den Eeckhout, peintre d'histoire et de genre (1621-1674), élève de Rembrandt.

(2) Albert Cuyp a abordé plusieurs genres, paysage, nature morte, animaux, portraits. Né en 1605 ou 1620, mort en 1691, il fut élève de son père. — Voir sur Cuyp, les *Maîtres d'autrefois,* p. 261 et suiv.

(3) Gérard Terburg, né à Zwolle en 1608 ou 1617, mort en 1681, — peintre de figures et portraitiste, élève de son père, visita l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et la France et vécut à la cour de Madrid. — Voyez les *Maîtres d'autrefois,* p. 225 à 228 et 240. — Il s'agit ici probablement de la *Robe de satin.*

blanche brodée d'or. Toque noire. Blonde. Jeune homme tout en sombre, moins une tache blanche au genou. Troisième figure, immobile, de face, derrière. Fond gris sombre. Fauteuil et table grenat. Dessin. Valeurs. Souplesse. Qualité des chairs, des étoffes. Enveloppes. Passages. Douceur et force de tout cela. Naïveté d'observation et de savoir. C'est miraculeux. Tête, poitrine, bras de la femme. Main du (?) repliée, avec la lueur sur le poignet. Fantaisie. Il y a tout. C'est le dernier mot de cet art-là.

« Autre TERBURG *sans prix : la Partie de cartes.* — Trois personnages. A gauche, femme vue de dos, décolletée. Corsage violâtre à fourrures. Jupe de satin blanc. A droite, de face, tenant les cartes, femme à corsage gris ; jupe satin bleu. Le tout galonné et bordé de galon d'argent et d'or. Entre les deux, dans l'ombre, jeune homme à grand feutre, longs cheveux, qui conseille et, de la main, indique la carte qu'il faut jouer. Voir ce paquet des trois mains, la valeur des têtes et leur modelé dans l'ombre. Miracle de nuances délicates. C'est confondant.

« ADRIEN VAN DE VELDE. — *La Cabane.* — Ah ! celui-ci est beau. Sauf la femme, qui est un peu Berchem, et l'homme à cheval, qui est bien mou, c'est tout à fait rare. On n'est pas plus simple, plus gras, plus large. C'est la nature même, avec un don d'en transposer les valeurs incompréhensible. Quand il s'éclaire, c'est un vrai diamant.

« PETER DE HOOCH. (1) — *Le Cellier.* — Très superbe tableau, blond, moelleux, transparent, simple, prodigieusement riche. La tête de la femme de valeur surprenante. Etudier de près cet homme-là : c'est un grand. »

(1) Pierre de Hooch ou de Hoogh, peintre de genre et de portraits (1629-1678), élève, croit-on, de Rembrandt.

*A Madame Eugène Fromentin.*

Amsterdam (18 juillet 1875),
dimanche soir, 10 heures.

« J'aurai besoin de deux jours pour Gand et Bruges, et je te demanderai deux ou trois jours pour Bruxelles où, sans compter une ou deux obligations qui me saisiront, j'ai absolument besoin de revoir le Musée. Je l'ai bien vu, mais n'y ai pris que des notes plus qu'insuffisantes ; et la partie historique, que je veux y revoir, exige un travail serré dont je m'aperçois maintenant. Je me suis ravisé depuis Anvers et fais un beaucoup meilleur travail. J'ai visité ce matin (je te le disais, je crois) les deux galeries *Six*. Ce sont les descendants directs, divisés maintenant en deux branches, de l'ami de Rembrandt. L'une des branches habite encore la maison du bourgmestre, et les tableaux que j'ai vus là, admirables de choix, de conservation, de rareté pour la plupart, n'ont peut-être pas quitté les murs depuis deux cent cinquante ans. C'est fort curieux et fort beau. J'y ai passé toute la matinée et puis me vanter d'y avoir sérieusement pioché et appris. Dans l'après-midi, visite au Musée ; mais je commençais à n'y voir que d'un œil...

« Je n'irai à Harlem qu'après-demain, parce qu'on me dit que mardi j'entendrai en même temps un orgue célèbre ici comme celui de Fribourg. Dois-je entendre l'orgue ? Enfin, je me déciderai demain matin. Le trajet est de vingt-cinq minutes et, en deux ou trois heures, j'aurai vu, je crois, les *Franz Hals* autant qu'ils le méritent...

« *Lundi matin.* — REMBRANDT m'empêche de dormir.

Il est ici représenté par deux de ses œuvres les plus fameuses, et ces œuvres, fort extraordinaires, me laissent cependant assez froid. J'ai donc un double motif pour l'étudier tout à fait à fond, ici plutôt qu'ailleurs : le premier, c'est que les œuvres sont de toute importance ; le second, c'est qu'entre les portraits de la collection *Six*, également célèbres, et ceux du Musée, il y a selon moi un monde, et que je voudrais bien savoir au juste et *démontrer* à quel moment de sa carrière il a eu raison, au commencement ou à la fin ? Je suis, sur ce point, d'un avis contraire à tout le monde : c'est inquiétant ; et c'est précisément ce désaccord qui m'occupe et m'occupera jusqu'à ce que j'en aie le cœur net.

« Adieu, chère, tu vois dans quel ordre de préoccupations et de recherches je vis exclusivement. »

« *Au Musée* (1), *dimanche*, 2 *heures*, 18 *juillet*. — Tout homme qui a une *manière* engendre une fâcheuse école, non par ses qualités, mais par ses défauts, comme une difformité qui se transmet par héritage. Une belle taille, de beaux traits, se remarquent moins quand ils passent du père aux enfants qu'une bosse, une laideur ou du rachitisme : tel est le cas de l'école Rembrandt. Que de faux Rembrandt, comme de notre temps il y eut de faux Delacroix et de faux Decamps ! Il n'y a pas de pseudo-Cuyp, ni de pseudo-Paul Potter, ni de pseudo-Ruysdaël. On imite Hugo, Ronsard, même d'Aubigné, Musset quand il écrit mal, on n'imite pas Molière, Pascal, La Bruyère, ni Racine, et, quoi qu'on ait pu dire, on n'imite pas Voltaire. On ne copie que la manière de faire et d'autant plus aisément qu'elle de-

(1) Note extraite des *Carnets de voyage*.

vient plus indépendante de la manière de sentir et n'est plus qu'un procédé. »

*A Madame Eugène Fromentin.*

Amsterdam, lundi (19 juillet 1875).

« Ce matin, j'ai vu longuement une collection qui doit être annexée plus tard au Musée (*musée Van der Hoop*) et qui contient, au milieu d'une foule de jolies choses, une douzaine de morceaux rares. Tout à l'heure, j'ai visité le Musée zoologique. C'est le Jardin d'acclimentation et le Jardin des plantes combinés, avec un soin, une propreté, des commodités pour le public et un bien-être pour les animaux, absolument inconnus à Paris, où cependant nous avons plus de goût, autant de ressources, où nous devions avoir autant d'argent. Comme partout ici, grand café couvert et en plein air, et musique dans l'après-midi. Il y avait foule et foule élégante.

« Ce Franz Hals que je vais voir à Harlem est un bon et habile peintre de portraits, contemporain de Rubens, qui jusqu'à présent avait passé pour un homme expert mais secondaire, et que notre jeune école française a, depuis quelques années, ressuscité en même temps que l'Espagnol Goya (1). Pour la justification de certaines doctrines et de beaucoup d'imperfections, elle n'a pas été fâchée de les prendre pour chefs de file, et de faire d'eux des hommes de génie, qu'ils ne sont pas du tout. Il faut donc que je le connaisse à fond, de mes

(1) Franz Hals, peintre de figures et portraitiste, né à Anvers en 1580 ou 1584, mort en 1666, élève de Carl Van Mander. — Voyez sur lui les *Maîtres d'autrefois*, p. 299 et suiv., 303 et suiv.

yeux. Il est tout entier et abondamment à Harlem...

« Parle-moi donc un peu en détail de notre cher Trésor (1) qui me manque, va ! Comment est-elle? plus grosse, plus forte, plus ingambe? aussi gaie?

« Trouverai-je un changement?

« Dimanche, en allant au port, j'ai rencontré un bébé d'un an ou dix-huit mois, marchant à peine, et poussant devant elle une petite voiture, suivie de sa famille : des braves gens de magasin. Je me suis arrêté pour la regarder, apparemment avec tendresse, car le père m'a dit bonjour en souriant très bonnement. Il aura bien vu que j'étais quelque chose comme lui, père, ou grand-père.

« J'ai travaillé ce soir avant le dîner dans ma chambre. Je crois bien que je ferai quelque chose. Sera-ce bien, mal, nouveau, erroné? Dans tous les cas, ce sera moi.

« Adieu, chère... Bonne nuit, mes enfants ; tous en bloc, je vous embrasse tendrement. A toi, chère.

« Eugène. »

*A la même.*

Amsterdam, mardi (20 juillet 1875).

« Il est cinq heures passées, je reviens de Harlem... J'ai fait ce que je voulais faire et vu très suffisamment ce que j'avais à voir, et je suis fort content. Ce que je connaissais de Hals ne suffisait pas, tant s'en faut, à me donner une juste idée de sa valeur, qui est considérable, au point de vue du métier pur. J'ai pris pas mal de notes, et je crois que j'ai sur ce maître, peu connu en son

(1) Sa petite-fille.

entier, et sur ses imitateurs de nos jours, un chapitre tout prêt, intéressant.

« Et puis j'ai entendu l'orgue. Il est magnifique, tient toute la hauteur de la vieille église, jusqu'aux voûtes. C'est un monument somptueux, et d'une sonorité en même temps que d'une étendue rare.

« Mais, devine quel est le premier morceau qui m'a accueilli, quand je suis entré dans ma stalle et que j'ai pris place à côté d'un vieil Anglais, qui, par parenthèse, m'aurait bien distrait, si je n'avais été très particulièrement attaché? — L'andante de la douzième sonate de Mozart, ce dont j'ai raffolé; tu sais, ce que *mon cher mignon*, mon *petit David*, jouait à son vieux père un peu maniaque quand il était dans ses humeurs noires (1).

« Après cela, *le Doux martyre* des *Noces*. J'étais ravi. Si j'avais à te dire tout ce que j'ai pensé, ce serait bien long, quoique cela n'ait duré que quelques minutes. J'ai demandé quel était l'exécutant qui faisait dire de si jeunes et si douces choses à ce grandiose instrument. On m'a dit que c'était un enfant de dix-sept ans qui venait de succèder à son père, mort il y a deux mois, et qui promet de devenir un grand musicien.

« J'ai bien fait d'aller à Harlem aujourd'hui, et c'est un plaisir que je ne donnerais pas pour beaucoup de florins.

« Ce paragraphe est pour Marguerite, car l'andante de la douzième sonate, c'est maintenant déjà sa première jeunesse et mon ancien temps (2).

(1) Eugène Fromentin aimait la musique claire et distinguée. Mozart était son maître préféré.

(2) *Carnet de voyage :* « L'orgue de Harlem. Andante de la 12e sonate de Mozart et *le Doux Martyre* des *Noces*. Voilà donc encore une langue universelle, avec le battement du flot sur la grève de Scheveningue. »

« J'ai bien examiné ma carte et mon guide : je ne laisse derrière moi rien *d'indispensable;* au point de vue historique, j'aurais dû voir plus, mais ceci ne me regarde pas. »

« [*Harlem,* 20 *juillet*] (1). — C'est à Ruysdaël qu'on pense le plus et sans cesse. Les autres sont trop italiens avec leurs ciels orangés, ou d'azur net, et leurs fonds en amphithéâtre. Le grand naïf, le pieux observateur, le grand portraitiste *inspiré* de la Hollande, c'est Ruysdaël. Quel dommage qu'il ait été réduit à faire faire ses figures par ses spirituels amis !

« Les plus belles études de Van de Velde sont spirituelles et vraies, plutôt qu'ingénues et fortes. Ses tableaux sont décidément du Karel et du Berchem. Karel est peut-être plus particulier.

« Franz Hals. — Manet s'est évidemment inspiré de la dernière manière, mais avec un œil moins juste, un sentiment de la nature bien inférieur (ai-je besoin de le dire?). L'imita-t-il de plus près? Pourquoi donc imiter les défaillances d'un homme de quatre-vingts ans quand on ne les a pas et faire croire à de la sénilité quand on est si jeune (2)?

« Presque tous les défauts des grands artistes sont le fait de leur précipitation, de leur insouciance, de leur négligence ou d'un faux système. Il est clair que ce

(1) Note extraite des *Carnets de voyage.* — Voyez *Maîtres d'autrefois,* 6e édit., p. 243, sur Ruysdaël, et p. 300 sur Franz Hals et l'école de Manet.

(2) Ailleurs, sur une toile de Franz Hals : « Quel coup de brosse !... Décidément, trop à la mode. » — En marge du *Catalogue du Musée d'Amsterdam* : Franz Hals. *Un Homme joyeux.* « Quel animal ! Du talent, beaucoup. Mais quel farceur ! » — *Du même : Portrait du peintre et de sa femme.* « Joli. Vivant. Trop spirituel. Trop de main. Celui-ci pourtant un peu plus sage. Et néanmoins papier peint (Manet). — Le voir à Harlem et le définir nettement. »

sont des traits imparfaits, d'accent plus facile à saisir ; aussi est-ce toujours par là qu'on les copie.

« On copie la *suie chaude* de Rembrandt, les abus de Rubens, ses reflets de pourpre et ses demi-teintes bleues ; on exagère encore la rondeur ronflante de ses contours. De Franz Hals, on prend les indications sommaires, les coups de brosse rapides. Seulement, au lieu de se tenir juste dans le sentiment du geste, de la forme et de la couleur, on les donne à tort et à travers. Ils ont des yeux et une main qui ne savent ni bien voir ni bien manier leur outil.

« Et, parce que leur palette est plus sommaire et se réduit à deux couleurs, noir et blanc, et à quelques valeurs justes, on crie à la nouveauté, et les voilà des homme originaux !

« Mais rien n'est nouveau sous le soleil. Voulez-vous de l'archaïque ? — Allez voir Van Eyck, Memling, Orley, tant d'autres ! etc...

« Et, finalement, voulez-vous voir à son origine et dans sa perfection écrasante l'art des néo-naturalistes, allez voir Hals. »

*A Madame Eugène Fromentin.*

(21 juillet) ce mercredi, 5 heures.

« Je rentre de ma course aux environs... Je ne suis pas mécontent de ma promenade... J'avais emmené avec moi le jeune fils de Flameng, que j'ai retrouvé ce matin au Musée avec son père. C'est un charmant grand enfant de dix-neuf ans, déjà peintre fort doué, ayant beaucoup vu, beaucoup lu, et qui va devenir à la rentrée un de mes élèves certains, et, je crois, bien

*préparés*, s'il tient ce que les apparences promettent. Il est toujours en course par ici avec son père, connaît la Hollande comme Paris, et m'a intéressé...

« La campagne est jolie, ne m'a pas révélé grand chose de nouveau, mais m'a montré de plus près et plus en détail ce que je connaissais déjà... »

### *A Madame Alexandre Billotte* (1).

Gand (22 juillet 1875), jeudi soir, 9 h. et demie.

« Un seul mot, chère bien-aimée fille, car vraiment je n'en peux plus... C'est un odieux voyage, sans qu'il y paraisse sur la carte, que ce trajet d'Amsterdam à Gand : dix heures et demie de route... Heureusement que, pour me consoler pendant l'arrêt d'Anvers, j'ai pu me faire conduire à la cathédrale, où j'ai revu, bien vu, et bien fait de revoir les Rubens.

« Enfin, à six heures et demie passées, j'étais à l'hôtel.

« Me voici donc dans cette vieille ville qui a été un moment le Paris des émigrés, et où, tu sais, M. de Chateaubriand trouva *la* royauté *si* ridicule. Ce doit être un séjour mortel. Ce n'est plus la Hollande, et ce n'est qu'un diminutif de Bruxelles dans ses parties nouvelles. La vie moderne s'est introduite comme elle a pu dans la ville ancienne et l'a gâtée sans la transformer. Ce qui est d'aujourd'hui est médiocre à côté de Bruxelles, surtout à côté de la Haye. Ce qui est d'une autre époque y subsiste par fragments intéressants, plus nombreux même que je ne le croyais, mais se voit mal et me paraît mal encadré. Quelques monuments

(1) Fille d'Eugène Fromentin.

superbes de vétusté, de noirceur, infiniment respectables par leur âge et par leur histoire : c'est le vieux béguinage que j'ai contourné dans la nuit, l'hôtel de ville et les églises centrales. C'est pour les églises que je viens ici, à cause de quelques morceaux de peinture uniques. Je recommencerai dès demain matin...

« Comment ! j'ai oublié le 20 juillet (1) ! Comment, moi, ton père, mon mignon, j'ai oublié de te souhaiter ta fête et célébrer tes heureux vingt et un ans ! Et cependant, ta mère te le dira, mardi 20, à Harlem, par un hasard qui, vivement, m'a rappelé des souvenirs très *chers*, tout le jour j'ai pensé à toi plus particulièrement qu'à aucun autre. Je crois même que dans l'église je n'ai pas été loin de m'attendrir. Et mon cœur, vraiment ému, ne m'a pas dit qu'il y avait, en effet, de quoi m'émouvoir ce jour-là ! — Pardonne-le-moi, mon mignon, tu sais que je t'aime bien... »

« *Bruges, 24 juillet* (2). — *Adoration des mages*, de Rubens. — De pure décadence. Un souvenir de sa couleur, de sa composition, de sa manière, mais si lointain !... C'est fini.

« Cathédrale. — Memling (on dit Bouts ?) (3). *Martyre de saint Hippolyte*. — Superbe. Fond gris, tout en valeur claire ou forte sur le fond gris.

« *Les Donateurs*, — volet de gauche peut-être le plus beau. Lui, noir à manches violettes. Elle, tout noir avec large boucle de ceinture d'or.

(1) Anniversaire de la naissance de Mme Billotte.

(2) Note extraite des *Carnets de voyage*. — Voyez *les Maîtres d'autrefois*, notamment p. 417 et suiv. sur Van Eyck et Memling.

(3) Hans Memling (1430-1495), qu'on a appelé le Raphaël de l'art flamand, peignit des portraits et de grandes compositions religieuse. — Thierry Bouts (1410-1475), peintre de figures, vécut surtout à Harlem et à Louvain.

« Van der Meer. *Passion.* — Plus gothique par le faire, moins par le mouvement. Les tons nuancés, irisés, au lieu d'être pleins ; clairs (rosâtre, violâtre, jaunâtre) au lieu d'être forts.

« Très beau triptyque de Pierre Porbus, de 1559. — Très italien ; de couleur forte et blonde. Beaux types du temps. Portraits, certainement. La partie *idéale* est la plus faible : ainsi le Christ et le saint Jean. Exécution savante.

« Sacristie. — *Vierge*, de Jean Van Eyck (1). — Bleu sur fond d'or. Tête extrêmement faite. Expression très pathétique ; petites larmes coulant sur les joues. Très au-dessous de Memling.

« Savoir la date de l'*Adoration des mages*, de Van Eyck (Musée de Bruxelles). Il y a là l'origine de Memling (de même que le grand triptyque de Gand).

« Académie. — Memling. *Saint Christophe.* — Beau, mais dur, terne, moins beau de beaucoup que la *Sainte Catherine* de Saint-Jean. Les volets plus beaux que le panneau central, surtout celui de droite, le donateur et ses fils. Le donateur en rouge, ses fils noir et rouge. Saint Guillaume rouge. Belle tête du premier des fils. Le saint Guillaume casqué en noir.

« Jean Van Eyck. — *Portrait de sa femme.* — Ni belle ni laide, en rouge, bordée de fourrure. Coiffe blanche de toile tuyautée. Visage en valeur sur le blanc. Trait vigoureux. Très plein de ton. Doit être très ressemblante. On dirait un Holbein. — Très intéressant.

« Rien dans Van Eyck de l'onction de Memling. Pas plus nature, mais plus réel. L'autre est naturel et plus idéal, comme qui dirait un *Luini* des Flandres. Il a un type entrevu, rêvé, candide et un peu long, grave, ingénu.

(1) Jean Van Eyck (1384-1441), peintre de portraits et de sujets religieux.

« Le triptyque de Saint-Jean est, sous tous les rapports, une merveille. »

*A Madame Eugène Fromentin.*

Gand, 25 juillet, dimanche matin.

« Je crains d'avoir à Bruxelles deux dîners, l'un chez M. Gallait, *le roi des peintres belges,* l'autre, chez un ami de Portaëls ; cela m'ennuie, car j'ai pas mal à faire. Et c'est pendant ces derniers jours, avec le secours du Musée, que j'aurais à mettre en ordre beaucoup de documents nécessaires.

« Il y a un tel tohu-bohu dans ma tête, de noms, de dates, de tableaux et de musées, de couvents, d'églises, qu'il faudra quelque temps pour que le classement s'opère. Cependant j'ai fait de mon mieux. Il y a, je crois, un certain intérêt et pas mal d'acquisitions *personnelles* au fond de ce désordre. Quand et comment, sous quelle forme le résultat se produira-t-il? nous verrons.

« Excepté mes nuits que je me réserve, car c'est là, tu le sais, mon plus grand besoin, il me serait difficile de faire tenir davantage dans mes journées.

« *N'attends point mes notes.* Mes notes ne sont rien, pas lisibles, à peine déchiffrables ; ce sont d'abondants *mementos* sur des pages d'album, l'équivalent des croquis que je fais d'après nature. Et tu sais que ce n'est pas en face des choses que je brille... Je suis content de ma journée de Bruges... J'ai pu voir *tout* bien, et à deux reprises l'hôpital Saint-Jean, la chose importante. J'en rapporte un souvenir exact et qui ne me quittera plus...

« Ce matin, je vais au Musée, je retourne à la cathé-

drale. Après-midi, j'assiste à une grande fête musicale, donnée par la Société des Chœurs belge. La fête aura deux journées ; bien entendu, je n'assisterai qu'à celle-ci. On y joue les *Saisons* d'Haydn. Je me paie ce plaisir artistique d'un autre genre ; le roi y sera. »

« *Gand. Cathédrale* (1). — VAN EYCK revu ce matin lundi. L'ensemble est vraiment superbe, surtout pour les yeux, de toute richesse. Aspect général rouge cramoisi et or, avec des accidents de couleurs variées qui enrichissent l'harmonie. C'est combiné comme le plus beau des tapis persans et, ce qu'il y a de mieux, c'est que les couleurs ont le même principe que dans les tapis et que leur *assortiment* donne aussi l'impression d'une harmonie tout entière.

« Beaux panneaux du sommet. Le grand rouge au centre, flanqué de bleus nuancés à droite (la Vierge) et de vert à gauche.

« Le Père Éternel, roi asiatique, assyrien, avec sa tiare somptueuse à bouts tombants, sa barbe en pointe, ses yeux écartés dans un large visage vineux.

« La Vierge est laide. Les anges sont grimaçants et laids, *distraits*, sans extase, sans inspiration, sans idéal. Ils sont bien habillés de damas noir ramagé d'or.

« Le panneau central éclatant, avec sa fourmilière de petites figures si bien distribuées par compartiments de couleurs. Le groupe des évêques, à ce point de vue, est le plus beau.

« Le groupe de droite, le plus intéressant pour les types : hommes trapus, *barbus*, froncés, rechignés ; bouches pincées sous de lourdes moustaches, lèvres inférieures saillantes, boudeuses, faisant la moue. Beau-

(1) Note extraite des *Carnets de voyage*, ainsi que celles qui suivent. — Voyez *Maîtres d'autrefois*, p. 422 et suiv.

coup de poils autour de ces têtes peu avenantes. Les abbés gras, rasés, *distraits*, pas une tête à la Memling.

A Bruxelles, après avoir contemplé une *Vierge* de Jean Van Eyck qu'il a trouvée « de toute puissance comme ton et de toute richesse dans la force », Fromentin s'écrie : « Quand on regarde Holbein en sortant de là, c'est un moderne. »

« *Bruges.* — MEMLING. *Le Mariage de sainte Catherine.* — Hôpital Saint-Jean. Deuxième visite en sortant de l'Académie. — Aussi beau, matériellement parlant, que le Van Eyck de l'Académie (*la Vierge au donataire*) ; mais étonnant de détails exacts et de minutieuse observation d'après nature ; mais une élévation, une candeur d'attitude, de gestes, de physionomies, une beauté de contours et de traits, une suavité de regard que l'autre n'a pas.

« La sainte Catherine est exquise. La main à l'anneau admirable de délicatesse féminine et de dessin. Tête adorable avec son petit diadème d'or et de pierreries, et son voile comme une eau limpide sur le front. Manches de velours rouge cramoisi. Robe à corsage échancré et collant, terminée par une jupe à grands ramages noirs et or.

« Derrière, saint Jean debout, grave et doux (un *homme*, doux et triste), en noir violet. Belle tête dans la demi-teinte, d'une exécution veloutée. Nez long, barbe rare et brune. Si bien derrière sainte Catherine !

« Vierge rouge à la Van Eyck, et bleue, moins jolie, tête un peu en museau, bouche pincée, longs cheveux crépelés.

« Joli petit ange souriant qui joue du clavecin (noir et or, manches blanches).

« Autre petit ange en bleu très tendre.

« Sainte Barbe. Robe verte, manteau grenat. Livre à la main, avec étoffe bleue au dos. Jolie tête droite à cou

droit, nuque haute et fine, petites lèvres serrées et mystiques, yeux baissés sur son livre. Jolie comme tout ; une délicieuse femme, tournant à la sainte, quasi un ange.

« Derrière, l'abbé donateur en rouge tenant un saint-ciboire, de face ; tête de Christ à barbe en pointe.

« Tout cela vivant d'une vie profonde, sereine et recueillie ; pas trace de passion, de sentiment humain. La vie n'y laisse aucune trace, sinon le souffle pour animer les têtes, l'âme dans les yeux. C'est la pure béatitude, sans extase mystique, sans regards au ciel ; la pensée intérieure, *reposée*, sans trouble. C'est tout à fait unique.

« Tronc à fond ramagé d'or avec colonnes noires. Portique à colonnes noires ou de marbre rouge. Entre les colonnes, ciel pur, dégradé du blanc au bleu comme une aurore froide sans nuées, mais pour ainsi dire sans flammes. Horizon de villes, places à perspective haute, avec épisodes de la vie de saint Jean.

« Parquet de marbre gris et rouge. Sous les pieds de la Vierge, tapis d'Orient un peu trop frais et qu'on dirait aujourd'hui de fabrique moderne.

« Le modèle des têtes est exquis ; sans ombre dans les deux saintes ; enveloppé de demi-teintes et non pas plus pur, mais plus accompagné de clair-obscur, dans le Donateur et dans saint Jean. Ton fort. Couleur énergique, d'un beau choix. Richesse extrême.

« Ces gens n'avaient sous les yeux, croirait-on, que des étoffes précieuses, fines et du plus beau tissu ; et ils jugeaient que parmi les tissus qu'ils avaient à peindre il n'y en a pas de plus pur, de plus uni, de plus dense et de plus fin que l'épiderme humain quand il couvre un visage, des épaules, un corps de femme.

« De là leur peinture lisse, pure et jolie. Il n'y manque qu'une largeur et une souplesse de bord pour être parfaite.

« Pourquoi donc des pâtes épaisses et grossières ?

« *La Châsse de sainte Ursule* (1). — Merveilleuse miniature, mais miniature. Infiniment curieuse. Me touche moins.

« Comment l'un et l'autre (*Mariage de sainte Catherine*) sont-ils de 1479, tant il paraît y avoir de distance entre les deux ?

« Jolie tête du panneau de droite, mais ne vaut pas la tête et le *cou* un peu gonflé de la sainte Catherine.

« Toutes : *front très haut, un peu bombé*, presque pas de sourcils.

« Pas une contraction dans ces traits sublimes.

« Penser que c'était un soldat de Charles le Téméraire, qui avait vu Morat, Granson et Nancy, et qui venait, un soir d'hiver, dit la légende ou l'histoire, tout éclopé, n'ayant plus ni sou ni maille, frapper à la porte hospitalière de ce couvent.

« Belle tête tranquille de *Saint Jean à Pathmos.* — Ses deux mains sur ses genoux, tenant son livre ouvert et sa plume, il regarde paisiblement devant lui, les yeux vers un haut horizon, et dans le fond se déroulent les visions de l'Apocalypse.

« Même différence entre Van Eyck et lui dans les deux volets à portraits.

« Religieuses en noir et blanc, avec sainte Agnès et sainte Claire. Ombres portées des deux saintes sur le mur à ogives du fond, un léger clair-obscur autour de leur tête et de leurs vêtements noirs.

« L'autre volet : également figures toutes noires, sauf saint Jacques le pèlerin en bleu verdâtre clair. Même clair-obscur derrière le saint Jacques.

« Volet de droite de *l'Adoration.* — Deux têtes de

(1) Voyez *Maîtres d'autrefois*, p. 417 et suiv., notamment p. 432.

femmes, dont une vieille surprenante de réalité, *sans laideur*.

« Quelle était la société de ce temps-là? Se la représente-t-on, deux ans après la bataille de Nancy? En Italie, c'est beaucoup plus clair.

« Court aperçu de l'état social, artistique, littéraire, en Italie à la même époque. Qui écrivait? Qui peignait? Qui gouvernait à Florence, à Ferrare, à Padoue, à Milan? Qui était pape? En 1479, date de la Sainte Ursule et du triptyque.

« Mais à Bruges, dans le fond de ce couvent?... Quelle nuit tout autour? On sort du moyen âge historique et on y est encore par l'état moral et social. Quelles mœurs? Quelle langue? Y écrit-on? Quelle était la cour d'un duc de Bourgogne à côté de la cour d'un prince italien?

« Le *savoir*, le bien voir et le bien dire en deux pages. La vie des moines et des couvents de femmes. Les abbés; les prieurs. La discipline, les longues prières. Le régime de la vie monastique entre ces murs sombres, ces murailles closes, derrière ces guichets, dans ce carrefour étroit, tel qu'il est aujourd'hui, à l'ombre de la haute et noire église de Notre-Dame, ces petites places désertes, froides et humides, où l'herbe pousse, où ne passe plus personne, où passaient qui et quoi, les gens d'Église, les dévôts, les processions, les enterrements, au bruit des cloches et des carillons.

« A l'extérieur, la turbulente, violente cité, toujours en révolte, toujours en lutte et en armes. Le Beffroi à deux pas, immense forteresse, crénelée, armée, défendue, observatoire de guerre et refuge imprenable.

« Les fabriques, les industries, le commerce. Grand luxe, grande richesse, immense négoce.

« Cour des ducs de Bourgogne au commencement du

quinzième siècle. C'est là le berceau de l'École flamande, et c'est là que pousse et fleurit tout à coup ce pur et charmant esprit de Memling.

« Pas de scènes tragiques comme on s'est plu à en représenter depuis. Pas d'écartèlement, pas de poix bouillante, pas de poignets coupés, pas de corps nus sur des chevalets, dont on enlève la peau ; pas de bourreau. Une vieille et touchante légende : sainte Ursule ; et l'éternelle histoire du Christ et de sa mère. Ce que les âmes pieuses croyaient et ce qu'elles adoraient ; ce qu'on lisait dans les missels, ce qu'on racontait dans les églises, ce qu'on aimait à voir reproduire dans les images.

« Pur art chrétien, sans mélange, sans contact avec les beautés de l'art païen ; et cependant presque sans mysticisme, tant la forme humaine y est observée dans sa grâce et sa beauté vraie !

« Ici pas de saint Jean qu'on prendrait pour un Bacchus ; pas de Vierge et pas de sainte Élisabeth avec le sourire étrangement païen d'une Joconde ; pas de prophètes ressemblant à des dieux et philosophiquement rapprochés des Sibylles ; pas de mythes, pas de symboles. Il n'est pas besoin d'exégèse et de pénétration bien savante pour expliquer cet art sincère, ingénu, de pure bonne foi, de naïve croyance. Il dit ce qu'il veut dire avec la candeur d'un simple et l'adorable simplicité d'un enfant. Il peint ce que l'on révère, ce que l'on croit, comme on y croit. Jamais art ne fut plus près de sa source, plus absolument intègre en son inspiration.

« Il ne regardait donc pas ce qui se passait sous ses yeux ; il ne se souvenait donc plus des champs de bataille ; il oubliait donc tout, violences, brutalités, massacres, représailles, bruits du champ de bataille,

bruit des rues. Les hommes ne sont point armés. Des moines, des abbés, des pèlerins, des saints. »

*A Madame Eugène Fromentin.*

Gand, 25-26 juillet 1875, lundi matin.

« La fête d'hier a été belle, intéressante, mais longue. Après trois heures et demie de musique, je m'en suis allé : il était six heures et demie.

« Le roi et la reine ont été fort applaudis. Il y a longtemps que je n'avais entendu crier : Vive le roi ! J'étais bien placé, près de leur loge, et les voyais à merveille.

« Je suis encore de ces gens à qui il ne déplaît pas de voir une personne royale, quand cette personne est un galant homme, dévoué à son pays et aimé de son pays. Cependant il ne faudrait pas croire que la Belgique est dans son âge d'or ; ici, les questions politiques sont secondaires, mais les passions religieuses sont extrêmement vives. Il y a même des gens qui prétendent qu'un jour ou l'autre elles mettront le pays en feu. Sommes-nous très aimés dans ce pays qui nous ressemble comme un frère cadet? Par politesse on dit que oui. Les Belges sont en effet de ceux qui ont pour nous le plus de sympathie, ayant avec nous le plus de ressemblance, mais ils disent qu'après la dernière guerre, nous nous sommes montrés des ingrats. Leurs femmes ont été, paraît-il, d'un dévouement parfait pour nos pauvres soldats réfugiés et nous les aurions appelées des *poseuses d'emplâtres*. Ce mot célèbre, on me l'a déjà répété bien des fois, et s'il est exact, *ce n'est pas joli*.

« Adieu, chère, je vais retourner à la cathédrale,

où je suis *vainement* allé hier *quatre fois*, pour revoir le Van Eyck. Tu n'as pas idée des habitudes adoptées dans ces églises des Flandres et du trafic qu'ils font avec leurs tableaux *voilés*, comme ils disent. Ma parole d'honneur, la *sacristie* est dégoûtante, on peut bien penser cela sans manquer de respect à l'Évangile...

« Je suis allé à la cathédrale : impossible. — J'y retourne. C'est à crever de rire. Et si tu voyais la tête du sacristain !... »

*A la même.*

Bruxelles, 27 juillet 1875, mardi matin.

« Avant tout, avant d'écrire le premier mot de mes notes, si j'en viens là, il faut que je connaisse à peu près bien mon histoire de ces deux pays. Il est impossible de parler *des hommes* et de les bien comprendre, de les bien définir, eux et leur talent, si l'on ne voit pas nettement le milieu moral, politique, social, contemporain. Il est également indispensable de savoir synchroniquement ce qu'on faisait en Italie à la même époque, en France, et, depuis Philippe II, en Espagne.

« Les artistes flamands et hollandais, sauf Rembrandt et quelques-uns, ont été de grands promeneurs. La manie de l'Italie les avait tous plus ou moins saisis. Ils allaient en Espagne, en Angleterre, et c'est de ces relations continuelles que sont nées les différences et les altérations qu'on remarque dans leur école. De sorte que pour un mot, une ligne, une demi-page glissée de temps en temps, il faut que je lise non pas beaucoup, mais pas mal, et que je sache non pas tout, mais certaines choses *bien*.

« J'emploierai à cela mes soirées de vacances.

« J'ai lu la *Vie de Rubens*, par Alfred Michiels, un critique franco-belge qui ne manque pas de crédit (1). Il est informé, il sait, mais il reste tout à dire après lui. Je vais lire également les livres de *Bürger* sur la Hollande, le meilleur sans contredit des écrivains d'art contemporains (2). Les extraits que je connais de ses livres me font penser qu'on peut également sans crainte dire son mot après le sien.

« Si j'acquiers la certitude que la matière, qui paraît épuisée, demeure encore nouvelle (ce qui *a priori* est vrai pour toutes choses), certainement je me risquerai.

« Bref, mon voyagge m'aura appris qu'il y a là un sujet charmant, probablement nouveau, si l'on a l'esprit de le renouveler, et confirmé dans le désir de tailler ma plume. Seulement je ne crois plus me sentir ni l'entrain, ni cette certaine manière imprévue de voir les choses que je possédais jadis, et j'ai peur non pas de mon sujet, mais de moi.

« *Mercredi* 8 *heures* (28 *juillet*). — Jeudi (demain), à deux heures, juste à l'heure où je devais partir, car c'était fixé, le roi vient visiter le Musée, qu'il n'a pas vu depuis sa réorganisation. Grands branle-bas et préparatifs. Il y est reçu par le bureau de l'Académie et la commission des Beaux-Arts, auxquels s'adjoindront, sur invitation, quelques autres personnages.

« Gallait et Portaëls, tous les deux de l'Institut de

(1) Alfred Michiels, né à Rome en 1813 de parents français, mort à Paris en 1892, critique d'art estimé, étudia particulièrement les peintres flamands. L'ouvrage cité par Fromentin où est intitulé *Rubens et l'Ecole d'Anvers* (1854).

(2) Wilhelm Burger (Théophile Thoré, 1807-1869), critique d'art, ami de Pierre Leroux, de George Sand et de Proudhon, avait déjà publié ses *Guides en Belgique et en Hollande* et son étude sur *Rembrandt, l'homme et l'œuvre.*

Belgique, avec qui je dînais hier soir, m'ont fait hier porter sur la liste des invitations et m'ont exprimé le désir le plus amical et *le plus pressant* de m'y voir. Gallait qui, comme directeur annuel de l'Académie, recevra le roi, *veut* me présenter à lui. Après beaucoup de refus de toute nature et non moins d'hésitation, j'ai cru devoir accepter une offre très gracieuse et très flatteuse... Il m'a paru que les motifs que j'aurais pu donner pour m'y soustraire ne pouvaient qu'être assez *mal compris*, et j'ai cédé.

« J'avais passé hier toute ma journée au Musée, et fait les deux tiers à peu près de ma besogne. J'y retourne ce matin, à l'instant. A dix heures, je vais à la galerie du duc d'Arenberg où je suis attendu par le conservateur.

« Il est impossible d'être plus parfaitement gracieux que ne le sont Portaëls et Gallait. Nous avons dîné hier tous les trois au restaurant, et nous sommes restés à causer les coudes sur la table jusqu'à onze heures et quart. Demain, je crois (j'en suis honteux), Portaëls organise chez lui un grand dîner également en mon honneur.

« Je cours au Musée...

« Au Musée du Palais d'Arenberg, le conservateur (M. de Brun), très expert en fait d'art, surtout en fait de Rubens, vient de me déclarer que si je n'avais pas vu (et je n'avais pu le voir) *la Pêche miraculeuse* de Rubens, j'avais négligé ce que la Belgique possède de plus parfait de ce grand homme.

« Je déjeune quatre à quatre et je cours à Malines (trente-cinq minutes de chemin de fer par l'express). Je serai rentré à cinq heures et demie.

« Je rencontre ici un empressement et des égards auxquels je suis très sensible. »

### *A Monsieur Charles Busson* (1).

Bruxelles, ce vendredi 30 juillet (1875),
au matin.

« Cher bon ami,

« Mon voyage est fini. Je quitte Bruxelles aujourd'hui à deux heures et demie. Ce soir, un peu après neuf heures, je retrouverai mon monde, moment attendu de part et d'autre avec impatience...

« Je ne suis pas fatigué, je vais même mieux. J'ai même, je crois, engraissé, et je suis très content du pays, des choses, des musées, et pas trop mécontent de moi. Je n'ai pas tout vu, tant s'en faut, mais j'ai vu l'important, et bien vu : Bruxelles à deux reprises et longuement (le Musée en vaut la peine), Anvers, la Haye, Amsterdam, Harlem, Gand, Bruges, Malines, enfin ce que les étrangers visitent et ce qu'un peintre doit étudier de très près. J'ai eu des surprises, des étonnements, des déceptions, et aussi des admirations très vives. Rubens grandit à chaque pas qu'on fait dans ce pays, dont il est la plus incontestable gloire et où il règne souverainement. Rembrandt ne grandit pas, quoi qu'on en dise, et, à part quelques morceaux admirables dont on parle moins que des *fameux*, il étonne, me choque un peu, m'attache et ne me convainc pas. Voilà les deux grands noms, en y ajoutant Van Eyck et Memling, qui, à leur date, et le second surtout, sont deux génies.

« Ruysdaël, Cuyp et Paul Potter y sont ce que nous les savons, les premiers dans leur genre. Ruysdaël surtout, par des œuvres plus inattendues et de toute beauté, s'y classe hors ligne, au rang qu'il doit occuper :

(1) Publiée par M. Louis Gonse, ouvrage cité, p. 176.

le premier paysagiste du monde, avec, et peut-être avant Claude Lorrain. Il n'y a plus ici d'Hobbema qui tienne. Hals y est inédit et tout à fait exquis. Quant à la petite, charmante et fourmillante École hollandaise, on la juge à Paris presque aussi bien que sur place, avec cette différence que, ici, les degrés, les rangs s'établissent d'une façon plus nette, et que tel homme, par exemple Van de Velde, que nous serions tentés de mettre au premier, ne vient qu'à peine au second, et encore !

« J'ai aperçu la campagne plutôt que je ne l'ai visitée, mais je la connais et je la sais bien. J'ai passé ma vie dans les églises, les musées et les collections particulières, et je puis dire que j'y ai beaucoup, mais beaucoup travaillé. D'un voyage de repos j'ai fait, je m'en doutais, un voyage de pur travail ; mais ce travail, d'un genre tout nouveau, m'a distrait et reposé, ce qui est l'essentiel.

« En ferai-je de meilleure peinture ? Je ne le crois nullement ; mais j'aurai appris et je connaîtrai à fond certaines parties de notre histoire de l'art, que je me reprochais d'ignorer.

« Bien entendu, je ne rapporte rien, sinon des notes abondantes. Ferai-je quelque chose avec ces notes et mes souvenirs ? Je le désire et *je le crois.* Quand ? Comment ? Sous quelle forme ? Je verrai cela pendant mes vacances. Mais certainement, après les critiques, après les historiens, même après les historiens locaux dont j'ai lu quelques-uns, il y a presque tout à dire, non pas sur la vie des hommes, qui est maintenant très bien et très finement étudiée, mais sur la nature, la qualité et la portée de leur talent. Il y a tant d'erreurs et de préjugés !...

« Ici, j'ai trouvé un accueil parfait de bonne grâce et d'empressement et j'y ai noué pour l'avenir, si jamais j'y reviens, des relations fort agréables.

« Bruxelles est charmant. Il n'y a de charmant, comme séjour, que Bruxelles et la Haye, qui est bien la ville la plus exquise que je connaisse. Toutes sont curieuses. Quelques-unes sont mortelles d'ennui, excepté l'intérêt de leurs églises.

« Bref, j'ai bien fait de me déplacer, et bien fait de venir par ici. Un voyage ailleurs, dans un pays sans art, ne m'aurait pas distrait de ce qui m'occupe et ne m'aurait rien appris. Celui-ci m'a distrait, et probablement me donnera l'occasion de dire enfin un mot des choses que j'aime et que je crois sentir juste...

« Adieu. Pardonnez-moi mon long silence. Mes plus tendres respects à votre chère mère. Quant à vous, *mes chers amis*, laissez-moi vous embrasser *tous les trois* aussi tendrement que je vous aime et du fond de mon cœur d'ami.

« EUGÈNE. »

Voici quelques fragments destinés aux *Maîtres d'autrefois* et qui n'ont pas été mis en œuvre. Ils forment le complément naturel des lettres et des notes de voyage relatives aux Pays-Bas (1).

(*L'Ecole hollandaise*) (2).

« *Amsterdam.* — Il ne faut pas faire le peuple hollandais meilleur qu'il n'était ; son histoire est assez belle,

(1) Extraits du manuscrit des *Maîtres d'autrefois* déposé à la Bibliothèque de Versailles par Edmond Schérer à qui l'avait donné Mme Eugène Fromentin. M. le bibliothécaire Taffanel a bien voulu nous faciliter l'étude de ce manuscrit et Mlle Bonnet a eu l'obligeance de copier pour nous les extraits.

(2) Voyez *Maîtres d'autrefois*, 6e édit., notamment p. 163 et suiv. — On lit sur une page des *Carnets de voyage :* « École hollandaise :

pour qu'on ne le flatte pas. Il avait en lui des germes d'art extraordinaires, puisqu'il en est sorti une des trois grandes écoles de peinture que le monde ait vues naître : non pas la plus grande, ni la plus inventive, mais certainement la plus originale et la plus habile en son métier. On a pensé mieux, on a imaginé et deviné plus, on a résolu de bien autres problèmes, on n'a jamais mieux peint qu'à Amsterdam pendant cent ans. Il est à croire aussi que ce peuple aimait beaucoup les arts, du moins celui-ci. Il avait le goût des choses bien faites, et (l'avait-il?) le sens assez exercé des belles pratiques.

« Cependant il paraît bien que son goût n'a pas toujours été ni très sûr ni très juste. Rembrandt en souffrit à la fin de sa vie, Ruysdaël pendant toute la sienne, et Cuyp pareillement. Mais Cuyp était, en dehors de son métier, un homme bien posé, riche, membre de la haute Cour de justice. Il avait, comme magistrat, des dédommagements qui consolaient le peintre. D'autre part, on voit que Berchem, Wouwerman, les Both, tous (1)..., Paul Potter, n'ont pas d'élèves ; Ruysdaël non plus ; sauf Hobbema (2), qui lui ressemble comme un frère cadet, qui prit de lui tous les traits de son visage, quelques traits de sa nature morale, pas un seul trait de son génie. Rembrandt a formé une vaste école, et ce n'est pas, vous le savez, ce qu'il a fait de

nationale entre toutes, par le sujet, le costume, le paysage, l'unité. Y a-t-il une Ecole italienne en ce sens? Il n'y a pas d'Ecole française sans Watteau et sa suite, et la moderne dans le paysage. Étudier et développer : il y a là un chapitre important. »

(1) Le texte contient ici un blanc. — Jean et André Both, le premier et le plus connu né à Utrecht en 1610, mort en 1652, peintres de paysage et d'histoire.

(2) Meyndert Hobbema (1638-1709), né à Amsterdam, peintre de paysage, élève de Ruysdaël.

mieux : car tout naturellement ses élèves ont adopté sa manière et laissé de côté son sentiment. Ils ont fait un système, une routine, une laide et ennuyeuse recette de ce qui, chez le maître, était un moyen d'expression inimitable ; ils ont cru que l'accent personnel de ce puissant esprit pouvait se traduire en méthodes. Et cette méprise eut les résultats que nous voyons. Paul Potter n'avait rien à enseigner, je vous l'ai dit ailleurs, sinon l'art de bien voir. Ruysdaël avait dans les plis de sa pensée des secrets qui ne se livrent pas. Quant à Rembrandt, il ne pouvait pas non plus transmettre le don suprême par où il excellait. Ceux qui, le voyant opérer, s'imaginaient trouver la pierre philosophale au fond de ses mystérieuses pratiques, furent bien trompés. Ils n'y rencontrèrent pas même un beau métier. Van Eeckhout, Fictoor, Govert Flinck, Karel Fabritius, Bol (1) lui-même en ses moments de dépendance, tous ceux qui peignirent comme lui, c'est-à-dire comme il peignait à partir de 1642, peignirent mal.

« Cuyp également n'eut pas de disciples, pas d'école, et, je crois bien, pas d'influence.

« Des quatre grands peintres qui sont la plus haute gloire de la Hollande, trois ne furent donc aucunement suivis. Le quatrième eut pendant vingt ans une vogue immense, se prodigua, paraît-il, en fort beaux conseils théoriques, donna beaucoup à réfléchir aux esprits solides, dérouta les faibles, les émerveilla tous, et finalement, malgré l'excellence de ses doctrines et la grandeur de ses œuvres, fut un professeur médiocre.

(1) Jean Fictoor ou Victoor (1600?-1670?), peintre de sujets bibliques et de tableaux de genre. — Govert Flinck (1615-1660), peintre d'histoire et de portraits, né à Clèves. — Ferdinand Bol (1611-1681), peintre d'histoire et de portraits, né à Dordrecht. — Karel Fabritius (1624-1654), peintre de portraits et de genre, né à Harlem. — Tous les cinq furent élèves de Rembrandt.

« Il faut chercher ailleurs la souche des praticiens habiles. Les « petits maîtres », comme on les appelle, ceux chez qui la pratique est parfaite, la personnalité moindre, se formaient autour des hommes secondaires, qui, peu doués par l'imagination ou par le cœur, possédaient un beau métier, lucide, méthodique, correct, d'emploi usuel, et qui en enseignant ce qu'ils savaient, donnaient à peu près tout ce qu'ils étaient.

« Franz Hals, un grand praticien s'il en fut, la peinture incarnée, instruisit Ostade et Brouwer. Forma-t-il également Terburg? c'est probable. Quelles leçons Terburg aurait-il été prendre à Harlem, s'il n'avait pas suivi celles de Fr. Hals? Metsu fut conseillé par Gérard Dow, Mieris aussi. Quant à Berchem, Karel-Dujardin, Wouwerman, Jean Asselyn (1), Adrien Van de Velde, leur groupe ressemble un peu à une école mutuelle où vivent certaines traditions, où l'on sent une méthode commune, un enseignement, où les procédés s'empruntent et se perpétuent, où les anciens stimulent les nouveaux, dont le premier instituteur est Wynants (2) et dont Berchem serait, en termes de pension, quelque chose comme le moniteur.

« Ici, du moins, la pensée n'embarrasse personne. L'exécution ne se complique d'aucune invention très profonde ; il y a une grammaire, une orthographe, des règles de construction fixes, tous les éléments d'une langue riche et brillante.

« Cette méthode, — je ne dis pas la plus belle, mais du moins la plus infaillible et la mieux coordonnée, et,

(1) Karel Dujardin (1635-1678), peintre de paysage et d'animaux, né à Amsterdam, élève de Berchem et de Paul Potter. — Jean Asselyn (1610-1660), peintre de paysage et de batailles, né à Dieppe (France), élève d'Isaïe Van de Velde.

(2) Jean Wynants (1610-1680), peintre de paysage, né à Harlem.

semble-t-il, la plus facile à suivre de toutes, — produisit plus tard de tristes peintres, pour le moment du moins n'égara personne. Le jour où Wynants détermina la valeur moyenne d'un terrain sur un ciel, en fixa sur la palette le ton local entre le brun verdâtre et le brun roux, ne craignit pas d'exécuter tout un pays composé de plans divers avec cette seule couleur à peine nuancée, et en fit la base solide, le fond consistant de tous les accidents de lumière, d'ombres et de couleurs, que les nécessités du sujet peuvent amener comme une piquante diversité sur ce champ sévère, ce jour-là, Wynants rendit à l'Ecole pittoresque un service considérable. Il faut être peintre pour savoir qu'il y a dans un tableau une clef et un diapason comme en musique. Avant d'accorder les couleurs entre elles, il faut d'abord en trouver le point de départ. L'harmonie d'un tableau peut être juste et résonner de bien des manières. Chaque manière a son effet, son style, sa signification. Le même accord peut être haussé sans y perdre sa justesse. Mais, de même qu'en musique, il n'est point indifférent pour le sens de l'idée, pour le caractère de l'œuvre, que l'œuvre soit écrite plus haut ou plus bas. Les peintres me comprendront quand je dirai que, de nos jours, si pauvrement instruits que nous sommes, on tâtonne longtemps, on hésite, avant de savoir dans quelle gamme on doit entamer l'exécution d'un morceau de peinture ; qu'on va souvent cherchant à tous les coins de la palette la valeur initiale, celle qui doit déterminer toutes les autres, que presque toujours on se trompe pendant le travail, que presque toujours on constate après qu'on s'est trompé, jusqu'à la fin.

« Cette misère qui n'a l'air de rien, peindre en trop fort ou en trop clair, en trop mat ou en trop coloré, fait le

supplice de bien des gens ; c'est là l'écueil ; et que de bons tableaux y font naufrage, au moment critique qui suit l'ébauche ! Un rien peut les perdre, un rien peut les sauver. Souvent le hasard seul en décide ; et jugez ce que peut le hasard dans les œuvres de la réflexion !

« Le hasard n'entre pour rien dans la méthode savante et raisonnée que Wynants eut l'honneur d'inaugurer. On le voit à la certitude du travail, à la limpidité de la matière, à l'entière liberté de l'esprit, de l'œil et de la main, à l'unique cohésion de tous les éléments dont se compose une exécution sûre, apprise, exempte d'erreurs. On le voit surtout à l'unité du principe qui régit toutes les œuvres, à leur exacte ressemblance sur certains points, et d'abord à ce diapason sourd et puissant, à ce *médium* sonore qui est commun à toutes. Si vous mettez en ligne du Van de Velde dans sa manière forte, du Asselyn, du Berchem, du Karel Dujardin, vous vous apercevrez, malgré la différence des caractères et des physionomies, que toutes ces peintures ont le même degré de sonorité, la même mesure de force et de clair, une base identique, et qu'elles composent pour l'œil le plus harmonieux ensemble qui se puisse produire avec des organisations si diverses. La même palette pourrait servir à tous. On y retrouve non seulement le même ton général en sa force, et dans son coloris, mais le principe de chaque ton ne diffère pas sensiblement. Il y en a que Berchem affectionne et qui sont aussi ceux de Wouwerman. Van de Velde emploie volontiers ceux de Karel Dujardin. Tous ces tons sont d'une extraordinaire simplicité ; le nombre surtout en est très réduit. Seulement la matière en est nourrie d'éléments puissants et riches. Elle est profonde, elle est épaisse. »

(*La nature hollandaise.*)

« *Amsterdam.* — Une eau-forte de Rembrandt, *les Trois arbres*, par exemple, *le Pont de Six*, ou la vue d'Amsterdam ; un mince horizon de Paul Potter, avec de grands animaux de premier plan pâturant ou rêvassant droits sur leurs jambes, le cou tendu, les yeux demi-clos ; un vaste ciel de Ruysdaël, roulant des nuées orageuses au-dessus d'une plaine d'un vert mouillé avec des maisons basses, un bouquet d'arbres, un toit rouge, et des profondeurs vaporeuses : voilà sous quelle forme sommaire, expressive et toujours vraie, les trois plus grands peintres de la Hollande ont vu la campagne hollandaise.

« Il y a les bois, qui sont la Hollande, les beaux grands bois des environs de la Haye. On y est perdu dans les hautes et épaisses verdures ; des eaux vertes et sans mouvement circulent ou dorment sous l'abri des hêtres. Une humidité verdâtre semble imbiber le tronc des arbres ; le soir, des brouillards y flottent, le jour il y règne une obscurité solennelle et douce ; on y sent en juillet une odeur de feuilles, d'écorces moisies, d'herbes humectées ; il y a aussi les dunes sablonneuses dominant des grèves tristes, avec une mer houleuse et blanchâtre ; il y a les bateaux sans voiles, les lourds bateaux appuyés à bâbord et à tribord sur de larges palettes en forme de nageoires.

« Tout cela, c'est la Hollande.

« Mais la Hollande, plate, mouillée, herbeuse, peu plantée, grassement féconde, l'immense plaine de tourbes, de pâturages salés et de boue, conquise sur la mer, à peine desséchée et recevant jusqu'au fond de ses prairies le flux et le reflux des marées par les multiples artères de ses canaux, la Hollande du Zuyderzée, il

n'est pas besoin de s'égarer bien loin pour la peindre. J'ai refait aujourd'hui une des promenades familières à Paul Potter, à Ruysdaël et à Rembrandt quand ils *s'en allaient*, comme on dit aujourd'hui, peindre d'après nature.

« Il avait plu, le ciel était changeant, le vent venait de la mer, avec de grands souffles et quelque aigreur. De pâles lumières argentaient les nuages ; des ombres tumultueuses couraient sur les plaines. A chaque bouffée, l'eau des canaux frissonnait, les herbes pliaient et les petits saules tourmentés et maigres renversaient leurs feuillages et devenaient plus blancs. Au bord des eaux, des fanges molles ; au delà, le vert intense des prairies frappé d'un coup de soleil froid ou plongé dans une ombre livide ; partout la trace symétrique des canaux, du sillon d'eau grise où l'on voyait des lueurs briller et puis s'éteindre. Au loin, espacées dans la steppe, de petites fermes dans leur bouquet d'arbres, rabougries, chagrines, noirâtres, avec leur toit de brique ou d'ardoise indiqué par une seule touche rouge ou blanche. »

(*Du réalisme.*)

« *Amsterdam. Juillet.* — Simples questions : dans son livre des *Musées de la Hollande*, petit manuel de critique instructif à lire, pas toujours bon à croire sur parole, W. Bürger dit à propos de Van der Helst et, en général, de la *réalité en peinture* (1) : « Ce qu'on appelle « ainsi dépend de la manière de voir des individus. « Les artistes vraiment doués ont des manières de voir « très particulières. »

(1) Barthélemy Van der Helst, peintre de portraits, né à Harlem en 1613, mort en 1670. Son fameux *Banquet des arquebusiers* a souvent été mis en parallèle avec la *Ronde de nuit* de Rembrandt.

« Qu'est-ce donc que la manière de voir? Qu'est-ce que la réalité? Y a-t-il une conception du réel qui ne soit une manière de percevoir le réel propre à chacun de nous, par conséquent, aussi relative, aussi diverse que nous sommes nous-mêmes des êtres relatifs et des êtres divers? Les choses sont-elles en soi? et comment sont-elles indépendamment de leurs apparences? Tout n'est-il que phénomène? dans ce cas, quel est celui de ces phénomènes qui serait le plus certain, le plus près du vrai? Autant d'esprits, autant de sensations, autant de copistes, autant d'aperçus divers, souvent contraires? Lequel est le plus véridique? comment s'entendre, savoir et démontrer celui qui dit faux, celui qui dit vrai, celui qui de nous voit mal ou voit bien? Je dis d'une chose qu'elle est belle, mon voisin le dit également ; nous sommes un certain nombre, un grand nombre qui tombons d'accord sur ce point. Qu'est-ce que cela prouve? D'accord sur la qualité d'un objet, le sommes-nous sur la nuance, la forme, l'expression de cette beauté? Si, de la qualification par un mot, nous passons à l'expression par une image, on s'apercevra, ou que le sentiment que nous avons de la beauté diffère, ou, dans tous les cas, que nous en donnons une idée différente.

« La nature étant à la fois ce que chacun sent, conçoit, rêve, exprime, et contenant indistinctement tous les attributs que nous lui voyons, comment donc est-elle en définitive? Quel est le plus fidèle de ses interprètes, celui qui voit comme le plus grand nombre, ou celui qui voit comme le plus petit nombre? Le décalque mécanique d'un objet, par exemple la photographie, nous fixera-t-il mieux sur la réalité de cet objet? Que nous apprendra-t-il sur l'essence même du réel? Rien de plus, puisque, étant l'objet lui-même, la difficulté de

se prononcer sur le caractère absolu des choses se reproduit à propos de l'image, comme elle existe à propos de l'objet. Il faut toujours en revenir à ce point du problème, à ce point difficile : déterminer ce qu'il y a d'arbitraire ou d'absolu dans les apparences, savoir ce que l'homme aperçoit d'invariable dans les choses, ce qu'il constate, ce qu'il imagine, de combien il s'en approche, de combien il s'en écarte, et ce qu'il y a de plus affirmatif dans les données que nous avons sur le vrai, ou le témoignage de tous ou celui de quelques-uns. Qu'est-ce que voir comme tout le monde? Comment tout le monde voit-il? Est-ce avec négligence, avec distraction? Est-ce voir à faux, n'est-ce voir qu'à peu près? La nature traduite suivant le goût de tout le monde, c'est-à-dire d'après les yeux de tout le monde, n'est plus du tout ce qu'elle est selon le goût de ceux qui se flattent de la voir mieux. Dans le premier cas, elle est banale, vulgaire, platement *réelle*, dit-on ; et la ressemblance alors n'en serait pas douteuse. Dans le second cas, elle est originale, imprévue, de physionomie toute singulière, de ressemblance plus contestée mais plus intime et plus profonde. Il y a donc deux ressemblances, celle qui frappe les foules, et celle qui seule satisfait les esprits d'élite, c'est-à-dire les yeux plus attentifs, plus pénétrants et plus sagaces ; l'une extérieure, l'autre de fond. Ressembler à l'extérieur des choses, c'est s'arrêter aux phénomènes les plus ordinaires de la vie, et pénétrer plus avant, c'est déjà dépasser les apparences et découvrir ce qui, comme on dirait, est invisible.

« La nature serait donc à la fois telle qu'on la voit d'ordinaire, telle qu'on l'observe rarement, telle qu'on ne la découvre que quelquefois, et telle aussi probablement qu'on ne l'aperçut jamais. En soi, en prin-

cipe, elle serait tout et contiendrait tout : vulgaire pour le vulgaire, laide pour ceux à qui ses beautés échappent, inépuisable en perfections pour ceux que la beauté parfaite attire et tourmente, elle serait le vaste recueil des formes usitées, des formes inédites ; il dépendrait de nous de les reconnaître ou de les révéler.

« En ce sens, le génie et la pratique des arts ne serait pas autre chose qu'un perpétuel voyage d'exploration autour de cet univers toujours côtoyé, jamais exploré tout à fait, et dont la circonférence restera toujours incertaine et le centre toujours inconnu. Les hommes de génie, ceux qu'on appelle les créateurs, seraient des hommes qui, plus heureux que les autres, l'auraient visité mieux ou plus loin. Un grand artiste serait un voyageur à travers l'inconnu ; une œuvre d'art, une découverte. Créer serait découvrir et signaler ce qui existe, mais est ignoré.

« Quand la Vénus de Milo fut faite, un homme de grand savoir, de noble instinct, de vue hardie, attentive et haute, venait de découvrir que la femme est ainsi. Nul avant lui ne s'en était douté. Nul depuis n'hésita jamais à le croire sur parole. Et cependant, chose singulière, nul depuis, en s'essayant d'après les mêmes données, n'a témoigné qu'il la voyait de même, et ce monde qui l'admire, continue malgré cette incontestable affirmation de voir la femme autrement !

« Etrange inconnu que celui de l'idéal dans les arts ! On y fait une découverte : la découverte est acquise aussi formellement à celui qui l'a faite que l'Amérique à Colomb, le cap Horn à Magellan ; de plus, comme toutes les découvertes géographiques, physiques, astronomiques, algébriques, cosmologiques, elle devient la propriété du monde ; le domaine des vérités s'en accroît ;

le monde entend bien l'utiliser. A quoi donc servirait d'avoir et fixé et géographié, pour ainsi dire, un point nouveau sur la carte des lois du beau, si le beau n'en était mieux à nous, plus facile à visiter, de chemin plus direct, d'approches plus promptes et plus sûres? — La découverte n'aidera personne, et ce point de l'idéal où quelqu'un par hasard est parvenu, personne après lui n'y retournera... »

Au retour de son voyage aux Pays-Bas, rapide, mais rempli d'impressions, d'idées et de travail, Eugène Fromentin se hâte d'aller s'enfermer à Saint-Maurice pour y mûrir ses *Maîtres d'autrefois.*

*A Monsieur Charles Busson.*

Saint-Maurice (août ou septembre 1875), ce mardi.

« ... Je suis content de ce que vous me dites de vos dispositions, de vos efforts et des espérances qui sont au bout. Il en sortira quelque chose de bon, quoi que ce soit. Ne faites pas trop *grand*, pas compliqué, rien qui *soit trop difficile;* à quoi bon? — mais de l'excellent. Vous devriez bien, je vous donne un conseil que je me donne à moi-même et que je ne suis guère, faire ce que vous savez le mieux, dussiez-vous vous répéter, mais en dire le dernier mot. Peut-être est-ce le secret de la force de bien des gens que nous admirons et à qui jamais nous ne reprochons leurs redites quand ils arrivent ainsi, toujours partant de la même idée, à la perfection de l'idée première.

« Je ne peins pas, j'écris. Je n'ai pas cessé un seul jour,

depuis mon arrivée, de tenir cette maudite plume qui me fait oublier mon pinceau et ne me rapportera probablement pas plus d'honneur que d'argent. Cependant, j'en aurais grand besoin, de l'argent surtout. J'ai beaucoup écrit, cela menace de devenir un gros volume, lourd et bien ennuyeux. Quand sera-t-il terminé? bientôt? dans l'année? jamais? Je voudrais cependant en avoir le cœur net avant quelques mois. Y aura-t-il des idées nouvelles? Sera-ce intéressant? Ai-je bien vu? Ne me trompai-je pas? Je vais de l'avant sans examiner les choses de trop près; après quoi, je vérifierai, modifierai, et certainement élaguerai considérablement. Je vais, demain, m'interrompre pour faire, si je le sais encore faire, un ou deux petits tableaux pour alimenter ma caisse, affreusement vide. Je sacrifie malheureusement trop à ce projet que je me suis mis dans la tête de parler peinture; il faudrait qu'il réussit, sous peine de me ruiner sans aucun profit...

« ... Non, cher, je ne me présenterai pas au fauteuil de Pils (1), à moins qu'il ne me soit fait des *offres* et des *promesses* sérieuses, *ce qui n'aura pas lieu*. Il y a trop de candidats, vous le devinez, qui ont plus de chances que moi, sans en excepter Breton, s'il grossit la liste. Ma femme est de cet avis, c'est le mien depuis longtemps. Je ne boude ni ne refuse, mais j'attendrai qu'on me fasse signe; et si les *amis* que j'ai là pensent à moi, me désirent, ils me le diront; alors j'examinerai la situation, et je verrai. J'ai trop de titres en général, et en particulier des mérites de peintre trop peu reconnus, pour que mon nom passe comme celui des autres. Il faudrait qu'on prît la personne autant que le peintre;

(1) Le peintre Isidore-Augustin Pils, membre de l'Institut, venait de mourir à Douarnenez.

*la personne fait tort* au peintre, et le peintre tout seul n'est pas assez saillant pour forcer les portes. Donc, je n'en serai jamais, ou j'en serai en vertu de dispositions subites de la part de l'Académie, que je n'aperçois pas, et que j'entends bien laisser se produire...

*A Armand du Mesnil.*

Saint-Maurice, ce vendredi (septembre? 1875).

« CHER AMI,

« Depuis le jour ou je t'écrivais, j'ai travaillé et beaucoup écrit. Je ne sais pas trop ce que cela vaut. Il y a des jours où je suis content, il y en a d'autres, comme aujourd'hui, où je trouve tout cela bien médiocre. J'ai été, comme tu me conseilllais de le faire, devant moi et un peu de droite à gauche. J'ai environ cent soixante-quinze ou cent quatre-vingts pages écrites. Il faudra que le volume soit très gros pour que je puisse y tailler un volume moyen. Note qu'à part Rembrandt qui est fait (sauf grande révision), et Rubens, où je suis, je n'ai pas encore dit un mot des choses que je sais le mieux, et de celles qui probablement seront les meilleures parties du livre, si je les réussis ; de sorte que je ne peux prévoir jusqu'où tout cela va m'entraîner.

« A ne considérer ce premier jet que comme une ébauche, il y aura du moins dans cette ébauche des parties très avancées. Si tu étais là, en une demi-heure de lecture je saurais à quoi m'en tenir sur la qualité du ton, sur la manière de dire les choses, et sur la valeur des idées principales. Jusqu'à ce que tu y aies mis le nez, je travaillerai un peu en aveugle.

« Je me suis interrompu la semaine dernière et je viens de consacrer ces huit jours à la peinture. Demain je vais reprendre la plume, mais le fil est rompu, et je sens que j'aurai encore de la peine à m'y remettre (1). »

Parmi les amis de jeunesse d'Eugène Fromentin, il en est un qu'il avait perdu de vue dès avant sa maturité, Léon Mouliade. On sait que ce jeune Vendéen, l'Olivier d'Orsel de *Dominique*, avait exercé une influence passagère, mais appréciable, sur la formation de Fromentin dans les dernières années de collège et un peu après. Il avait, depuis cette époque, tenté de faire sa carrière dans une grande administration, et Fromentin l'avait perdu de vue (2).

Or le hasard remet un jour en présence ces deux vieux camarades.

(1) Du Mesnil répond : « Il me plaît beaucoup que tu aies poussé, comme du dis, devant toi. Tu pêcheras dans cette abondance. S'il y a des superfluités, tu les abattras d'un trait de plume, ce qui est une besogne de loisir. Ce à quoi je tiens, c'est que tu prennes tes impressions de critique d'art et de voyageur sur le vif ; c'est que tes jugements *personnels* ne reçoivent du temps et de tes lectures aucune atténuation. Je vois tes visites dans les collections précédées ou suivies de quelques-unes de ces notes comme on en rencontre dans *Dominique*. Ce sera l'encadrement vivant de toutes ces peintures d'autrefois, et, en maint endroit, le tableau sortira du cadre pour se juxtaposer à la vision de mon ami. »

(2) Eugène Fromentin, qui le connaissait, augurait déjà mal de son avenir : « Ce pauvre Léon, écrivait-il à Mme Fromentin mère, le 6 mars 1845, aspire au moment de quitter Paris. Ce nouveau voyage, entrepris dans le but unique de s'amuser, l'a tristement averti du vide et de l'insuffisance des distractions du Paris extérieur. Las de promenades, las de spectacles, las de concerts, et repu de son inaction, il retourne à Saint-André (en Vendée), plus ennuyé et plus indifférent à tout qu'il n'en était parti. Maladie incurable, je le crains, qui disparaîtra bientôt sans se guérir dans la mollesse et la sensualité des habitudes de province, et qui le condamne pour le reste de sa vie à la triste condition d'homme riche. »

## *A Monsieur XXX* (1).

(Saint-Maurice), octobre 1875.

« ... Imaginez-vous qu'hier j'ai revu ici, chez moi, entrant comme un revenant, mon vieil ami de jeunesse, l'Olivier de *Dominique*. Il y avait vingt-sept ans que nous ne nous étions vus. Nous ne nous sommes reconnus ni l'un ni l'autre, bien qu'il me cherchât et qu'il se nommât. J'ai été heureux, lui aussi, et très émus tous les deux. Il a quitté la Vendée, vendu toutes ses terres, et s'est retiré pour mourir en paix, m'a-t-il dit, au fond de la Bretagne, en Finistère, en pleine forêt, dans un château qu'il a reconstruit, mais auquel il laisse son nom celtique et son titre de manoir.

« Il n'y est pas *tout à fait seul.* — Il n'a jamais été tout à fait seul, mon Olivier. Toujours le même ; mais c'est la même solitude morale. Au fond, le même ennui, la même douceur élégante et désabusée, finalement la même idée fausse de la vie. Il est devenu gourmet, il a la goutte, ne monte plus guère à cheval, et tire des bécasses dans son parc, une béquille d'une main, un fusil de l'autre. Il m'a raconté bien des drames récents, et paraît, selon son habitude de grande réserve, avoir oublié nos drames *anciens*... »

## *A Monsieur Charles Busson.*

Saint-Maurice, ce 5 novembre (1875).

« Cher ami,

« Ici, rien de bien brillant. Nous partons dans huit ou dix jours, et c'est déjà bien tard. Deux mois sur trois,

(1) Lettre communiquée par un ami d'Eugène Fromentin.

j'ai écrit ; j'ai un gros cahier, dont je n'apprécie pas très nettement ni la nouveauté, ni la valeur, ni le vrai mérite : j'ai peur que ce soit bien médiocre. J'attends, pour me fixer, mon arrivée à Paris et des yeux frais. Dans tous les cas, il y a certainement le rudiment d'un livre. si le livre n'y est pas ; et cela se retouche, se reprend et se rature avec moins d'inconvénients qu'un tableau.

« Je ne me suis guère distrait, j'espère cependant n'être pas trop fatigué...

« Je vais rentrer à Paris, comme on sort d'un puits de mine, ayant pendant trois mois oublié les bruits de la vie et perdu l'habitude de mes semblables. Si j'étais plus content de moi, je sortirais de mon trou avec un vrai plaisir, mais... que de *mais* désolants dans notre malheureuse carrière de travail et d'efforts !...

« Est-il vrai, comme l'a dit un journal, un *seul*, il y a une quinzaine, que Lehmann soit nommé aux Beaux-Arts en remplacement de Pils? Comme choix, il vaut bien les autres candidats (Baudry excepté). Comme signification, c'est, je pense, une fière revanche du vieil Institut ; et la revanche ne s'arrêtera pas là, n'est-ce pas? »

*A Armand du Mesnil.*

Saint-Maurice, ce mardi 16 novembre (1875).

« Enfin ! Nous serons à Paris demain soir mercredi, à moins d'incident, par l'arrivée de dix heures moins un quart. Je laisse ma chère mère bien navrée, et c'est le seul chagrin qui gâte mon départ.

« Je suis loin d'être content de moi, mais j'ai fait ce que j'ai pu.

« *Quant au livre*, il n'a pas avancé d'une ligne depuis vingt-cinq jours ; j'ai donné ces trois dernières semaines à la peinture, il le fallait. On me dit que tu es *impatient.* Je ne le suis pas moins. Tu me fixeras sur bien des points qui me tourmentent : il y a du pas mal, mais c'est *faible* d'idées ; le livre est tout à *composer* et bien des morceaux sont à refaire, notamment *Rembrandt.* De plus, que *d'erreurs* et combien d'inexactitudes à corriger ! — Enfin, il est loin d'être complet, bien entendu. Non seulement, il y manque des parties de fond, comme la suite des Flamands et les Primitifs, mais la plupart des idées un peu neuves qu'il faut y introduire, les leçons qu'il convient d'en tirer, les applications au présent, rien de tout cela n'y est. Et c'est là l'indispensable moralité sans laquelle mon travail n'aura ni valeur, ni à-propos, ni nouveauté. — Enfin tu verras.

« Cela me donne envie de poursuivre, et ce serait à mon avis dommage de ne pas tenter davantage. Voilà, je crois, l'opinion que tu en auras également, d'après certains morceaux, qui, sans être tout à fait venus, *promettent.*

« Il me tarde donc autant et plus qu'à toi, cher, que nous soyons tous les deux dans le huis clos, appliqués à cet examen, que je redoute et que j'attends.

« Après trois mois et plus d'éloignement, je te dis maintenant : à tout à l'heure.

« A toi, cher vieux frère. »

*A Monsieur Charles Busson.*

Paris, ce mercredi (décembre 1875).

« Si je ne vous ai pas écrit depuis notre retour, quoique j'en aie eu le désir souvent, c'est que j'ai vrai-

ment employé mes jours, minute par minute. De peinture point. Sauf trois petits tableaux livrés sur six, les autres sont tels que je les avais rapportés de Saint-Maurice. J'avais hâte d'en finir avec mon livre, et Dieu merci ! le voilà terminé. Il commencera à paraître dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er janvier prochain ; vous voyez que je n'ai pas perdu de temps.

« Malheureusement, vu la grosseur du travail, cela va durer de numéro en numéro jusqu'en mars, ce qui est bien long.

« Je suis *content*, autant qu'on peut l'être, d'un livre qui manque d'ordre et n'est point complet. Le titre que j'ai choisi : *les Maîtres d'autrefois*, et le plan de l'ouvrage, se prêteraient à beaucoup d'extension ; et ce sera peut-être le cadre de travaux futurs, si Dieu me prête vie, courage, loisirs et esprit. Je crois qu'il y aura des gens *ennuyés*, et c'est ma seule ambition. Je ne suis ni rancunier, ni méchant, mais si je pouvais inspirer à quelques-uns des doutes sur eux-mêmes, convaincre d'autres qu'ils sont des imbéciles, et enfin faire entrevoir qu'un homme du métier n'est pas de trop pour parler de certaines choses, je serais payé de ma peine.

« J'attends ce soir même les premières épreuves ;c'est vous dire que le gros travail de composition est fini, mais que le fastidieux travail des corrections ne le sera pas de longtemps...

« Comme renseignement général, *les affaires sont nulles;* je crois, je sais, que dans les ateliers on en souffre. Si je n'avais pas eu des préoccupations presque exclusives, je m'en serais peut-être aussi inquiété un peu pour moi-même. Est-ce la politique? Est-ce autre chose? Les acheteurs attendent, les amateurs se méfient, les marchands sont punis par où ils ont péché, et les peintres, fort innocents de tous les tripotages, en pâtiront d'abord. »

Le travail que coûta à Eugène Fromentin son volume de critique d'art, écrit en quatre mois, le rôle de conseil et d'ami sûr que du Mesnil, à son habitude, joua auprès de l'écrivain, on les devine par les lettres qui précèdent et par les bouts de billets que Fromentin écrivait en mettant la dernière main à son livre (1).

*Les Maîtres d'autrefois*, enfin mis au point, paraissent dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier au 15 mars 1876, en volume au mois de mai (2).

L'ouvrage est très lu, très commenté dans la presse, dans les salons et surtout dans les ateliers (3). Il obtient

(1) *A Armand du Mesnil.*

(Décembre 1875. Janvier 1876).

« Cher ami, j'aurais bien besoin que nous causions. J'ai travaillé, refait, ajouté, fondu, corrigé tout mon commencement. Il y aurait lieu d'en arrêter ensemble le *net* et de le donner vite à la copie... Quand peux-tu? quand me veux-tu? »

— « Cher, je te manque de parole. Ce matin, j'expédie au copiste le sixième numéro. Après quoi je continue de travailler la *Ronde de nuit* que je veux *absolument* tirer des *embrouillaminis*. Veux-tu que *jeudi matin* je te porte tout le paquet, comme je l'entends? Après tes corrections et ton visa, j'irai directement le porter à la *Revue*. »

— « Que fais-tu ce soir? es-tu libre? et si, au lieu de me donner une journée de dimanche..., nous faisions *ce soir* cette ennuyeuse besogne des épreuves? Au point de vue de la typographie, il n'y a presque rien à corriger. Il ne resterait qu'à nettoyer encore et à élaguer, si tu le jugeais nécessaire... »

— « Je suis dans le profond marasme. Il me faut *lundi* dans trois jours, livrer ma troisième partie. La première moitié me dégoûte, et la seconde, qui me reviendra dimanche de la copie, ne me produira pas, j'en ai peur, un meilleur effet. Je suis *incapable* de faire une correction de deux lignes qui ait le sens commun. Mes jours de lucidité sont passés. Comment faire? Pourrais-tu me venir un peu dimanche? J'ai honte de t'ennuyer de la sorte, et, d'autre part, j'ai si grand besoin de ton assistance! Si tu ne viens pas à mon secours je suis perdu pour cette fois.

(2) Ce livre a atteint en 1910 sa 21e édition en France, non compris les tirages de luxe.

(3) M. Louis Gonse, ouvrage cité, p. 175.

un vif succès. Aussi l'auteur caresse-t-il de nouveau à ce moment l'idée qui lui était chère d'étudier la plume à la main les maîtres du Louvre. Il s'agirait de raconter une promenade autour du grand Salon carré. Fromentin s'en ouvre à quelques amis.

Les fidèles de l'écrivain et du peintre accueillent avec enthouisasme *les Maîtres d'autrefois*. Quelques-uns le félicitent, l'encouragent sans même attendre l'entière publication dans la *Revue* (1).

(1) Édouard Pailleron (17 janvier 1876) : « Bravo !... c'est extrêmement bien, vous savez. Et, comme il faut toujours qu'il y ait un mieux, dans le bien, Rubens est, jusqu'à présent, le véritable *capo di latte*. Encore ! Encore ! » — M. Hébert admire aussi l'étude sur Rubens : « C'est excellent, et nous fait aimer notre art en le montrant ce qu'il est : tissu d'âme. » — Arsène Houssaye déclare « qu'il faut décidément, quand on écrit sur l'art, ne prendre la plume que si on s'est révélé peintre ou sculpteur. » — Le critique Charles Timbal : « Nous sommes à chaque page du même sentiment, et, pour cela même, j'ai envie de vous chercher querelle, ô prudent, qui êtes trop fort pour vous servir de cette médiocre vertu ! » — Le peintre Boulanger écrit : « Le portrait de Rubens est un chef-d'œuvre de grâce et de délicatesse. Il semble que vous ayez trouvé dans ce grand homme toutes les qualités qui vous sont propres. Toutes ses sensibilités, vous les avez, et si elles sont exprimées sur une plus petite échelle, elles n'en existent pas moins... Le rapide croquis de Van Dyck est adorable. Il est impossible de dire avec plus de grâce et d'esprit..... » — Bida voit dans *les Maîtres* un livre d'esthétique du plus haut enseignement que tous les peintres devraient méditer et que Fromentin seul pouvait écrire. — Le graveur Flameng admire le talent de l'auteur en regrettant qu'il « ébrèche » quelques-unes de ses croyances et donne de « bonnes taloches » à un de ses dieux (Rembrandt). — Pour Robert-Fleury, un grand artiste seul pouvait écrire un tel livre. Les portraits de Rubens, de Van Dyck, de Rembrandt sont admirables : « Vous ne pouvez en rester là, il nous faut l'école italienne. Dites-nous ce que votre œil de maître y saura voir, et, tout en admirant, nous nous rendrons à vos judicieuses réflexions. » — C'est aussi le souhait que forme Baudry avec ses plus chaudes félicitations. — « Vous êtes un écrivain admirable, écrit M. Émile Bergerat, il y a longtemps que nous le savons tous et dimanche dernier les oreilles ont dû vous tinter. J'avais à déjeuner Edmond de Goncourt et Alphonse Daudet, il n'a été question que de vous... » — D'Edmond de Goncourt : « Cher ami, votre livre est un maître

En revanche, des réserves et des protestations se produisent contre certains jugements qui rompent en visière avec les appréciations généralement admises. Il est des cri-

livre et qui embête bien des gens, bien des critiques du reportage. C'est bon qu'un peintre ait pris la parole là-dessus après tant de professeurs d'art. Vous avez trouvé la formule écrite — et en belle et bonne écriture — de beaucoup de choses, de beaucoup de sensations, de beaucoup de perceptions restées informulées dans le vague de ma cervelle. Quelle intelligente pénétration du génie de Rubens, et les grandes et délicates pages écrites à sa gloire ! Si vous diminuez un peu mon maître Rembrandt, je vous le pardonne, parce qu'au fond vous en parlez bien amoureusement, vous en parlez à la manière d'un amant qui bat son adorée. » — Edmond Schérer, qui, depuis *Dominique*, demeurait fidèlement attaché à Fromentin, avoue : « J'ai éprouvé une véritable jouissance à tenir réunis entre mes mains ces articles que j'ai tant goûtés, que j'ai lus avec une sorte d'excitation cérébrale si particulière et si agréable. Savez-vous ce que j'aimerais? J'aimerais avoir quinze jours devant moi pour vous relire et pour décrire, dans un article, les procédés de style au moyen desquels vous avez transformé la critique de la peinture. La première fois que je vous ai lu, je me disais à chaque page : Oh ! le beau travail qu'il y aurait à faire sur cette manière d'écrire ! »

*Gustave Flaubert à Eugène Fromentin.*

(6 juillet 1876).

« MON CHER AMI,

« Vous avez bien fait de m'envoyer votre livre, car je l'ai lu avec un plaisir infini. Si vous pouviez voir mon exemplaire, les nombreux coups de crayon mis sur les marges vous prouveraient qu'il est pour moi une œuvre sérieuse. Comme c'est intéressant ! et que cela est rare un critique parlant de ce qu'il sait ! Je n'ai pas l'outrecuidance d'apprécier vos idées en fait de peinture, ni les discuter, bien entendu, parce que : 1° je ne suis pas du bâtiment, et que 2° je n'ai pas vu les tableaux dont vous parlez. Je me borne donc à ce qui est de ma compétence : le côté littéraire, lequel me paraît considérable. Je ne vous reproche qu'une chose, un peu de longueur, peut-être. Votre livre eût gagné en intensité si vous eussiez enlevé quelques répétitions, la littérature étant l'art des sacrifices. Deux figures dominent l'ensemble : celle de Rubens et celle de Rembrandt. *Vous faites chérir* la première, et devant la seconde on reste rêveur. Voici la première fois que je rencontre des phrases telles que celle-ci (*a*) : « Dans le grand blanc, le cadavre du Christ est

(*a*) La *Descente de Croix* de Rubens, p. 83 de la 6[e] édition des *Maîtres d'autrefois*.

tiques d'art, comme Charles Blanc, qui ne voient pas sans hostilité ce peintre chasser en maître sur leurs terres (1).

L'Exposition de 1876, dernier Salon d'Eugène Fromentin, permit d'admirer deux tableaux d'Égypte : le *Nil* et le *Souvenir d'Esneh.* Ils furent jugés, dit M. Louis Gonse, « d'une exécution un peu triste (2) ».

dessiné par un linéament mince et souple, et modelé par ses propres reliefs, sans nul effort de nuances, grâce à des écarts de valeurs imperceptibles. » Une merveille de précision et de profondeur ! Le passage (pages 189-191) mériterait d'être inscrit sur les murs pour l'édification de tous ceux qui se sentent artistes. Il faut être d'une certaine force pour comprendre ce que vous dites sur l'insignifiance du sujet (p. 201 et suiv.). Rien n'est plus juste ! mais c'est une vérité qui aura bien du mal à s'établir dans les caboches épicières et utilitaires de nos contemporains. Quel esthéticien vous faites ! Page 225 : « On se convaincrait... et qu'il y a de très grandes lois dans un petit objet, etc. ». Et page 235 : « L'individualisme des méthodes n'est, à vrai dire, que l'effort de chacun pour imaginer ce qu'il n'a point appris. La soi-disant originalité des procédés modernes cache au fond d'incurables malaises. » Sentences classiques ! Un peintre doublé d'un écrivain pouvait seul écrire la page 351 sur le clair-obscur : « C'est la forme mystérieuse par excellence, etc... » Quant à vos descriptions de tableaux, *on les voit!* Enfin, mon cher ami, vous avez fait un livre qui m'a charmé, et, comme j'ai la prétention de m'y connaître, je suis sûr qu'il est bon. Merci du cadeau. Je vous serre les mains fortement. Tout à vous.

« Gustave FLAUBERT. »

Croisset, près Rouen, 19 juillet (1876)

(1) Peu après la mort de Fromentin, le 5 septembre 1876, dans le *Moniteur universel,* et les 5 et 11 octobre suivants, dans le *Temps,* Charles Blanc publiait une lettre à Paul de Saint-Victor et deux lettres de *Hollande* visiblement écrites, surtout au sujet de Rembrandt, pour redresser les prétendues erreurs commises dans *les Maîtres d'autrefois.*

(2) Ouvrage cité, p. 97. — M. G. Lafenestre constate, à propos de cette exposition, que Fromentin se garde de peindre l'Orient, comme l'ont fait tant d'autres, « par des papillotages aveuglants et des exactitudes criardes ». Il sait que tout tableau qui n'est pas une harmonie et d'où ne se dégage pas, pour les yeux d'abord, pour l'esprit ensuite, une sensation bien nette, n'est pas un bon tableau. Ses femmes au bord du Nil, continue le critique, malgré leurs atti-

On y sentait la fatigue. Ils manquaient d'éclat, de verve, et, pour tout dire, de jeunesse. En revanche, on en louait généralement la vigueur et le charme.

Non, décidément, la pensée de Fromentin n'est plus là ; elle s'oriente, pour le moment, vers la critique d'art. Encombré d'idées, il ne résiste pas au besoin de les produire au dehors. En attendant les nouvelles études qu'il projette sur les écoles italienne et française, le voici qui, dans son atelier, improvise, en causant avec un ami, une brillante et rapide revue du Salon de 1876. Tantôt prenant des notes à la volée, tantôt écrivant sous la dictée même du maître, l'ami recueille ces jugements autorisés. Rentré chez lui, il rédige un compte rendu qu'une revue publie peu après sans signature (1). L'ami vient remettre aussitôt à Fromentin sa fidèle rédaction. Il trouve porte close, et il écrit le soir même : « ... Je me suis permis de vous apporter mon article sur le Salon... parce que cet article vous appartient.. Je crains même, si mes lecteurs ont un peu le sens littéraire, qu'en certains endroits ils ne reconnaissent votre style, qui brille trop à côté du mien. »

La lecture de cet article explique une fois de plus pourquoi Fromentin ne s'est jamais décidé à parler de la production artistique de son temps. S'il avait osé, à vingt-cinq ans, timidement apprécier dans un périodique de province, le *Salon de* 1845, son *Programme de critique de* 1864 s'arrêtait net aux premiers noms propres. Les jugements de 1876, il n'en signera

tudes de statues, sont merveilleusement vivantes. Tout s'enveloppe dans une lumière harmonieuse, d'une sensation profonde. Le *Nil* surtout est simple, grand, d'un pinceau ferme, large et sûr.

(1) La *Bibliothèque universelle*, publiée à Lausanne, numéro de juin 1876.

pas l'exposé. Il a trop d'indépendance pour déguiser sa pensée, il craint, en l'exprimant telle quelle, de blesser ceux qu'il étudie et de leur nuire. Dans une étude anonyme, il a, du moins, son franc-parler. Nulle contrainte, nul ménagement, ni de camaraderie, ni d'intérêt. Il annonce d'abord au lecteur qu'il va tout dire, le mal comme le bien, le mal plus que le bien, car c'est le mal surtout que l'on cache et qui pourtant a besoin d'être dit. Il porte donc le fer dans la blessure. Et c'est vif, incisif, parfois cinglant, toujours vu du haut d'une large et noble esthétique autant que savante.

Avant tout, l'auteur constate l'influence déplorable exercée par les expositions. L'encombrement des Salons développe chez les peintres les tendances tapageuses : il faut tirer l'œil, pour être aperçu. Les vices des peintres s'entendent là avec les vices du public. En 1876, il y a du talent, certes, mais, comme il est de règle aux époques de décadence, l'imitation des procédés des maîtres supplée souvent à l'inspiration.

Passant en revue les œuvres exposées, le critique blâme tel peintre de faire de la photographie coloriée plutôt que de l'art : c'est une faute de prétendre lutter avec la précision automatique d'un instrument. DETAILLE conte avec esprit et finesse une anecdote militaire, mais il la voit simplement comme tout le monde, et c'est ce qui fait son succès, tandis que l'artiste a pour mission de montrer au public ce que sont les choses vues d'une façon rare. Les portraits de Mlle Sarah Bernhardt par CLAIRIN et de la marquise Anforti par Carolus DURAN sont indiscrets, violemment enluminés, ils visent trop à l'effet. Ailleurs, Carolus Duran n'a pas su donner à Émile de Girardin la physionomie caractéristique du modèle.

M. BONNAT, dans le *Combat de Jacob avec l'Ange*, ne montre pas ces qualités de peintre de morceaux qui lui

avaient valu ses premiers succès. Il a grossi son métier, durci sa matière, épaissi ses pâtes, négligé sa forme. Sa vigueur ne serait-elle qu'apparente ? la lumière dont il éclaire ses tableaux est-elle bien étudiée ? N'admire-t-on pas un peu trop ses rugosités comme on fait fi de la peinture lisse et propre de Bouguereau, par un entraînement de la mode plutôt que par véritable conviction ? La *Mosquée* de Gérome, ses *Femmes turques au bain* n'ajouteront, n'ôteront rien à sa réputation. Cabanel a du goût et du savoir, mais son imagination le trompe quelquefois. Il observe juste cependant et les tendances un peu bourgeoises de son esprit sont rachetées par une qualité des plus précieuses : il a une façon de faire honnêtes les gens honnêtes qui n'appartient pas à tout le monde.

Henner expose son *Christ mort* pleuré par les saint s femmes. Henner est un peintre de morceaux, on dirait volontiers un peintre de nature morte. « Il a appliqué à la personne humaine la manière de voir et la manière de peindre qui, d'habitude, s'appliquent aux choses inanimées. Il montre dans un cadre un objet très simple, vu au plus près, sans atmosphère et sans recul, vu pour lui-même, sur un fond nul. » Il peint avec deux ou trois valeurs. « Il y a toujours chez lui un grand écart entre la partie lumineuse et la partie sombre, c'est-à-dire entre les visages et les vêtements. La couleur de chair est toujours la même, d'un blanc olive, et la force est extrêmement forte. De cette simplicité dans les éléments de couleur et de cet écart extrême entre les valeurs, il tire une unité d'esprit et un relief qui sont le caractère saillant de sa peinture. — Du reste, nulle imagination, aucune fantaisie ; il supprime les trois quarts et demi des difficultés de l'art de peindre et il s'en fait un système. Il a inventé un modelé que tous les peintres connaissent, que quelques-uns imitent, simple, estompé,

fondu, très ferme par le bord, qui devient un procédé. »

Paul Dubois prouve, par son exemple, que l'art de bien peindre est celui de bien dessiner. Le portrait de Mme D... de Paul Baudry est fait *de chic :* plus de virtuosité que de véritable science. Et c'est pourtant, par son charme, une des meilleures choses de l'exposition. Vollon est un des rares bons peintres du temps : « Il existe de lui trois ou quatre morceaux qui ont leur place marquée d'avance dans les meilleurs musées de l'Europe. » Cependant sa *Pêcheuse* est une tentative malheureuse pour passer d'un genre inférieur à un art plus élevé.

La *Locuste* de Sylvestre fait grand honneur à l'école contemporaine. Bon dessin, atmosphère et colorations dramatiques. Tonalité sourde et profonde, en harmonie avec le sujet. L'exécution est d'un maître. « Avec le système de peinture claire et mince, à fleur de toile, qui est aujourd'hui en honneur, dit le critique, on ne saurait trop louer une peinture aussi profonde, aussi sincère, plongée dans une atmosphère aussi imaginée, aussi dramatique. » Ce tableau a aussi le mérite d'appartenir à la tradition purement française (Sigalon, Géricault, Delacroix). Mais Sylvestre a-t-il la puissance créatrice et le don de l'invention ?

Dans l'*Autopsie à l'Hôtel-Dieu* de M. Gervex, la lumière est bien distribuée, la forme humaine traitée avec sérieux et probité. La *Bethsabée* de M. Ferrier est séduisante d'aspect, mais peu originale. Son David a provoqué l'admiration du jury pour la façon dont est dessiné un de ses pieds ? L'*Ixion* de Delaunay est d'un mouvement superbe. M. Wauters a exposé un portrait d'enfant avec un chien, une des meilleures choses qu'il y ait au Salon. Œuvre simple et délicate, conçue à la façon des anciens Hollandais.

« Il y a de bons paysages à l'exposition ; mais on y

chercherait en vain un accent nouveau et original. » DAUBIGNY, excellent peintre, ne se renouvelle guère. Son *Verger normand* est encore de ce même vert profond, vrai, et cependant poétique, qui se retrouve dans tous ses tableaux. Remarquables à divers titres, les paysages de MM. BUSSON, PELOUSE, GUILLEMET, JAPY, HARPIGNIES, HERPIN. « Tout le monde est d'accord pour louer le tableau de M. J.-P. LAURENS, *François Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal,* et je suis, écrit l'auteur de l'article, d'accord avec tout le monde. C'est de la peinture imitative ingénieusement conçue et savamment exécutée. L'auteur est un excellent praticien, ayant le sens des exposés dramatiques. »

De FROMENTIN, l'article que nous analysons critique seulement l'inspiration. Pourquoi un peintre qui se propose un but plus élevé que de provoquer l'étonnement ou l'intérêt se confine-t-il dans l'orientalisme, au lieu de prendre ses sujets autour de lui? Dans son *Nil* il a su précisément subordonner la vérité locale et particulière à la vérité générale.

PUVIS DE CHAVANNES expose un grand carton destiné à la décoration de l'église Sainte-Geneviève. « Il y a dans cette belle composition des qualités de premier ordre. M. Puvis de Chavannes est un créateur et un inventeur. Il a inventé pour la forme humaine un dessin très simple, très sommaire, qui n'est ni grec, ni académique, et qui est pourtant très noble... Cette fois, ce sont comme des bucoliques sacrées, d'où se dégage une fleur de poésie candide et virginale. » Mais la couleur de ce peintre est par trop élémentaire : « Il s'est fait un système de décoloration et il se dispense presque complètement de modeler, supprimant ainsi deux des principales difficultés de l'art. Aussi ses compositions les plus heureuses laissent-elles l'impression de chefs-

d'œuvre inachevés, conçus et rêvés, plutôt qu'exécutés. »

« S'il fallait, continue le critique, désigner les deux meilleurs tableaux du Salon, je me garderais de nommer ceux de M. Gustave Moreau ; mais ce sont ceux qui m'ont le plus vivement intéressé et peut-être ceux que je serais le plus fier d'avoir conçus (1).

« M. Renan dit quelque part que les hommes les plus dignes de faire honneur à l'humanité sont peut-être des inconnus qui, après avoir vécu dans l'obscurité, ont disparu sans laisser derrière eux ce sillon fugitif qu'on appelle la gloire. La sublimité de leurs vertus, la sainteté immaculée de leurs âmes leur a fermé les voies ouvertes à l'activité humaine. Il en est de même dans la sphère de l'art ; ceux qui ont atteint aux conceptions les plus hautes ne sont pas toujours ceux qui ont su les réaliser dans le marbre ou sur la toile. M. Gustave Moreau habite un monde supérieur, celui des idées ; il cherche, pour des pensées très rares, des moyens d'expression inusités ; la langue courante lui paraît vulgaire. Ce serait mal le juger que de lui supposer une propension maladive à la subtilité et à la bizarrerie ; il n'est subtil qu'à son corps défendant et faute de pouvoir être simple. Habitué à se mouvoir à l'aise dans les régions du rêve et de l'idéal, il s'embarrasse et trébuche quand il lui faut redescendre sur terre. Il est érudit pour son malheur et il plie sous le poids de ses propres richesses. Devant ses tableaux, on hésite souvent entre plusieurs interprétations différentes, et peut-être ces interprétations sont-elles toutes également vraies et ont-elles

(1) Tout le passage qui a trait à Gustave Moreau a été dicté à peu près textuellement par Fromentin. Nous le donnons en entier en raison de l'intérêt qu'il présente, personne n'ayant mieux connu le peintre de *l'Hydre de Lerne* que l'auteur des *Maîtres d'autrefois*. (Sur les relations entre les deux artistes, voyez plus haut, p. 100.)

successivement hanté son cerveau. Les grands maîtres qu'il a tant étudiés ne connaissaient pas ces hésitations. Léonard de Vinci lui-même, le plus compliqué de tous, est simple à côté de M. Moreau.

« Cela dit pour l'acquit de ma conscience, je puis me donner le plaisir d'admirer tout à l'aise l'*Hydre de Lerne*.

« Dans une gorge livide, ensanglantée par les reflets rougeâtres d'un soleil couchant, on voit se dresser comme une colonnade sinistre les sept têtes de l'hydre, toutes droites et sortant d'un tronc unique. Le marais dans lequel rampe le monstre est peuplé de ses victimes, non de cadavres, mais de corps glacés, arrêtés entre la mort et la vie, conservant encore la pureté de leurs formes et comme figés dans les terreurs de l'agonie. Un jeune héros s'avance, fier, charmant, et déjà sûr de la victoire ; sa main droite est armée de la massue, sur son dos flotte la peau du lion de Némée, et pourtant il ressemble à Apollon plus encore qu'à Hercule. Est-ce une allusion aux antiques mythes solaires qui, transformés par l'imagination grecque, sont devenus les douze travaux d'Hercule? Le peintre a-t-il voulu, comme l'eût fait un chantre védique, personnifier la victoire du soleil sur les vapeurs empestées des marais? Je ne le crois pas, sa conception me semble éthique plus que naturaliste ; j'y vois symbolisé le triomphe, non de la force, mais de la beauté, qui va, d'un seul regard, faire rentrer dans le néant les puissances du mal.

« Avec la *Salomé*, nous sortons du monde hellénique, qui, jusque dans ses imaginations les plus hardies, conserve le goût des formes précises, pour entrer dans le monde immense et mystérieux de l'antique Orient. Un palais d'une architecture étrange découvre devant nous ses profondeurs. Cette architecture, on ne l'a vue nulle part ; elle n'est ni grecque, ni égyptienne, ni assyrienne ;

elle n'a rien d'arbitraire, pourtant, et tous les éléments qui la composent, bien que pris de mille endroits divers, sont reliés entre eux par une harmonie secrète. Une femme, au profil noble et pur, couverte d'ornements bizarres et curieusement étudiés, se dresse sur la pointe des pieds et balance doucement son beau corps sur un rythme lent et mesuré. C'est Salomé dansant devant Hérode la danse volupteuse et meurtrière dont la tête d'un prophète doit être le salaire. Sa main gauche étendue semble se diriger vers un objet invisible ; la tige sacrée du lotus qu'elle tient de la main droite lui donne une vague ressemblance avec une prêtresse indienne accomplissant devant un Bouddha aveugle et sourd quelque incantation mystique. Hérode, assis sur un trône élevé, se laisse fasciner par la beauté de la magicienne ; il suit d'un regard hébété les ondulations de Salomé. On dirait que son corps épuisé essaie de se ranimer pour mieux subir le charme fatal qu'elle exerce. Au-dessus de sa tête on aperçoit une idole singulière. Est-ce là Cybèle aux nombreuses mamelles, la déesse phrygienne par laquelle les créations monstrueuses de l'imagination phénicienne se rattachent aux radieux habitants de l'Olympe? Est-ce une des innombrables divinités du Panthéon hindou? On peut hésiter entre les deux ; l'une ou l'autre serait également à sa place dans cette œuvre étrange qui semble garder un reflet de tous les mysticismes de l'Orient. M. Gustave Moreau se complaît dans ce syncrétisme ; il y a en lui de l'Alexandrin. Ses tableaux éveillent chez moi une impression analogue à celle que m'ont produite quelquefois certains hymnes de Proclus. Ce n'est pas là un mince éloge. Proclus est un noble philosophe et un vrai poète. Mais combien ceux qui se passent de ces raffinements, ceux qui parlent à tous dans la langue de tous

sont plus simples, plus beaux et plus vraiment grands ! »

Il serait curieux de rapprocher cet article, dont le fond et parfois aussi la forme appartiennent à Eugène Fromentin, de son *Salon de* 1845 et de son *Programme de critique de* 1864. A peu près comme à travers sa vie et sa correspondance on a vu se former l'écrivain descriptif, le peintre et le romancier, on suivrait de la sorte le développement d'une esthétique qui a donné sa mesure dans *les Maîtres d'autrefois* et qui promettait pour l'avenir on ne sait quelle superbe moisson.

Au moment même où il émettait, sous le voile de l'anonymat, ces théories et ces jugements sur le Salon, Fromentin avait d'autres préoccupations. Une vacance s'étant produite à l'Académie française, par la mort du comte de Carné, il songe un moment, encouragé par quelques membres de l'illustre Compagnie, à se présenter au fauteuil vacant. Plusieurs candidats sont en présence, Charles Blanc, Arsène Houssaye, Ant. de la Tour et Édouard Fournier. Les voix se partageront. On peut réussir. Eugène Fromentin se rend compte, en se l'exagérant, de ce que sa situation a de particulier. « Sans faire fi de la façon dont j'ai occupé mon esprit, s'écrie-t-il, je sens très bien que la notoriété du peintre peut nuire à la consistance de l'écrivain. »

Il hésite, il laisse passer le temps. Enfin le 15 mai, trois semaines avant l'élection, alors que des engagements étaient déjà pris par la plupart des immortels, l'auteur des *Maîtres d'autrefois* se présente officiellement.

Sa lettre au secrétaire perpétuel rappelle son bagage littéraire. L'Académie a toujours tenu à ouvrir ses portes à la critique d'art. Placé sur la limite des deux domaines, la littérature et l'art, Fromentin croit pouvoir s'autoriser de cette tradition. La lettre est modeste et fière.

Aussitôt connue, cette candidature de la dernière heure rallie quelques partisans convaincus. Le patronage de MM. d'Haussonville et Caro, sous les auspices desquels se présente Fromentin, entraînera un certain nombre d'hésitants.

Octave Feuillet, absent de Paris, ne pourra prendre part à l'élection : il assure indirectement Fromentin qu'il eût voté pour lui. Le candidat le remercie de s'intéresser, dit-il, « à une entreprise aventureuse, à la fois prématurée quant à mes titres, tardive quant à l'heure où je la tente, et dans laquelle on me lance. L'impulsion vient de tels côtés, les appuis sont si hauts, le patronage est si flatteur, que, sans y réfléchir beaucoup, j'ai accepté, comme il le fallait, pour ainsi dire à la minute même (1). »

Les visites académiques auxquelles il est astreint, tantôt excitent, tantôt — le plus souvent — découragent le candidat. A cette lutte sourde, en face de concurrents péniblement surpris de cette présentation inopinée, le tempérament nerveux et passionné de l'artiste s'exalte ou s'abat (2). Ses amis font campagne pour lui, mais il s'en trouve qui portent, malgré lui, sa candidature sur le terrain politique où il évite pourtant avec soin de s'aventurer.

A son « cher protecteur », le philosophe Caro, qui le dirige pas à pas dans ses démarches, Fromentin adresse au jour le jour le bulletin de ses visites (3) : « M. le comte

(1) Lettre de Fromentin à Feuillet, non datée (mai 1876).

(2) Les visites firent merveille auprès de quelques immortels. Joseph Autran, le poète de *la Mer*, dit, peu après, à M. Jules Claretie : « C'est un enchanteur ; on lui donnerait volontiers sa voix après avoir écouté la sienne. » (Jules CLARETIE, *Peintres et Sculpteurs contemporains*, p. 193.)

(3) Lettre à M. Caro, 2 juin 1876, obligeamment communiquée par M. J. Bourdeau, ainsi que le reste de la correspondance avec Caro. — On sait que ce philosophe, né à Poitiers en 1826, mort à Paris en 1887, eut beaucoup de succès comme professeur et entra à l'Académie française en 1871.

de Falloux a été ce que vous m'aviez promis : la bonté et la grâce mêmes (1). J'en ai été touché, même (je crois l'avoir senti) *un peu bête*. Devant tout autre j'aurais souffert de la subite intimidation qu'il m'a causée. De tous les personnages éminents que j'ai eu l'honneur d'approcher dans ces derniers jours, c'est le seul qui m'ait déconcerté par la hauteur même de son caractère, la cordialité de ses allures et l'absolue confiance qu'il m'inspirait. M. de Falloux s'est-il aperçu de ce que je vous dis là? En tout cas, il a trop de finesse pour n'avoir pas deviné le motif d'une gêne qui n'était vraiment que de l'émotion respectueuse, et comme un accès de gratitude. Il a eu la bonté de m'inspirer quelque confiance. Je l'ai prié de ne me rien dire. Je préfère de beaucoup rester dans la pensée que la partie est perdue d'avance. N'ayant guère d'ambitions fébriles, j'aurais peur de concevoir des espérances que je ferais partager, et qui troubleraient beaucoup le repos de mon esprit, celui de ma maison. »

L'élection à l'Académie eut lieu le 8 juin. Eugène Fromentin avait contre lui sa présentation tardive, des influences politiques et des questions de personnes. Produite six semaines plus tôt, dit au dernier moment M. Caro, la candidature aurait eu les plus grandes chances de succès. La lutte semblait devoir se circonscrire entre Charles Blanc et Fromentin. Le premier préparait de longue main son élection. L'activité intellectuelle du second s'était dispersée dans des ordres d'idées très divers. Il était encore jeune, on attendait beaucoup de lui. Quelques-uns de ses plus chauds par-

(1) Le comte de Falloux (1811-1886), historien et homme d'État fut ministre de l'Instruction publique en 1848, fit voter en 1850 la loi de l'enseignement à laquelle est attaché son nom.. Il fut arrêté lors du Coup d'État. Il faisait partie de l'Académie française depuis 1856.

tisans, retenus chez eux, ne purent prendre part au scrutin. Bref, il obtint seulement douze voix au premier tour, qui lui demeurèrent fidèles au second, tandis que Charles Blanc, passant de dix-huit suffrages à vingt et un, était définitivement élu (1).

Le lendemain du scrutin, Fromentin écrit à M. Caro, qu'il avait remercié déjà la veille d'un mot très bref :

9 juin [1876].

« MON CHER MONSIEUR CARO,

« Le résultat est inespéré. Je vous l'ai dit hier soir sur ma carte, j'en suis extrêmement flatté et très heureux. Au delà de ces douze voix fidèles et résolues, j'aperçois vaguement tout un horizon d'estime, de bienveillance, de sympathie ou d'intérêt indulgent qui font de mon entreprise un succès relatif, qui justifient, je crois, vos espérances, et comblent mes ambitions. Je sais, j'ai vu quelle large part vous avez eue dans cette œuvre *hardie* et heureuse. Je vous en ai remercié pendant, je continue après. Sans parler des obligations que

(1) Charles Blanc (1813-1882), critique d'art, auteur notamment de l'*Histoire des peintres français au dix-neuvième siècle* et de l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*, était entré à l'Académie des beaux-arts en 1869 et avait été directeur des Beaux-Arts de 1870 à 1873. — Il se vengea cruellement des craintes que lui avait inspirées cette candidature et du succès des *Maîtres d'autrefois*. Dans sa lettre à Paul de Saint-Victor, publiée par le *Moniteur universel* quelques jours après la mort de Fromentin, il porta sur lui des jugements d'une injuste sévérité, écrivant qu'il ne fut « qu'un diminutif d'une fraction d'Eugène Delacroix », insinuant qu'il manquait d'originalité, même de probité artistique, dénonçant ce qu'il appelait la banalité, l'incohérence et les erreurs grossières de son livre de critique. Les amis de Fromentin furent indignés et ne le cachèrent pas. Le *Journal des Goncourt* (année 1876, p. 292) est, à propos de cet incident, très dur pour Charles Blanc et Paul de Saint-Victor.

j'ai contractées vis-à-vis de vous, laissez-moi vous dire que je vous reste attaché désormais par des liens d'esprit et de cœur qui ne se relâcheront pas... *J'envoie* ou je *porte* ma *carte* à tous les membres de l'Académie (1). »

*A Monsieur le comte de Falloux* (2).

Ce vendredi, 9 juin [1876].

« MONSIEUR LE COMTE,

« Hier, à six heures, je déposais une carte à votre hôtel, avec la trace bien incomplète de mes remerciements, je ne me croyais pas pour cela quitte envers votre extrême bienveillance, et j'allais, monsieur, vous écrire, quand je reçois, à l'instant même, une lettre dont le ton, la grâce et l'exquise bonté me touchent au point de me déconcerter absolument.

« L'Académie vient de m'accorder un très grand honneur, j'en sens d'autant mieux le prix que j'avais beaucoup à me faire pardonner, presque tout à lui apprendre de moi. En quelques jours on a bien voulu me découvrir, me révéler, m'agréer, presque m'encourager.

« Mais de toutes les faveurs dont j'ai été l'objet en ces semaines aventureuses, il n'en est pas qui me soient plus précieuses que l'accueil que vous avez daigné faire

(1) Caro répond le soir même : « C'est, en effet, un succès et considéré comme tel par tout le monde... Si Feuillet avait été là et si nous n'avions pas eu une ou deux trahisons, nous arrivions tête à tête au premier tour. M. de Falloux, admirable jusqu'à la fin pour vous, me disait tout haut, une minute avant le vote, qu'il se faisait lire vos œuvres et les faisait lire à tous ses amis et qu'il en était dans l'enchantement... Nous avons tous bien travaillé, et *Dominique* doit être content. L'effet sur le public a été grand. »

(2) Lettre extraite de la brochure : *Eugène Fromentin*, par M. Léon PHILOUZE.

à mon nom avant de me connaître et celui que vous daignez aujourd'hui faire à ma personne. Je resterais bien au-dessous de ce que j'éprouve si je me bornais à vous offrir, monsieur le comte, l'hommage de ma gratitude et de mon respect. Permettez-moi d'y joindre l'expression d'un sentiment plus délicat, plus profond, difficile à nommer et qui ressemblerait, si j'osais l'appeler ainsi, à l'attachement d'une âme très sensible pour une âme tout à fait supérieure.

« Eug. Fromentin. »

Sur ces entrefaites, et le jour même du scrutin académique, George Sand s'éteint doucement à Nohant le 8 juin, à l'âge de soixante-douze ans. Eugène Fromentin, doué de cette rare fidélité d'un cœur bien né pour ceux qui l'aidèrent à triompher des premiers obstacles de la vie, écrit :

*A Maurice Sand.*

19 juin 1876.

« Mon cher ami,

« Un puissant esprit vient de s'éteindre ; une grande gloire reste à notre pays. Voilà ce qui se dira dans tous les coins du monde où le nom de Mme Sand a jeté sa lumière. De vous à moi le deuil est plus intime. Vous avez perdu votre mère. Je l'aimais tendrement. Elle avait eu pour moi des bontés dont le souvenir me suivra jusqu'à mes derniers jours.

« Je vous prie de croire à mes profonds regrets, et je vous envoie très affectueusement, très respectueusement à Mme Maurice Sand, la poignée de main d'un ami sincèrement affligé. »

L'affaire de l'Académie terminée, Eugène Fromentin respire. Comme il arrive après une série d'efforts, il sent tout d'un coup la fatigue accumulée. Sa peinture, le voyage aux Pays-Bas, la composition rapide et la publication des *Maîtres d'autrefois*, la campagne académique, depuis un an c'était un surmenage cérébral fait pour épuiser des forces déjà chancelantes. L'artiste, las, éprouve un besoin impérieux de se détendre. Le 27 juin, il accompagne sa femme à Vichy où elle va prendre les eaux. De là, il cause avec du Mesnil, et c'est un dialogue intéressant.

*A Armand du Mesnil.*

(Vichy, juillet 1876).

« Tu connais la vie de Vichy et tu sais comment elle se distribue entre l'établissement thermal et le casino, l'allée bitumée, les kiosques et le grand parc. C'est régulier, paisible, absolument monotone et tout à fait machinal... Je lis, je fais les cent pas sur le bitume... L'occasion serait excellente pour ruminer quelque chose si je savais penser, nourrir un projet, composer dans ma tête, inventer sans le secours de la plume. Mais tu sais que j'en suis incapable. Toute méditation qui n'est pas une improvisation me fatigue, m'écœure et amène le sommeil ou quelque chose d'approchant. Je me résigne donc à ce repos total, qui m'humilie et ne me plaît guère, et de temps en temps j'avale un verre d'eau de l'Hôpital. Sauf une course à la Montagne Verte le premier jour, nous ne sommes pas sortis de Vichy. »

*Armand du Mesnil à Eugène Fromentin.*

(Paris, juillet 1876).

« Si, de-ci de-là, tu te sens la tête inoccupée, rêvasse à quelque sujet de livre, mais dispense-toi, en effet, de préparer quoi que ce soit qui ressemble à un plan, à une composition. Pour *le Sahel, le Sahara* et *les Maîtres d'autrefois,* tu as eu pour point de départ et assiette de ton travail des lettres et notes de voyage ; si tu devais nous donner quelque chose sur l'Égypte, tu trouverais le même secours dans tes albums ; mais si tu veux faire de l'esthétique générale, quelque analyse philosophique ou psychologique, je te connais, cela se cristallisera tout à coup et la plume posée sur le papier. A cet égard, je l'avoue, je ne suis pas très pressé de te voir aborder l'idée dont tu m'as dit un mot ; je placerais volontiers l'Égypte entre deux... »

*A Armand du Mesnil.*

(Vichy, juillet 1876).

« Marie ne s'ennuie pas, et, chose extraordinaire, moi non plus. Je suis seulement dans une stupidité sans exemple, et je m'y résigne. J'ai trouvé ici deux ou trois volumes de Heine qui font mes délices et un peu mon tourment, car il m'est bien difficile d'admirer quelque chose dans cet ordre-là sans avoir le désir d'en faire autant et le chagrin de ne le pouvoir. Je parle de son livre de *Lutèce* et du volume de la *France*, qui sont

des œuvres de toute force quand on les lit avec un peu d'ardeur.

« Même vie : promenade après la douche au bord de l'Allier, théâtre et casino le soir.

« Je corrige en ce moment les épreuves de *Dominique* (1)... »

*Armand du Mesnil à Eugène Fromentin.*

Paris (juillet 1876).

« Heine, dont tu me parles, est, en effet, très séduisant : il a de la pénétration, il gouaille et il est ému, il a une manière de dire, de voir et de faire voir qui est à lui. C'est du Voltaire et du Diderot fondus, avec un accent emprunté à cette Allemagne d'autrefois que nous avons aimée, l'Allemagne d'avant la Prusse. Quant *à en faire autant*, c'est autre chose. Tu n'as imité personne ni dans ta peinture, ni dans tes livres ; et tu n'as rien à prendre à personne ; c'est ce dont tu dois te bien persuader. Ne cherche *nulle part* ni un style ni des inspirations ; *tu es toi*, et tu aurais tout à perdre en voulant te transformer ici ou là. Tiens cela pour certain et permets-moi d'insister là-dessus. Tu sais ce que tu vaux, mais par instants il semblerait que tu l'oublies et que tu te préoccupes de chercher de *nouveaux titres;* c'est un souci que tu peux t'épargner. Ton dernier livre est excellent, je ne m'y suis pas trompé dès la première heure ; c'est le livre d'un homme qui sait voir profond, qui sait penser, qui dit juste avec abondance, avec variété, sans rien de lâche ni de superflu, qui sait colo-

(1) Nouvelle édition du roman, dans la maison Plon.

rer sans brusquerie de ton ; c'est le livre d'un homme comme il faut, d'un peintre et d'un *écrivain.* Quand, en peinture, dans un certain domaine, on a des imitateurs et qu'on n'a pas encore trouvé de rivaux ; quand on a écrit *Dominique, le Sahel, le Sahara* et *les Maîtres d'autrefois,* on peut avoir légitimement l'ambition de ne pas s'en tenir là ; mais, comme dans ces divers ouvrages on a marqué son incontestable *originalité* et sa *valeur,* encore une fois il est inutile et il pourrait être dangereux de se déplacer. Je conclus plus fermement que jamais : garde ton talent et tes outils. »

*A Armand du Mesnil.*

Vichy, ce vendredi (21 juillet 1876).

« Merci de ta lettre, cher tendre ami. Elle est triste, bien triste et la joie que nous avons à te lire n'est pas toujours sans mélange...

« Dans mon privé, j'ai pris mon parti de ma totale stupidité ; et non seulement je n'aurai pas écrit une ligne, mais je n'aurai pas trouvé la matière d'une ligne à écrire. Ne crains pas que je m'égare dans les recherches étrangères à ma nature et à mes habitudes. Sur ce point, ma stérilité fait ma force ; je ne dirai jamais que ce qui me sera inspiré par un besoin, subit ou latent, de vider mon fond. Et ce qui fait mon supplice aujourd'hui, c'est que pour le moment le sac est vide. Il est possible qu'il se remplisse à mon insu. Je m'en apercevrai peut-être un peu plus tard (1). »

(1) *Journal des Goncourt,* mardi 12 décembre 1876 : « Quelque six mois avant sa mort, me dit du Mesnil, je causais avec Fromentin. Il était allongé sur son divan, dans cet état de prostration crispée

*A Alexandre Bida.*

Vichy, hôtel Velay, ce jeudi 20 (juillet 1876).

« En ce qui me regarde, je n'ai pas trop à me plaindre : j'ai beaucoup sacrifié sur un point, j'ai peint juste ce qu'il a fallu pour vivre. En voyage, en travail, en soins de toute sorte, il m'a fallu donner beaucoup au dernier livre que vous savez, et je ne le regrette pas. Maintenant, pour quelque temps du moins, je vais revenir à la peinture. Je compte y consacrer toutes mes vacances, car, lorsque je les emploie bien, mes vacances sont devenues les trois meilleurs mois de mon année. Nous serons à Paris du 29 au 30, nous le quitterons du 12 au 14, et du 15 au 20 août je serai en plein travail dans ma solitude de Saint-Maurice.

« Vous avez bien reçu, je suppose, l'envoi des trois volumes que je vous annonçais ; le quatrième, *Dominique,* épuisé depuis plusieurs années, était devenu introuvable. Plon en fait une nouvelle édition ; dès qu'il aura paru, ce qui ne sera pas tout de suite, vu la lenteur qu'on y met, je vous l'adresserai, de manière que vous ayez *mes œuvres complètes.* Bien petit bagage, que je voudrais accroître, mais quand? et avec quoi? Adieu, cher, ou plutôt à bientôt. »

qui suit la journée d'un ouvrier de la pensée « : Je voudrais écrire un « dernier livre, soupira-t-il tout à coup, oh ! un dernier livre ! Oui », et il continuait avec le triste haussement d'épaules d'un homme qui se sent au bout de la trame de sa vie, « oui, je voudrais écrire « un livre qui montrerait comment se fait la production dans un « cerveau. » Et, s'arrêtant et s'enfonçant le poing dans une arcade sourcilière, il ajouta : « Vois-tu, tu ne sais pas ce que j'ai là-dessus ! »

## A *Alfred Arago.*

Vichy, ce dimanche, 23 juillet (1876).

« Merci, mon cher *poète.* Votre lettre m'a fait grand plaisir. Ainsi l'on travaille encore quelque part dans ce monde ! Il y a des peintres qui peignent et des écrivains qui écrivent ! c'est à n'y pas croire et j'aurai besoin de rentrer à Paris pour être témoin de choses que j'ai oubliées et pour comprendre des passions d'esprit qui, de loin, me paraissent extraordinaires.

« Nous quitterons Vichy vendredi, après un traitement plus que complet : quatre semaines au lieu de trois.

« Vichy est vraiment charmant, surtout pour une ville-hôpital ; les maladies qu'on soigne sont toutes propres ; la vie qu'on y mène n'a rien d'austère ; on y danse, on s'y amuse, on y étouffe, on y contracte des paresses élégantes, on s'y hébète absolument et tout cela fait partie du régime. Oui, Fichel est ici, et Tony Robert-Fleury, Baron, Frémiet, J. Barbier, que sais-je encore? Nous nous voyons. Quand on ne se visite pas, on se rencontre. Presque tous, excepté moi, ont la pudeur de travaillotter un peu. Je m'étais promis de faire une cure de fainéantise rigoureuse et de sommeil ; je n'ai pas à me reprocher d'y avoir manqué un seul jour : pas un coup de crayon, pas une ligne, entendez-vous bien.

« Ce que vous me dites des *croix* probables me paraît d'accord avec l'opinion. Et cependant je suis très ennuyé pour Protais. Je comptais à mon retour à Paris m'occuper de ses intérêts, et vous en parler ; au besoin, j'aurais tâché d'agir. D'abord, il sera bien tard, et puis, je le vois, ce serait peine perdue.

« Mes amitiés reconnaissantes à Augier, si vous le voyez. Rappelez-moi très affectueusement aussi au souvenir de Camille Doucet. Et surtout ne leur dites pas à quel degré d'abaissement intellectuel a pu descendre votre candidat !

« Eug. FROMENTIN. »

Dans les premiers jours d'août seulement, Eugène Fromentin rentre à Paris. Il se remet à un portrait de sa femme qu'il n'aura pas le temps de terminer. Avant de repartir pour Saint-Maurice, il s'empresse de se renseigner sur l'opportunité de démarches en faveur de Protais, dont la promotion lui tient à cœur. Il apprend que le décret est signé : un seul chevalier et un seul officier pour la peinture. C'est tout ce qu'a pu obtenir Chennevières (1).

*A M. Alexandre Protais.*

(Août 1876), ce dimanche soir.

« Quel joli souvenir, et quelles belles roses vous nous envoyez de Villemain, cher ami ! Depuis quatre jours, elles font l'ornement de mon atelier. Ma femme vous en remercie ; moi aussi : c'est si rare, place Pigalle, la vue et *l'odeur* des roses ! Votre cadeau nous est arrivé

(1) Fromentin s'écrie : « Nous sommes absolument sacrifiés aux exigences des autres ministères et la proie des tripotages de la politique parlementaire. Grâce aux confidences de Chennevières, avec qui j'ai pu causer longuement, je connais tous les dessous de cartes... Notre ministre des Beaux-Arts est un ministre politique, qui ne consulte que ses intérêts politiques et pour qui nous sommes « tous des inconnus et, qui pis est, des inutiles ». (Lettre d'août 1876 à M. Protais, frère du peintre, obligeamment communiquée par Mme Hamman, née Protais, ainsi que la lettre qui suit à Alexandre Protais.

comme un souhait de bienvenue, juste à notre retour de Vichy, dans ce vilain Paris desséché, étouffé, poudreux, dépeuplé, vide d'amis. Nous aurions bien voulu n'y poser que quelques heures ; mais mon jeune neveu m'est venu de province ; il faut le promener et l'amuser pendant une douzaine de jours au moins, et notre départ pour Saint-Maurice est remis au 14 ou au 15...

« Je me propose d'y travailler beaucoup... Y parviendrai-je?... »

Cette lettre est le dernier écrit que nous possédions de la main d'Eugène Fromentin (1).

Il rentrait le 19 août à Saint-Maurice, prêt à reprendre de plus belle la lourde palette du peintre. Il se sentait épuisé. Il avait éprouvé, les deux ou trois années précédentes, des troubles qui annonçaient la fermentation d'un sang appauvri. Un petit bouton à la lèvre, qui prit bientôt la forme d'un anthrax charbonneux, l'emporta le 27 à l'âge de cinquante-six ans, après quatre jours de fièvre. Aucun de ses amis, ni du Mesnil, ni Bataillard, ni M. Busson, n'avait eu le temps d'accourir.

Durant les heures d'agonie, l'intelligence se battait encore, par moments, contre les idées et les images qui l'assaillaient. Sa peinture et ses livres ne cessaient de poursuivre le malade, on s'en apercevait à ses gestes et à quelques mots espacés (2).

Pourtant la fin fut douce. Fromentin mourait dans sa petite maison, au village qui lui était cher, entouré de ses proches dont il prononça jusqu'à la fin les noms.

(1) Le dernier tableau auquel il travailla, *le Campement arabe*, acheté par l'État, est au musée du Louvre. Des milliers de dessins et de croquis originaux remplissent encore les cartons qu'il a laissés.

(2) Lettre de du Mesnil à Bataillard, 10 septembre 1876.

Il apercevait, en fermant les yeux à la terre, la lueur d'un autre monde pour lequel la piété maternelle l'avait tendrement préparé (1).

N'était-ce pas la mort qu'il souhaitait, lorsqu'il s'écriait dans une page du *Sahel :* « Pourquoi la vie humaine ne finit-elle pas comme les automnes d'Afrique, par un ciel clair, avec des vents tièdes, sans décrépitude, ni pressentiments ? »

(1) Ignotus écrit dans le *Figaro* du 8 septembre : « ... La mort triomphait de ce corps brisé par cette fièvre de trente-cinq années, qui n'était peut-être que la gravitation lente de son âme aimantée aux grandes clartés vers l'éternelle lumière. Fromentin n'était pas mort : il était arrivé ! » — « Eugène Fromentin est mort en chrétien, s'écria sur la tombe un de ses compatriotes, le général Dumont. Son âme, ouverte au beau et au bien, le fut aussi au vrai, et cela sans souci du siècle, comme il me le disait naguère. » (Journaux de la Rochelle, septembre 1876.) — Fromentin disparaissait deux jours avant le musicien orientaliste Félicien David dont il appréciait le talent. M. Ernest Reyer, dans une lettre au *Journal des Débats*, déplorait la perte simultanée de ces deux poètes de l'Orient pour lesquels il professait admiration et sympathie. (Voyez M. René Brancourt, *Félicien David ;* Henri Laurens, éditeur, p. 110.) — La presse tout entière s'associa à ces éloges et à ces regrets.

## CHAPITRE IV

### QUELQUES MOTS DE L'HOMME ET DU PEINTRE

En Fromentin, la renommée de l'écrivain surpasse de beaucoup celle du peintre ; elle est encore appelée à grandir. On ne saurait définir incidemment un talent si complexe, si robuste et si délicat. L'étude en a, d'ailleurs, été plusieurs fois tentée avec bonheur. Elle sera, quelque jour, reprise et poussée à fond. Je ne parlerai donc ici, très brièvement, que de l'artiste et de l'homme privé.

Parvenu à la maturité de son talent et au point culminant de sa carrière de peintre, Eugène Fromentin exerçait, une quinzaine d'années avant sa mort, une action sensible sur le mouvement artistique de son temps.

A dater de son premier Salon, en 1847, il n'avait cessé de s'adonner à une recherche attentive des procédés d'exécution. D'année en année, on le voit s'élever définitivement de l'étude au tableau, simplifier et élargir son art, toujours nerveux et original, souple et spirituel. Ses Arabes continuent, selon le mot d'un critique de l'époque, « à avoir de l'esprit jusque dans le moindre pli de leur burnous ». Mais, sans abandonner le paysage, l'artiste accorde dorénavant au geste d'abord, puis à la figure, une place qu'il leur avait jusque-là refusée.

Du reste, il écarte de plus en plus résolument de sa palette les éclatants feux d'artifice et les tons rutilants dont la crudité enchante habituellement les orientalistes. Il s'attache, au contraire, à rendre les nuances les plus subtiles du gris et du violet, à exprimer, plutôt que la couleur, la lumière diffuse et l'harmonie générale du paysage. On a pu, dans cette période de son évolution, le définir un « harmoniste » et un « luminariste ».

Le coloris chaud, puissant, mais un peu sec, le procédé rigide et lourd, la pâte opaque qu'on a critiqués dans sa première manière cèdent alors à une peinture plus diaphane et plus légère. Le pinceau brosse souvent une sorte de lavis à l'huile, comme celui dont avait coutume d'user Eugène Delacroix, et qui, parfois jugé insuffisant, permet des transparences et des mirages d'une rare séduction. « Un peu poussé par nous, notent les Goncourt dans leur *Journal*, il dit ne comprendre la peinture qu'avec une grisaille recouverte de matières colorantes, de glacis. C'est, du reste, son procédé. » Il dessine d'abord très fortement, sertit même son esquisse à l'encre de Chine, puis, sur ces solides contours, il peint par une série de « jus », suivant la méthode flamande.

C'est vers 1860 qu'Eugène Fromentin adopte cette dernière manière, toute de finesse et d'élégance. Les qualités d'enveloppe de Corot, vers lequel monte de plus en plus son admiration raisonnée, ce sens naïf et profond de la nature, cette tonalité poétique de demi-teinte, l'attirent de jour en jour davantage. Cabat, qui demeure son point de départ, Marilhat, le révélateur de l'Orient, dont le style et la sensibilité sont proches parents des siens, Decamps qu'il goûtait au début de sa carrière, Eugène Delacroix, toujours tenu par lui en très haute estime, Diaz, dont il s'inspira quelquefois,

Gustave Moreau enfin qui, dans une intimité de vingt-cinq années, agit d'une façon appréciable sur son esthétique, — tous pâlissent désormais à ses yeux devant le peintre-poète de *la Danse des Nymphes* : « Il faut que je trouve le temps avant de mourir, disait-il un jour, d'écrire ce que je pense de notre vieux Corot. » Il n'a pu qu'esquisser, dans un passage des *Maîtres d'autrefois*, cette histoire du paysage français aboutissant à l'invention d'un style par un artiste doué de l'esprit de synthèse, et demeuré, à travers la culture des maîtres italiens, admirablement personnel.

Au fur et à mesure qu'Eugène Fromentin acquiert cette manière rapide et brillante des dernières années, Armand du Mesnil en voit clairement les dangers. Il ne cesse de conseiller à son ami de donner plus de ressort à sa peinture. Il l'engage à choisir son sujet avec soin et à déterminer son effet, de façon à l'imposer à l'œil et à la mémoire. Cette ardeur à progresser dans l'art de peindre ne mènerait-elle pas insensiblement à se contenter du métier pur et simple? Elle entraîne déjà le peintre dans des transformations incessantes qui déroutent le public et risquent de lasser les meilleurs juges. Sans doute, depuis les critiques amicales qu'il s'attirait en 1854 de la part du même du Mesnil, Fromentin a affirmé sa personnalité ; il accorde moins à la fantaisie. Mais il manque encore de suite dans les idées : « Digère tes impressions, conclut l'ami clairvoyant. Rêve un peu à tes sujets tout en rêvant tes tons : tu arriveras à composer au lieu d'improviser. Fais pour tes tableaux ce que tu as fait pour ta prose : apprends à les retourner sept fois. Fais en sorte que la couleur ne soit pas tout l'intérêt, et, si tu ne mets pas une idée, mets une impression ou une curiosité. »

A partir de 1866 ou 1868, Fromentin est en possession

de tous ses moyens. La nature, scrutée de près, reste la base de son œuvre ; mais cette matière première, lentement élaborée, est parvenue à la ductilité requise pour se laisser pétrir en belle forme. Si les impressions algériennes semblent, de par l'affaiblissement des souvenirs, infiniment moins vives que dans les premiers tableaux, la technique est sensiblement supérieure. Les insuffisances s'atténuent. Le dessin acquiert une précision qui lui manquait. Le peintre jette sur sa toile avec une prédilection croissante ce cheval arabe frémissant et distingué qui lui appartient en propre et dont la reproduction constitue une des plus belles strophes de son épopée orientale. L'adresse de la main égale l'acuité de l'observation. La composition est louée unanimement par les critiques. Un frémissement de sincérité continue de courir au bout du pinceau, évoquant avec le charme d'un rêve de poète la forme, le mouvement et la vie. Sans cesser de particulariser, l'artiste aborde d'un vigoureux effort la synthèse qui fait les œuvres de premier ordre. Il vise plus haut que l'orientalisme. A travers le moment, le lieu et le sujet, il veut atteindre au type et peindre l'éternel. S s *Centaures*, de quelque façon qu'on les apprécie, marquent dans cette voie une étape décisive. *Le Berger kabyle, le Pays de la soif, la Chasse au héron, la Fantasia, les Femmes fellahs au bord du Nil* attestent le succès définitif de la tentative.

Dans cette dernière partie de sa vie, le talent indiscuté d'Eugène Fromentin, sa notoriété, les sympathies qu'il éveillait dans le monde des arts, le firent élire chaque année l'un des premiers dans les jurys de peinture des expositions. Il fut même pendant quelque temps, après 1870, l'un des vice-présidents du jury (1).

(1) Sur le rôle de Fromentin dans les jurys, voyez notamment M. Louis Gonse, ouvr. cit., p. 30, et Jules Breton, *Un Peintre paysan*, p. 287.

Il jouissait parmi ses collègues d'une grande autorité. Il voyait juste et de haut. Il jugeait avec une entière indépendance : « Au jury de l'école des Beaux-Arts, un jour, raconte Gigoux dans ses *Causeries sur les artistes de mon temps*, nous venions de passer deux ou trois heures à examiner les académies afin de décerner les médailles aux élèves. Nous avions tous terminé nos classements quand Fromentin arriva. Il prit tout de suite l'une des figures laissées presque à la queue et l'apporta en tête à la première place. Elle fut classée définitivement la deuxième ou la troisième. »

Un autre de ses collègues, Jules Breton, déclare que personne ne souffrait plus que Fromentin de la médiocrité des œuvres envoyées aux Salons. Il en avait le malaise presque physique : « Il secouait la tête, se frappait le front, talonnait le plancher en poussant des « Ah ! ah !... » Il disait : « Nous sommes forcés d'entrer « dans la peau de tout le monde pour être justes : c'est « affreux ! Nous ne nous figurons pas combien ça fait « descendre notre niveau. Il nous faudra six semaines « pour rentrer dans notre peau ! » Ces scrupules d'impartialité le poussaient parfois à des indulgences qui surprenaient chez un homme doué d'un pareil sens artistique. »

L'influence d'Eugène Fromentin s'exerçait encore par l'enseignement qu'il aimait donner aux jeunes peintres de son entourage. Merveilleusement doué à cet égard, il transmettait ainsi les idées élaborées en commun dans ses causeries avec Gustave Moreau. Et peut-être l'auteur des *Prétendants de Pénélope* souffrit-il parfois de voir les élèves de son ami s'inspirer de sa technique, ainsi mise à leur portée. « Sa parole, ses conseils, ses encouragements, autant que son exemple, écrit de Fromentin M. Louis Gonse, ont agi vivement sur un groupe

d'artistes jeunes et intelligents qu'il avait pris sous son patronage. Très bon et très indulgent dans les relations d'intimité, il savait en même temps être très persuasif, et il est incontestable qu'il a dirigé les débuts d'une petite école de tendances relevées qu'il a conduite et soutenue dans la voie du succès. MM. Henry Lévy, Humbert, Cormon, Thirion, Huguet et quelques autres encore lui doivent beaucoup. » M. Gervex fut aussi parmi ces libres élèves.

Philippe Burty, dans la *République française* du 26 septembre 1876, confirme ce témoignage : « Il était en passe de ramener à l'étude technique de la haute peinture et à la reprise d'un sentiment tout français les jeunes artistes qui sentent combien est négatif l'enseignement des « trois ateliers » à l'Ecole et qui s'arrêtent devant les outrances des intransigeants. »

De quelle nature était cet enseignement d'Eugène Fromentin? Quelle en fut la portée?

Sentant lui-même l'insuffisance de ses études premières, Fromentin attachait un grand prix à la correction du dessin, mais il le voulait vivant. Quant à la couleur, les Goncourt notent dans leur *Journal* qu'il en parlait « avec une voix presque religieuse ».

Son coup d'œil était d'une sûreté rare, surprenante la vivacité de sa main : « Il mettait fiévreusement un ton ici, et là un autre ton, écrit Ignotus dans le *Figaro* du 8 septembre 1876 ; et la clarté allait de l'un à l'autre, comme pendant la nuit une lumière qui va de fenêtre en fenêtre. Le tableau s'illuminait, l'horizon qu'il avait vu reparaissait, les chevaux marchaient, les femmes regardaient, les étoffes brillaient et les croupes reluisaient. »

Il excellait, d'ailleurs, dans la cuisine d'un tableau. Il saisissait la palette qu'on lui tendait, et, en quelques

touches, faisait jaillir du chaos la composition que le peintre avait à peine entrevue. On conte même — mais que n'inventerait pas la maligne camaraderie d'atelier? — que sa verve et son habileté suffirent à fabriquer des prix de Rome qui, plus tard, devenus pensionnaires de la Villa Médicis, ne donnèrent pas ce qu'en la présence du maître ils avaient promis...

Et cependant, personne mieux que lui ne s'entendit à révéler à un élève sa personnalité encore enveloppée dans les bandelettes de l'École. Comme Gustave Moreau, il était, au premier chef, un éveilleur d'idées, un excitateur d'âme.

Aussi tous ceux que le peintre de l'Orient soutint et dirigea lui demeurèrent-ils profondément dévoués. M. Ferdinand Humbert s'en fait gloire, et on a vu par la belle lettre de 1871 quel était l'intérêt des directions qu'il recevait du maître dont il fut l'élève préféré. M. Cormon, demeuré si indépendant, se réclame de lui.

M. Thirion se souvenait encore avec émotion, dans les dernières années de sa vie, que lorsquil consultait Eugène Fromentin sur les difficultés qu'il rencontrait à mettre de l'unité dans ses tableaux, il s'ensuivait toujours de précieux conseils et une conversation instructive sur l'art de peindre. Fromentin tentait, par exemple, de faire comprendre le clair-obscur, l'arabesque, ou de préciser la qualité des tons : il faut les combiner, disait-il, de façon à ne laisser voir du tableau que ses parties essentielles, les seules qui doivent définir le sujet et véritablement intéresser. Il expliquait pourquoi le centre d'un tableau sourd devra être entouré de lumière et comment, si le sujet principal est éclairé, on devra, autant que possible, élargir cette lumière, tout en la reliant à l'arabesque, de façon que l'œil du spectateur

suive, sans que son esprit s'en préoccupe, le parcours que l'artiste a voulu déterminer dans son œuvre. Et d'idée en idée, d'avis en avis, l'élève puisait dans cette causerie suggestive à la fois une orientation et un stimulant de haut prix.

Ce que Fromentin surtout enseignait, par la parole et par l'exemple, c'étaient l'amour patient de la nature, l'admiration pour les maîtres et la recherche du style.

Henry Lévy, frappé au cœur par la disparition de celui dont il avait été un des disciples les plus chers, écrivait dans son journal intime, au moment même où il apprenait cette mort, une page émouvante que sa famille a consenti à nous communiquer :

« 28 *août* 1876. — Fromentin est mort hier, à neuf heures du matin, à la Rochelle. La nouvelle m'en est parvenue aujourd'hui. C'est une perte grave pour l'Ecole, irréparable pour ceux qui le connaissaient et qu'il dirigeait, guidait dans l'art et dans la vie. Je n'en pouvais intellectuellement faire une plus grande. C'est à lui que je dois la situation que j'ai acquise depuis le jour où son enseignement a succédé pour moi aux leçons de l'Ecole.

« Il prenait des élèves et en faisait des artistes. Véritable nature de maître : élévation de l'esprit, droiture du cœur, abondance des connaissances, savoir profond, réfléchi et senti de toutes les choses du métier. Une ardeur communicative qui allumait la flamme et une bonté qui vous rendait meilleur. Toujours d'une conversation avec lui on sortait plus peintre et plus homme. Un maître paternel.

« C'est un vide immense qui s'est fait pour nous tous. Que de choses il nous a apprises ! Combien il nous en

aurait appris encore ! Il s'est couché en pleine flamme. Où irons-nous maintenant dans ces moments d'inquiétude, de découragement, de défaillance, alors qu'un instinct sûr guidait nos pas vers la maison de la place Pigalle? Toujours nous en revenions rassurés, réconfortés, guéris ou en voie de guérison. Tout est fini, la voix est éteinte, l'œil si clairvoyant fermé à jamais, glacée la main qui nous recevait à la porte de la maison. Cher maître et ami bien-aimé !

« Faites de belles choses ! » — ce furent les dernières paroles que j'entendis de sa bouche.

« 1865-1876. — Tout le chemin que j'ai parcouru en ces onze années, tous les progrès que j'ai faits, c'est à lui, c'est à sa direction que je les dois. Quel horizon il m'ouvrit, surtout à partir de 1871, quand il s'occupa de moi avec plus d'ardeur et de tendresse à propos de cette *Hérodiade* qui a marqué une décisive évolution dans ma carrière et dans mes idées ! Bien souvent, depuis ce moment, j'eus l'intention de noter ses conseils, de transcrire ses paroles, et je regrette amèrement de ne l'avoir point fait.

« Il m'enseigna alors jour par jour la plus belle, la plus méthodique manière de conduire un tableau depuis l'ébauche jusqu'à la touche dernière : enseignement inappréciable, instrument qui se prête à tout, facilite le travail et la si difficile réalisation des idées ; méthode de sagesse savante qui ne fait rien perdre de l'indépendance de l'esprit et le sert en le ménageant, en lui épargnant la fatigue et l'effort.

« Vrai maître, le seul que j'aie rencontré digne de ce nom... »

Tel fut le peintre, tel fut le guide de la jeunesse artiste.

L'homme privé n'était pas moins séduisant.

A travers les souvenirs de ceux qui l'ont connu, c'est-à-dire aimé, Eugène Fromentin apparaît petit de taille, maigre, nerveux, de complexion délicate, ayant conservé de ses courses en Algérie je ne sais quoi dans l'aspect et dans les attitudes d'un chef arabe des grandes tentes. Il avait le front proéminent, entièrement chauve, plutôt aigu que large, le nez mince et légèrement recourbé. « Sa barbe, clair plantée, laissait voir un peu la peau, comme dans certains vieux portraits vénitiens. » D'une tenue toujours correcte et soignée, il se montrait dans l'ensemble de sa personne souverainement distingué d'allures. C'était une nature aristocratique. Il frappait dès le premier abord par l'ardeur d'intelligence et de vie qu'on surprenait sur son visage. Les Goncourt parlent du « joli étonnement de son œil circonflexe ». Les yeux formaient, en effet, l'inoubliable beauté de cette physionomie. Larges, noirs, expressifs, tantôt d'une douceur de velours, — des yeux de gazelle, — tantôt pleins de feu, dardant un regard net et perçant, ils attiraient, ils subjuguaient. La voix, musicale, avait de souples caresses et de vibrantes sonorités.

Expansif seulement avec les gens qu'il aimait, car il redoutait de se livrer, habituellement silencieux, d'une politesse un peu hautaine et distante, Fromentin sortait par moments de cette apparente froideur pour se jeter dans la conversation avec une vivacité inattendue. C'étaient alors, jaillissant sous la cendre, des gerbes de flamme. La verve imagée et mordante, la fantaisie de son improvisation, toujours nourrie d'idées, faisaient de ces causeries un régal pour ses auditeurs. Nul ne les a oubliées de ceux qu'il réunissait dans son grand atelier de la place Pigalle.

Le cadre était choisi à souhait. L'élégante sévérité de l'ameublement, l'ordre et la tenue qui y régnaient, l'absence presque complète de tableaux et d'études du maître, en faisaient, plutôt que le cabinet de travail d'un peintre, un véritable salon.

Dans le monde, qu'il fréquentait volontiers lorsqu'il en avait le loisir, Eugène Fromentin était encore le brillant causeur, éloquent par éclairs, « plus soucieux des indications d'ensemble que des détails de premier plan », fertile en théories esthétiques, et en aperçus ingénieux. On ne se fût jamais lassé de l'écouter.

Du reste, il aimait passionnément son chez soi, la vie de famille et de foyer que remplissait un labeur acharné. Malgré les courts voyages qu'il entreprit, il demeurait d'esprit sédentaire, affamé de repos autant qu'il était enfiévré de création artistique. Une vie intérieure toujours intense ouvrait au fond de lui de vastes solitudes dont l'accès était interdit aux profanes.

Fromentin ne fut pas seulement un esprit délicat et pénétrant, il se révèle à nous, à travers sa correspondance et la trame de sa vie, comme une âme droite, et un cœur chaud. Une sensibilité vibrant au moindre souffle fut le ressort caché de sa nature. Malgré sa réserve, parfois déroutante, personne n'eut à un plus haut degré que lui ce charme indéfinissable qui, sur le passage d'un homme, ouvre les mains tendues, épanouit les sourires, conquiert les bonnes volontés. Très serviable, il était, d'ailleurs, tout désintéressement, tout franchise. Son caractère, indépendant, fier, un peu ombrageux, valait son talent.

Ardent et sensible, l'artiste avait à lutter contre les angoisses de la production que sa santé débile non moins que son extrême modestie rendaient parfois intolérables. Dans ces crises de découragement que mentionnent si

souvent ses lettres, au cours de l'enfantement douloureux de ses œuvres, dont il détruisit un grand nombre, il lui arrivait parfois, s'il faut en croire la légende, de se rouler sur le plancher de l'atelier en pleurant à chaudes larmes. Les choses ne lui apparaissaient plus alors, malgré sa mémoire merveilleuse, que confuses, décolorées, sans perspective et sans relief. Il se relevait d'un bond pour déchirer le papier ou pour crever la toile. Mais la raison, l'ambition d'atteindre aux sommets de son art, le réconfort que lui apportaient ses amis et ses proches, lui rendaient peu à peu la claire vision de l'idéal et le courage de monter jusqu'à lui.

Bref, avec l'intellectuel, avec le tendre, l'imaginatif et le voluptueux, vivait en Fromentin un maître d'ardeur et de volonté. Et cette complexité foncière se résolvait à la surface visible en un équilibre de vigueur et de mesure, de richesse et d'unité.

Le jugement qu'en dernière analyse il convient de porter sur l'homme, le peintre et l'écrivain peut se ramasser en une courte formule : beaucoup de distinction dans les manières et dans l'esprit, un œil et une mémoire comme on en rencontre peu, une intelligence vive, équilibrée, de toute portée, l'élévation et la fermeté du caractère, une sensibilité et un goût exquis, une exemplaire probité dans le travail, autant d'énergie que de souplesse dans la recherche inquiète de la perfection.

Indulgent aux autres, sévère pour lui-même, Eugène Fromentin porta haut son art, parce qu'à travers l'humaine fragilité il crut apercevoir, spiritualiste impénitent, un reflet d'essence divine et qu'il aima passionnément l'éternelle Beauté.

Il est des maîtres plus puissants, — il y en eut peu de mieux organisés. Et quel autre que lui, mort en pleine

maturité, sut mettre au jour, en même temps qu'une œuvre écrite et peinte doublement originale, la plus belle de toutes les productions qu'il soit donné à l'homme de créer : une vie noble, harmonieuse et féconde?

FIN

# INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Cette bibliographie, qui ne prétend pas à être complète, va jusqu'au 1er janvier 1912.


*Art* (L'), Revue, collection de 1847 à 1877. Paris.

*Artiste* (L'), Revue, collection de 1847 à 1877. Paris.

Aubry (Gabriel), « l'Enfance de Dominique », *Mois littéraire et pittoresque*, octobre 1903. Paris.

Audiat (Gabriel), « Dominique », *Revue des Charentes*, 30 septembre 1905. Coquemard, édit., Angoulême.

Beaume (Georges), *Fromentin*. Paris, Louis Michaud, édit., 168, boulevard Saint-Germain, 1911.

Blanc (Charles), « Lettres de Hollande », *le Temps*, 5 et 11 octobre 1876. Paris.

Blanc (Charles), « Lettre à Paul de Saint-Victor », *Moniteur universel*, 5 septembre 1876, et *Artistes de mon temps*. Paris.

Blanchon (Pierre — Jacques-André Mérys), « l'Originalité de Dominique », *Revue Bleue*, 5 et 12 juin 1909. Paris.

Blanchon (Pierre — Jacques-André Mérys), « Eugène Fromentin », *Lettres de jeunesse*, biographie et notes. Paris, Plon, 1909.

Blanchon (Pierre — Jacques-André Mérys), « Eugène Fromentin », *Correspondance et Fragments inédits*, biographie et notes. Paris, Plon, 1912.

Bigot (Charles), « Eugène Fromentin », *Revue Bleue*, 14 avril 1877, et *Peintres français contemporains*. Paris, 1888.

Bangor (E.-G.), « Eugène Fromentin », les *Contemporains*, 1905. Paris, 5, rue Bayard.

Bazin (René), « l'Œuvre littéraire d'Eugène Fromentin », *Annales politiques et littéraires*, 30 septembre 1905. Paris, 15, rue Saint-Georges.

Bellaigue (Camille), « Eugène Fromentin », *Impressions musicales et littéraires*, p. 387. Paris, 1900.

Bellier de la Chavignerie, *Dictionnaire général des artistes*, p. 594. Paris.

Berthelot (Paul), *Artistes contemporains des pays de Guyenne, Béarn, Saintonge et Languedoc.* Bordeaux, 1889, Gounouilhou, édit.

Brard (Docteur), *Eugène Fromentin,* La Rochelle, Foucher, édit., 1902.

Breton (Jules), *Nos Peintres du siècle.* Paris, Société d'éditions artistiques, 32, rue Louis-le-Grand.

Breton (Jules), *la Vie d'un artiste,* p. 319. Paris, Lemerre, édit

Breton (Jules), *Un Peintre paysan,* 5e édition, p. 263, 287. Paris. Lemerre, édit.

Brunetière (Ferdinand), « Eugène Fromentin critique d'art », *Correspondant,* 10 octobre 1903. Paris.

Burty (Philippe) et Montefiore (M.-L.), *Vingt-cinq dessins d'Eugène Fromentin.* Paris-Londres, librairie de l'Art, 1877.

Burty (Philippe), « Eugène Fromentin », *République française,* 25 août 1876. Paris.

Burty (Philippe), « Eugène Fromentin », *République française,* 26 septembre 1876. Paris.

Camp (Maxime du), *Souvenirs littéraires,* premier volume, chap. x. Paris, Hachette, 1892.

Chesneau (Émile), *les Nations rivales dans l'art.* Paris, Didier, 1868.

Claretie (Jules), *Peintres et sculpteurs contemporains.* Paris, 1882.

Clément (Charles), *Journal des Débats,* 26 janvier 1877. Paris.

Compton (G.-C.), *Fortnightly Review,* mars 1905. Londres.

Comte (Jules), *Illustration,* 9 septembre 1876. Paris.

*Cyclopedia of Painters and Paintings,* vol. II. (Bibliothèque nationale, Paris.)

Delayant (Léopold), *Biographies rochelaises,* manuscrit. Bibliothèque municipale de la Rochelle.

Denormandie, *Temps passé, Jours présents,* Hachette, édit. Paris, 1900.

Doucet (Jérôme), *Peintres français.* Paris, 1906.

Doudan (X.), *Correspondance,* année 1870. Paris, Lévy, 1876.

Drumont (Édouard), *Galerie contemporaine,* 1877. Paris, avec note de George Sand.

Faguet (Émile), *Revue des Charentes,* 30 septembre 1905, déjà citée, et *Revue des Deux Mondes,* 1er avril 1909. Paris.

Fournel (Victor), *Artistes contemporains,* 1884. Mame, édit., à Tours.

Gaubert (Ernest), *Mercure de France,* 1er octobre 1905. Paris.

Gaudin (Paul), *Eugène Fromentin,* la Rochelle, Siret, imprimeur, 1877.

Gautier (Théophile), l'*Artiste,* 22 février, 1er mars et 1er novembre 1857, *Moniteur universel,* 28 mai 1859. Paris.

*Gazette des Beaux-Arts,* Paris, années 1858 à 1877.

Gillet (Louis), « Dominique », *Revue de Paris,* 1er août 1905. Paris.

Gillet (Louis), *Revue des Charentes.* 30 septembre 1905, déjà citée.

Gigoux, *Causeries sur les artistes de mon temps.* Paris.

Goncourt (Jules et Edmond), *Journal,* années 1863 à 1876. Paris.

GONNARD (Ph.), « la Leçon de Fromentin », *Revue Bleue*, 5 et 12 mars 1910.

GONSE (Louis), *Eugène Fromentin*. Paris, 1881. Quantin, édit.

GONSE (Louis), *Esposition des œuvres de Fromentin*. Paris, 1877, Quantin, édit.

GOYAU (Mme FÉLIX-FAURE), *Journal de l'Université des Annales*, 1er juin 1911. Paris, rue Saint-Georges.

GRANDMOUGIN (Ch.), *Grande Encyclopédie*. Paris, Lamirault, édit.

GUÉDY, *Dictionnaire universel des Peintres*. Paris.

HOUSSAYE (Henry), *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1877.

IGNOTUS, le *Figaro*, journal, 8 septembre 1876. Paris.

JAMES (Ralph.-N.), *Painters and their Works*, vol. Ier, p. 396. Londres, 1896.

JOUIN (Henry), *Journal des Beaux-Arts*, 15 février 1879 et 15 janvier 1881. Saint-Nicolas (Belgique), Siret, édit.

JOUIN (Henry), les *Maîtres contemporains*. Paris, 1887.

LAFENESTRE (G.), *Artistes et amateurs*, p. 324. Paris.

LAFENESTRE (G.), préface des *Cent chefs-d'œuvre*, publiés par Roger-Milès. Paris, Georges Petit.

LAROUSSE, *Dictionnaire universel*. Paris.

MARTINO (Pierre), « les Descriptions de Fromentin », *Revue Africaine*, premier trimestre 1910. Alger, Aldophe Jourdan, édit.

MAYNIAL (Édouard), *Eugène Fromentin*. Bruxelles, 1904, Oscar Schepens et Cie, édit.

MERLANT (Joachim), *le Roman personnel*. Paris, 1905, Hachette et Cie.

MERLANT (Joachim), *Revue des Charentes*, 30 septembre 1905, déjà citée.

MÉRYS (Jacques-André — Pierre BLANCHON), *Journal des Débats*, 31 décembre 1902. Paris.

MÉRYS (Jacques-André — Pierre BLANCHON), « Eugène Fromentin », biographie, *Revue des Charentes*, précitée.

MÉRYS (Jacques-André — Pierre BLANCHON), Discours prononcé à l'inauguration du monument Fromentin à la Rochelle, *Revue des Charentes*, précitée.

*Moniteur universel*, journal, 28 mai 1859 et années 1857 à 1877. Paris.

MONTÉGUT (Émile), « Eugène Fromentin », *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1877.

MONTÉGUT (Émile), *les Morts contemporains*, deuxième volume, 1884.

OLIVIER, « Eugène Fromentin », *Bulletin religieux du diocèse de la Rochelle*, 14 février et 11 avril 1903. Pic, imprimeur, la Rochelle.

PAILHÈS (G.), « le Modèle de Dominique », *Revue Bleue*, 13 et 20 mars 1909. Paris.

PAILLERON (Édouard), *Discours de réception à l'Académie française*. Paris, 1886.

PEYRE (Roger), « Fromentin », Revue *Dilecta*, 1er décembre 1907 Paris, Hatier, édit.

PHILOUZE (Léon), *Eugène Fromentin*. Vannes, imprimerie Lafolye, 1898.

REDON (Odilon), la *Gironde*, journal, 1er juillet 1868. Bordeaux.

ROGER-MILÈS, *Cent chefs-d'œuvre*. Paris, Georges Petit, édit. 1892.

ROUJON (sous la direction de Henry), *Fromentin*. Paris, 1911. Pierre Laffite et Cie, édit.

ROUSSEAU (Jean), l'*Art*, revue, t. VIII, 1877. Paris.

SAINTE-BEUVE, *Nouveaux lundis*, t. VII. Calmann-Lévy, 1879, Paris.

SAND (George), la *Presse*, journal, 7 mai 1857 et 10 mars 1859. Paris.

SAND (George), *Correspondance avec Eugène Fromentin*, dans Louis Gonse (*Eugène Fromentin*) et dans *Correspondance et Fragments inédits* d'Eugène Fromentin, déjà cités.

SCHÉRER (Edmond), *Etudes sur la littérature contemporaine*, t. II et V.

SCHÉRER (Edmond), *Eugène Fromentin*, conférence faite à Versailles le 11 avril 1877, publiée dans le *Courrier littéraire*, 1877. Paris, Unsinger, édit.

SONOLET (Louis), la *Quinzaine*, 16 octobre 1905. Paris, 45, rue Vaneau.

SOUQUET (Paul), *Nouvelle Revue*, t. VIII, janvier-février 1881. Paris.

STOTHERT (James), *French and Spanish Paintings*, p. 225 et 235. Londres, 1877.

TARBEL (Jean), *Nouvelle Revue*, 1er mars 1905, Paris, 26, rue Racine.

TIMBAL (Charles), *Notes et causeries sur l'art et sur les artistes*, p. 326. Paris, Plon, 1881.

TRARIEUX (Gabriel), *Revue des Charentes*, 30 septembre 1905, déjà citée.

VAPEREAU, *Dictionnaire des Contemporains*.

VIANEY, *Discours prononcé à la rentrée solennelle des Facultés de l'Université de Montpellier*. Montpellier, 1903. Delord, Boehm et Martial, édit.

VINCENS (Charles), *Revue politique et littéraire* (*Revue Bleue*), 30 septembre 1876.

VIOLLET-LE-DUC, *Journal des Débats*, octobre 1876.

WAILLE (Victor), *le Monument de Fromentin*. Alger, 1903, Adolphe Jourdan, édit.

WILMOTTE, la *Revue Latine*, 25 janvier 1903. Paris, 59, rue Monge.

WYZEWA (DE) et PERREAU, *les Grands Peintres*, p. 137. Paris, 1891.

WYZEWA (DE), « le Carnet de voyage d'Eugène Fromentin », journal *le Temps*, 28 juillet 1911.

Se reporter aux journaux divers de Paris, août-septembre 1876 et surtout septembre-octobre 1905, notamment, pour ces derniers, le *Temps*, les *Débats*, le *Figaro*, le *Gaulois*, l'*Aurore*, l'*Eclair*, la *Libre Parole*, la *Presse*, le *Rappel* — et au *Gaulois* du 5 octobre 1903.

# TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT .......................... I

## CHAPITRE PREMIER

LE SUCCÈS. — MARIAGE D'EUGÈNE FROMENTIN. — SON SÉJOUR EN PROVENCE. — TROISIÈME VOYAGE EN ALGÉRIE. — UN ÉTÉ DANS LE SAHARA. — UNE ANNÉE DANS LE SAHEL (1849-1860).

**1849.** — Lettre à Narcisse Berchère, 25 janvier ........... 1
Troubles politiques de juin .......................... 3
Le Salon de 1849. — Fromentin y obtient une deuxième médaille .......................... 6
Lettre à Mlle Lilia Beltrémieux, 17 septembre .............. 7
Lettre à la même, 5 décembre .......................... 9

**1850.** — Lettre à Mme Fromentin mère, 11 mars .......... 15
Lettre à M. Fromentin père, 12 mars .......................... 16
Lettre à Mme Fromentin mère, 17 juin .......................... 17
Lettre à la même, 2 août .......................... 18
Lettre à M. Fromentin père, août .......................... 19
Lettre au même, 30 octobre .......................... 21
Lettre à Mlle Lilia Beltrémieux, 17 décembre .............. 21
Le Salon de 1850 .......................... 23

**1851.** — Lettre à Paul Bataillard, 21 février .............. 24
Lettre à Armand du Mesnil, février .......................... 25
Projet de mariage d'Eugène Fromentin .......................... 29
Lettre à Mme Fromentin mère, 10 octobre .......................... 30
Lettre à M. Fromentin père, 29 octobre .......................... 39
Lettre au même, 14 novembre .......................... 41
Lettre au même, 29 décembre .......................... 46
Lettre à M. et à Mme Fromentin, 31 décembre .............. 49

**1852.** — Lettre aux mêmes, 6 janvier.................. 51
Mariage d'Eugène Fromentin avec Mlle Marie Cavellet de Beaumont, 18 mai — Départ pour Saint-Raphaël...... 53
Lettre à Mme du Mesnil et à Armand du Mesnil, Saint-Raphaël, 30 mai.................................. 54
Lettre à Armand du Mesnil, Saint-Raphaël, juin........... 56
Lettre au même, Saint-Raphaël, juillet.................... 59
Lettre au même, Saint-Raphaël, août....................... 60
Lettre à Paul Bataillard, Saint-Raphaël, 11 septembre.... 62
Lettre à Mme Fromentin mère, Saint-Raphaël, 22 septembre. 64
Lettre à Armand du Mesnil, Saint-Raphaël, 8 octobre...... 67

**Troisième voyage en Algérie (novembre 1852 à octobre 1853).**

**1853.** — Lettre à Mme Eugène Fromentin, Laghouat, 8 juin. 69
Lettre à Armand du Mesnil, Laghouat, juin................. 73
Lettre à Mme Fromentin mère, Blidah, 4 août.............. 75
Lettre à Armand du Mesnil, Blidah, même jour............. 76
Lettre au même, Blidah, 29 août.......................... 78
Lettre au même, Blidah, 9 septembre...................... 81
Fromentin rentre en France. — Le Salon de 1853........... 82

**1854.** — Embarras d'argent. — Prix de vente de quelques tableaux. — État d'esprit de Fromentin en 1854.— Conseils de du Mesnil.................................. 82

**1856.** — *Un été dans le Sahara* paraît dans la *Revue de Paris*, fin de 1856.................................... 86
Lettre à Armand du Mesnil, Saint-Maurice, décembre........ 86

**1857.** — *Le Sahara* paraît en volume, janvier.............. 87
Lettre à Armand du Mesnil et à Mme du Mesnil, Saint-Maurice, janvier.......................................... 87
Lettre à Théophile Gautier, Saint-Maurice, 23 janvier...... 90
Lettre au même, Saint-Maurice, 23 février................. 91
Fromentin entre en relations épistolaires avec George Sand (mars)................................................ 93
Lettre à George Sand, 23 mars............................. 95
Lettre de George Sand à Fromentin, 27 mars................ 96
Lettre à George Sand, 1er avril........................... 97
Article de George Sand sur *le Sahara* dans la *Presse*, 8 mai. — Lettres à George Sand, 11 et 15 mai.................. 99
Eugène Fromentin et Gustave Moreau. — Le Salon de 1857... 100
Lettre à Armand du Mesnil, Saint-Maurice, printemps..... 102
Lettre au même et à Mme du Mesnil, Saint-Maurice, 19 mai. 104
Première publication partielle du *Sahel* dans l'*Artiste*, en juillet, août et septembre.............................. 107

**1858.** — Lettre à M. Gaston Romieux, printemps......... 108

Lettre au même, peu après. — *Une année dans le Sahel* paraît dans la *Revue des Deux Mondes* à la fin de 1858. — Lettre de George Sand à Fromentin, 12 décembre.............. 108
Lettre à George Sand, 15 décembre.......................... 110

**1859.** — Lettre de George Sand à Fromentin, 3 février...... 112
Lettre à Théophile Gautier, 10 février..................... 113
Article de George Sand dans la *Presse*, 10 mars........... 113
Lettre à George Sand, 20 février........................... 114
Lettre de George Sand à Fromentin, 24 février.............. 115
Lettre à George Sand, 12 mars ............................. 117
*Une année dans le Sahel* paraît en volume (mars). — Lettre de Sainte-Beuve à Fromentin, 26 mars.................... 119
Lettre à M. Gaston Romieux, 29 mars. — Le Salon de 1859. 120
Lettre à M. Gaston Romieux, avril.......................... 121
Première médaille et croix de la Légion d'honneur.......... 124
Lettre à George Sand, 15 juillet........................... 124

## CHAPITRE II

DOMINIQUE. — FRAGMENTS SUR L'ILE DE RÉ. — NOTES DE CRITIQUE D'ART. — COURT PASSAGE EN ALSACE. — L'ÉGYPTE. — VENISE (1859-1870).

Première ébauche de *Dominique*............................ 127
Lettre à Armand du Mesnil, Saint-Maurice, sans date........ 128

**1860.** — *Meça-Oudah*, essai dramatique en collaboration avec Ludovic Halévy...................................... 129

**1861.** — Lettre à Alfred Arago, 22 janvier................ 130
Lettre à Théophile Gautier, 28 mai......................... 131
Le Salon de 1861........................................... 131
Lettre à Paul Bataillard, Fontainebleau, 21 août........... 133
Lettre à M. Charles Busson, Fontainebleau, 27 août......... 134

**1862.** — *Dominique* est publié dans la *Revue des Deux Mondes*. 135
Lettre de George Sand à Fromentin, 18 avril................ 137
Lettre à George Sand, 19 avril............................. 139
Lettre de George Sand à Fromentin, 24 mai.................. 141
Lettre à George Sand, 25 mai............................... 143
Lettre à M. Gaston Romieux, 30 mai......................... 144
Lettres à Mme Eugène Fromentin, Nohant, 13 et 17 juin.... 147
Note sur les corrections à faire à *Dominique*, d'après George Sand ...................................................... 148
Lettre de George Sand à Fromentin, 18 juin................. 154
Lettre à George Sand, 20 juin.............................. 155
Lettre à Edmond Schérer, 20 juin........................... 157

Expositions à l'*Union artistique* et à Londres................ 158
Lettre à M. Charles Busson, 23 août........................ 159
Lettre à George Sand, 9 novembre.......................... 161
*Etude sur l'Ile de Ré,* fragments .............................. 162

**1863.** — Lettre à George Sand, 9 janvier .................. 170
*Dominique* paraît en volume.................................. 171
Lettre à Ludovic Halévy, 21 janvier.......................... 172
Lettre à George Sand, 27 janvier............................. 173
Lettre de George Sand à Fromentin, 28 janvier........... 174
Lettre de George Sand à Fromentin, 14 mars.............. 175
Lettre à George Sand, 11 avril................................ 176
Lettre de George Sand à Fromentin, 17 avril ............... 178
Le Salon de 1863................................................ 179

**1864.** — Articles de Sainte-Beuve sur *le Sahara, le Sakel* et *Dominique* ............................................................... 180
Lettre à Sainte-Beuve, 8 février.............................. 181
Lettre à George Sand, 2 mars ................................ 182
Invitations à la Cour............................................. 183
Lettre à Mme Eugène Fromentin, Compiègne, 11 novembre.. 184
Lettre à Alexandre Bida, automne............................ 188
Le *Programme de critique,* en 1864........................... 190
Notes de critique d'art inédites................................ 191

**1865.** — Le Salon de 1865..................................... 196

**1866.** — Le Salon de 1866..................................... 198
Lettre de George Sand à Fromentin, 9 mai.................. 199
Lettre à M. Charles Busson, 11 novembre .................. 201
Lettre à Alexandre Bida, 22 novembre....................... 202

**1867.** — Première médaille à l'Exposition universelle....... 203
La brouille avec la princesse Mathilde Bonaparte........... 203
Lettre à la princesse Mathilde Bonaparte, 17 août........... 205
Candidature de Fromentin à l'Académie des Beaux-Arts. — Lettre à M. Charles Busson, 29 octobre.................. 208
Lettre à Mme Eugène Fromentin, novembre................. 209
Lettre à M. Alexandre Couder, 15 novembre................. 211
Mort du père d'Eugène Fromentin, fin 1867................. 211

**1868.** — Lettre à M. Alexandre Bida, 6 janvier ........... 211
Lettre à Mme Eugène Fromentin, décembre 1867.......... 213
Lettre à M. Albert Mérat, 3 mai.............................. 214
Le Salon de 1868. — *Centaures et Centauresses*.............. 215
Lettre à M. Odilon Redon, 15 juillet ......................... 217

**1869.** — Court voyage en Alsace, printemps............... 218
Le Salon de 1869................................................ 218
Lettre à M. Charles Busson, 15 juillet ....................... 220

Fromentin promu officier de la Légion d'honneur.......... 221
Lettre à M. Charles Busson, 17 août........................ 222
Lettre au même, 6 octobre.................................. 223

**Voyage en Égypte (9 octobre-6 décembre)**........ 223
Lettre à Mme Eugène Fromentin, Marseille, 9 octobre...... 224
Lettre à la même, le Caire, 20 octobre..................... 225
Lettre à M. Charles Busson, Miniéh, 24 octobre............ 227
Lettre à Mme Eugène Fromentin, Miniéh, même jour ..... 229
Lettre à la même, Thèbes-Louqsor, 29 octobre.............. 232
Lettres à la même, Assouan et le Caire, 3, 4 et 13 novembre.... 234
Lettre à la même, Suez, 21 novembre....................... 235
Lettre à la même, le Caire, 25 novembre................... 236
Fromentin rentre en France, 6 décembre.................... 237

**1870.** — Lettre à Alexandre Bida, 21 mai................. 239
Rapport au nom d'une commission du jury de peinture..... 240
Lettre à Mlle Lilia Beltrémieux, 26 avril................... 242
Lettre à Alfred Arago, mai................................. 244
Notes sur quelques peintres................................ 245
*Voyage à Venise* (juillet)................................. 249
Lettre à Armand du Mesnil, Venise, 13 juillet............. 249

## CHAPITRE III

LA GUERRE ET LA COMMUNE. — L'ENSEIGNEMENT DE FROMENTIN A SES ÉLÈVES. — VOYAGE EN BELGIQUE ET EN HOLLANDE. — LES MAITRES D'AUTREFOIS. — ARTICLE CRITIQUE SUR LE SALON DE 1876. — FROMENTIN SE PRÉSENTE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — SA MORT (1870-1876).

La guerre déclarée. — Retour en France. — Lettre à Alexandre Bida, Saint-Maurice, 19 août.............................. 252
Lettre à M. et Mme Charles Busson, Saint-Maurice, 1er septembre.............................................. 254
Lettre à M. Charles Busson, Saint-Maurice, 10 septembre.... 256
Lettre à Armand du Mesnil, Saint-Maurice, septembre..... 258
Lettre au même, Saint-Maurice, 16 septembre.............. 259
Lettre à M. Charles Busson, Saint-Maurice, 30 septembre.... 260

**1871.** — Lettre au même, Saint-Maurice, 6 janvier......... 263
Lettre à M. René Billotte, Saint-Maurice, 5 mars.......... 265
Lettre au même, Saint-Maurice, 10 mars.................... 268
La Commune éclate (18 mars)................................ 269
Lettre à M. René Billotte, Saint-Maurice, 26 mars.......... 269
Lettre au même, Saint-Maurice, 1er avril. — Lettre à Armand du Mesnil, même jour....................................... 271

Lettre à M. Charles Busson, Saint-Maurice, juin.............. 273
Lettre au même, Saint-Maurice, juillet.................... 275
Lettre à Alexandre Bida, Saint-Maurice, 10 septembre..... 276
Lettre à M. Charles Busson, Saint-Maurice, 9 octobre..... 277
Lettre à M. Ferdinand Humbert, Saint-Maurice, 6 septembre. 278
Lettres de M. Ferdinand Humbert à Fromentin, 21 septembre et 7 octobre.................................. 283

**1872.** — Le Salon de 1872.............................. 283
Lettres à M. Charles Busson, 16 octobre et 18 novembre..... 285

**1873.** — Lettre à Meissonier, 22 février.................. 287
Lettre à Alexandre Bida, 14 juillet........................ 290
Lettres à M. Charles Busson, octobre et 22 décembre.......... 293

**1874.** — Les idées politiques et religieuses de Fromentin. — Dissentiment avec Paul Bataillard........................ 294
Note sur le rôle social de la religion........................ 296
Le Salon de 1874............................................ 297
Lettre à M. Charles Busson, Saint-Maurice, 18 septembre.... 299

**1875.** — Lettre à Jules Breton, 3 mai...................... 301

**Voyage en Belgique et en Hollande (5 juillet-1er août).**
Note de voyage : Bruxelles, 5 juillet. — Physionomie de la ville. 303
Lettre à Mme Eugène Fromentin, Bruxelles, 6 juillet........ 305
Lettre à la même, Bruxelles, 7 juillet...................... 308
Note de voyage : Bruxelles, 7 juillet. — Rubens.............. 309
Note de voyage : 8 juillet. — Rubens et les Primitifs........... 311
Lettre à Mme Eugène Fromentin, Anvers, 10 juillet........... 313
Notes de voyage : Anvers, 11 juillet. — Les Quais. — Francken. — Martin de Vos................................ 315
Lettre à Mme Eugène Fromentin, Anvers, 11 juillet........... 317
Quelques notes d'album d'Eugène Fromentin sur Coxcie, Otto Vœnius, Bakhuysen, Van der Meer, Van de Velde, Porbus, Rubens........................................ 318
Notes de voyage : Anvers, 9 et 10 juillet. Rubens. — *La Mise en croix* et *la Descente de croix*........................ 319
Note de voyage : Anvers, 10 juillet. — Rubens. — *La Communion de saint François d'Assise*.......................... 325
Note de voyage : Anvers, 11 juillet. — Rubens. — *Le Mariage de sainte Catherine*.............................. 327
Note de voyage : Anvers, 11 juillet. — Van Dyck............ 328
Lettre à Mme Eugène Fromentin, Anvers, 12 juillet........... 329
Note de voyage : Anvers, 12 juillet. — Lettres à Mme Eugène Fromentin, La Haye, 13 et 14 juillet................... 330
Notes prises en marge du catalogue du musée de La Haye : Paul Potter. — Rembrandt (*Leçon d'anatomie*. — *Portrait*). 332
Notes prises en marge des catalogues des musées de La Haye

et d'Amsterdam : Jean Steen, Wouwermann, Holbein, Joseph Vernet, Murillo, Velasquez........................... 334
Lettre à Mme Eugène Fromentin, La Haye, 15 juillet....... 336
Note de voyage sur Scheveningue......................... 336
Lettres à Mme Eugène Fromentin, La Haye, 15 juillet et 16 juillet.............................................. 340
Lettre à la même, Amsterdam, 16 juillet.................. 342
Lettre à Armand du Mesnil, Amsterdam, 17 juillet.......... 344
Lettre à Mme Eugène Fromentin, même jour............... 346
Note prise en marge du catalogue du musée d'Amsterdam : Rembrandt (*Ronde de nuit*)............................. 347
Note de voyage : Amsterdam, 17 juillet, même sujet........ 348
Note de voyage : Amsterdam. — Rembrandt et Rubens. . . 353
Notes de voyage : Amsterdam. — Rembrandt. — Notes en marge du catalogue du musée d'Amsterdam : Gérard Dow, Van Eckhout, Cuyp, Terburg, Adrien Van de Velde, Peter de Hooch. .............................................. 355
Lettre à Mme Eugène Fromentin, Amsterdam, Adrien Van de Velde, 18 juillet......................................... 358
Note de voyage : Amsterdam, 18 juillet : Sur la manière dans les arts. — Lettre à Mme Eugène Fromentin, Amsterdam, 19 juillet.............................................. 359
Lettre à la même, Amsterdam, 20 juillet................... 361
Note de voyage, Harlem, 20 juillet. — Ruysdaël, Van de Velde, Franz Hals et Manet............................ 363
Lettre à Mme Eugène Fromentin, 21 juillet. — Lettre à Mme Alexandre Billotte, Gand, 22 juillet................ 364
Notes de voyage : Bruges, 24 juillet. — Rubens, Memling, Van der Meer, Porbus, J. Van Eyck. ..................... 366
Lettre à Mme Eugène Fromentin, Gand, 25 juillet. ......... 368
Notes de voyage : Gand. J. Van Eyck. — Bruges. Memling (*Le Mariage de sainte Catherine*. — *La Châsse de sainte Ursule*). — Sur la société flamande au quinzième siècle. — Les portraits de Memling.................................. 369
Lettres à Mme Eugène Fromentin, Gand, 25-26 juillet, et Bruxelles, 27 et 28 juillet................................ 375
Lettre à M. Charles Busson, Bruxelles, 30 juillet............ 379
Fragments destinés aux *Maîtres d'autrefois* : l'École hollandaise. ............................................... 381
La nature hollandaise...................................... 387
Le réalisme............................................... 388
Lettre à M. Charles Busson, Saint-Maurice, août ou septembre 392
Lettre à Armand du Mesnil, Saint-Maurice, septembre..... 394
Lettre à M*** sur *Dominique*, Saint-Maurice, octobre. ...... 396
Lettre à M. Charles Busson, Saint-Maurice, 5 novembre..... 396
Lettre à Armand du Mesnil, Saint-Maurice, 16 novembre. . . 397
Lettre à M. Charles Busson, décembre...................... 398

Lettres à Armand du Mesnil, décembre 1875 janvier 1876.... 400

**1876.** — *Les Maîtres d'autrefois* paraissent dans la *Revue des Deux Mondes* (1er janvier-15 mars)........................ 400
Lettre de Gustave Flaubert à Eugène Fromentin, juillet .... 402
Le Salon de 1876.................................... 403
Compte rendu de ce Salon par Eugène Fromentin........... 404
Eugène Fromentin se présente à l'Académie française, juin... 412
Lettre à M. Caro, 2 juin.................................. 413
Lettre au même, 9 juin.................................. 415
Lettre à M. le comte de Falloux, même jour............... 416
Lettre à Maurice Sand, même jour........................ 417
Lettre à Armand du Mesnil, Vichy, juillet................. 418
Lettre d'Armand du Mesnil à Fromentin, même mois..... 419
Lettre d'Armand du Mesnil à Fromentin et réponse de Fromentin, même mois.................................. 420
Lettre à Armand du Mesnil, Vichy, 21 juillet............... 421
Lettre à Alexandre Bida, Vichy, 20 juillet.................. 422
Lettre à Alfred Arago, Vichy, 23 juillet ..................... 423
Lettre à Alexandre Protais, Paris, août..................... 424
Fromentin rentre à Saint-Maurice le 19 août. — Sa mort, le 27 août.................................................. 425

## CHAPITRE IV

### QUELQUES MOTS DE L'HOMME ET DU PEINTRE

La dernière manière de peindre d'Eugène Fromentin........ 427
Son rôle dans les jurys des expositions...................... 430
Son enseignement d'atelier ; il forme des élèves............. 431
Notes inédites d'Henry Lévy sur son maître................ 434
Portrait physique et moral d'Eugène Fromentin............ 435

BIBLIOGRAPHIE ............................................. 441

TABLE DES MATIÈRES......................................... 445

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 16317.

## A LA MÊME LIBRAIRIE

**Journal d'Eugène Delacroix.** Tome Ier (1823-1850), précédé d'une étude sur le Maître, par M. Paul FLAT. — Tome II (1850-1854). — Tome III (1855-1863), suivi d'une table alphabétique des noms et des œuvres cités. — Notes et éclaircissements par MM. Paul FLAT et René PIOT. Trois volumes in-8°, accompagnés de portraits et fac-similé . . . . . . . 22 fr. 50

**L'Art moderne,** par J.-K. HUYSMANS. 2e édition. Un volume in-18 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

**Tableaux algériens,** par G. GUILLAUMET. Un volume in-18. Prix . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

**Sensations d'Italie,** par Paul BOURGET, de l'Académie française. Édition définitive. 26e mille. Un vol. in-16. . . 3 fr. 50

**Études et Portraits,** par Paul BOURGET. I. Portraits d'écrivains et notes d'esthétique. Édition définitive. Un volume in-16. Prix. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

II. Études anglaises. Édition définitive. Un vol. in-16. 3 fr. 50

III. Sociologie et Littérature. 6e mille. Un vol. in-16. 3 fr. 50

**Paysages romanesques,** par Henry BORDEAUX. 5e édition. Un vol. in-16. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

**Tableaux flamands,** par Henry COCHIN. Un vol. in-16. 3 fr. 50

**Cham, sa vie et son œuvre,** par F. RIBEYRE. Préface par Alexandre DUMAS fils, de l'Académie française, avec eau-forte de Le Rat, d'après Yvon, héliogravure d'après Gustave Doré, et fac-similé d'aquarelles et de dessins. Un volume petit in-8° anglais . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr.

**Goya.** Sa biographie, les Fresques, les Toiles, les Tapisseries, les Eaux-Fortes et le Catalogue de l'œuvre, avec 50 planches inédites, d'après les copies de Tabar, Bocourt et Ch. Yriarte, par Ch. YRIARTE. Un volume in-4°, papier bristol. . . . 30 fr.

100 exemplaires num. sur papier bristol extra-fort. . 50 fr.

**Ingres, sa vie, ses travaux, sa doctrine,** d'après les Notes manuscrites et les lettres du maître, par le vicomte Henri DELABORDE, membre de l'Institut, conservateur au département des Estampes à la Bibliothèque nationale. Ouvrage orné d'un portrait gravé par Morse. Un vol. in-8° cavalier. 8 fr.

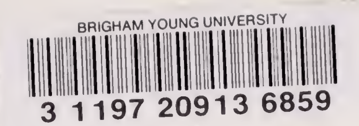
**Lettres et pensées d'Hippolyte Flandrin,** accompagnées de notes, précédées d'une notice biographique et d'un catalogue des œuvres du maître, par le vicomte Henri DELABORDE. Ouvrage orné du portrait de Flandrin gravé par Deveaux, d'après un portrait du maître, et enrichi de plusieurs fac-similés de lettres. Un volume in-8°. . . . . . . . . . . . 8 fr.

**Gavarni, l'Homme et l'Œuvre,** par Ed. et J. DE GONCOURT. Un volume in-8°, enrichi du portrait de Gavarni gravé à l'eau-forte par Flameng, d'après un dessin de l'artiste. . . . 8 fr.

*Mes origines.* **Mémoires et Récits.** (Traduction du provencal), par Frédéric MISTRAL. 5e édition. Un volume in-16 . 3 fr. 50

---

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 16317.


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 20913 6859